Céleste Mogador

717. MOGADOR, Souvenir de la) : on a réuni sous ce numéro : 1) Adieux au monde, Mémoire de Céleste Mogador, 5 vol. Paris, 1854. (Très rare, provenant de la Bibliothèque Wouwermans, ex libris. (Le 5e volume, qui est très rare, on ne connaît que quelques séries complètes de ces mémoires (éd. 1854) fut saisi lors de sa parution, à l'initiative du Prince Napoléan, d'Alex. Dumas, et de Em. de Girardin, tous amis de la Mogador devenue la comtesse Lionel de Chabrillan; 2) La Duchesse de Mers, par la Ctesse Lionel de Chabrillan. Paris, 1881; 3) Vie et aventures de Céleste Mogador : Fille publique, femme de lettres et Comtesse. Paris, 1935; 4) La vie de Céleste Mogador, par E. Bodeux, 2 numéros de la revue « Conférences et Théâtres », Brux. 1938.

80 fr

MÉMOIRES

DE

CÉLESTE MOGADOR

Paris. — IMP. DE LA LIBRAIRIE NOUVELLE. — Bourdilliat, 15, rue Breda.

MÉMOIRES

DE

CÉLESTE

MOGADOR

TOME PREMIER

PARIS

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15

1858


LIBRARY
AUG 27 1970
UNIVERSITY OF TORONTO

PRÉFACE

Lorsque j'ai écrit ces mémoires en 1852, j'ignorais ce que l'avenir me réservait ; qui aurait pu s'en douter ? Ce n'était point une idée impudente qui me les dictait, ce n'était pas une provocation, un outrage à la moralité publique, comme on a cherché à le faire croire à des personnes qui se sont alarmées un peu trop vite, car, pour condamner un coupable, il faut au moins l'entendre jusqu'à la fin.

Cette confession était une défense, un cri de l'âme en plusieurs volumes. Depuis quelques années, j'étais victime de procès que je puis dire injustes, puisque les tribunaux m'ont fait droit à Paris, Châteauroux et Bourges.

Mes adversaires n'avaient qu'une arme contre moi, l'insulte, et ils s'en servaient cruellement, ils me reprochaient le passé afin de me fermer l'avenir.

Pour croire à quel point l'intérêt et l'amour de la chicane peuvent égarer des hommes sérieux, il faut

avoir suivi le cours de ces procès. J'ai dû demander un appui au juge d'instruction, il est intervenu en présence de certaines violations des lois qu'on avait accomplies parce qu'il s'agissait d'une femme envers laquelle on se croyait tout permis, et cela, je l'ai dit, avec un acharnement qui ressemblait à de la haine.

Comment mes ennemis avaient ils pu penser que la justice, cette mère de tous, s'arrêterait à moi?

Quel était mon crime alors?

J'avais ramassé dans ma honte un morceau de pain pour l'avenir, on me le disputait, et sans s'inquiéter si cette révélation allait me briser, car tous mes efforts jusque-là avaient eu un but : oublier, effacer un peu du passé, on disait en plein tribunal: « *Voici l'histoire de cette fille...* »

On les rappelait à l'ordre parce que les gens de cœur ne prennent point un canon pour tuer une mouche, mais chacun savait ce que j'aurais voulu cacher au prix de mon sang. On donnait à ces débats une publicité qui faillit me rendre folle, Dieu m'est témoin que ce n'est pas moi qui la recherchais alors.

Ce qui indignait des étrangers a bien pu me révolter; on faisait des mémoires contre moi. Afin de réfuter de fausses accusations, j'ai écrit des milliers de lignes pour dire un mot, mais je n'ai pas raconté de gaieté de cœur un passé plein de douleurs, de regrets, de misères et de honte. Je voulais repousser une calomnie odieuse pour la personne qu'on mettait sans cesse au pilori à mes côtés; on rivait son nom au mien ; il était exilé, malheureux, je l'ai défendu avec mon âme; je voulais prouver que le peu que je possédais était à moi, puisque je l'a-

vais payé de mon suicide moral. Je ne voulais pas me réhabiliter, on ne se réhabilite jamais quand on est tombé si bas! mais, je le répète, je n'attaquais pas, je me défendais. Je ne voulais pas exciter de pauvres créatures à suivre mon exemple, à marcher sur mes traces; je voulais leur montrer les écueils de ce genre de vie, leur prouver qu'une honnête fille, respectée dans sa misère, est plus heureuse que ces réprouvées auxquelles il ne reste pour l'avenir que le mépris et l'abandon. Voilà sous quelle impression j'ai écrit ces mémoires auxquels on a donné beaucoup trop d'importance.

S'il a figuré à mes côtés des personnes qui ont pu se reconnaître, je le regrette; mais j'avais pensé que des mémoires devaient être vrais et qu'on n'avait pas le droit d'arracher à sa fantaisie une page du livre de sa vie. Croyant m'être trompée, j'ai voulu les retirer, les annuler; j'ai fait une demande en résiliation de traité; j'ai gagné en première instance. Mais la cour impériale m'a condamnée, le 7 mars 1858, à remplir les conditions du traité. Que puis je à cela? Faire dans ces mémoires des changements étrangers à ma personne, car je ne veux pas me cacher derrière une ombre, mentir aux autres en cherchant à me tromper moi-même. Ce qui est fait est fait, je ne puis rien au passé; n'est-ce pas déjà beaucoup que d'avoir à répondre de l'avenir?

Depuis, je crois avoir prouvé que ma volonté de bien faire n'était point une fiction. J'ai entrepris un travail long et pénible, parce que j'ai eu peur à l'idée de n'être plus aimée de celui qui, cédant à un mou-

vement de générosité, m'avait donné sa vie entière; j'ai cherché à m'élever un peu, j'ai cru qu'un grand courage pouvait obtenir quelque indulgence; si je me suis trompée, c'est un irréparable malheur, et Dieu veuille que je sois seule à en souffrir.

CÉLESTE.

MÉMOIRES

DE

CÉLESTE MOGADOR

I

MA FAMILLE. — UN VOYAGE A PIED.

Je ne sais si vous recevrez jamais cette espèce de griffonnage qu'entre nous j'appellerai, puisque vous l'avez voulu, mes Mémoires.

Vous m'avez demandé mon histoire. Tout ce que je n'aurais pas osé vous dire de vive voix, je vais vous l'écrire.

Je suis obligée de reprendre d'un peu loin et de laisser en blanc bien des noms trop connus pour

être cités. Mais, à mesure que j'avancerai, j'essayerai de vous dépeindre les personnages, et j'espère que vous les reconnaîtrez.

Je ne veux pas faire de ma vie un roman; je ne veux pas me réhabiliter ou poser en héroïne. En parlant de ce que j'ai souffert, de ce que j'ai pu faire de mal ou de bien, je vous dirai tout sans réserve, et vous verrez qu'il me faut un grand courage pour regarder le passé en face.

J'avais six ans quand je perdis mon père. C'était un brave et honnête homme qui m'aurait étouffée, avant de mourir, s'il se fût douté que, quelques années plus tard, on m'appellerait Mogador.

Nous étions établis à Paris, rue du Puits, près du Temple. Ma mère était occupée de son commerce, qui allait bien. Moi, pourvu que je fusse bien frisée, et que ma mère me mît une jolie robe, le reste me touchait peu. Aussi j'avais dix ans que je ne savais pas lire, et que force me fut de faire ma première communion au petit catéchisme.

Impossible de rien me faire apprendre; sitôt qu'on voulait m'envoyer en classe, c'étaient des pleurs et des cris sans fin. On finissait toujours par me céder.

Je ne reproche pas cette faiblesse à ma mère,

mais je regrette qu'elle l'ait eue. J'étais toujours dehors en course ou à jouer. De là me vient ce caractère résolu et indépendant que vous me reconnaissez, je crois.

Je ne pouvais pas souffrir les amusements des petites filles, et si je m'amusais c'était plutôt à des jeux de garçons. Je préférais mille fois une boîte de soldats à une poupée. Mes goûts tenaient un peu du reste à mon entourage.

Nous étions chapeliers. Il y avait toujours un va-et-vient de cinq ou six ouvriers à l'atelier. Ces ouvriers, qui m'avaient vu élever, reportaient sur moi toute l'affection qu'ils avaient pour mon père. J'étais gâtée, volontaire.

A côté du souvenir des personnes qui m'aimaient vient s'en placer tout de suite un autre, qui a pesé bien lourdement sur ma vie.

Il y avait un homme grand, qui venait souvent à la boutique. Je le détestais. J'étais heureuse quand je pouvais lui dire des choses désagréables, ce qui arrivait souvent. Comme j'étais mal élevée, j'étais grossière. Mais au lieu de se fâcher, il me faisait mille petits présents; il s'extasiait sur ma beauté.

Il vantait mon esprit ; il disait que, s'il avait une fille comme moi, il serait le plus heureux des hommes.

Toutes ses cajoleries étaient en pure perte. Il faut accorder aux enfants et aux chiens de sentir qui les aime vraiment ou qui fait semblant.

M. G... était un homme de trente-cinq ans, très-grand. Il avait bien, je crois, cinq pieds sept pouces ; les épaules larges, les cheveux noirs, les yeux un peu enfoncés, quoique grands, les sourcils très-épais, qui paraissaient encore plus noirs que ses cheveux, la tête ronde, la figure plate, le teint pâle, le nez pincé, les lèvres tellement minces, qu'on n'en voyait le rouge que quand il parlait.

Ses favoris noirs se confondaient avec sa cravate de soie. Je ne lui ai jamais vu de col à sa chemise, et la plupart du temps il tenait sa redingote boutonnée, ce qui me faisait toujours dire qu'il ressemblait à un espion. C'était ma manière de le désigner. Il était Lorrain.

Quand il parlait, on était tout étonné d'entendre une voix de femme sortir de ce grand corps. Il ne vous regardait jamais en face. J'en avais peur.

Quand il voulait jouer avec moi comme avec une petite fille, me donner quelque chose, me prendre la main ou m'embrasser, je me sauvais à toutes jambes, et je ne rentrais à la maison qu'après m'être assurée qu'il était parti.

Près d'un an s'était écoulé. Je n'aimais pas

M. G..., mais je m'y étais habituée ; quand on me grondait, il me défendait. Quand je voulais quelque chose, je le demandais devant lui ; si on me le refusait, il me l'apportait le lendemain.

J'ai su depuis qu'à ce moment, M. G... avait déjà demandé maman en mariage ; que, sans dire ni oui ni non, maman avait répondu :

— Je verrai plus tard ; pour donner un beau-père à ma fille, il faut que je sois bien sûre qu'il la rendra heureuse.

De là toutes ses bontés pour moi. Mon instinct d'enfant ne m'avait point trompée. Dans son désir de me complaire, M. G... était guidé par son intérêt.

Il était ingénieur-mécanicien et très-habile ouvrier. Il avait une maison dans son pays. Tout le monde disait du bien de lui. Le mariage fut arrêté et conclu en deux mois.

Il n'y avait pas six jours que ma mère était mariée, que vingt personnes vinrent demander de l'argent. G... était criblé de dettes.

Tous ces braves gens dirent à ma mère :

— Vous avez épousé un scélérat : s'il ne noûs avait pas dû de l'argent, nous vous aurions avertie, mais il nous menaçait en nous disant que, si nous l'empêchions de se marier, il ne nous payerait jamais.

Ma mère pleurait. Pour un oui, pour un non, il me rouait de coups. Notre vie n'était plus qu'une suite de scènes violentes.

Tout prit une autre tournure dans la maison, et au bout d'un an tout fut mangé. Ma mère attaqua son mari en séparation. La preuve de ce qu'il nous faisait souffrir ne manquait pas; mais la justice dit toujours aux femmes malheureuses :

— Prenez patience ; votre mari promet de ne plus vous battre.

Des amis s'en mêlèrent et on les raccommoda. De nouvelles scènes éclataient. On les raccommodait encore. Lui ne voulait pas se séparer.

Ma mère était si courageuse ! elle travaillait pour deux ; et puis mon grand père était riche. G... convoitait sa succession.

Il trompait tout le monde avec sa voix douce. Il disait au juge :

— Je suis bien malheureux. J'adore ma femme ; je l'ai frappée, c'est par vivacité; je jure de ne plus recommencer.

Alors réconciliation forcée, imposée par la justice.

Nous avons vécu un an comme cela. J'étais devenue idiote; je n'osais pas dire quand j'avais faim.

Un soir, à minuit, G... rentra pris de vin, vint à mon lit, m'ôta ma couverture, et comme ma mère lui disait : « Mais tu es fou de réveiller ainsi cette pauvre enfant et de la découvrir ; il gèle. » G..... entra dans une rage féroce, prit ma mère par le milieu du corps, et la jeta dans l'escalier. La tête de ma pauvre mère alla se heurter à un angle. Elle fut inondée de sang. Elle eut le courage de remonter, de me prendre dans ses bras, en lui disant . « Si vous touchez un cheveu à ma fille, je vous tue. »

Nous avions à peine descendu deux étages, qu'elle tomba en m'entraînant dans sa chute.

Le froid, la peur, la douleur, m'avaient causé un évanouissement complet. Nous serions mortes là toutes deux, si un menuisier, qui demeurait dans la maison, n'avait ouvert sa porte.

Sa première pensée fut de nous faire entrer chez lui, mais il était garçon. Réfléchissant qu'on pouvait faire des conjectures, il pensa qu'il valait mieux nous mettre en lieu de sûreté. Il fut décidé que nous attendrions le jour au poste.

Lorsque je revins à moi, j'étais dans un fauteuil, bien entortillée dans une capote militaire. J'avais près de moi un soldat, qui réchauffait mes mains dans les siennes. On avait pansé les blessures de ma mère ; elle reposait.

Voici ce qui s'était passé :

Notre jeune protecteur nous avait conduites au poste et recommandées à l'officier qui le commandait. Comme j'avais été arrachée de mon lit, toute nue, on avait envoyé quatre hommes chez mon beau-père demander de quoi me vêtir.

Les soldats trouvèrent une femme dans la chambre de ma mère. Voilà pourquoi G... nous avait jetées dehors.

On les arrêta tous les deux, et on les mit dans le violon du poste où nous nous étions réfugiées.

G... voulait se jeter sur nous, mais on faisait bonne garde.

— Je les tuerai toutes les deux! criait-il en écumant de rage.

— En attendant, dit l'officier, je vais vous envoyer à la Préfecture de police, pour un bon bout de temps.

Quand le jour parut, ma mère, qui ne pouvait marcher, fut placée ainsi que moi sur un brancard, et on nous porta toutes les deux chez le commissaire de police, qui envoya M. G... en prison, et qui fit conduire ma mère à l'Hôtel-Dieu.

— Tranquillisez-vous, madame, avait-il dit à maman; je vais vous donner un certificat pour que

vous puissiez garder votre enfant près de vous. Votre mari ne sortira pas de sitôt, et si j'ai un conseil à vous donner, aussitôt que vous serez guérie, quittez Paris, allez-vous-en le plus loin possible avec votre enfant, car cet homme pourrait vous faire un mauvais parti.

La convalescence de ma mère fut longue. Il lui vint un dépôt et à la suite de ce dépôt un érysipèle.

La pauvre femme craignait la guérison plus que la douleur. Quant à moi, avec l'étourderie de mon âge, je me trouvais très-bien à l'hospice. En un mois de temps, j'étais devenue grasse, fraîche, bien portante. Tout le monde me chérissait. C'était à qui me trouverait jolie! C'était à qui répéterait que j'avais un esprit incroyable pour mon âge. J'avoue que j'aspirais déjà ces éloges avec bonheur. Ma mère commençait à se trouver mieux ; il fallait qu'elle songeât à nous assurer une retraite sûre.

Prévoyant mon départ, les bonnes sœurs grises me serraient à tour de rôle dans leurs bras. Elles me couvraient de baisers et de chatteries.

Mon Dieu! que c'était une belle chose pour moi alors qu'un hospice. J'étais une cause d'enchantement perpétuel pour les abonnés. On appelle ainsi dans les hôpitaux les malades qui, atteints depuis

longues années de maladies incurables, voient passer devant eux, immobiles et sans espoir, la population flottante des personnes atteintes de maladies aigues. Ces pauvres gens avaient vu bien des entrées et des sorties, ils avaient vu arriver bien des vivants, ils avaient vu emporter bien des morts.

Je leur rappelais la vie, dans ce qu'elle a de plus doux et de moins désillusionné, l'enfance. Aussi le soir, dans cette grande salle Sainte-Marie, quand les sœurs me faisaient réciter tout haut mes prières, ils écoutaient avec recueillement cette voix d'enfant qui prie pour tout ce qui souffre.

Chastes et douces impressions de mes premières années, l'existence que j'ai menée depuis vous a bien peu ressemblé, mais combien de fois, au milieu de l'agitation des plaisirs et de la vie, j'ai regretté le temps où je vous ressentais!

Le moment de partir était venu. Nous reçûmes avis du bureau de police que mon cher beau-père allait sortir de prison. Ma mère voulait mourir plutôt que d'être exposée à le revoir. On lui donna le conseil de quitter Paris.

Une ouvrière, qu'elle avait employée, lui dit :

— Ecoutez, je suis au moment de partir pour

Lyon, où je dois travailler chez M. Pomerais, chapelier. Voulez-vous partir à ma place ?

J'ai cru que ma mère allait l'étouffer en l'embrassant.

— Henriette, vous nous sauvez la vie ; je me souviendrai toujours du service que vous me rendez, et je prie Dieu qu'il me donne l'occasion de vous montrer ma reconnaissance.

Deux jours après, ma mère prit un passeport sous un nom supposé, avec le droit des indigents, trois sous par lieue, et le lendemain nous partîmes. Henriette nous fit la conduite avec un ouvrier ébéniste, nommé Honoré, qui avait voulu épouser ma mère, plus tard être mon parrain, et qui n'avait jamais été qu'un ami dévoué.

Nous arrivâmes bientôt à l'endroit où nous devions nous quitter. Ma mère se séparait à regret de ses amis : incertaine du lendemain, effrayée de la longueur de la route qu'elle allait entreprendre à pied avec moi, elle regardait en arrière. Mais le souvenir de son mari ne lui permettait pas d'hésiter : la crainte de voir apparaître un obstacle à notre fuite l'aiguillonnait. Quant à moi, je brûlais du désir de partir; je tirais maman par sa robe. On eût dit que l'espace qui était devant nous m'appelait.

A l'âge que j'avais, la misère est une partie

de plaisir, quand on va la chercher hors de chez soi.

Henriette pleurait à chaudes larmes. Honoré me serrait sur son cœur ; mais l'envie de voyager était plus forte que l'émotion des adieux, et je cherchais à me dégager.

A ce moment, les routes aux abords de Paris étaient encore pavées et bordées de grands arbres. En écoutant le bruit des voitures et le vent qui faisait crier les branches et bruire les feuilles, je me sentais palpiter d'impatience et de bonheur.

De tout ce que je voyais, de tout ce que je m'attendais à voir, surtout, je faisais un monde, et je disais à chaque instant : Partons.

Henriette me donna une petite robe, Honoré un chapeau de paille à larges bords. Ils n'étaient riches ni l'un ni l'autre, cependant ils nous offrirent un peu d'argent. Ma mère les rassura :

— J'ai ce qu'il faut pour moi et pour Céleste.

Leur bon cœur se gonfla, car ils savaient bien que nous sortions de l'hôpital sans un sou, mais ils n'osèrent pas insister. Nous échangeâmes ces baisers des malheureux qui ne ressemblent en rien aux caresses des gens du monde, et nous nous séparâmes en prenant chacun la route opposée.

Nous marchâmes un quart d'heure en silence. Ma mère s'arrêta, regarda en arrière. Je voulais voir comme elle. Je montai sur une borne qui marquait un quart de lieue. J'entendis maman soupirer; je vis ses yeux se mouiller de larmes, et elle se dit à elle-même : *Plus rien !*

Nous marchâmes toute la journée sans rien prendre. A huit heures, nous avions fait une étape et nous entrions dans une ferme qui bordait la route. Nous demandions si peu, que l'on nous reçut froidement. J'étais bien fatiguée ; mais, comme le malheur développe l'intelligence, je compris qu'il ne fallait pas laisser voir mon abattement.

Je fis semblant d'être gaie ; je sautai, je fis des agaceries aux gens de la maison. Ma gentillesse plut et l'on nous prodigua les mêmes soins que si nous avions été riches.

Le lendemain, ma mère alla recevoir ses secours de route à la mairie, et notre voyage se continua sans accident jusqu'à Châlons. Ma mère était pieuse, et, sous l'influence de sa dévotion, elle m'a donné dans mon enfance des habitudes et des impressions dont rien n'a pu effacer le souvenir. Chaque fois que nous rencontrions une église, une croix, un calvaire, nous faisions une prière et nous demandions à Dieu de nous pro-

téger dans cette longue route, toujours pénible pour une femme et pour une enfant réduites à marcher à pied.

Au moment de notre arrivée à Châlons, de grosses gouttes de pluie commençaient à tomber. Tout annonçait l'approche d'un orage affreux.

Nous courûmes, malgré notre fatigue, à l'embarcadère des bateaux à vapeur. Il faisait une chaleur étouffante ; j'avais été tellement brûlée par le soleil, que mon cou était tout couvert de cloches ; je souffrais beaucoup. Le bateau partait à cinq heures du matin. Ma mère, pour assurer sa place, paya d'avance. La fille d'auberge nous éveilla à quatre heures. Nous descendîmes dans une grande salle prendre du café. Tout le monde était en émoi.

Il faisait un temps épouvantable. La Saône roulait ses flots comme la mer. On y voyait à peine, ce qui ajoutait encore aux difficultés de l'embarquement. On avait mis une planche pour conduire les voyageurs de la terre au bateau. Le vent était si furieux, qu'on courait risque d'être emporté.

La crainte de perdre sa place fit commettre une imprudence à ma mère. Elle me prit dans ses bras et elle se hasarda à passer en courant ; mais son poids fit remuer la planche, ma mère fit

un faux pas, ouvrit les bras, et je tombai dans la Saône.

On me retira tout étourdie de cette chute et de ce bain involontaire, mais sans autre mal que la peur.

Naturellement, nous avions pris les secondes places. C'était une petite chambre carrée, avec des bancs tout autour. Quand je fus changée et séchée, je regardai les personnes qui nous entouraient. Il y avait un prêtre à l'air bon et vénérable. Ses cheveux étaient blancs, son front haut, ses yeux noirs; il avait l'air jeune. On eût dit que cette chevelure blanche était une auréole pour le faire respecter, malgré son air de jeunesse apparente. Il y avait encore deux ouvriers proprement vêtus, une femme en robe voyante, coiffée d'un bonnet excentrique, et l'air hardi; maman et moi : nous faisions, en tout, six personnes.

Un peu remise de mes émotions, je m'approchai du prêtre et je tâchai de voir dans le livre qu'il tenait.

Les prêtres catholiques, qui n'ont point de famille, se plaisent avec les enfants; tant il est vrai que la nature sait toujours garder ses droits. Le curé me fit signe d'approcher, me montra de saintes images et m'engagea à prier Dieu, pour

qu'il fît cesser l'orage. Je me mis à genoux devant lui, et je répétai à haute voix les paroles qu'il me disait tout bas.

Mes forces étaient épuisées. La fatigue l'emporta bientôt sur tout autre sentiment. Je me couchai sur la banquette, où je ne tardai pas à m'endormir, la tête sur les genoux de ma mère.

Le bruit de la foudre me réveilla en sursaut. Tout le monde poussait des cris de désespoir. Le bateau à vapeur avait failli se briser entièrement en passant sous l'arche d'un pont ; la cheminée avait été en partie rompue. La Saône était écumante ; ses ondes furieuses, gonflées, débordées, semblaient avoir la force d'inonder des villes entières. On lâcha la vapeur, et nous naviguâmes comme sur un vaisseau sans pilote et sans gouvernail.

La tempête se calma avec la même promptitude qu'elle avait mise à éclater. Le curé, qui était devenu mon ami, et qui m'avait protégée et rassurée pendant la tourmente, me dit en me quittant :

— Je t'avais bien dit, mon petit ange, que le ciel exaucerait ta prière, et que nous arriverions à Lyon sains et saufs.

Bon curé, mon compagnon de voyage sur le

bateau à vapeur de la Saône, si jamais ces pages vous tombent sous la main, j'ai bien peur que vous ne soyez un peu scandalisé des fautes et des égarements de celle que vous appeliez votre petit ange.

II

MON BEAU-PÈRE.

A peine arrivés à Lyon, il fallut que ma mère s'occupât de trouver un logement. Nous demandâmes la place des Célestins, où demeurait le maître à qui ma mère était adressée. Notre intention était de nous loger tout près de là. Nous trouvâmes, dans une maison voisine, une petite chambre bien modeste. La femme qui nous sous-loua cette chambre nous parut revêche et malveillante.

Je vous ai déjà dit, je crois, que ma mère avait pris un passe-port sous le nom de son amie Henriette. Le passe-port portait donc un nom de

demoiselle. En m'entendant l'appeler maman, on la regardait de travers.

Notre hôtesse était une femme d'environ cinquante ans, maigre, petite; sa figure n'avait rien de méchant, mais elle avait la voix si aigre et la parole si sèche, qu'elle me faisait presque peur. Je ne passais jamais devant sa porte sans marcher sur la pointe des pieds.

Il y avait deux jours que nous étions à Lyon. Maman était allée chez son maître, qui l'avait très-bien reçue; mais elle n'avait pas osé lui dire qu'elle avait une fille. J'étais donc destinée à rester enfermée toute la journée.

La perspective d'être seule pendant des jours entiers me semblait affreuse. Je commençais à regretter mon beau-père et les coups qu'il me donnait. Si notre propriétaire avait eu l'air un peu plus gracieux, je me serais insinuée chez elle; mais elle avait la figure gaie comme une porte de prison, et elle n'aimait au monde qu'un gros chat gris.

Ma mère voyait ma peine, et, pour me consoler, elle me faisait mille promesses, pour le dimanche. Tout cela ne servait qu'à faire couler mes larmes de plus belle. Ma mère se mettait alors à pleurer de son côté. C'était sa force contre moi. Je devins raisonnable; je promis d'être bien sage

et d'ourler des mouchoirs. Il fallait que je fusse bien attendrie pour faire cette promesse, car j'avais horreur des travaux à l'aiguille.

Nous étions au vendredi. Ma mère ne devait entrer en fonctions que le lundi. Nous allâmes nous promener aux Brotteaux. Nous avions emporté notre déjeuner ; nous étions assises à l'ombre d'un beau marronnier, et nous allions nous mettre à manger, quand je sentis quelque chose de froid et d'humide s'approcher de mon cou. J'eus tellement peur que je n'osai pas me retourner. Je regardai maman, qui se mit à rire si fort, que je me décidai à tourner la tête, et je vis un gros chien barbet, couleur marron et blanc. C'est, du moins, ce que nous reconnûmes depuis, car, ce jour-là, il était si crotté, qu'il était impossible de rien distinguer, à l'exception de ses yeux gris-clair, de son nez noir, de ses dents blanches et de sa gueule rose. C'était un pauvre honteux. Il s'était approché de nous, au moment où j'allais porter à ma bouche la tartine que j'avais à la main. Je lui donnai mon pain. En quatre ou cinq coups de dents, il eut bientôt mangé plus que ma mère et moi.

Le repas achevé, nous fîmes une partie de course. Au bout d'une heure, nous étions si bien ensemble qu'il ne voulait plus me quitter, et que

je le trouvais superbe. Nous revînmes à la maison ; il me suivit jusqu'à la porte. J'avais bien envie de demander à maman la permission de le garder; mais un gros chien mange beaucoup, et nous avions bien juste pour nous.

Le moment suprême était arrivé : maman avait la main sur le marteau de la porte. Je pris mon courage à deux mains :

— Ma petite mère, voilà que nous rentrons, mais le pauvre chien est bien loin pour retrouver sa maison ; si tu voulais, je le garderais jusqu'à dimanche ; je ne m'ennuierais pas, et nous le reconduirions où nous l'avons trouvé.

— Tu es folle, ma fille ; tu veux nous faire renvoyer. Ne te rappelles-tu pas que la propriétaire a hésité à me louer, parce que j'avais un enfant. Si maintenant je lui amène un chien, elle va faire de beaux cris.

Je sentais la justesse de ces raisons. Je ne pouvais pas promettre de cacher mon ami ; il était de la taille d'un gros caniche. La porte s'ouvrit : mon barbet entra avec moi. Je lui disais bien : Va-t'en, va t'en; mais il remuait la queue et ne bougeait pas. Je roulais dans mes yeux de grosses larmes, prêtes à tomber. Maman n'y tint pas; elle me prit la main, et baptisant mon chien en signe d'adoption :

— Viens, Mouton, dit-elle; tu tiendras compagnie à Céleste.

Nous nous enfermâmes tous les trois dans notre chambre. Le reste de la journée se passa à faire la toilette de Mouton. Lorsqu'il fut bien lavé, bien peigné, je m'aperçus, avec des transports croissants, qu'il était loin d'être laid. Je n'avais plus peur d'être seule.

Quand ma mère eut travaillé quelque temps, comme elle entendait à merveille le commerce, qu'elle avait beaucoup de goût, ses maîtres devinrent très-bons pour elle. Elle raconta sa position et révéla mon existence. On lui fit des reproches de ne pas m'avoir amenée avec elle; la dame voulait venir me chercher tout de suite.

— N'y allez pas, lui dit maman ; elle a un chien qu'elle ne voudrait pas quitter, c'est une passion dont vous ne pouvez vous faire l'idée.

La dame s'obstina à venir me chercher malgré mon chien, et à m'emmener avec mon chien.

Je fis une entrée superbe, en compagnie de Mouton. J'étais si assotée de ce chien que je ne pouvais parler d'autre chose. Quand on me disait : Tu es gentille, je répondais : Mouton se porte bien. — Es-tu bien sage ? — Je répondais : Il n'est pas gourmand du tout.

Plusieurs mois se passèrent ainsi; nous étions

bien heureuses. Nous recevions des lettres d'Henriette, qui nous disait ce qui se passait à Paris. Mon beau-père avait remué ciel et terre pour savoir où nous étions. Il avait été pleurer chez tous nos amis; mais on le connaissait bien et personne ne se laissait attendrir par ses grimaces.

Il courait, buvait, jouait. Au bout de six mois, il fut criblé de dettes, et n'aurait pas tardé à commettre quelque mauvaise action, qui l'aurait fait mettre en prison, sans une rencontre bien malheureuse qui lui révéla notre retraite et le mit sur notre trace.

Ma mère tenait le comptoir du chapelier chez qui elle travaillait.

Un jour, il vint un homme qui la reconnut pendait qu'elle le servait.

— Je ne me trompe pas, lui dit-il, vous êtes madame G... J'ai vu votre mari, il y a deux mois: c'est un bien méchant homme; il dit, à qui veut l'entendre, que vous vous êtes sauvée avec un amant; mais, soyez tranquille, ma femme l'a joliment remis à sa place.

— Gardez-vous, lui répondit ma mère, de dire que vous m'avez rencontrée.

L'homme fit les plus belles promesses de discrétion du monde. La première chose qu'il fit, en rentrant chez lui, fut d'écrire à sa femme: « Devine

qui je viens de rencontrer à Lyon, chez un tel, chapelier, cette pauvre Mme G... avec sa fille. »

Peu de temps après, mon beau-père savait où nous étions. Comme il n'avait pas un sou, il se fit engager en qualité de chauffeur sur un bateau à vapeur qui faisait le service de Lyon. Je vous ai dit qu'il était ingénieur-mécanicien.

Ignorant la présence de G... à Lyon, nous vivions dans une complète sécurité. Le réveil fut affreux.

Un jour, ou plutôt un soir, car à quatre heures et demie, dans l'hiver, il fait nuit, je promenais mon chien. J'étais au milieu de la place, quand un homme me prit dans ses bras, et m'enleva de terre comme une plume.

J'allais crier ; mais tout d'un coup les battements de mon cœur s'arrêtent, ma voix s'éteint dans ma gorge. Je venais de reconnaître mon beau-père.

Il ne me dit pas un mot ; je ne pouvais revenir de ma surprise. Ce fut seulement quand je vis que nous nous éloignions de la maison que je lui dis : Où me conduisez-vous donc ? ma mère demeure là. — Sois tranquille, elle viendra bien nous retrouver.

Je fis un effort pour m'arracher de ses bras et crier ; mais il me serra si fort que mes os cra-

quèrent et que ma voix mourut sur mes lèvres. Il m'étouffait.

— Écoute, me dit-il, ta mère est une misérable. Il y a bien longtemps que je la cherche; elle va me payer aujourd'hui tout le mal qu'elle m'a fait. Je sais bien qu'elle ne m'aime pas; toi, c'est autre chose, il faudra bien qu'elle te trouve, mais elle cherchera longtemps.

Je compris que j'étais perdue. Je jetai un dernier regard en arrière ; chaque pas qui m'éloignait de ma mère me faisait mourir. J'allais fermer les yeux, quand je vis mon chien qui me suivait. Tout mon courage me revint, je n'étais plus seule. Je regardai. Mon chien avait l'air triste : on eût dit qu'il comprenait.

Nous passâmes dans plusieurs rues, puis devant un grand passage qui me fit peur. C'était la boucherie. Tous ces cadavres de bestiaux pendus aux portes, ce ruisseau qui coulait au milieu du passage, plein d'un sang noir et caillé, les quinquets fumeux qui projetaient à l'entrée une lueur sombre et terne; tout cela me faisait trembler de tous mes membres.

Nous étions arrêtés à l'entrée du passage. Déjà G... mettait son pied sur la première marche ; par un mouvement plus fort que ma volonté, je lui passai mes deux bras autour du cou. Il n'y prit

pas garde, le méchant homme, car s'il eût compris ma terreur, il m'eût fait entrer dans ce passage pour mieux me faire souffrir; mais, regardant à sa gauche, il traversa la rue et nous entrâmes dans une espèce de cul-de-sac ; vers le milieu, il s'arrêta; je regardai la maison où il se disposait à entrer. Elle était haute, étroite ; les fenêtres étaient fermées. Au rez-de-chaussée, il y avait une seule boutique dont les carreaux étaient blanchis. Cette maison ne ressemblait pas aux autres maisons. L'allée était noire. En entrant, mon corps se raidit et j'appelai mon chien. Mais en se retournant et voyant la pauvre bête sur ses pas, G... lui donna un coup de pied. Je sentis quelque chose de si douloureux à mon cœur, que je m'affaissai sur l'épaule de mon bourreau. Je ne vis plus rien; je n'entendis plus rien que les plaintes de mon chien qui s'éloignait en gémissant. Je ne sais si je m'étais évanouie, ou si la volonté de ne plus voir, de ne plus entendre, m'avait engourdie pendant quelques instants. Enfin j'entendis parler ; c'était une voix de femme. J'ouvris les yeux et sautai à bas de la chaise sur laquelle on m'avait déposée. Je courus près de cette femme; je me serrai si près d'elle, qu'on eût dit que je voulais entrer dans son corps. Je vis les yeux de G... qui dardaient sur moi; je

détournai la tête et n'osai dire un mot. Nous étions dans une salle qui me paraissait étrange. Cela ressemblait à un café, et cependant cela n'en était pas un. Il y avait là des chaises, des tables, un comptoir, des liqueurs, plusieurs femmes décolletées, à peine vêtues. Une de ces femmes était assise à côté de G... C'est près de celle-là que je m'étais réfugiée. Elle avait la voix rauque, l'air méchant. Deux autres femmes étaient à une table avec deux hommes; au milieu de ce groupe montait une flamme bleue et rouge qui me fascinait et donnait un air diabolique aux personnages qui l'entouraient. Deux autres femmes jouaient aux cartes. J'en vis une autre encore, qui, derrière moi, travaillait à une petite robe d'enfant. Elle avait l'air plus jeune que ses compagnes; elle était plus décente dans sa mise. Elle avait quitté son ouvrage et me regardait. Je la vis bien en face. Ses yeux était bons; sa figure, quoique laide, avait quelque chose de doux qui m'attirait vers elle.

Avec l'instinct de la peur, qui cherche à fuir, j'examinai cette singulière boutique où j'étais prisonnière, les carreaux dépolis ne me permettaient pas de voir au-dehors : la porte sur la rue était condamnée.

Je fis un mouvement de surprise. La femme

près de laquelle j'étais placée se préparait à boire un verre de liqueur jaune clair, qui se renversa en partie sur elle.

— Le diable emporte l'imbécile ! s'écria-t-elle ; voilà ma robe tachée.

Et elle me poussa si brutalement que j'allai rouler à quelques pas. Je restai stupéfaite, n'osant même plus lever les yeux.

Au bout d'un instant, je sentis quelqu'un qui me tirait doucement par la manche. C'était la femme qui travaillait. Je pris la main quelle me tendait et je la serrai de toutes mes forces ; elle me prit sur ses genoux. Mon cœur se détendit un peu.

Les deux femmes qui étaient à table avec des hommes dirent à celle qui était près de G... — Eh ! la Louise, veux-tu du punch ?

— Non, répondit celle qu'on appelait ainsi, c'est bon pour des enfants votre mélasse ; j'aime mieux l'eau-de-vie naturelle.

— Elle acheva de boire le verre qui avait été la cause de ma disgrâce. Puis s'adressant à G..., elle reprit la conversation interrompue.

— Tu dis donc que ce moucheron d'enfant t'appartient ? Tu aurais bien dû la laisser chez toi, car les règlements sont très-durs.

G... garda le silence. Il vida lentement son

verre, et ayant, sans doute, combiné ce qu'il voulait dire, il commença ainsi :

— Je me suis marié il y a huit ans : j'aimais ma femme ; elle m'a trompé ; c'est une misérable. Elle m'a fait tant d'infamies que je me suis séparé d'elle; mais les lois sont injustes : elles laissent les filles à la mère. Ma femme a obtenu de garder sa fille. Ma femme vit ici, à Lyon, avec son amant. Je suis venu de Paris pour lui voler mon enfant; mon intention est de repartir demain. Mais j'avais peur que l'on me cherchât cette nuit; j'ai pensé que je ne serais pas découvert ici : il faut donc que vous nous gardiez tous les deux.

Je poussai un long soupir ; je n'osais rien dire à la femme qui me tenait dans ses bras, mais je la regardai ; elle me comprit, me serra doucement et me fit signe de me taire.

La Louise répondit à G... qu'elle comprenait sa conduite ; que pourtant je n'avais pas l'air de l'adorer, et qu'il aurait mieux fait de me laisser.

— C'est vrai, dit G..., que l'enfant ne m'aime guère ; mais cela viendra plus tard. On lui a dit que je n'étais pas son père ; on l'a élevée à me haïr. Elle m'aimera quand elle sera plus raisonnable, et qu'elle comprendra que je l'ai sauvée de l'inconduite et du mauvais exemple de sa mère.

Je sentis comme un mouvement nerveux, que ne put réprimer la femme qui me tenait. Je la regardai; elle me fit encore signe de me taire.

— Ah! continua G..., si elle pouvait se sauver, elle ne manquerait pas de le faire; aussi je ne la perdrai pas de vue.

— Comme cela te plaira, reprit la Louise, mais je ne veux pas qu'elle reste près de moi.

Ma protectrice prit alors la parole du ton le plus naturel :

— Je la garderai, si tu veux. Il est tard maintenant; il est presque sûr que je serai seule; j'en aurai bien soin; je sais ce que c'est que les enfants.

Cette proposition eut l'air de sourire à la Louise.

— Cela te va-t-il? dit-elle à G...

— Oui, pourvu qu'elle ne la laisse pas sortir.

— Sois tranquille. Elle a une fille qu'elle élève joliment, va! Allons, ma petite, dit-elle, en se tournant vers moi, tu vas rester avec Marguerite; ton père viendra te chercher demain.

Je me reculai. J'avais peur d'être touchée ou embrassée par cette créature.

Dès que la porte fut fermée, je dis à Marguerite :

— Ah! madame, vous allez me conduire près de maman, n'est-ce pas?

A ce moment, un grand bruit se fit entendre dans le coin où étaient les quatre personnes dont j'ai parlé plus haut. On se disait des injures; on était au moment de se battre. Marguerite m'emporta dans une chambre voisine et me dit :

— Maintenant, parle, mais parle bas, car ton père est à côté de nous; il n'y a qu'une cloison qui nous sépare.

Je lui racontai mon histoire de mon mieux. Je lui dis que je venais d'être enlevée, que ma mère devait être morte d'inquiétude. Je joignis mes mains, et je la suppliai d'aller prévenir maman.

Elle me coucha dans son lit, ferma sa porte à double tour et sortit.

Quand elle fut partie, je m'endormis. J'étais pourtant bien malheureuse, j'avais pourtant bien peur ; mais la fatigue et la faim l'emportèrent sur mon désespoir. La faim ! comme tous les enfants malheureux, j'avais formé le projet de me laisser mourir de faim, et j'avais obstinément refusé toute nourriture.

Mon sommeil était plutôt de la défaillance que du sommeil. Je n'entendis pas rentrer Marguerite. Elle dormait près de moi, quand je m'éveillai. Tout me revint en mémoire, et je lui demandai des nouvelles de ma mère.

— Je l'ai vue, me dit-elle : elle a l'air d'une bien honnête femme. Je lui ai dit où tu étais. Elle va venir, comme si quelqu'un du dehors l'avait avertie, car cet homme pourrait me battre, s'il savait que c'est moi qui suis allée la prévenir.

Nous entendîmes parler très-haut dans la salle du bas. Je jetai un grand cri ; je venais de reconnaître la voix de ma mère.

Je m'élançai vers la porte. Marguerite me retint et frappant à la cloison :

— Est ce que vous n'entendez pas le tapage qui se fait en bas ? C'est une femme qui demande un enfant ; cela pourrait bien vous regarder. Venez chercher votre fille.

Ainsi que Marguerite l'avait bien deviné, on ne répondit pas tout de suite de la chambre voisine. Elle me poussa dans l'escalier, attendit quelques secondes, de manière à me donner de l'avance, et s'écria bien haut, pour être entendue de tout le monde.

— Ah ! bien, pendant que je vous parlais, la petite vient de se sauver.

La pauvre fille cherchait ainsi à concilier le succès de ma fuite avec la peur que lui causait la colère de G...

Je n'étais pas encore en bas que j'entendis la

porte s'ouvrir et G... s'élancer à ma poursuite. Mais, avant qu'il pût m'atteindre, j'étais près de ma mère, je la serrais dans mes bras, je buvais ses larmes.

G... se rua sur nous; mais toutes les femmes nous firent un rempart de leurs corps. Ma mère leur avait en peu de mots expliqué sa position. Sa vue seule avait dissipé les effets des mensonges de G... La vérité a une force qui éclate d'elle-même.

En voyant ces femmes disposées à nous défendre, G... sentit augmenter sa fureur.

— Je vais les tuer toutes deux ! s'écria-t-il exaspéré.

— J'ai donc bien fait d'envoyer chercher la garde? dit Marguerite, qui était entrée la dernière.

Ce mot produisit son effet. G... s'arrêta, les poings crispés, la bouche écumante; mais il s'arrêta.

Marguerite, qui avait montré pour moi, depuis la veille, autant de présence d'esprit que de bonté, ne le perdait pas de vue. Elle profita de ce moment d'hésitation, et nous fit sortir par une porte qui donnait sur la cour.

G... nous crut dans une autre salle ; toutes les femmes l'entouraient, l'engageant à ne pas bou-

ger, afin qu'on pût renvoyer la garde. Voyant qu'elle n'arrivait pas, il se rassura un peu ; croyant qu'il aurait le temps de nous emmener, il se dirigea du côté où nous étions sorties.

— Est-ce que c'est cette pauvre femme que vous cherchez encore ? lui dit Marguerite en lui montrant que la porte donnait sur la cour, et la cour sur la rue, vous ne la trouverez plus ; elle est partie avec son enfant, entendez-vous ? avec son enfant qui n'est pas le vôtre. Vous, vous n'êtes qu'un misérable ! Sortez d'ici.

Toutes les femmes se mirent après lui. G... fut obligé de quitter la place.

— Oh ! je les retrouverai, vociférait-il en s'éloignant ; elles payeront pour tout ce que vous m'avez dit et pour tout ce que vous m'avez fait.

Il était temps qu'il se sauvât. La fureur de ces femmes était portée à son comble, et elles l'auraient cruellement battu.

Leur bon cœur m'avait sauvée d'un grand danger.

III

MON BEAU-PÈRE

(Suite.)

Pendant qu'on éconduisait ainsi mon cher beau-père, nous courions à perdre haleine.

Nous n'étions pas encore entrées dans la boutique que ma mère criait :

— J'ai ma fille, cachez-nous, ou nous sommes perdues.

Chacun m'embrassa ; mon chien accourut me lécher, et me fit tomber à force de caresses.

— Voyons, nous dit M. Pomerais, il s'agit maintenant de vous trouver une retraite sûre : ici, vous seriez trop exposées. Je vais vous adresser à un de mes amis qui est fabricant en gros. Je vais

le faire prévenir, et cette nuit vous partirez avec la petite. D'ici là, montez dans la chambre de ma femme ; on ira tantôt chercher vos effets.

A peine étions-nous dans l'escalier, que G... arriva. On le vit passer et repasser devant la boutique.

Fatigué de ne rien voir, il entra, et demanda si on pouvait lui indiquer l'adresse d'une femme qui, d'après ce qui lui avait été assuré, travaillait dans la maison.

M. Pomerais était sur ses gardes.

— Comment appelez-vous la personne que vous cherchez, monsieur ?

— C'est ma femme, monsieur, que je cherche ; elle m'a volé ma fille, après m'avoir ruiné et indignement trompé. J'abandonnerais cette malheureuse, si j'avais mon enfant. Je ne puis vous dire sous quel nom elle est venue vivre à Lyon, car elle cache, celui que je lui ai donné, pour se soustraire à la justice et à mes recherches.

Pomerais eut envie de prendre le manche à balai et de lui faire la conduite, mais il réfléchit que, dans notre intérêt, il valait mieux dissimuler et il répondit avec calme :

— Tout cela n'est pas un nom : j'emploie cinquante ouvrières ; pourvu qu'elles soient exactes, je ne leur demande pas de détails sur leur vie

privée. Beaucoup de ces femmes ont des enfants, des maris ; mais je ne me mêle pas de leurs querelles de ménage, et je suis désolé de ne pouvoir vous donner les renseignements que vous me demandez.

G... se trouva fort déconcerté, d'autant plus que M. Pomerais se disposait à lui tourner les talons.

Il reprit, de cette voix douce dont je vous ai parlé :

— Ah ! monsieur, que je suis malheureux ! On vous a prévenu contre moi ; elle vous aura trompé aussi.

M. Pomerais revint sur ses pas, craignant d'avoir été trop brusque :

— Vous êtes dans l'erreur, je ne suis nullement prévenu contre vous ; je n'ai pas l'honneur de vous connaître.

— Si vous me connaissiez, monsieur, vous sauriez que j'ai raison et que je suis bien à plaindre. Je vous ai dit que je me nommais G..., que je réclamais ma femme. Si elle a changé de nom, voici son signalement. Je vous en supplie, aidez-moi à la retrouver ; car, hier encore, elle était ici : c'est une femme de cinq pieds ; sa taille est bien prise, sa figure est ovale, son front haut, ses cheveux noirs, fins et brillants ; ses sourcils noirs, bien arqués ; les yeux d'un gris bleu, beaux, mais

d'une expression dure; le nez aquilin, un peu fort; la bouche grande, les lèvres minces, les dents admirables ; elle est presque toujours pâle, et très-blanche de peau. Quant à sa fille, je veux dire quant à ma fille, elle a sept ans : c'est une nature précoce; elle aura le caractère de sa mère, fier, indomptable. C'est une méchante petite tête que je saurai bien réduire.

Puis, craignant de laisser apercevoir toute sa haine pour moi, il ajouta :

— Elle est si mal élevée! Tout cela changera; elle est intelligente. Enfin, vous savez, monsieur, un enfant est toujours beau pour son père.

M. Pomerais se mordit les lèvres pour ne pas répondre à G... avec le mépris que cette comédie lui inspirait.

— Je connais, en effet, monsieur, la personne que vous venez de me dépeindre. C'est une femme laborieuse et qui nous a paru honnête. Sa fille, la vôtre, est une charmante enfant. Nous avons cru sa mère veuve : elle nous a dit hier soir qu'elle quittait Lyon pour plusieurs jours, sans nous donner d'autres explications. Je ne sais donc pas où elle est allée, mais je serais enchanté de la reprendre quand elle reviendra.

Ce disant, M. Pomerais fit un salut à G... et lui tourna le dos.

G... resta quelques instants stupéfait, et comprenant qu'il n'aurait rien de cet homme, il finit par s'en aller furieux.

On vint nous prévenir de ce qui s'était passé ; ma pauvre mère était mourante de peur : ses dents claquaient ; on tâchait de la calmer.

—Oh ! ce n'est pas pour moi que je tremble, disait ma mère. Si j'étais seule, j'irais au-devant de lui. Est-ce que je crains la mort, moi? mais ma fille ! ma fille !

Et me serrant dans ses bras, elle fondait en larmes ; mon petit cœur battait fort aussi. J'aurais voulu être grande, grande comme la haine que j'avais pour cet homme.

A dix heures du soir, un apprenti vint nous dire que G... venait de quitter la porte, autour de laquelle il avait rôdé toute la journée. Il était peu probable qu'il revînt avant le lendemain.

A minuit et demi, nous partîmes, accompagnées de M. Pomerais, de deux ouvriers et du concierge. Nous étions bien gardées ; cependant la main de ma mère était glacée ; je sentais aux secousses de son bras qu'elle tremblait. Je lui disais tout ce que je pouvais pour lui donner du courage, et en essayant de la rassurer, je me rassurais moi-même. Cela commençait à venir , quand nous vîmes un homme tourner la rue que nous venions de quitter.

Quand on a peur d'être poursuivi, tous les objets semblent avoir la forme de ce qui vous effraye : les voleurs doivent prendre les bornes pour des gendarmes. Nous nous serrâmes l'une contre l'autre en jetant un cri ; nos amis se rapprochèrent de nous. Une seconde s'écoula qui nous parut un siècle. Un monsieur venait de passer sans prendre garde à nous. Revenues de notre effroi, nous le regardâmes: il était tout petit, et sans exagération il avait bien deux pieds de moins que mon beau-père.

Nous allions à la Guillotière; il y avait une bonne course.

Quand nous arrivâmes, il était plus d'une heure du matin. On nous attendait, car on vint nous ouvrir tout de suite. La personne qui nous fit entrer était un homme d'une quarantaine d'années, plutôt petit que grand, plutôt gros que mince, le teint frais, l'air bien portant. Ses cheveux crépus, moitié gris, moitié châtains, lui encadraient la figure ; il était comme entortillé dans une grande redingote. Je ne pus pas bien le voir dans ce premier moment, mais il me sembla qu'il avait l'air bon. Sa voix me rassura tout-à-fait.

— Vous venez bien tard, mes enfants, j'allais me coucher.

— Excuse-nous, mon cher Mathieu, dit M. Po-

merais, qui était notre introducteur, mais cette pauvre femme n'osait pas sortir plus tôt, dans la crainte d'être suivie; garde-la. Il ne faut pas qu'elle sorte de chez toi pendant quelque temps. Son gueux d'homme n'a pas d'argent; quand il verra qu'il ne peut pas la retrouver, il repartira. Mais c'est un tartufe dont il faut bien se défier.

— Sois tranquille, répondit M. Mathieu à Pomerais, qui m'avait prise sur ses genoux pour m'embrasser, nous ferons bonne garde, et la petite ne s'ennuiera pas avec mon garçon.

— Allons, ma bonne Jeanne, du courage, disait Pomerais à ma mère, vous êtes chez de braves gens qui auront bien soin de vous et de votre fille. Nous nous reverrons bientôt. Que diable! ne pleurez pas. Bonsoir, ma petite Céleste, je viendrai te voir.

Je tenais toujours Pomerais par le pan de son habit; car j'avais, d'après moi, quelque chose de très-important à lui demander, et je n'avais pas encore osé. Enfin, je pris mon courage à deux mains, et je dis :

— Oui, venez me voir le plus tôt possible et ne manquez pas d'amener mon chien.

— C'est vrai, sans ton Mouton, tu ne pourras pas dormir, et tu vas faire enrager tout le monde.

Mais il faut que je me sauve, ma femme serait inquiète.

La porte se ferma sur lui. Nous traversâmes la cour, M. Mathieu nous fit monter deux étages et nous dit :

— Voilà votre chambre, vous ne serez pas grandement, mais la plus belle fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a.

Ma mère le remercia avec effusion.

— Vous êtes trop bon, monsieur, nous serons à merveille. Il nous faut bien peu de place ; mais cela va vous gêner, et je suis honteuse de l'embarras que je vous cause.

— Bah ! de l'embarras, quand il s'agit de rendre service à une femme comme vous, à une belle enfant comme votre fille, et à Pomerais mon premier ami ! C'est du plaisir que vous nous apportez. A demain ; dormez bien ; ma femme viendra vous éveiller. Adieu, petite !

Il ferma la porte et nous restâmes seules. J'étais fatiguée, et je m'endormis.

Quand je m'éveillai le lendemain matin, ma mère était levée : elle marchait tout doucement pour ne pas faire de bruit. Elle peignait ses cheveux ; je n'en ai jamais vu à personne d'aussi beaux. Je regardai notre chambre ; elle était très-gentille et très-propre. Autour de la fenêtre, qui donnait

sur la cour, il y avait des fleurs grimpantes; le soleil passait au travers. Enfin cela me parut charmant. Je me sentis toute gaie.

— Oh! le gentil jardin, maman; c'est moi qui en aurai soin.

Ma mère vint m'embrasser.

— Tu es réveillée, tant mieux; on va venir nous chercher. Viens, que je t'habille.

Elle était si coquette pour moi, elle me mettait avec tant de goût, malgré la modestie de mes vêtements, que tout le monde me trouvait jolie.

En ce moment, on frappa tout doucement à la porte. Nous nous regardâmes sans bouger.

— Peut-on entrer? dit une voix douce.

— Oui, répondit ma mère.

La porte s'ouvrit, et une femme d'une trentaine d'années passa la tête.

— Je vous dérange, vous devez être bien fatiguées, nous dit-elle; mais je vais de bonne heure à l'atelier, et mon mari m'a bien recommandé de venir vous prendre pour vous mettre au courant. Voulez-vous déjeuner en bas ou dans votre chambre?

Maman lui répondit naturellement qu'elle était prête à la suivre et qu'elle ne savait comment lui exprimer sa reconnaissance.

— Oh! dit Mme Mathieu, s'il faut vous parler

franchement, c'est moins pour vous conduire à l'atelier que je viens vous chercher, que pour céder au désir de mon garçon. Hier, on lui avait annoncé une petite fille, et voilà deux heures qu'il me fait enrager.

Je regardai derrière Mme Mathieu, espérant apercevoir mon nouveau camarade. Comme il n'y était pas, je pressai maman d'achever ma toilette.

Nous descendîmes dans la salle à manger ; j'y trouvai un petit garçon de mon âge, joli comme les amours. Ses cheveux étaient coupés comme les cheveux des enfants d'Édouard, longs derrière, ras sur le front, châtains et tout frisés naturellement. Il avait les plus beaux yeux du monde et un air raisonnable à mourir de rire. Il était appuyé le coude sur la table, sa tête dans ses mains. Il avait l'air de me regarder du haut de sa grandeur, ce qui me gênait beaucoup ; mais, pendant le déjeuner, il me combla de caresses.

En descendant de table, nous étions si bons amis que nous nous faisions le serment de ne jamais nous séparer.

Quel charmant caractère ! Comme il était bon, et moi comme j'étais despote ! Il faisait toutes mes volontés, se donnait pour m'amuser un mal inimaginable et ne recevait même pas un remercîment.

Quand je ne pouvais plus le taquiner dans nos jeux, je lui disais :

— Je voudrais bien m'en aller. Je m'ennuie ici.

Il se mettait à pleurer ; ses larmes me touchaient ; je me faisais de gros reproches à moi-même, et nous étions d'accord vingt-quatre heures.

J'étais si heureuse, qu'un mois s'était écoulé comme un jour.

Un matin, M. Mathieu entra tout effaré dans l'atelier.

Il tenait une lettre à la main ; il vint près de ma mère et lui dit, en lui tendant la lettre :

— Tenez, ma pauvre Jeanne, je crois bien que cela vous concerne. On m'appelle chez le commissaire de police pour m'entendre avec M. G...

Ma mère regarda la lettre, et devint pâle comme la Mort.

— Mon Dieu ! dit-elle en fondant en larmes, que vous ai-je donc fait pour être aussi malheureuse ? Il est donc dit que tous ceux qui me viendront en aide seront tourmentés à cause de moi ?

Et comme, malgré lui, Mathieu laissait voir son inquiétude, ma mère lui dit :

— Je ne veux pas être une cause de désagrément dans cette maison ; nous partirons ce soir. Pour la justice, un mari est toujours un mari ; il

peut prendre sa femme partout où il la rencontre ; abandonnez-moi à mon sort. Mais qui donc, grand Dieu ! m'aura vendue ?

— Oh ! dit Mathieu, comme vous y allez ! Il est vrai que je n'ai pu lire la lettre du commissaire sans une impression désagréable ; mais de là à vous laisser partir, il y a loin ; où iriez-vous d'abord ? et puis, nous sommes d'honnêtes gens : il ne peut rien nous arriver pour vous avoir recueillies. Vous travaillez assez pour payer ce que l'on vous avance : vous travaillez même trop ; vous vous tuerez. J'irai chez le commissaire, et, s'il faut que vous nous quittiez, nous vous trouverons une autre cachette. Je vous avancerai, si vous le voulez, de quoi vous acheter un petit ménage. Vous serez chez vous ; nous vous donnerons de l'ouvrage, et vous nous rendrez petit à petit ce que nous vous aurons avancé. Quant à Céleste, ce n'est pas sa fille, c'est la vôtre. Eh bien, nous la garderons ; mon garçon l'aime tellement, qu'il serait capable d'en faire une maladie, si on l'emmenait. Sans compter que nous l'aimons comme si c'était à nous. Du courage donc, on ne se tire pas d'affaire avec des larmes ou des paroles ; ne parlons de tout ceci à personne. Je vais sortir. Il faut prendre des précautions à l'avance. De ce pas, je cours vous chercher une petite chambre,

de sorte que, si j'ai de mauvaises nouvelles, après-demain nous serons en mesure.

— Que vous êtes généreux, que je voudrais pouvoir vous prouver ma reconnaissance, mon bon monsieur Mathieu! lui dit ma mère en lui serrant les mains.

— Bah! nous en sortirons; ayez confiance en Dieu, qui n'abandonne pas les honnêtes gens; croyez aux bonnes âmes, comme ma femme et comme moi, qui aiderons la Providence à vous tirer d'embarras. Surtout, ne sortez pas, et que les enfants n'aillent pas dans la cour.

J'avais entendu toute cette conversation, et mon cœur était partagé entre deux peines, dont l'alternative me semblait inévitable : il me faudrait quitter la maison du petit Mathieu ou me séparer de ma mère. Je descendis dans le bureau où mon ami prenait sa leçon, et je lui racontai tout ce que je savais; il se mit à trépigner, criant à tue-tête :

— Je ne veux pas que tu t'en ailles; si tu me quittes, et si tu emmènes ton chien, je n'apprendrai plus à lire.

Puis il se mit à pleurer si fort et si haut, que sa mère accourut à ses cris. La bonne Mme Mathieu ignorait la cause de tout ce chagrin; car je pleurais aussi à sanglots. Mouton s'étant mis à aboyer,

c'était un bruit à entendre de la cave au grenier.

— Comment, vous n'êtes pas plus raisonnables que cela ! deux grands enfants de huit ans ! Eh bien ! c'est joli, dit Mme Mathieu, d'un air si sérieux, que je me crus une grande personne et devins toute rouge.

Le petit Mathieu ne fut pas aussi facile à consoler.

— Calme-toi, mon cher enfant, lui répétait sa mère : Céleste viendra te voir, si tu fais bien tes devoirs.

Et comme il pleurait toujours :

— Elle ne s'en ira peut-être pas d'ici ; il n'y a encore rien de décidé.

Et la bonne dame l'embrassa si tendrement, que je m'approchai d'elle pour qu'elle m'en fît autant.

— Après avoir partagé ses caresses entre nous, elle me raisonna à mon tour.

— Tu sais combien ta pauvre mère a de peine et tu ne cherches pas à la consoler. Prends garde à cela, ma petite Céleste, c'est mal, c'est d'un mauvais cœur d'augmenter les tourments de Mme Jeanne, au lieu de chercher à les adoucir.

Je promis que cela ne m'arriverait plus.

M. Mathieu rentra à quatre heures, et nous dit

qu'il avait trouvé une chambre dans la maison d'un de ses amis, M. Raoul, un *canut*, l'honnêteté et la bonté même.

Le lendemain, ma mère se leva de grand matin; elle s'était réveillée avec de mauvais pressentiments.

— Menez-moi tout de suite chez votre ami, dit-elle à M. Mathieu : je vous laisse ma fille ; vous me l'amènerez le plus tôt possible, car je n'aurais pas de force si je ne l'avais pas près de moi.

Elle prit un châle et partit en me recommandant d'être sage, afin de ne pas ennuyer les bonnes gens qui voulaient bien me garder. J'avais envie de m'accrocher à elle et de ne pas la laisser partir sans moi; mais on m'avait tant recommandé de lui obéir, que j'étouffai mon chagrin.

Mathieu la conduisit chez son ami, j'attendis son retour avec impatience. Quand je le vis rentrer, je courus au-devant de lui. Il me prit dans ses bras, et, m'approchant de la croisée, il souleva le coin du rideau, et me dit :

— Céleste est-ce que cet homme qui est là n'est pas ton beau-père?

J'étais si troublée, que je ne pus répondre de suite : je regardais sans voir. Je serrai Mathieu dans mes bras.

— Où est maman? a-t-il vu maman?

— Non, il ne l'a pas vue, heureusement, mais il s'en est fallu de peu. Elle a eu un bon pressentiment, en me priant de la conduire ce matin ; car je ne comptais la faire partir que ce soir. Le portier m'a dit, à mon retour, qu'il était venu un homme lui faire un tas de questions. Il me l'a montré. Tiens, c'est celui qui est là encore devant la maison.

Je regardai, et je reconnus G... Ma mère étant en lieu de sûreté, nous n'avions pas pour le moment à nous inquiéter de sa présence ; cependant je passai une mauvaise nuit. Il me semblait voir G... sortir de tous les meubles, apparaître à l'angle de tous les murs.

Je me levai bien fatiguée ! M. Mathieu partit à dix heures pour se rendre chez le commissaire, de police. Il trouva G... dans son cabinet, et passant devant lui sans le regarder, il s'adressa au commissaire de police :

— Voulez-vous, monsieur, avoir la bonté de me dire ce qu'on me veut ? Je suis dans le commerce : j'ai soixante personnes, tant ouvriers qu'ouvrières, à surveiller; si chacun dans mon atelier perd une demi-heure, c'est trente heures de perdues pour moi.

— Je comprends cela. Voici ce que l'on vous reproche ; le sieur G..., ici présent, vous accuse

de cacher chez vous sa femme et sa fille. Il paraît que sa femme a une mauvaise conduite; aussi n'est-ce pas elle qu'il regrette; mais il veut reprendre sa fille. Qu'avez-vous à dire ?

Mathieu regarda G... du haut en bas; puis, se tournant vers le commissaire :

— Vous me connaissez, dit-il, et j'espère que c'est sous de bons rapports; je vous donne ma parole d'honnête homme que monsieur est un misérable, qui bat cette malheureuse femme et ce malheureux enfant. C'est un mange-tout, un fainéant; il ne veut retrouver sa femme que pour la maltraiter et lui prendre ce qu'elle a pu gagner depuis qu'elle l'a quitté. Hier, quand elle a su que vous m'aviez écrit, se doutant bien que c'était à cause de lui, elle s'est sauvée en me laissant l'acte de naissance de sa fille; le voici. Vous pouvez voir qu'il vous trompe, et que cette enfant n'est pas à lui. Il n'est que son beau-père. Quant à sa femme, c'est la plus laborieuse des femmes, rangée, économe, digne d'intérêt sous tous les rapports. Mme Mathieu dit qu'elle ne connaît pas d'ouvrière plus adroite.

— Eh bien, monsieur, dit le commissaire de police en regardant G..., qu'avez-vous à répondre ?

G... ne se déconcerta pas.

— J'ai à répondre que cet homme est l'amant de ma femme; voilà pourquoi il en dit tant de bien. S'il a eu l'adresse de vous parler de sa femme à lui, c'est pour détruire vos soupçons.

Le commissaire fronça le sourcil, et regardant G... sévèrement :

— Prenez garde; quand on dit de pareilles choses, il faut pouvoir les prouver.

Puis, se tournant vers Mathieu, qui haussait les épaules avec un air de pitié qui porta la conviction dans le cœur du magistrat :

— Vous dites donc que cette femme n'est plus chez vous; et son enfant, l'a-t-elle emmenée ?

Mathieu hésita; mais il ne savait pas mentir, et il répondit d'une voix ferme :

— J'ai l'enfant chez moi.

G... se pinça les lèvres.

Le commissaire lui dit :

— Vous entendez, monsieur, votre femme est partie; quant à l'enfant, elle ne vous appartient pas. Je vous engage à les laisser tranquilles toutes le deux.

Mathieu partit triomphant; mais il lut sur la figure de G... un sourire sinistre. Aussi, se promit-il de redoubler de précaution pour cacher la retraite de ma mère.

Quand il alla la voir dans la soirée, il fit mille détours, car il avait retrouvé G... aux aguets.

Ma mère ne pouvait s'habituer à l'idée d'être privée de moi ; elle voulait venir me chercher; Mathieu eut toutes les peines du monde à la calmer.

— Voyons, ma chère amie, donnez-moi trois jours; dans trois jours, je vous jure que vous aurez votre fille; mais il ne faut pas faire d'imprudence. Pour le lasser, je ne viendrai pas demain. S'il me suit, quand je reviendrai, je le ferai promener; aujourd'hui, je l'ai perdu à la porte d'une maison qui a deux entrées.

J'eus le cœur bien gros pendant toute la journée du lendemain. Mon petit Mathieu alla se promener avec son père. Ils virent G... chez un liquoriste, presque en face de la maison que nous habitions. Aussitôt que G... les aperçut, il paya sa dépense et les suivit pendant deux heures jusqu'à leur retour.

Le lendemain, même promenade. Mathieu et son fils entrèrent dans une maison à deux sorties, restèrent une demi-heure dans l'escalier, et repartirent devant G...

Le troisième jour, après le dîner, Mathieu dit à sa femme :

— Allons, il faut habiller Céleste. Je suis sûr

que sa mère est comme une folle. Si nous tardons davantage, elle fera quelque coup de tête.

— Ah ! je serais bien comme elle, dit Mme Mathieu. Dieu veuille qu'il ne vous arrive rien ! Le petit est couché, il doit déjà dormir. Viens, Céleste.

Et, me prenant par la main, elle me conduisit dans sa chambre, ouvrit le cabinet où dormait son fils, et revint avec tous ses effets sous le bras. Je regardais sans comprendre.

— Viens, que je dégrafe ta robe, tu vas aller voir ta mère.

Je devinai qu'il s'agissait de me déguiser. Je me déshabillai si vite, que j'arrachai tout. Je n'avais pas vu ma mère depuis deux jours, et je l'adorais. Les vêtements de mon petit Mathieu m'allaient à merveille. Le père Mathieu vint voir si j'étais prête. Je lui sautai au cou.

— Dis-moi donc, femme, mets-lui donc le petit carrik des dimanches. — Il ne fait pas chaud ; entre-lui bien la casquette sur les yeux. Est-elle gentille comme cela ! Pierre va venir avec nous. Tu lui donneras la main d'un côté, ma petite Céleste ; tu me la donneras de l'autre. Il n'y pas de danger, et cependant ne parle pas ; quelque chose qui arrive, ne crie pas.

Pierre, le domestique, entra à ce moment. Il venait nous dire que G... était à son poste.

— Allons, dit Mathieu, il le faut. Il prit son paletot, et nous partîmes tous trois. Mes jambes tremblaient ; je serais tombée, si je n'avais pas été soutenue par M. Mathieu et par Pierre.

G... nous suivait. Un moment, il s'approcha tellement de nous que je crus qu'il m'avait reconnue. Mais il s'éloigna, et voyant que nous prenions la même direction que M. Mathieu et son fils avaient suivie la veille, il nous quitta.

Nous arrivâmes à la maison qu'habitait ma mère. Soit fatigue, joie de songer que j'allais revoir maman, ou souvenir de la peur que j'avais eue de G..., je ne pus monter l'escalier, et je tombai à genoux sur la première marche.

Mathieu me prit dans ses bras. Nous vîmes une lumière en haut de la rampe, et nous entendîmes la voix de ma mère.

— Est-ce vous, Mathieu?

— Oui.

— Ah ! Dieu soit loué ! J'allais partir.

Et, en effet, nous la trouvâmes tout habillée.

En nous voyant paraître, elle jeta un grand cri :

— Oh ! ce n'est pas ma fille ; on vous l'aura volée. Et, se jetant presque sur nous : — Venez, dit-elle, je la retrouverai.

Je courus après elle, et je lui dit tout effrayée :

— Tu ne veux donc pas m'embrasser, maman ?

Elle reconnut ma voix, m'enleva dans ses bras, et faillit m'étouffer de caresses.

— Pardon, dit-elle à Mathieu, en lui tendant la main, j'étais folle. Mais j'ai tant souffert de la crainte de ne plus la revoir, qu'il faut avoir pour moi un peu d'indulgence.

Le bon Mathieu riait de tout son cœur.

— Allons, allons, calmez-vous. Notre stratagème réussi. Mais j'aime mieux que cela soit fait que si c'était encore à faire. J'enverrai chercher les effets du petit. C'est lui qui va nous en faire voir des dures, demain, quand il saura que sa petite femme n'est plus à la maison. A revoir! Ne vous tourmentez pas, je reviendrai le plus tôt possible et je donnerai votre adresse à Pomerais.

J'étais réunie à maman, nous avions réussi une fois encore à échapper aux poursuites de G...; mais ce ne devait pas être pour bien longtemps.

IV

L'INSURRECTION DE LYON.

Le logement que Mathieu nous avait loué se composait d'un cabinet et d'une grande chambre avec deux croisées donnant sur le quai. La vue était superbe. On voyait une quantité innombrable de bateaux descendre et monter le Rhône. En face de nos fenêtres il y avait un grand pont, et, à chaque bout du pont, deux tours servant aux bureaux de l'octroi. Tout cela formait un tableau si animé, si vivant, que l'on serait resté volontiers toute la journée à le regarder.

Le cabinet pouvait servir à mettre un lit ; mais

il n'était pas permis d'y travailler, à cause du manque de jour, ce cabinet n'étant éclairé que par une petite cour intérieure. Les papiers étaient propres, les carreaux du sol bien rouges. Mais notre mobilier était plus que chétif; il consistait en un petit lit de sangle, deux chaises et une table qu'on avait prêtés à ma mère. Mathieu lui avait promis de lui envoyer les meubles qui lui étaient nécessaires. Il tint exactement sa parole.

Deux jours, après on nous amena dans une charrette à bras tout un mobilier en noyer : lit, commode, chaises, table, glace. Nous allions avoir un véritable palais. On mit le lit de sangle dans le cabinet et ce fut ma chambre. La bonne Mme Mathieu n'avait rien oublié; elle nous avait envoyé des draps, des serviettes. Jamais nous n'avions été si riches.

L'amour de la propriété est un sentiment tellement naturel, tellement fort chez tout le monde, que nous passâmes la journée la plus heureuse à mettre tout en place.

Le soir venu, nous allâmes passer quelques instants chez notre voisin, M. Raoul. En entrant chez lui, on était étourdi par le bruit régulier de quatre métiers à la Jacquard qui marchaient tous ensemble et pas en mesure. M. et Mme Raoul étaient d'excellentes gens, mais si lourds, si épais d'es-

prit, qu'à peine arrivée le soir dans la salle où nous nous réunissions, je m'endormais d'un profond sommeil. Comme je regrettais alors mon ami et ma victime, le petit Mathieu ! Il venait me voir quelquefois. Si rares que fussent ses visites, elles me rendaient bien heureuse.

On n'avait plus revu mon beau-père. Il y avait tout lieu de croire qu'il était reparti ; cependant nous nous tenions toujours sur nos gardes, et nous mettions dans toutes nos démarches la plus grande prudence. Ma mère travaillait comme un cheval et passait presque toutes les nuits.

Il y avait deux mois que nous étions dans notre nouvelle retraite, sans que rien fût venu nous troubler.

Les canuts emploient des enfants pour attacher les fils de leur canette. Ces enfants, qui ont en général dix ou douze ans, gagnent dix sous par jour.

A force de regarder faire, j'avais appris. J'y mettais tant de persistance que M. Raoul s'en aperçut et dit à ma mère :

— Si vous voulez, je prendrai Céleste comme attacheuse ; elle gagnera de l'argent, cela vous aidera toujours un peu. Je la mettrai à mon métier ; elle ne se fatiguera pas.

Ma mère hésitait; mais je la priai tant, qu'elle

consentit. Elle apportait son ouvrage et travaillait près de moi.

Au bout de quinze jours, on m'acheta une jolie robe avec mon argent, et nous allâmes voir Mathieu.

Vous dire à quel point j'étais fière serait impossible. J'étais une grande personne, puisque je gagnais ma vie. Cette robe, c'est moi qui l'avais achetée. Je fis tant de manières avec mon pauvre petit ami que la journée se passa sans jouer. On vint nous reconduire.

Quand je fus à la porte, je commençai à regretter le temps que j'avais perdu. Le petit Mathieu me recommanda de ne plus mettre ma belle robe, me disant qu'il préférait me prêter une seconde fois ses effets.

Le lendemain, de bonne heure, je fus à l'ouvrage. Ma mère travaillait près de moi et de M. Raoul. Il me semble voir encore ce dernier relever ses lunettes sur son front; il me semble l'entendre encore dire :

— Savez-vous, ma chère amie, que c'est une existence bien triste que la vôtre. Vivre seule à votre âge; travailler toujours, sans fêtes ni dimanches. Vous auriez peut-être dû essayer encore une fois de votre mari; les hommes changent, les plus mauvais deviennent bons.

— Pourquoi me dites-vous cela, monsieur Raoul? répondit ma mère d'un air stupéfait.

— Dame, mon enfant, c'est que moi aussi, étant jeune, j'avais un grand défaut, et vous voyez cependant qu'aujourd'hui je suis très-heureux dans mon ménage.

— Si vous connaissiez mon mari, dit ma mère, vous comprendriez qu'il n'y a pas de ressource avec lui.

Ma mère n'aimait pas à dire du mal de son mari; elle ne parlait de ses souffrances qu'à la dernière extrémité. Elle disait bien: Je suis malheureuse; mon mari me maltraite, il bat ma fille; mais elle ne donnait pas de détails. Le brave M. Raoul n'avait pas vu dans ces reproches généraux des motifs assez graves pour se séparer.

— Voyons, dit-il à ma mère, je ne veux pas vous effrayer, mais il faut que je vous dise ce qui s'est passé hier. Vous veniez à peine de sortir, qu'un homme de bonne mine, bien mis, a demandé à me parler à moi seul. Ne sachant ce que cela voulait dire, je l'ai fait entrer dans ma chambre.

« Monsieur, m'a dit cet homme, que mon nom ne vous effraye pas; j'ai eu de grands torts, mais à tout péché miséricorde. Je me nomme G... Ma femme demeure ici, dans un logement que vous

lui louez. Vous voyez que je suis bien instruit, et que si je voulais lui faire du mal, comme elle vous a dit sans doute que c'était mon intention, j'irais droit à elle; cela pourrait lui faire peur. Je ne le veux pas. Je suis venu à vous, qui êtes un honnête homme, pour que vous m'aidiez à obtenir mon pardon. J'ai été injuste, violent; je le regrette et je vous jure de ne plus recommencer. Dites à ma femme d'essayer encore une fois de vivre avec moi. Nous demeurerons dans cette maison; vous serez juge de ma conduite. Croyez-moi, monsieur, je suis sincère. » Et en me parlant ainsi il avait des larmes dans les yeux.

Je lui ai répondu que je ne pouvais rien sur vous, mais je n'ai pas osé dire que je ne vous connaissais pas; il savait tout. Je lui demandai comment il avait su votre adresse.

« La première fois, me dit-il, j'ai envoyé un commissionnaire avec une lettre pour ma femme. Après quelque hésitation on a donné l'adresse de Mathieu. Je l'ai fait demander chez le commissaire, mais j'ai vu que je ne pouvais rien obtenir par la force. Je trouvai des travaux à quelques lieues d'ici; comme je n'avais pas d'argent, j'acceptai. Je demandai et obtins un bon prix pour monter des mécaniques. Je suis de retour depuis deux jours. J'ai envoyé la femme d'un de mes

amis chez M. Mathieu ; elle a dit que j'étais parti et qu'elle désirait savoir l'adresse de Jeanne pour lui annoncer cette bonne nouvelle. Pierre, le domestique, a donné votre adresse. J'ai gagné huit cents francs en six semaines. Je vous les confie ; c'est pour ma femme. Vous les lui ferez accepter, car je sais qu'elle a beaucoup de mal. »

Je lui ai dit que je ne pouvais pas prendre son argent, mais que je me chargeais de faire sa commission.

Ma mère avait écouté Raoul sans respirer.

— Allons, dit-elle, je suis perdue. Où vais-je me sauver maintenant ?

Il y avait un si grand désespoir dans ces quelques mots et dans le ton dont ils furent prononcés, que M. Raoul fut effrayé.

— Que parlez-vous, ma chère, de vous sauver ? Vous ne pouvez abandonner toutes vos affaires. Que risquez-vous d'essayer ? Il ne vous tuera pas devant moi. Nous sommes porte à porte ; quand on parle haut chez vous, j'entends. Avec cet argent qu'il vous offre, vous payerez ce que vous devez encore sur vos meubles ; vous en garderez une partie en cas de besoin ou de malheur.

Ma mère poussa un cri plutôt qu'un soupir.

— Vous ne voyez donc pas, s'écriait-elle hors d'elle-même, que l'idée de revoir cet homme me

rend folle, que s'il entre dans ma chambre je me jetterai par la fenêtre.

M. Raoul prit un air sérieux, presque dur, et lui dit :

— Vous trouvez là un joli moyen d'arranger les choses ! Et votre fille, madame, la jetterez-vous aussi par la fenêtre?

Ma mère se laissa tomber sur sa chaise, en se tordant les bras. Je courus près d'elle. Je ne pouvais rien dire à cette grande douleur. Elle suffoquait. Enfin les larmes lui vinrent avec abondance, et elle dit en joignant les mains :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! vous m'abandonnez !

Je fis un grand effort, car j'avais plus peur qu'elle, et je lui dis en l'embrassant :

— Puisqu'il assure qu'il ne nous fera plus de mal, essaye, maman ; ici nous ne courons aucun danger.

Elle secoua tristement la tête et demanda à M. Raoul :

— A quelle heure doit-il venir ?

Midi sonnait.

— Tout-à-l'heure.

— Je le verrai ici, devant vous.

Elle se leva, sortit cinq minutes et revint avec un rouleau de papier à la main.

— Tenez, dit-elle à M. Raoul, lisez cela et vous connaîtrez l'homme qui vous intéressait hier, et que vous allez entendre mentir encore.

Le papier qu'elle lui remit était la copie de la demande qu'elle avait formée à Paris pour tâcher d'obtenir sa séparation de corps.

Raoul, après cette lecture, baissa la tête, remit les papiers à ma mère et lui demanda pardon d'avoir douté de son courage et de son dévouement pour moi.

On vint le prévenir qu'on l'attendait dans la chambre voisine; il fit signe à ma mère de l'accompagner. Elle le suivit en se tenant à chaque meuble. Arrivée à la porte, elle se redressa comme poussée par un ressort. G... tenait son chapeau à la main.

Il tournait le dos à la croisée. Il fit un mouvement pour me prendre; ma mère se plaça entre nous deux et lui dit :

— Que me voulez-vous ?

— Mais, dit-il, un peu décontenancé par cette demande, je veux faire la paix avec toi; je veux que tu oublies le passé. Je te rendrai heureuse; je te le jure devant monsieur. Tu verras comme je te dédommagerai de tout ce que tu as souffert. Viens m'embrasser, Céleste, viens!

Il va sans dire que je ne fis pas un mouvement. Ma mère réfléchit, puis, comme si elle venait de prendre un parti, elle se pencha vers moi.

— Va, Céleste, murmura-t-elle, va embrasser ton beau-père.

Elle avait compris qu'elle ne pouvait faire autrement : G... la tenait ; que si elle lui arrachait son masque de bonhomie, il allait redevenir lui-même, et que mieux valait encore avoir l'air de le croire. Puis, me poussant vers lui, elle me dit :

— Va donc, il ne te fera rien. Voyez, monsieur Raoul, ma fille ne peut vaincre sa frayeur, c'est que lorsqu'il l'appelait, sous prétexte de l'embrasser ou de lui donner quelque chose, il lui donnait des coups de pied dans les os des jambes au point qu'elle en avait des marques noires comme de l'encre. Ou bien il lui tirait ses nattes si fort que, quand je la peignais, ses cheveux me restaient à poignées dans les mains. Si elle pleurait, et que j'eusse l'audace de la défendre, il me maltraitait. « Tu aimes mieux, me disait-il, ta bâtarde que moi ; je la tuerai : je sais donner des coups qui ne se voient pas. » Vous comprenez, n'est-ce pas ? que cette enfant ait peur.

G... ne répondit rien, mais il grimaça un sourire qui cachait l'intention d'une morsure. Raoul

le regarda tout ému. Il avait l'air de lui dire : Est-ce possible ?

— Tu exagères, Jeanne, dit G... à ma mère, mais je te ferai tout oublier.

Le lendemain, il était installé dans notre chambre. Nous n'eûmes à nous plaindre d'aucun mauvais procédé. Il faisait semblant d'être heureux. Il avait apporté des malles qui nous gênaient. M. Raoul nous donna un grenier, dont la porte était en face de la nôtre sur le carré. Ce grenier formait la pente du toit.

La maison n'avait que deux étages, et nous étions au second.

G... ne restait guère à la maison. Il avait toujours de l'argent, quoiqu'il en eût donné à ma mère, qui l'avait caché pour nous sauver quand le moment serait arrivé.

Il était venu plusieurs hommes pour le voir. Ma mère le pria de recevoir ses amis ailleurs, parce que cela la dérangeait de son ouvrage. Ses sorties devenaient chaque jour plus fréquentes ; il ne rentrait plus que bien rarement coucher à la maison. Ma mère en conçut des inquiétudes, non pas à cause de lui, mais à cause des conséquences que sa conduite pouvait entraîner pour nous-mêmes. Elle crut devoir prévenir M. Raoul.

— G... ne travaille pas ; il a de l'argent ; il re-

çoit des gens de mauvaise mine : je crains qu'il ne commette quelque méchante action et qu'il ne nous compromette. Vous devriez le faire suivre.

Peut être, en toute autre circonstance, M. Raoul aurait-il attaché moins d'importance aux pressentiments de ma mère ; mais nous étions, sans nous en douter, à la veille d'un drame terrible. L'insurrection de Lyon commençait à montrer son ombre menaçante.

M. Raoul, naturellement beaucoup plus au courant des affaires que nous, en apercevait depuis quelque temps déjà les signes précurseurs. Il s'inquiéta, prit des renseignements. Il apprit que G... faisait sa société de tous les hommes suspects à la police ; qu'il allait dans des réunions où s'agitaient les passions les plus violentes. La politique nous était égale, et je n'ai pas la prétention, vous le comprenez bien, de juger les événements auxquels j'ai assisté ; mais, ce que je puis dire, c'est que les révolutions ont un côté bien horrible, et que j'ai gardé une impression affreuse de tout ce que vis alors. Le commerce s'arrêta ; des groupes commençaient à se former dans les rues ; les ouvriers se révoltaient ; des hommes hideux, qui semblaient échappés du bagne, se mêlaient à leurs attroupements. J'entendais en tremblant, dans le quartier que nous habitions,

proférer des menaces de mort et des projets d'incendie.

Un jour, G... rentra avec un air menaçant et comme un homme qui n'avait plus besoin de composer son visage; il nous déclara qu'il avait des amis à recevoir, et nous commanda de lui céder la place. Ma mère répondit qu'elle ne voulait pas se compromettre; qu'il allât ailleurs. G... serra les poings de rage :

— Je vais revenir à midi; tâchez de ne pas être ici, ou je vous écrase toutes deux.

Puis ouvrant les fenêtres avec fracas, il ajouta :

— Regarde, Jeanne, tout ce monde sur les quais; c'est une révolution qui commence. Dans trois jours, je pourrai te tuer sans que personne me demande compte de ta vie. En faisant les affaires des autres, je veux faire les miennes. Ton ami Raoul, ton amant sans doute, sera pendu à cette fenêtre et saigné comme un cochon. Les riches vont la danser. Imbéciles! qui nous donnent de l'argent pour les servir! nous ne les servirons plus et nous aurons leur argent; nous démolirons leurs hôtels pour trouver leurs coffres-forts.

Puis, obéissant à d'autres impressions, avec la mobilité et la lâcheté qui étaient au fond de son caractère :

— On joue gros, continua-t-il, comme en se parlant à lui-même.

A ce moment, il était occupé à renouer sa cravate, et se regardait dans la glace :

— Ce serait dommage si un beau col comme cela allait glisser sur l'échafaud ! Mais il n'y a pas de danger; je suis prudent. Tu vois que je sais attendre, dit-il à ma mère, en avançant sur elle et en la regardant d'une façon si étrange, que cette parole semblait la plus terrible des menaces.

Je courus près de ma mère. Il se rua sur moi, furieux, me prit par le bras en serrant si fort que je crus qu'il me le cassait, et me lança à travers la chambre. J'allai tomber étourdie à la porte du cabinet où je couchais. Ma pauvre mère se redressa comme une lionne blessée :

— Lâche ! misérable ! s'écria-t-elle.

Mais lui, saisissant la pauvre femme par le corps, l'appuya sur la table, lui prit les mains et lui dit en lui brisant les poignets :

— Tais-toi, ou je t'étrangle !

La douleur et la peur la firent taire. Il l'attira en avant, la fit tomber lourdement sur les genoux et sortit en répétant :

— Je veux cette chambre à midi.

Dès que la porte fut fermée, ma mère se traîna jusqu'à moi. Je pleurais tout bas. Elle regarda mon

bras ; le sang était extravasé et faisait une tache bleuâtre.

— Le monstre ! le monstre ! criait-elle. Qui donc me délivrera de cet assassin de femme et d'enfant ?

Elle me prit dans ses bras pour me relever de terre où j'étais restée.

— Voyons, où as-tu mal ?

Je montrai ma hanche et mon genou. Ces deux parties avaient porté sur les carreaux et étaient toutes meurtries. Cela était si douloureux que je ne pus me tenir debout. Je vous l'ai déjà dit, la peur me rendait idiote, et je ne pouvais parler. Ma mère me dit :

— Je vais te coucher.

Je lui fis signe que oui. Une fois au lit, elle me mit des compresses d'eau et de sel, et descendit chez un pharmacien chercher du vulnéraire. Le temps s'écoulait et, tout occupée de moi, elle ne pensait pas à partir. On entendait un bruit sourd sur le quai.

— Oh ! dit ma mère en regardant par la fenêtre, ce misérable avait raison ; il va se passer quelque chose d'extraordinaire : tout lui sera permis. Tant mieux ! qu'il me tue ! La mort est préférable aux souffrances que j'endure.

Elle revint à moi; j'avais la fièvre, je demandai à boire.

Ma mère n'avait pas de sucre, elle descendit de nouveau. Elle aperçut G... qui causait dans un groupe à quelques pas de la maison.

Elle remonta éperdue.

— Que faire? disait-elle.

Je fermai les yeux.

— Mon Dieu! aller chez Raoul! c'est l'exposer. Et ma fille; dans cet état, je ne puis l'emporter. Mon Dieu! que faire? S'il nous trouve... Ah!

Et courant à sa table, elle prit un couteau...

— S'il touche à mon enfant, je le tuerai.

Puis, revenant à moi, elle reprit :

— Non, non! je suis folle. C'est moi qui serai tuée ; et toi, Céleste! que deviendras-tu?

Elle écoutait. Je la vis courir à la porte :

— Il est trop tard, les voilà!

Elle se précipita dans mon cabinet, ferma la porte, après avoir retiré la clef, se pencha sur mon lit, me mit la main sur la bouche, et les lèvres collées à mon oreille, me dit d'une voix suppliante :

— Tais-toi, tais-toi...

La porte d'entrée s'ouvrit et se ferma. Nous entendîmes les pas de plusieurs hommes dans la chambre.

— Nous n'y sommes pas tous, dit mon beau-père.

— Non, répondit une voix; les autres vont venir. Nous n'avons pas voulu monter ensemble, de peur qu'on nous remarquât en bas. Le richard du premier craint toujours pour ses écus. Il guette tout ce qui sort de la maison. Je ne serais pas fâché qu'on lui tordît le cou à celui-là; j'ai une fameuse dent contre lui, et puis il y a assez longtemps qu'il...

On frappa à la porte : la voix s'arrêta. Les nouveaux venus causaient à demi-voix, car on n'entendait qu'un bruit confus. Ils devaient être huit à dix.

Peu à peu, la discussion s'animant, le bruit devint plus distinct.

Nous écoutions, ma mère et moi, avec toute la lucidité de la peur, et nous ne tardâmes pas à comprendre avec horreur, que ce qui se complotait dans la chambre voisine, entre mon beau-père et ses dignes acolytes, c'était le projet de quelque détestable action.

— C'est impossible, disait G...; on ne peut faire cela, sans être bien sûr, et si, pendant qu'on est là-bas, cela ne chauffe pas ici, nous serons tous infailliblement arrêtés. Il faut commencer ici d'abord.

Une autre voix lui coupa la parole.

— Allons donc, tu as peur de tout...; qui ne risque rien n'a rien. Quand le branle sera donné ici, cela ne vaudra plus rien là-bas. Il faut effaroucher la poule pour prendre les œufs.

— Mais êtes-vous bien sûr, dit G... d'une voix radoucie, que la chose en vaille la peine, et qu'il y ait autant d'argent qu'on vous l'a dit?

— Plutôt plus que moins, dit une autre voix.

— A quand l'affaire?

— A demain.

— Combien de temps serons-nous? dit G..., qui paraissait toujours inquiet.

— Six heures à peine. C'est à trois lieues; nous partirons de grand matin.

La conversation devint de nouveau confuse. Quelques-uns de ceux qui étaient dans la chambre se retirèrent.

— Adieu, à demain soir. Bonne chance! C'est bien le diable si, dans tout ce que nous voulons faire, il ne se rencontre pas une bonne aubaine.

La porte se referma. Quand les pas se furent éloignés, G... dit aux hommes qui restaient:

— Il faut surveiller Antoine : il nous exposera peut-être bien pour rien. Je le trouve trop fin; il n'est pas Normand pour la gloire.

— Allons, bon, répondaient les autres. Vous

vous soupçonnez tous les deux. Lui, disait hier que tu étais Lorrain, et qu'il ne fallait pas se confier à toi.

G... garda le silence. Une voix près de la fenêtre dit :

— La place est bonne ici : on verra bien et on pourra aider.

— A votre service, dit G...

Tout le monde se trouvant alors près de la fenêtre, ou parlant plus bas, nous n'entendîmes plus. Puis, les mots, adieu, à demain, arrivèrent de nouveau à notre oreille.

Ma mère éloigna sa figure, qui était restée contre la mienne, et soupira.

— Partis, ils sont partis !

Je sentis, à la crainte que j'avais encore, qu'elle se trompait, et je lui fis signe, en joignant les mains, d'attendre ; ce qu'elle fit, retenant sa respiration.

Au bout de quelques minutes, nous entendîmes quelqu'un marcher, ouvrir les meubles, fermer la croisée, et sortir en prenant la précaution de tourner la clef dans la serrure.

Ma mère ouvrit notre cabinet et me dit :

— Nous sommes enfermées, comment faire ?...

Elle réfléchit, puis frappa au mur de M. Raoul. Ce dernier vint à notre porte. Nous lui dîmes que

nous étions enfermées, et nous le priâmes de courir chercher un serrurier.

— C'est inutile, dit Mme Raoul, qui avait suivi son mari, et qui montait les dernières marches de l'escalier ; voici la clef : on vient de me la donner en bas. J'ai rencontré M. G..., qui sortait. Il m'a demandé si sa femme était chez nous. Je lui ai répondu que je n'en savais rien, que j'étais absente depuis deux heures. Il m'a priée de vous remettre la clef, qu'il avait emportée par oubli.

M. et Mme Raoul entrèrent tous deux dans notre chambre. Ma mère raconta tout ce qu'elle avait entendu.

— Oui, dit-elle, ils vont aller piller, commettre un plus grand crime peut-être. Il faut tâcher de prévenir ces malheureux, dont la demeure est menacée.

— Mais savez-vous leur nom et leur adresse !

— Hélas ! non.

— Que voulez-vous faire, alors ?

— Ce que je veux faire, je n'en sais rien ; mais je deviendrai folle, si cela continue.

M. Raoul l'engagea à se calmer.

— Que pourriez-vous révéler ? Vous ne savez pas leurs secrets. Vous vous compromettriez sans être utile à personne. Et puis, à qui s'adresser

en ce moment où toutes les autorités sont menacées?

Maman passa la nuit près de moi. G... ne rentra pas.

Le lendemain, le ciel était noir, le jour sombre; un épouvantable orage fondit sur la ville.

Vers les quatre heures, un bruit de pas pressés se fit entendre dans les escaliers. G... rentra, pâle, l'œil sinistre, les habits en désordre, sa cravate à moitié détachée. La sueur lui coulait des deux côtés du front.

— Cache cela, dit-il à ma mère, je le veux.

Et il jeta sur la table un sac d'argent, par terre un paquet. Se retournant vers la porte, il dit à deux autres hommes qui l'avaient suivi :

— Entrez avec vos malles ; il n'y a que ma femme, j'en réponds.

Ma mère regardait cette scène sans bouger, presque sans répondre.

— Voyons, dit G..., ouvrons les paquets qu'on nous a donnés.

Il en retira des robes de soie, du linge, des dentelles, quelques bijoux.

— Ces chiffons-là ne valent rien, dit-il; ce sera pour ma fille.

Ma mère repoussa du pied le présent et les

robes. Après avoir rangé son butin, G... repartit sans dire un mot.

Ma mère demeura quelques minutes pensive; puis, me prenant dans ses bras, elle me dit :

— Allons chez Raoul; il m'est venu une idée, qui pourra nous délivrer, pour quelque temps au moins, de la présence odieuse de cet homme.

Elle causa très-longtemps avec Raoul, qui se leva en disant :

— Très-bien, j'ai compris; vous pouvez compter sur moi.

Le lendemain, de grand matin, un homme frappait à notre porte. G... sauta en bas du lit. Comme tous ceux qui ont commis de mauvaises actions, G... avait peur, et vint se cacher dans mon çabinet. Le nouveau venu demanda très-haut :

— Vous êtes madame G... ?

— Oui, monsieur.

— Où est votre mari? nous avons besoin de lui parler.

— Il n'y est pas, monsieur; mais, si vous voulez me laissez votre nom, je pourrai lui dire que vous êtes venu.

— Non, répondit l'homme, nous allons attendre en bas qu'il rentre. Il était un de ceux qui ont

pillé au château de ***. Avez-vous ici quelque chose provenant de ce vol?

— Non, dit ma mère d'une voix ferme.

— Prenez garde; cacher la vérité, ce serait vous rendre complice. Adieu, madame.

Et il redescendit.

G... sortit du cabinet, la figure décomposée par la peur. S'il avait eu son sang-froid, il se serait demandé comment on n'était pas entré tout de suite dans sa cachette; mais les remords et la peur ne raisonnent pas.

— Oh! Jeanne, ma bonne Jeanne, tu m'as sauvé! dit G..., qui était devenu presque tendre.

— Oui, pour une heure, peut-être; mais les agents vont revenir ici: ils vont faire perquisition. Vous n'avez qu'une seule ressource, c'est de vous sauver la nuit prochaine. Jusque-là, il s'agit de vous cacher. Il y a un grenier sur le carré, mettez-y toutes vos affaires.

G... ne se le fit pas dire deux fois.

Une heure plus tard, il vint cinq hommes qui firent beaucoup de bruit. G..., caché dans son grenier, ne perdit pas un mot de la conversation.

— Votre mari est-il de retour? demanda l'homme qui était venu le matin.

— Non, répondit maman.

— J'en suis bien fâché, madame, mais nous ne pouvons nous en rapporter à vous ; il faut que nous voyions par nous-mêmes.

Cela dit, deux hommes entrèrent dans la chambre, dans le cabinet, et firent semblant de fouiller partout.

— Rien, dirent-ils en sortant; mais il ne nous échappera pas; il est vendu par un de ses complices. Quant à vous, madame, nous ne voulons pas vous faire de peine, car nous savons, par M. Raoul, que vous êtes une digne femme et la première victime de ce misérable.

Ils partirent.

G... était plus mort que vif. Ma mère eut toutes les peines du monde à le faire sortir de son grenier.

— Allons, allons, lui dit-elle, vous voyez bien que vous êtes perdu, si vous ne fuyez bien loin. Il ne faut pas perdre de temps. Profitez de ce qu'on ne vous croit pas ici. Vous avez de l'argent, partez.

— Je veux que tu viennes avec moi.

Ma mère le regarda d'un air qui voulait dire : « Je veux est de trop. »

A minuit, G... partit.

Raoul nous attendait; dès qu'il nous vit :

— Eh bien, dit-il, vous en voilà débarrassées. Oh ! il n'osera pas revenir de sitôt ; il est si poltron ! Il n'a de courage que pour battre une femme et une enfant. Mes hommes ont-ils bien joué leur rôle ?...

— A merveille ! dit ma mère ; c'est un grand service que vous m'avez rendu là !...

En effet, les hommes qui étaient venus n'étaient autres que des ouvriers canuts apostés pour effrayer G... et pour le forcer à partir.

Le lendemain, Lyon était à feu et à sang. — Nous faillîmes être étouffées, dans la maison même que nous habitions.

On avait mis le feu à chaque bout du pont qui nous faisait face. C'étaient les octrois de la navigation ; aussi, y avait-il beaucoup de matières inflammables accumulées, des huiles, des alcools... Les flammes sortaient par chaque ouverture, enveloppant par instants tout le bâtiment ; puis, elles s'apaisaient un peu.

On voyait, alors, de malheureux employés jeter par les fenêtres leurs meubles et tout ce qu'ils croyaient pouvoir sauver. On les entendait pousser des cris lamentables, bientôt perdus dans une immense clameur, où perçaient par intervalles de féroces éclats de rire.

Quand le feu avait trouvé une nouvelle proie

inflammable, il étendait de nouveau son rideau de flammes. Tout disparaissait.

Nous vîmes un malheureux sauter par la fenêtre pour se sauver. Il se cassa la jambe en tombant, ne put se relever, et fut étouffé par la foule qui le piétinait.

Tout d'un coup, une grande rumeur éclata parmi cette masse d'hommes accumulés sur un seul point. Nous la vîmes fuir dans toutes les directions. La troupe arrivait à l'autre bout du quai. Le quai était devenu désert, sans qu'il fût possible de deviner où ceux qui le couvraient avaient cherché un refuge. Personne n'avait ouvert sa porte pour abriter les incendiaires, qui riaient en voyant leur œuvre de destruction.

Mais c'était une fausse alerte ; nous entendîmes le pas régulier des chevaux de cavalerie, qui s'éloignaient en laissant après eux un nuage de poussière.

Le nuage dissipé, et quelques secondes à peine écoulées, nous revîmes tout dans le même état qu'auparavant. Le flot noirâtre s'était reformé plus menaçant, plus terrible qu'auparavant.

Les plus exaltés, prévoyant bien par le départ de la cavalerie qu'ils étaient tranquilles pour quelques minutes, mirent à profit le temps qui leur restait avant l'arrivée de nouvelles troupes. Alors,

toutes les portes furent enfoncées, toutes les maisons envahies.

— Des armes, des armes! criait-on ; et on les prenait de force à ceux qui ne voulaient pas les donner.

Notre porte s'ouvrit, et l'on nous fit la même demande.

— Vous voyez bien, dit ma mère à l'homme qui lui parlait, que nous sommes trop pauvres pour avoir des armes.

— Rien à faire ici, il n'y a que des femmes... Et vous, mon vieux, avez-vous un fusil?...

Ceci s'adressait à Raoul.

— Je n'ai plus d'armes, je les ai données.

La maison remua sous cette avalanche de sabots et de souliers ferrés, qui dégringolaient, plutôt qu'ils ne descendaient les marches de l'escalier. Les envahisseurs avaient compris qu'ils ne feraient pas de bonne prise dans notre maison, et ils se hâtaient, pensant que les autres étaient peut-être plus heureux à côté. On ferma la porte de notre allée ; ce fut bien inutile.

La cavalerie revint. Cette fois elle se dirigeait décidément de notre côté. Les soldats chargeaient le sabre nu. Des cris furieux retentirent dans la foule.

— On égorge les citoyens, on massacre nos frères! Aux maisons! aux maisons!

A ce signal, les portes sont enfoncées; on entre par les boutiques, par les allées. En moins d'une heure, les toits du quai étaient couverts d'insurgés. Les plus terribles étaient des enfants de douze à quinze ans. Avec une lanière de cuir, ils se faisaient une fronde. D'autres, arrangeant leurs blouses en forme de sacs, montaient en haut des maisons les cailloux pointus dont la ville de Lyon était pavée à cette époque. A l'aide de cette fronde, ils envoyaient leurs projectiles à des distances prodigieuses. Chaque caillou qui tombait dans un groupe blessait ou tuait un homme. D'autres tiraient par les croisées. Ceux qui n'avaient pas d'armes jetaient par les fenêtres tout ce qui leur tombait sous la main.

Je me souviens encore d'un perroquet, qu'on avait précipité, dans sa cage, du second étage d'une maison, et qui, pendant une demi-heure, poussa des cris si aigus, que sa voix dominait le feu.

Notre maison était si avantageusement placée, comme point militaire, qu'elle était occupée du haut en bas. Le feu de la rue avait cassé tous les carreaux. Nous étions plus mortes que vives. — On venait de briser les métiers de M. Raoul, et on

jetait sur la troupe le bois qui en provenait. — Raoul et sa femme pleuraient... Ils étaient ruinés! Une partie de notre pauvre ménage y passa.

Après plusieurs heures de combat, la lutte parut se calmer, et finit même par s'éteindre complétement. Ce n'était, suivant toutes les probabilités, qu'une trêve de quelques heures.

Ma mère profita de cet intervalle.

— Viens, me dit-elle en me prenant par la main, demain ce quartier sera brûlé. Il faut tâcher d'arriver chez Mathieu ; c'est un endroit désert, l'émeute n'ira pas jusque-là.

Il faisait presque nuit. Arrivée au premier étage, mon pied glissa sur quelque chose de gras et je tombai tout de mon long. Je me relevai et nous descendîmes quelques marches jusqu'à un endroit plus clair. Ma mère jeta un grand cri : j'étais couverte d'un sang noir, caillé. On avait tué le locataire du premier étage. Le sang avait coulé sous la porte. C'est dans cette mare que j'étais tombée! Un groupe d'hommes armés gardait la porte.

Ma mère s'en approcha résolûment.

—Messieurs, dit-elle, il faut que je sorte de cette maison ; je voudrais me réfugier chez des amis. Une femme et un enfant ne peuvent assister à un pareil spectacle. Il n'y a plus personne dans cette

maison. Voyez, la mort a déteint sur cette innocente. Et elle montra ma robe ensanglantée.

— Allez-vous loin ? dit une voix rauque.

— Non, à cent pas d'ici.

— On vous conduira un bout de chemin. « Allez-y, vous autres! » Et il se tourna vers deux de ses camarades, qui étaient assis sur de la paille.

Nous marchâmes tous quatre sans dire un mot.

Arrivés à quelque distance d'un campement militaire, les deux hommes s'arrêtèrent.

— Je ne vais pas plus loin, dit l'un d'eux ; nous n'avons pas envie de nous fourrer dans la gueule du loup.

— Merci, dit ma mère, vous pouvez nous quitter.

Ils tournèrent les talons sans nous regarder. Ma mère s'adressa à un chef qui nous donna deux oldats pour nous accompagner, escorte qui nous plaisait mieux et nous rassurait davantage.

A la porte de Mathieu, ma mère remercia ses gardes.

On était en train de dîner. Tout le monde jeta un même cri en nous voyant entrer. Ma mère raconta tout ce qui s'était passé.

Du côté de la ville habité par Mathieu, on n'avait rien entendu. On savait qu'on se battait

ailleurs, mais le bruit de la fusillade n'était pas parvenu dans ce quartier.

Les journées qui suivirent furent sanglantes, mais nous eûmes le bonheur de ne plus être témoins de la lutte.

Le calme était rétabli depuis quelque temps déjà, lorsque nous reçûmes une lettre de la mairie, contenant une invitation pour ma mère de se rendre dans les bureaux le lendemain. Cette lettre l'intriguait beaucoup.

— Que peut-on me vouloir? répétait-elle à chaque instant.

Ma curiosité n'était pas moins excitée. J'aurais bien voulu aller avec elle, mais elle refusa positivement de m'emmener.

Elle revint toute haletante au bout d'une demi-heure.

— Qu'avez-vous donc? lui demanda M. Mathieu; vous êtes affreusement pâle: on dirait que vous avez couru.

— Oui, j'ai couru; c'est que, vous ne savez pas?... mes amis, mes bons amis, mon mari est mort.

— Votre mari est mort!... Eh bien, c'est un fameux débarras pour vous! s'écria M. Mathieu.

La conduite de mon beau-père justifiait assuré-

ment l'exclamation de M. Mathieu. Néanmoins, maman ne fit aucun signe d'assentiment, soit par convenance, soit parce que son cœur, malgré les torts de G..., était moins sévère pour lui que sa raison.

— Mais enfin, ma bonne Jeanne, comment avez-vous su cette nouvelle ?

— Attendez que je rappelle mes souvenirs. — Quand je suis entrée dans le cabinet du maire, il m'a dit : « Vous êtes la femme G... ? — Oui, monsieur. » Et comme je crus qu'il allait me parler du pillage auquel G... s'était trouvé mêlé, je devins fort pâle : il s'en aperçut et me dit d'une voix plus douce· « Remettez-vous, madame, ce que j'ai à vous annoncer est bien pénible, mais il faut du courage. Qui est-ce qui n'a pas été appelé à en avoir de ce genre-là dans sa vie ! Tout le monde est mortel... » Je ne comprenais plus du tout : je lui promis d'avoir du courage, et le priai de s'expliquer plus clairement.

Il reprit : « Vous n'avez pas vu votre mari depuis plusieurs jours ? — Non, monsieur. — C'est bien cela. — Il a été trouvé à la Croix-Rousse, frappé de deux balles à la tête. Voici les papiers qu'on a trouvés sur lui : un livret avec son adresse, et plusieurs lettres qui ne lui sont pas adressées, mais qui étaient dans son portefeuille avec ce

passe-port. » J'ai pris les papiers. Le doute n'était pas possible; G... n'existe plus. Le maire m'a parlé encore quelque temps, mais je l'écoutais à peine, et je suis accourue pour vous apprendre cette grande nouvelle.

Cet événement changea tous les projets de ma mère. Elle était libre; rien ne l'empêchait de retourner à Paris, et elle était d'autant plus disposée à le faire, que son petit ménage avait été saccagé pendant l'insurrection. Elle annonça son intention aux Mathieu. Ils la voyaient partir avec regret, mais ils n'essayèrent pas de la dissuader.

Le soir, quand nous fûmes seules dans notre chambre, ma mère me fit faire une longue prière, pour demander grâce en faveur de celui qui n'était plus.

Quelques jours après, nous quittâmes Lyon. Depuis que je n'avais plus à redouter la présence de G..., il me semblait que rien ne pouvait plus faire ombre à mon bonheur. J'ignorais que la vie n'est, le plus souvent, qu'une suite de malheurs et de déceptions, et que des souffrances autrement cruelles m'étaient réservées dans l'avenir.

V

MONSIEUR VINCENT.

Je devrais m'arrêter ici : vous êtes trop indulgent en m'encourageant à continuer une histoire qui n'a que l'intérêt que vous lui donnez. Si je vous ennuie, c'est votre faute. Quand je vous dis: Ma vie est finie! vous me faites espérer. Quand je vous dis : Je m'ennuie ! vous cherchez à éveiller en moi une intelligence que je ne connaissais pas, soit que la misère et les malheurs l'aient empêchée de naître, soit que mon genre de vie l'ait étouffée à sa naissance.

Arrivées à Paris, il nous fallut descendre chez mon grand-père. Cela était très-pénible à maman.

Son père, depuis son divorce avec sa première femme, s'était remarié. Maman avait eu beaucoup à se plaindre de sa belle-mère. C'était une méchante femme, qui détestait les enfants du premier lit de son mari, et les rendait très-malheureux.

Ils étaient trois : deux filles et un garçon. Ils apprenaient leurs états avec ardeur, afin de pouvoir quitter, aussitôt qu'ils pourraient se suffire à eux-mêmes, une maison que le souvenir de leur mère, remplacée par une étrangère, leur rendait insupportable.

Adèle, la fille aînée, fut mise chez un marchand de dentelles. Sa fin fut bien triste ! Un soir qu'elle portait un carton de malines qui valait des sommes énormes, elle passait rue de la Lune, vers les dix heures. Un homme se jeta sur elle et la frappa de trois coups de couteau : l'un à la joue, qui lui traversa la langue, l'autre dans le sein, le troisième dans le côté.

Il y avait près de là une femme sur sa porte, qui vit un homme se sauver. Il avait une redingote longue et son chapeau enfoncé sur les yeux. Il se sauvait en criant :

— Ah ! malheureux, je me suis trompé.

On conduisit cette victime à l'Hôtel-Dieu, où elle mourut, quelques heures après, de la bles-

sure au côté, sans avoir pu même dire son nom. Ce ne fut que quelque temps après que l'on sut ce qu'elle était devenue, à cause du carton de malines, qui avait été déposé à la Préfecture de police. Jamais l'auteur de ce crime n'a été connu.

Ma mère fut placée dans un magasin de chapellerie ; son frère voulut apprendre la peinture.

La belle-mère était heureuse. Les enfants étaient éloignés, mais il fallait leur ôter l'idée de rentrer. Quand, par hasard, ils venaient voir leur père, on les recevait si mal qu'ils finirent par n'y plus retourner.

Cependant, mon grand-père avait une certaine préférence pour son fils, et, sauf à se disputer avec sa femme, il lui faisait meilleur accueil qu'à ses sœurs, et lui donnait, même en cachette, quelques cadeaux.

C'était un cerveau faible, que la peinture acheva.

Un jour qu'on n'avait pas voulu lui donner d'argent, il revint avec deux pistolets, et dit à son père et à sa belle-mère :

— Je veux de l'argent ; il y en a là. Ouvrez ce secrétaire, ou je vous brûle la cervelle.

On lui donna tout ce que le meuble contenait, jusqu'à l'argenterie. Au milieu de l'escalier, il riait comme un fou, en criant :

— Je me suis moqué de vous, les pistolets n'étaient pas chargés.

Il quitta la France, et on ne le revit plus pendant plusieurs années.

Ma mère apprit son état et s'établit, sans rien demander à son père. Elle ne pouvait lui pardonner le mal qu'il avait fait à sa mère. Je crois qu'en douze ans, elle ne l'avait vu que deux fois. Elle m'y envoyait au jour de l'an.

Mon caractère s'est dessiné de bonne heure. J'aimais avec passion, ou je détestais avec rage ; il n'y a jamais eu de milieu. J'adorais ma mère, mais je pleurais quand il fallait aller voir mon grand-père. L'idée de les embrasser m'empêchait de dormir.

J'étais encore sous cette impression, quand nous descendîmes chez lui, à notre arrivée de Lyon. Nous arrivâmes, à dix heures du soir, rue de Bercy-Saint-Jean, n° 8. C'était plutôt une arcade qu'une rue.

La maison de mon grand-père était une des plus belles de la rue. La boutique était un magasin de meubles. L'enseigne avançait de deux pieds au

moins ; on y lisait : *Maison garnie tenue par..... On vend et achète les meubles neufs et vieux.*

On entrait par une porte d'allée si étroite qu'on ne pouvait passer que de profil. Une demi-porte, garnie d'une sonnette, annonçait les entrées et les sorties, ce qui était bien inutile, car mon grand-père (il disait : par économie, moi, je dis : par avarice) était en même temps propriétaire, portier, garçon d'hôtel et marchand de meubles.

Sa chambre était au premier. Il se plaignait d'habiter son plus beau logement, mais il ne pouvait faire autrement. Il avait un judas qui donnait dans sa boutique. La pièce était belle, avec deux grandes croisées, et un balcon entouré de fer mangé par la rouille. Il avançait sur la rue, si étroite, qu'on pouvait, en se levant, donner une poignée de main à son vis-à-vis.

C'est dans cette pièce que nous fîmes notre entrée, le cœur serré, la tête basse, tant nous étions sûres du mauvais accueil qu'on allait nous faire.

La chambre était une succursale de la boutique.

Il y avait tant de meubles, de pendules, de tableaux, qu'à force de richesses on ne savait plus où s'asseoir.

Mon grand-père était assis dans un bon fauteuil.

La sonnette l'avait averti ; il tourna la tête, et dit avec le plus grand sang-froid du monde :

— Tiens, c'est toi, ma fille ; que diable viens-tu faire à cette heure? nous allons nous coucher.

Il ne nous avait pas vues depuis deux ans.

— Mon père, j'arrive à l'instant de Lyon. Je viens vous demander de me loger un jour ou deux.

La belle-mère fit un saut sur sa chaise et dit de sa voix nasillarde :

— Nous n'avons pas une chambre vacante ; ça se trouve bien mal.

— C'est vrai, dit mon grand-père ; nous te ferons un lit par terre.

Ma mère raconta tout ce qui nous était arrivé. La belle-mère faisait semblant de dormir, et comme maman dit à son père : »J'ai bien autre chose à vous conter, quand nous serons seuls, » elle fit comme si elle se réveillait et dit de son air le plus caressant :

— Bonsoir, je vais me coucher.

Elle passa dans la chambre à côté, ayant bien soin de laisser la porte ouverte. Mon grand-père se leva et alla la fermer, et revenant à sa place, il dit à ma mère :

— Eh bien, ma fille, que comptes-tu faire ?

— Mais, mon père, ce que j'ai toujours fait ; tra-

vailler, quand je serai casée. Demain je chercherai un logement. Si vous voulez me le meubler, je vous payerai le plus tôt possible.

— Certainement, je te donnerai ce dont tu as besoin ; mais, pour avoir la paix, il ne faut pas qu'elle s'en doute.

Et il regardait la porte, à travers laquelle il avait sans doute peur qu'on n'écoutât, car il reprit plus bas :

— As-tu de l'argent ?

— Non, ma fille payant place entière, le voyage est long et mes ressources sont épuisées.

Il tira plusieurs clefs de sa poche, ouvrit un meuble tout doucement, prit un sac et le remit à ma mère.

— Tiens, mets ceci dans ta malle. Il y a cent écus, cela t'aidera. Mais pas un mot devant elle !...

Le lendemain, ma mère passa la journée dehors. Elle avait trouvé un logement au coin du faubourg du Temple et du canal ; elle l'avait arrêté. Il était vacant ; le lendemain nous emménageâmes.

Quelques jours après, ma mère alla chez des fabricants de sa connaissance, qui lui confièrent assez d'ouvrage pour occuper des ouvrières.

Je travaillais avec elle. Le dimanche, nous allions nous promener à la campagne, ou bien elle

me conduisait au spectacle. Ma mère ne serait pas allée au bout de la rue sans moi.

Jamais personne autre ne m'avait aimée. Je n'avais pas d'amies, comme les autres enfants. Les scènes que j'avais vues m'avaient laissé un fonds de tristesse.

J'avais huit ans et demi. J'étais grande, mince, pâle; on me donnait douze ans. J'étais jalouse de tout ce que ma mère avait l'air d'aimer un peu. Si elle était sortie sans moi, j'en aurais fait une maladie.

Il y avait au-dessus de nous un sculpteur qui chantait du matin au soir. C'était un homme qui paraissait avoir trente-cinq ans, blond, les cheveux courts, le front moyen, les yeux bleus, ni grands ni petits, doux, mais sans expression, le nez bien fait, les narines ouvertes, la figure ronde, la bouche presque petite, les lèvres fortes, les dents passables, les épaules larges, le col court; il avait environ cinq pieds trois ou quatre pouces. Il semblait très-frais de teint, autant qu'on pouvait en juger à travers le plâtre dont il était barbouillé. Il était gai comme un pinson rouge; tout le monde l'appelait le farceur.

Je faisais toutes les commissions de ma mère, et je le rencontrais presque toujours dans les escaliers.

Il riait avec moi ; il avait l'air du meilleur garçon du monde.

Un jour il me dit :

— Ma petite fille, vous devriez dire à madame votre mère de vous laisser venir une heure à mon atelier pour me poser une tête.

Je lui dis que je ne savais pas ce que c'était que poser une tête, mais qu'il demandàt à maman. Il ne se le fit pas dire deux fois. Il était chez nous que je n'avais pas fini de monter. Il s'était déjà expliqué, car ma mère lui répondait :

— Je veux bien.

Nous devînmes les meilleurs amis du monde. Il était toujours fourré chez nous. Il avait le don de se faire aimer de tous ceux qu'il voyait. Il n'était ni beau ni laid, mais il était bon au-delà de toute expression.

Pas grand esprit, beaucoup de bagout. Il avait un défaut : il était libertin. Quand une femme à son gré passait dans la rue, il la suivait une journée entière. Les bonnes, les ouvrières, les femmes de ses amis, les belles, les laides, les vieilles, les jeunes, il frappait à toutes les portes. Quand on lui parlait de cela, il disait :

— Quand on n'attache pas son chien, il a le droit de courir.

Il était de ces êtres qui vous ennuient quelquefois, mais qui vous deviennent indispensables.

Sa mère venait souvent chez lui. Il la faisait enrager. Elle descendait nous voir. Elle nous invita à dîner. On finissait par ne plus bouger l'un sans l'autre. Ma mère était moins tendre pour moi.

Je devins jalouse au point que je la guettais partout. On se cachait de moi. — Je voyais trop clair : ma tête travaillait. Je cherchais à faire des méchancetés. Je ne mangeais plus : j'étais brutale, je souffrais. Enfin, je devins intraitable.

Quand nous allions nous promener et que M. Vincent voulait donner le bras à ma mère, je me jetais entre eux, je me cramponnais à elle et je lui disais :

— Maman, je t'en prie...

Elle me regardait étonnée et marchait seule avec moi ; mais cela l'ennuyait.

M. Vincent était prévenant pour moi comme l'avait été G... à l'origine ; mais, comme lui, il perdait son temps. S'il me servait à table, je ne mangeais pas.

Je souffrais tant et je devins si haineuse, que je ne pouvais plus y tenir. Je demandai à ma mère de me mettre en apprentissage. Je lui dis que je

voulais apprendre le commerce. Dès le lendemain elle m'annonça que, le lundi suivant, j'entrerais chez M. Grange, rue du Temple.

— Ton patron, me dit-elle, a une fille qui est à peu près de ton âge. Tu seras très-bien.

Ce fut un chagrin mortel pour mon cœur de voir avec quelle promptitude on se défaisait de moi. J'étais déjà fière ; je ne versai pas une larme.

Le lundi venu, ma mère me conduisit chez M. Grange. Je n'ai rien vu de laid comme cet homme! Je n'ai rien vu de joli comme sa fille! Petite, d'un blond tirant sur le roux, mais blanche et fraîche, coquette et élégante; quinze ans à peine. J'avais à cette époque onze ans; j'étais plus grande qu'elle. J'avais une forêt de cheveux très-bruns ; j'étais pâle, la peau brune. C'était le contraste le plus marqué qu'on pût rencontrer.

M. Grange demanda à ma mère si elle désirait qu'on me logeât. Avant qu'elle n'eût eu le temps de répondre, je disais : « Oui, laisse-moi coucher ici, cela te gênera moins. » Ma mère répondit presque en colère :

— Du tout, mademoiselle, vous rentrerez tous les jours.

C'était la première fois de ma vie qu'elle me disait *vous*.

Je partais le matin et ne revenais que le soir, tantôt à une heure, tantôt à une autre.

Souvent maman était sortie et ne rentrait que tard. J'attendais dans la rue, quand je ne voulais pas me coucher. J'aurais pu rester au magasin, mais je n'y étais pas heureuse.

La fille de mon maître faisait marcher la maison ; elle avait les clefs de tout ; elle volait sur les ventes pour acheter ses chiffons : il ne s'apercevait de rien.

Cette enfant, qui avait perdu sa mère toute petite, avait toujours été gâtée; c'était un mauvais cœur.

Elle trouvait un grand plaisir à m'humilier, à me dire des choses mortifiantes. Elle n'était bonne à rien. J'étais plus adroite que la première ouvrière, et, cependant, elle me jetait quelquefois mon ouvrage à la figure, en me disant:

— Défaites cela, c'est mal fait.

Mes dents se serraient, mon cœur battait, et un nuage me passait devant les yeux.

J'étouffais. J'attendais cinq minutes; puis, je défaisais mon ouvrage sans dire un mot.

Violente comme j'étais, quand je ne pouvais ni crier, ni casser quelque chose, au moins m'eût-il fallu pleurer pour me soulager; mais, comme

j'aurais mieux aimé mourir que de verser une larme devant elle, j'étais malade de rage.

Il y avait dix fabriques dans cette maison. Le soir, pendant l'été, les ouvriers et les ouvrières se rassemblaient sur le pas de la porte.

Si quelqu'un causait avec moi, elle venait me dire : « Allez-vous-en donc, votre mère vous attend. »

Tout le monde, dans la maison, s'était aperçu de sa dureté pour moi, et l'on me plaignait d'être ainsi son souffre-douleur.

Je prenais patience, en me disant que, partout ailleurs, ce serait la même chose, peut-être pis.

Mon apprentissage fini, je demandai à M. Grange s'il voulait me garder ouvrière à la journée.

— Certainement, je te donnerai vingt sous par jour; et si, ta journée finie, il y a quelque chose de pressé, tu l'auras à tes pièces.

Il dit, en regardant sa fille :

— Te voilà vexée, Louisa, tu ne pourras plus la gronder; c'est une femme. Quel âge as-tu, Céleste?

— Je vais sur quatorze ans.

— Tiens, je te croyais plus âgée. Tu es forte.

Puis, il me tourna le dos, et resta six mois sans me regarder.

Il y avait dans la cour une fabrique de papiers peints. Le commis du bureau était toujours dans la boutique ou sur la porte.

La fille de mon patron sortait quand elle l'apercevait. Elle devenait rouge quand il rentrait.

Je crois que ce n'était qu'une amourette d'enfant. Elle avait dix-sept ans, lui dix-huit.

Un jour, il était devant mon métier et regardait ce que je faisais.

On portait alors beaucoup de chamarrure d'or sur velours; je faisais toutes les broderies, et l'on me disait très-habile.

Ma jeune patronne s'approcha de moi, en colère comme un petit coq; ses cheveux en devenaient rouges.

Elle se pencha sur mon ouvrage.

— C'est mal fait, me dit-elle, ne finissez pas pas cela; la personne n'en voudra pas.

Je regardai ma broderie, et je dis en riant :

— Vous n'êtes pas raisonnable; vous prenez des bains de pieds pour vous pâlir, et vous vous montez là pour rien. Vous voilà rouge comme un pavot. Si c'était avec raison encore, passe; mais vous me parlez d'une chose que vous ne pouvez pas juger, puisque je n'ai jamais pu vous apprendre à soutacher.

Et je passai mon ouvrage à la première ouvrière.

Celle-ci, qui était dans la maison depuis dix ans, traitait Louise en enfant.

— L'ouvrage de Céleste est bien fait, dit-elle; ça te sied bien de donner des conseils aux autres, toi qui n'es bonne à rien.

Je la regardai, et vraiment j'eus presque pitié d'elle. Je crus que sa tête allait éclater; les yeux lui sortaient comme des boules de loto.

Elle resta quelques instants la bouche ouverte et l'air si bête, que j'étais plus que vengée de tout ce qu'elle m'avait fait.

Je n'avais rien perdu pour attendre.

Elle se sauva dans l'arrière-boutique, et, quand son père fut rentré, elle se mit à pleurer à chaudes larmes, en disant que je l'avais maltraitée. M. Grange lui répondit qu'il n'en croyait rien, et que c'était bien plutôt moi qui étais sa victime.

Ce soir-là même, en rentrant à la maison, je trouvai ma mère très-agitée. M. Vincent n'était pas rentré depuis la veille.

Maman faisait tout ce qu'elle pouvait pour ne pas pleurer; mais il était aisé de voir qu'elle étouffait son chagrin.

M. Vincent rentra sans frapper; ma mère le reçut mal.

J'avais fait une bonne journée, et j'allai me coucher contente. Mon cœur, qui avait tant besoin d'affection, devenait haineux ; à mesure que la source de la tendresse que j'avais eue pour ma mère se tarissait, je sentais naître en moi des mouvements inconnus ; mon imagination devenait plus indépendante et plus hardie.

Au lieu de dormir, je passais des heures entières à regarder les étoiles. Ma pensée suivait les nuages qui passaient, et je restais comme en extase. Je me voyais riche, heureuse, aimée.

Ces théâtres, où l'on m'avait menée si jeune, avaient gâté mon esprit et exalté mon caractère, et je puis assurer que je ne connais rien de plus dangereusement mauvais pour les enfants que ce genre de distraction.

Vincent mangeait à la maison. Il ne montait à l'atelier que pour travailler.

Alors les scènes se suivaient avec rapidité. Quand il me disait un mot, je lui répondais :

— Mêlez-vous de vos affaires ; est-ce que je vous connais ? Vous n'êtes pas mon parent.

Ma mère m'imposait silence.

— Eh bien, lui disais-je, je sais que tu ne m'aimes pas, que je suis pour toi une gêne, un ennui. Si j'avais l'âge, je partirais, je louerais une

petite chambre où je serais seule. — Prenez patience.

Je me faisais détester, mais c'était plus fort que moi.

On allait souvent chez la mère de M. Vincent. Un soir que je rentrais du magasin, on me dit, chez le concierge, que ma mère était rue Popincourt. J'allai la rejoindre. Mme Vincent me dit d'attendre, qu'ils allaient revenir.

Nous nous endormîmes toutes deux, moi sur une chaise, elle dans un fauteuil. Quand je me réveillai, la lampe baissait.

— Il doit être bien tard, dis-je en me frottant les yeux. Ils ne reviendront pas, je m'en vais.

Il était plus de minuit. Il faisait froid. Il y avait peu de maisons le long du canal. Quelques échoppes de blanchisseurs, seulement ; et puis, au bord de l'eau, des carrés de bois flotté, qu'on mettait en pile pour les faire sécher. Quelques reverbères très-éloignés les uns des autres.

Je m'arrêtai au coin de la rue Popincourt. Je n'osais pas avancer. Le chemin était bien fait pour effrayer plus brave que moi.

Je me raisonnai : je me dis qu'on devait être inquiet à la maison, que peut-être on allait venir au-devant de moi, que je rencontrerais du monde à moitié chemin.

Je suivis le quai. Je rasais les murs sans respirer. Je n'étais pas bien lourde; je marchais comme un oiseau, pour ne pas entendre mes pas.

Presque arrivée au pont de Ménilmontant, j'entendis parler. Je m'arrêtai, et, sans savoir pourquoi, je me blottis dans une porte. Je n'entendais pas marcher; mes yeux cherchaient à percer la nuit. Les voix recommencèrent. On bougeait beaucoup en parlant; je crus d'abord que c'était dans un bateau : cela avait l'air de sortir de l'eau. Mais j'entendis des pieds trépigner sur la terre. C'était au bord du canal, derrière les piles de bois. Enfin, j'entendis distinctement des plaintes.

— Ne me faites pas de mal, je vous dis que je n'avais que cela.

— C'est pas vrai, disait une autre personne à mi-voix. Tu as reçu ta paye; c'est aujourd'hui samedi.

— Non, je vous jure que l'on m'a remis à quinzaine.

— C'est pas vrai.

Et j'entendis de nouveau piétiner sur la terre, puis deux ou trois gémissements, et quelque chose tomba.

— Fouille vite, disait l'homme qui avait déjà

— Il n'y a rien, répondit l'autre, tu as eu tort de le tuer.

— Tiens! pour qu'il nous fasse pincer. Tu es encore malin, toi!

Et j'entendis quelque chose tomber à l'eau. Je me laissai glisser à genoux dans le coin de la porte. J'entortillai ma tête de mon tablier noir, pour que mon bonnet blanc n'attirât pas les regards, et je recommandai mon âme à Dieu... Les pas venaient de mon côté... je perdis connaissance.

Quand je revins à moi, je fus encore plus effrayée.

J'étais dans une grande salle éclairée par cinq ou six chandelles suspendues au mur par les crochets de leurs chandeliers en fer; d'immenses cuves qui fumaient, des brasiers de feu allumés sous ces cuves, de la vapeur répandue comme un nuage, et, au travers de tout cela, des ombres qui remuaient sans que je pusse les distinguer.

Une grosse femme vint à moi, et me dit:

— Eh bien, cela va-t-il mieux?

Je me jetai en arrière.

— Est-ce que je vous fais peur, mon enfant?

— Oui, madame.

— Ne craignez rien, je ne vous ferai pas de mal.

Et elle se mit à rire d'un air si bienveillant, que je commençai à me sentir un peu rassurée.

— Mais que faisiez-vous donc là, à cette heure ?

Je n'étais pas encore assez revenue à moi-même pour me souvenir de ce qui s'était passé ; je la regardai avec de grands yeux, et je lui dis :

— Où, là ?

— Pardine! là, à la porte de notre blanchisserie. En venant couler notre lessive, nous vous avons trouvée couchée tout de votre long.

— Ah! je me rappelle... Fermez votre porte, vite, vite !... ils sont encore là!

— Qui donc?

Je leur racontai ce que j'avais entendu.

— Pauvre fille, me dirent-elles, vous avez dû avoir bien peur! Un homme noyé, ce n'est pas rare ici.

Elles prirent une chandelle et allèrent visiter le bord du canal. La lutte n'avait laissé aucune trace, et elles ne virent même pas la place où ce malheureux avait péri.

On me reconduisit chez ma mère, qui, sachant que j'avais été chez Mme Vincent, croyait que j'y

étais restée. J'étais morte de froid; mes dents claquaient. Le médecin dit qu'il craignait une fièvre typhoïde. Il ne se trompait pas.

Je restai deux mois malade. Le chagrin y était pour beaucoup, car, je n'en pouvais plus douter, ma mère aimait M. Vincent à un tel point qu'il ne me restait rien.

Je repris mon travail; mais, pour rentrer à la maison, il fallait traverser le canal.

Le pont du Temple est très-passager. Cela n'empêchait pas qu'il me prenait des peurs dont je n'étais pas maîtresse, et que j'arrivais chez nous haletante, pâle, restant une heure à divaguer sans qu'on pût tirer un mot de moi.

On craignait que la vue de cet endroit ne me fît tomber malade, et ma mère prit ses mesures pour déménager.

Je crus d'abord que c'était uniquement pour moi, et j'allais lui en être bien reconnaissante. Je pensais qu'en quittant cette maison, nous nous séparions de *tous* les locataires qui l'habitaient. Je me trompais. M. Vincent nous suivait, et si ma mère quittait le quartier, c'était en grande partie pour le dépayser de toutes ses connaissances de femmes.

Ma haine devint plus forte. Je me disais : Si

c'était lui au moins qu'on eût jeté dans le canal!... Je regrettais G...

A partir de ce moment, je pris un autre moyen; j'espionnais les actions de Vincent. Il ne se cachait guère, au surplus, et il n'était pas difficile de savoir ce qu'il faisait.

Je crois qu'il aimait beaucoup ma mère, mais il lui était impossible d'être fidèle. Ma mère était jalouse à l'excès. Je voulais savoir, je savais, et en dînant je disais à Vincent :

— Dites donc, votre nouvelle bonne amie n'est pas jolie; ou bien, vous avez tort de courir après celle-là, elle ne veut pas de vous.

Il devenait rouge, ma mère pâle. Ils se disputaient quelques jours, mais, quand ils se raccommodaient, j'avais encore perdu un peu de l'affection de ma mère.

Un jour, à mon magasin, on avait arrangé une partie de campagne.

Tout le monde y allait, hommes, femmes, enfants. C'était M. Grange qui payait. J'y allai sans demander la permission. Ma mère s'emporta et me battit plus durement qu'à l'ordinaire.

Elle était violente, moi obstinée. Je recevais souvent des tapes. Vincent prenait ma défense; il se mettait devant moi; mais je ne voulais rien lui devoir, et j'allais me mettre sous les coups.

Ce jour-là, je me révoltai contre les injures, et je répondis à ma mère :

— Il te sied bien de me faire de la morale et de me dire que je me conduis comme une éhontée, parce que je vais avec des amis à la campagne, en présence de mon maître, de sa fille et des ouvrières qui m'aiment plus que tu ne m'aimes. Il me semble que je suis habituée à me garder toute seule, et que, si je voulais faire mal, ce n'est pas ta surveillance qui me gênerait. Personne n'y trouverait à redire. On dit assez au magasin que tu me donnes de mauvais exemples.

J'étais assez loin d'elle. Elle me regardait avec des yeux effrayants. Vincent avait l'air stupéfait. Je m'appuyais au mur. Je m'attendais à être assommée, mais j'étais résignée. J'avais soulagé mon cœur gonflé depuis trop longtemps.

Il y avait à côté de ma mère, sur une table, un petit couteau à manche de nacre. Je le vois toujours. C'est Vincent qui me l'avait donné. Elle me le lança à la figure. On appelle cela, je crois, tirer à l'oie. Elle visa juste. Heureusement que le manche était plus lourd que la lame. Au lieu d'arriver en flèche et de me crever l'œil, le couteau me fit une coupure au sourcil.

Le sang m'inonda la figure. Ma mère se trouva

mal, pleura beaucoup, en revenant à elle. Moi, j'en fus quitte pour une égratignure, qui ne me laissa qu'une cicatrice dans le sourcil gauche.

Vincent la gronda. Elle voulut me faire oublier cela par des soins, des caresses. Mais il était trop tard, mon cœur était fermé à cette tendresse qui jusqu'alors l'avait rempli exclusivement, non à cause des coups, ma mère aurait pu me tuer... j'étais dure au mal; je savais que si elle était violente, la main tournée, elle n'y pensait plus, mais parce qu'elle m'avait sacrifiée à son amour, parce qu'au lieu de m'habituer à la confiance, à l'affection, elle avait laissé grandir mes mauvais instincts sans les combattre.

Mon imagination était ardente; je haïssais au point de souhaiter la mort à ceux que je détestais.

— Si j'avais eu en ce moment à ma porté le moyen de m'instruire, je crois que j'en aurais bien profité.

Le vide qui s'était fait dans mon cœur me faisait vivre par l'esprit.

Malheureusement mon désir de savoir dépassait les ressources que j'avais pour apprendre, et je savais à peine lire. Je me défiais de tout le monde. Aussi, je pris ce retour de ma mère vers moi pour

une grimace; je devins plus froide, plus injuste, plus indépendante.

J'allais avoir quinze ans. Il paraît que j'étais très-jolie, car on me le disait souvent. Louise devenait laide : elle avait des amants; cela ne l'embellissait pas. Sa plus grande beauté avait été sa fraîcheur. Elle enrageait de voir que, sans les chercher, j'attirais les regards et les compliments.

Nous avions changé de logement ; nous demeurions rue Neuve-Culture-Sainte-Catherine n° 23. La maison faisait le coin. Les fenêtres donnaient rue Culture, mais nous voyions de chez nous l'église Saint-Paul et la rue Saint-Antoine.

La maison était propre; seulement l'allée était drôlement faite. L'escalier arrivait au bord de la rue ; on avait sans doute voulu ménager le terraïn. La seule boutique, elle faisait le tour de la maison, était occupée par le propriétaire exerçant la profession de marchand de vins.

Notre logement était au deuxième, et se composait de trois pièces : une cuisine, une grande chambre avec alcôve, une autre chambre sans cheminée, qu'éclairait une porte à moitié vitrée, et qui se fermait au loquet. C'était un grand cabinet, mais l'amour-propre du propriétaire l'avait décoré du nom de chambre, et moi, un peu par le même sentiment, je disais aussi ma chambre.

On avait mis un rideau de mousseline au vitrage de la porte, ce qui ne m'empêchait pas de voir tout ce qui se passait dans la chambre de ma mère.

M. Vincent avait renoncé à son état de sculpteur. Il était entré dans un bureau. Il demeurait à la maison. C'était un ménage.

En dépit de tout ce que je lui faisais, il était très-bon. Il avait l'air de m'aimer chaque jour davantage. Il me faisait des cadeaux, était prévenant, et s'occupait de moi plus que de ma mère.

Un soir que je venais de me coucher, je l'entendis qui disait à maman :

— Je vous dis que cela n'est pas prudent ; qu'il faut la reprendre avec vous. Elle a bientôt quinze ans, elle est jolie, et ces criquets-là courent après.

Ma mère répondit :

— Vous savez bien que cela ne dépend pas de moi ; elle ne voudrait pas quitter son magasin. Est-ce que j'ai jamais rien pu sur ce caractère?... Je l'enfermerais, qu'elle ne ferait qu'à sa tête. Je n'ose plus lui dire un mot ; elle me dit des choses si dures à cause de vous.

— Bah ! bah ! il y a toujours moyen de forcer une fille à rester chez sa mère, et je me charge

de la surveiller. Je ne veux pas qu'elle tourne mal.

Ma mère dit à Vincent qu'il était fou ; que, s'il avait l'air de s'occuper de moi, il me ferait sauver de la maison.

On parla encore de moi longtemps, toujours pour le même motif ; mais, comme cela ne variait pas, je finis par m'endormir.

Mon grand-père avait été atteint d'une affreuse maladie qu'on appelle le scorbut. Il était allé à Fontainebleau, chez un de ses frères.

Se sentant bien malade, il écrivit à ma mère pour la prier de venir passer quelque temps près de lui. Ma mère partit en me recommandant le soin du ménage.

Je rentrais, comme à mon ordinaire, tous les soirs. M. Vincent rentrait très-tard.

Deux ou trois fois, je me réveillai en sursaut. Il était debout près de mon lit, sa lumière à la main.

— Que me voulez-vous? lui disais-je.

— Rien, je regardais si tu dormais; je dois veiller sur toi en l'absence de ta mère. On te fait la cour. Sais-tu que tu es presque bonne à marier? Celui qui t'aura sera joliment heureux.

Puis il sortait en me regardant : ses yeux bril-

laient à éclairer ma chambre. Cela me faisait peur, sans que je susse pourquoi, et je me cachais dans mon lit, comme si ma couverture eût été un rempart.

Il reçut une lettre de ma mère. Il me dit que mon grand-père était très-mal, et que ma mère resterait encore une huitaine de jours.

Ce jour-là, je rentrai le soir tout en larmes. Je m'étais querellée avec Louise. J'avais été moins patiente que de coutume; je m'étais emportée. Son père lui donna raison. C'était injuste. Je demandai mon compte ; on me le donna. J'étais sans place.

— Pourquoi te tourmentes-tu donc? me dit Vincent ; est-ce que je ne suis pas là?... J'aurai soin de toi... je t'aime, quoique tu me détestes. Tout ce que j'aurai sera pour toi.

Et, me prenant dans ses bras, il m'embrassa plusieurs fois. — Puis, me serrant petit à petit, il m'approcha si près de lui, que je me sentis frémir Son cœur battait fort. Je voulais m'échapper, il me retenait.

— Non, reste là : c'est quand on a de la peine que l'on connaît ceux qui vous aiment.

Son haleine me brûlait la figure ; ses lèvres tremblaient.

Je ne répondis rien, mais je me sauvai dans ma chambre.

— Qu'as-tu donc? me dit-il.

— Rien, répondis-je, car je ne savais pas pourquoi je m'étais sauvée.

Il m'avait connue tout enfant; il avait gardé l'habitude de me parler comme à une petite fille.

Je revins honteuse, et je m'assis près de la croisée. Il vint s'asseoir près de moi.

— Tu m'en veux donc bien, que tu te sauves quand je t'approche! Tu es jalouse de moi à cause de ta mère. Tu as bien tort, car, sans toi, il y a longtemps que je ne la reverrais plus.

Je le regardai tout étonnée. Il me prit la main et continua:

— Je suis coureur, j'aime les femmes; mais jusqu'à ce jour j'ai été incapable d'aimer longtemps la même. Toi, je n'ai pu te quitter.

Il me regardait en face et me serrait la main. Je jetai les yeux autour de moi, comme pour chercher ma mère. Je ne sais pourquoi, mais j'aurais voulu qu'elle l'entendît.

— Vous vous trompez, lui répondis-je. Je n'ai jamais été jalouse de vous. Je vous déteste, parce que ma mère vous aime mieux que moi. Si vous êtes resté à cause de moi, vous avez eu bien tort,

car mon désir est de vous voir partir, mon bonheur serait de ne vous revoir jamais.

Il parut interdit; je profitai de cela pour lui dire qu'il était tard, et j'entrai dans mon cabinet.

Comme il ne gardait pas de lumière, j'éteignis la mienne, et je me déshabillai à tâtons.

Je passai la journée du lendemain à la maison. Deux hommes vinrent demander Vincent pour dîner; ils laissèrent leurs noms.

Il rentra vers les trois heures; je lui remis ce qu'ils avaient écrit, et il partit les retrouver.

Je n'avais que deux robes. Je passai cette journée à raccommoder mes affaires. Il était dix heures du soir; je travaillais encore. J'avais ôté la robe qui était sur moi, pour refaire l'ourlet. J'étais en jupon et en chemise, un foulard sur le col, quand j'entendis frapper. Je mis mon châle sur mes épaules et j'allai ouvrir; Vincent entra.

Il n'avait pas sa figure ordinaire. Aux premières paroles qu'il m'adressa, je m'aperçus qu'il était gris.

— Tu as fait une conquête tantôt, me dit-il. On a joliment parlé de toi à dîner. Le plus petit m'a dit qu'il te trouvait à son goût; je lui ai répondu que ce n'était pas pour lui que le four chauffait, que je te gardais.

— Comment! vous me gardez! Est-ce que vous croyez que je ne me marierai jamais?

— A moins que tu ne veuilles te marier avec moi.

Je reculai d'un pas.

— Vous! lui dis-je; oh! j'espère bien que vous n'oseriez pas me le demander!

— Si, puisque je t'ai dit hier que je t'aimais.

— Vous m'aimez comme votre fille, et je vous en remercie; mais on n'épouse pas sa fille.

Je regardais dans ses yeux, car je venais de comprendre sa pensée!... Mon cœur se révolta.

Je regardai la porte. Elle était fermée à clef; ordinairement, on mettait la clef en dedans, mais on laissait la porte fermée au pêne. Je vis, entre la gâche et la serrure, qu'il avait donné deux tours et qu'il avait retiré la clef. J'eus peur, car il n'avait pas sa raison. Il s'approchait de moi.

En une minute, il me passa dix idées différentes. J'avais envie de lui demander grâce, de le menacer de le tuer, s'il me touchait. Mais, rappelant tout mon courage, je serrai mon châle autour de moi, et je lui dis, en le regardant bien en face :

— Que me voulez-vous?...

Il hésita un instant, étendit les bras pour me prendre, et me répondit à voix basse :

— Je veux que tu m'aimes ! je veux t'avoir ! je t'aurai !...

Je courus à la porte; elle était fermée. Je me cramponnai après.

Je lui dis que j'allais appeler au secours, s'il me touchait. Il me prit au milieu du corps et m'étreignit dans ses bras.

Je fis un effort si violent pour glisser à terre que j'y parvins, et m'attachant au bois du lit de toutes mes forces, je criai au secours. Ma voix était faible. Il m'arracha mon châle, déchira mon fichu. La pudeur, la honte me firent lâcher prise. Je croisai mes mains pour cacher ma poitrine presque nue. Il me souleva et me serrant, il me dit :

— Tais-toi ! donne-toi de bonne volonté, ou je t'aurai de force.

Je ne pouvais faire un mouvement. Il me tenait par-dessus les bras. Sa tête se pencha sur mon épaule, et je sentis sa bouche humide. Je frissonnais de peur et de dégoût; je me sentais perdue.

Je faisais des efforts inutiles, quand, par une inspiration soudaine, je lui mordis le bras si fort, qu'il poussa un cri et me lâcha.

Je courus à la fenêtre, l'ouvris, et montant sur le bord, je lui dis :

— Si vous m'approchez, je me jette en bas.

— J'étais bien décidée à mourir ; il le comprit, car il se recula.

— Eh bien ! je ne te toucherai plus, descends.

— Non, lui dis-je, commencez par sortir, je descendrai après.

— Il me demanda pardon, me dit qu'il avait eu un instant de folie, mais que je pouvais descendre et qu'il me donnait sa parole de ne plus recommencer. Ce n'est pas la confiance que m'inspira cette parole qui me décida à quitter ma position ; mais je voyais un trou noir qui me fit peur. Poussée à bout, je me serais jetée en bas ; mais j'avais eu le temps de réfléchir, et l'instinct de la vie se réveillait avec la peur. Pourtant, je restai près de la fenêtre. Il se jeta de nouveau sur moi, et me tirant par ma jupe et par le bras, il me dit, en cherchant à m'arracher de la croisée :

— Tu crois que je vais partir pour que tu me dénonces ; je veux pouvoir dire à ta mère que c'est toi qui m'as provoqué. Elle le croira, car elle est jalouse et elle m'aime.

Je me mis à crier. Il me tira si brutalement, que mon corps tomba sur le côté de la croisée

restée ouverte, et que mon coude brisa un carreau. Je ne sentis rien.

A ce moment, il se fit du bruit dans la rue, Vincent eut peur; il prit la fuite et la porte resta ouverte.

J'avais trois coupures au bras. Je mis ma robe, mon châle, un bonnet, et je sortis sans savoir où j'allais.

Au milieu de l'escalier, la peur me reprit; je n'osai pas descendre une marche de plus.

Il n'y avait pas de concierge dans cette maison. L'escalier n'était pas éclairé. La porte de l'allée s'ouvrait avec un secret; il me sembla qu'on fermait cette porte avec précaution. Je remontai comme une ombre, et je m'arrêtai à l'étage au-dessus de chez moi.

J'entendis quelqu'un monter; notre porte s'ouvrit. Elle resta entr'ouverte; je voyais un rayon de lumière sortir par la fente.

— S'il me trouve, me disais-je, il me tuera. Il faut sortir de cette maison... Et je m'élançai dans l'obscurité avec une vitesse effrayante. S'il veut m'arrêter, pensai-je, je crierai si fort qu'il viendra du monde.

Mais cette idée ne me donnait pas grand courage, car nous n'étions dans la maison que deux locataires, un au quatrième, nous au second.

Je passai devant la porte. Le rayon m'éclaira. Il me sembla que Vincent allait s'élancer sur moi comme un loup. J'étais au premier; je n'entendis rien.

Une fois en bas, je poussai la porte, et je pris ma course du côté de la place Royale.

Je revins par la rue Saint-Antoine. Deux heures du matin sonnaient à l'église Saint-Paul. J'entrai par la rue Culture; je me glissai le long des maisons.

Je vis de la lumière à la croisée. Que faisait-il?... Pourquoi était-il revenu?... Il ne m'avait pas vue sortir. Il avait dû me croire évanouie ou morte. Peut-être attendait-il mon retour?... Peut-être courait-il après moi?...

Je n'eus pas longtemps cette idée. Je le vis regarder par la fenêtre, et je me cachai derrière un échafaudage.

Ce quartier est encore fort triste; mais, à l'époque dont je parle, tout était fermé à dix heures du soir.

Je traversai la rue, et vins me mettre dans l'angle de la porte cochère du grainetier, qui touchait notre maison.

Dites-moi pourquoi, ayant tant de raisons pour avoir peur, je venais si près, je n'en sais rien moi-même.

J'avais marché deux heures.

L'herboriste-grainetier avait sa boutique au fond de la cour. Le grenier où il serrait sa paille et son foin était au premier.

J'étais appuyée contre sa porte. Quelqu'un avait sans doute oublié de la fermer.

J'entrai et je réparai cet oubli.

Une fois la porte fermée, je pus respirer.

C'est affreux de se trouver seule, à quinze ans, dans les rues de Paris, sans un ami, sans une personne de connaissance chez laquelle on puisse aller demander un refuge, car ma mère avait sacrifié tous ses amis à Vincent.

La tête me tournait. La fatigue, l'heure avancée de la nuit, je sentais mes yeux se fermer malgré moi.

Je fis quelques pas dans la cour. Je trouvai l'escalier du grenier à fourrage; je montai quelques marches, pour m'asseoir sur l'escalier et me reposer.

La porte était ouverte; j'entrai. Je m'étendis sur des bottes de paille, et je m'endormis jusqu'aux premières lueurs du jour.

VI

THÉRÈSE.

Que faire? me disais-je en me réveillant grelottante de froid; je ne puis retourner à la maison. Ma mère a écrit il y a cinq jours qu'elle reviendrait dans huit; elle arrivera demain ou après. Je l'attendrai, je lui dirai tout et je rentrerai avec elle. Mais que faire pendant deux jours? J'irai me promener bien loin; je reviendrai ici le soir. Si l'on me voit, je dirai la vérité. J'ai dix sous; c'est plus qu'il ne faut pour attendre. Je ne veux rien dire à personne.

Je passai cette journée sur les quais à voir pêcher. Je dépensai deux sous de pain.

Cinq jours s'étaient passés ainsi ; ma mère n'était pas revenue.

Je pleurais... j'avais faim; je ne pouvais plus marcher pour attendre l'heure de rentrer.

Je m'assis sur les marches de l'église Saint-Paul, je mis ma tête dans mes mains, et je demandai à Dieu si je ne ferais pas mieux d'aller me jeter à l'eau.

Bien des gens passèrent près de moi sans me regarder. Je sentis quelqu'un me frapper sur l'épaule.

— Qu'est-ce que tu fais donc là, petite? Voilà plus de deux heures que tu es ici; tu pleures?

La personne qui me parlait était une femme de vingt-cinq à trente ans, assez jolie de figure.

Elle avait une robe de soie noire, un bonnet à rubans, un tablier, comme c'était la mode, avec des fleurs de couleur. Elle tenait sa robe retroussée d'un côté, et laissait voir un pied bien chaussé dans une bottine noire. Ses bas bien blancs, bien tirés, annonçaient des habitudes d'élégante propreté.

Sa figure me plut. Elle n'eut pas besoin de me demander deux fois la même chose...

Je lui racontai pourquoi j'étais là. Elle se rangea dans un enfoncement qui séparait les boutiques

de l'église. Il faisait sombre ; elle paraissait ne pas vouloir être vue.

— Pauvre fille, me dit-elle, pensez-vous que votre mère revienne bientôt ?

— Oh ! oui, je l'espère ; demain, après-demain peut-être, mais elle ne peut tarder.

Elle me demanda si je lui avais écrit. Je répondis que je ne savais pas écrire, et que, dans tous les cas, j'ignorais son adresse à Fontainebleau.

Elle semblait en proie à une grande hésitation.

— Tu ne peux pas coucher dans la rue... je ne peux pas t'emmener... Ah ! bien, tant pis, il faut que tu manges. Vois-tu, je ne peux pas marcher à côté de toi. Suis-moi à quelques pas, tu entreras où tu me verras entrer.

J'avais si peur de la perdre, que je lui marchais sur les talons. Je la vis rire avec des femmes qui se promenaient de long en large ; l'une d'elles lui dit en passant :

— Tu vas chez toi ? on te suit.

— Oui, répondit-elle ; et, me regardant, elle se mit à rire de bon cœur.

Arrivée à deux cents pas, elle s'arrêta devant la porte d'un marchand de vins, jeta un regard dans la boutique où il y avait beaucoup de monde.

Elle entra dans une allée qui touchait à la boutique à rideaux rouges, et me fit signe d'attendre.

Elle ouvrit une porte qui devait donner dans une des salles du marchand de vins, prit une chandelle et une clef avec un numéro en cuivre. Arrivée au premier, elle ouvrit une porte vitrée garnie de rideaux de calicot rouge, comme chez le marchand de vins.

C'était bas de plafond. Il y avait un lit, une espèce de canapé, deux chaises, une table.

— Entre, me dit-elle, n'aie pas peur. Tu as faim; il faut manger. Demain, j'irai voir si ta mère est revenue. Tu seras mieux couchée là que dans la rue.

J'avais envie de lui sauter au cou, mais j'étais intimidée par le bruit qu'on faisait au-dessous de cette chambre, chez le marchand de vins.

Elle revint avec du pain, du vin, de la charcuterie.

Je mangeai. J'avais eu si faim, que mon estomac s'était resserré. Cela me faisait mal.

— Eh bien ! me dit-elle, cela va-t-il mieux ?

— Oui, madame, j'ai bien à vous remercier !... je voudrais toujours rester près de vous. Vous avez l'air si bon... j'ai envie de vous embrasser.

Et, comme elle me tendait sa joue, je l'embrassai de tout mon cœur.

Je lui demandai ce qu'elle faisait... elle me répondit :

— Ce que je fais!... je fais mal de te recevoir dans mon garni. J'ai été comme toi; un homme m'a perdue comme l'on a voulu te perdre il y a six jours; je ne me suis pas défendue, et, voilà où cela m'a conduite.

— Est-ce que vous êtes malheureuse? lui dis-je, étonnée.

— Non... c'est-à-dire si... aujourd'hui ! car tu me plais beaucoup ; j'aurais eu du plaisir à te revoir.

— Pourquoi donc ne le pourriez-vous pas?

— Ne me le demande pas; je suis obligée de me cacher pour te garder un jour ou deux. On croirait, si on te savait ici, des choses auxquelles je ne pense guère, ni toi non plus. On me ferait beaucoup de mal. Quel âge as-tu ?

— Je vais avoir quinze ans.

Elle fit un bond sur sa chaise.

— Quinze ans, répéta-t-elle... Bon Dieu! j'en aurais pour six mois !

— Six mois! lui dis-je à mon tour, sans comprendre.

— Oui, ma fille. Détournement de mineure! six mois au moins.

— Je ne comprends pas.

— C'est bien difficile à t'expliquer. Je ne suis plus une femme, je suis un numéro; je ne suis plus ma volonté, mais le règlement d'une carte.

Si je veux aller tête nue, le règlement me commande de mettre un bonnet.

Si je veux sortir le jour, le règlement me le défend.

Je ne puis aller dans certaines promenades.

Je ne dois jamais me mettre aux fenêtres, et surtout je ne dois jamais sortir avec une honnête femme.

Juge ce que cela serait pour une jeune fille de quinze ans! On dirait que je veux te vendre.

— On me demanderait ce qui en est, je suppose.

— Peut-être que oui; mais c'est dangereux. Moi, je vis comme cela, parce que je suis insouciante... et puis, je n'ai pas le moyen d'en sortir. Je ne suis jamais punie.

Je la regardai. Cet aveu ne m'éloigna pas d'elle.

— Fais bien attention, petite; ne va jamais tomber dans ce vice-là! Vois-tu, je regretterais de

ne pas t'avoir laissée mourir de faim. Ta mère mettra cet homme dehors. Travaille, sois honnête; ce doit être une si bonne chose! Voyons, couche-toi, pauvre petite! Tiens, voilà du linge propre, tu me le renverras.

J'avais couché six nuits sans me déshabiller. Ce fut un bonheur que je ne puis dépeindre de mettre une chemise blanche et de m'étendre.

Le matin je fus bien étonnée, en me réveillant, de trouver cette femme près de moi.

Je me rappelai tout ce qui s'était passé, et je la remerciai de nouveau.

Elle me tint parole. Le matin, vers les dix heures, elle se rendit chez nous et revint me dire que ma mère n'était pas de retour.

— Ce sera donc pour demain, lui dis-je.

Elle me promit de me garder encore un jour ou deux, s'il le fallait.

Elle sortait le soir, et elle rentrait tard.

Il y avait trois jours que j'étais là. Je n'avais rien vu qui ne fût à voir.

Le troisième jour, sentant bien qu'elle ne pouvait plus me garder, elle me proposa de me conduire chez la belle-mère de maman, qui était sans doute restée à Paris pour tenir la maison meublée. J'y avais bien pensé, mais je n'avais pas osé y aller, dans la crainte de faire du tort à maman

en disant ce qui s'était passé. Nous en étions peu éloignées lorsque deux hommes nous abordèrent.

— Comment vous appelez-vous ? dit l'un d'eux.

Elle donna ses noms; mais elle était devenue si pâle que je crus qu'elle allait s'évanouir.

— Et celle-là, dit-il en me désignant, est-elle inscrite ?

— Non, c'est une pauvre fille qui ne sait pas où est sa mère; je la cache depuis trois jours.

— Quel âge a-t-elle ? reprit-il en s'approchant de moi.

— Quinze ans, répondit-elle en hésitant.

— Ah! fit-il. Eh bien! qu'elle nous suive, nous allons l'emmener; elle sera aussi bien gardée à la correction.

Ces paroles furent un coup terrible pour moi.

Elle leur dit que j'étais sage; ils se mirent à rire.

— Je suis perdue, me dit-elle à voix basse; ils vont me condamner à six mois. Cette idée la bouleversa au point qu'elle me fit mille recommandations qu'elle me suppliait de ne pas oublier; il y allait de sa liberté.

Cependant je fus un peu moins effrayée quand je vis qu'elle venait avec moi.

Mon désespoir fut affreux quand je vis qu'on me menait à la préfecture de police.

Je courus sur le pont ; je voulais me jeter à la Seine.

Ces hommes eurent pitié de moi : car ils me dirent bien doucement que je sortirais le lendemain.

Cette pauvre femme me recommanda ce qu'elle m'avait dit, et je lui promis de dire tout ce qu'elle voudrait.

Nous marchâmes sur les quais; nous arrivâmes devant une voûte; on nous fit entrer dans une grande cour.

Notre guide se dirigea vers une petite porte, à barreaux de fer, avec des carreaux dépolis derrière.

L'homme monta deux marches, prit le marteau de fer et frappa. Le coup m'avait retenti au cœur, car je me laissai tomber en arrière. On nous fit entrer dans une pièce carrée.

A l'entrée à droite, il y avait un bureau grillé; c'est là qu'on vous demandait vos noms; à gauche, un lit de sangles, où couchait le porte-clés; au fond, des couloirs numérotés.

Les hommes qui nous avaient amenées nous quittèrent.

— Par ici, nous dit un homme qui avait une espèce d'uniforme.

Il nous mena au bout, sur la droite. Tout cela était éclairé par un quinquet.

Je vis une porte avec des verroux derrière un guichet.

L'homme l'ouvrit.

— Vous serez en compagnie, nous dit-il en refermant la porte sur nous.

Je me trouvais dans une salle énorme, qui ressemblait à un corps-de-garde, avec des lits de camp tout du long.

Les verroux crièrent; la porte s'ouvrit, et l'on appela mon nom en disant :

— Je me suis trompé. Il y en a une ici pour la petite chambre.

Je sortis; on me fit monter trois étages.

On m'ouvrit une porte et l'on me fit entrer dans ce que l'on appelle la chambre des petites filles.

Il faisait très-noir. Je crus que j'allais être seule. Le parquet était couvert de matelas; c'est tout ce que je pus voir.

J'entendis une petite voix me dire : « Tenez, voilà de la place, étendez-vous là. »

Je m'assis sans répondre. Je passai la nuit la plus affreuse qu'on puisse imaginer. Je cherchais à voir dans les ténèbres. Ma position était affreuse. Mes yeux, fatigués de ne rien distinguer, me brûlaient comme deux plaies.

J'eus des hallucinations si fortes, que je perdis la conscience de moi-même. Je pleurais et je prononçais des mots sans suite.

Quelqu'un m'attira, me prit la tête dans ses bras et me dit :

— Ne pleurez pas ainsi ; demain on viendra vous réclamer. Vous avez sans doute des parents ?

Je me laissai aller à ces caresses ; je poussai un soupir et je me résignai à attendre le jour.

Que ce temps me parut long ! Enfin, je vis à environ dix pieds de haut des raies noires se dessiner sur un bleu foncé. C'était une fenêtre de deux pieds et demi de large, sur dix-huit pouces de hauteur à peu près, garnie de barreaux de fer.

La pièce où je me trouvais était grande, quatre mètres carrés. Les murs peints à l'huile, d'une couleur claire, étaient couverts d'inscriptions faites à la pointe du couteau.

La chambre était traversée d'un tuyau de fonte servant au chauffage. Ce tuyau était à un pied du

mur, au-dessous de l'ouverture qui servait de croisée. Un banc de bois composait le mobilier. Dans un coin une cruche d'eau, dans un autre, un baquet...

Le plus long temps qu'on pouvait rester au dépôt, ainsi que je l'ai su depuis, c'était huit jours.

On ne sortait pas de la chambre une seconde, et on y avait mis jusqu'à dix personnes à la fois.

Les matelas étaient faits avec de la toile à sac ; les couvertures en laine brune.

J'avais trois compagnes de captivité. Je ne pus voir les deux femmes ou filles qui étaient au bout de la chambre ; leurs couvertures les couvraient entièrement. Je lus en grosses lettres blanches brochées sur ma couverture : *Prison du dépôt.*

Mon cœur se serra. Je me rappelai la voix qui, quelques heures auparavant, m'avait consolée.

Je cherchai à côté de moi. A peine eus-je regardé, que j'allai m'appuyer au mur tout épouvantée.

Ce qui était à mes côtés n'avait pas forme humaine... c'était ployé en deux.

En bas paraissaient deux pieds nus, noirs comme de l'encre, les ongles longs. Ce qui servait de jupon avait dû être en laine foncée, mais c'était si cou-

vert de boue et si rempli de trous que le bord était dentelé. Une camisole de cotonnade à fleurs, déteinte et toute déchirée dans le dos, laissait voir une loque sale, qui avait dû être une chemise. Tout cela taché de vermine.

Je me serrai au mur, en me regardant partout, et je fis ce mouvement si naturel, quand on voit quelqu'un se gratter ; je me frottai les épaules à la muraille et je me figurai être dévorée.

J'ai toujours eu mauvaise tête, mais je crois que mon cœur était bon ; je me souvins que cette pauvre créature m'avait dit une bonne parole.

Je m'approchai pour voir sa figure. Sa tête était reployée sur son épaule ; ses cheveux châtains nuancés étaient épais et lui tombaient en désordre autour du cou et sur la joue, ce qui m'empêcha d'apercevoir son visage.

Je pris le parti d'attendre, et j'allai m'asseoir sur le banc. Je pensai à tout ce qui m'était arrivé ; la douleur me reprit si fort que je m'y laissai aller en criant :

— Mon Dieu ! ayez pitié de moi... mon Dieu ! faites-moi mourir.

Je tombai à genoux du banc où j'étais assise, en me tordant les bras et en pleurant si haut, que mes trois compagnes se réveillèrent à la fois.

— Tiens ! il fait jour, dit l'une d'elles... Ah ! que

c'est bête de vous réveiller comme ça ; je dormais si bien !

L'autre répondit :

— C'est la nouvelle. Elle n'a fait que braire toute la nuit ; je n'ai pas fermé l'œil.

— Merci, dit celle qui m'avait consolée, je te conseille de dire que tu n'as pas pu dormir ; tu as ronflé comme un bourdon.

Je regardai celle qui venait de parler, et je fus bien étonnée, si étonnée, que je ne pus m'empêcher, en la regardant, de pousser une exclamation. J'avais cru que c'était un monstre d'une laideur repoussante, et je voyais une jolie figure d'enfant, pâle, mais de cette pâleur que la misère et la saleté impriment sur le visage le plus frais; de beaux yeux, de jolies petites dents blanches; sa poitrine découverte montrait son cou mince, bien attaché.

Elle s'assit sur son séant, en rejetant en arrière ses cheveux mêlés et frisés, et me regarda tout ébahie.

— Tiens, me dit-elle, je vous croyais couchée à côté de moi !

Pauvre enfant ! je n'osais pas lui dire pourquoi je m'étais levée.

— Je remuais beaucoup, lui dis-je ; je vous empêchais de dormir, et je me suis éloignée.

La petite secoua la tête, et, me regardant en face, elle me répondit :

— Ça n'est pas vrai, ça n'est pas pour cela. Je vous ai dégoûtée ; je suis si misérable ! C'est pas ma faute...

Et, en disant cela, elle me regardait d'un air de doux reproche.

— C'est égal, vaut mieux que vous couchiez avec moi plutôt que près de Rose, qui est là dans le coin, car elle a la gale.

Je regardai Rose ; elle n'était ni bien ni mal.

Elle était habillée comme les marchandes de la halle, avec un foulard sur la tête.

Mlle Rose était petite et pouvait avoir quatorze ans.

Elle venait de se lever comme une furie, en enjambant les matelas.

Elle alla vers la petite déguenillée, et lui dit en la menaçant :

— Tu en as menti, je n'ai pas la gale : *c'est* des boutons de sang ; si tu dis encore ça, je te ficherai une danse.

— Ma voisine n'eut pas l'air très-effrayée et lui répondit en se levant :

— Si tu me bats, ça m'embêtera, parce que je te toucherai, mais je tâcherai de te le rendre. Si

je ne suis pas la plus forte, j'appellerai, on te mettra au cachot, et nous serons débarrassées de toi : tu feras aussi bien de te tenir tranquille avec tes boutons de sang.

Puis, elle se mit à rire comme une folle.

— C'est vrai, dit Rose ; je ne veux pas me salir à battre une mendiante.

Et elle lui tourna le dos, alla prendre un matelas, le rangea dans un coin et s'assit dessus.

La mendiante prit le sien et le porta sur l'autre. Rose se leva sans rien dire ; la paix était faite.

En revenant, la mendiante dit à celle qui était couchée au milieu :

— Lève-toi donc, le gardien va venir. Si les lits ne sont pas relevés, la couverture pliée, tu seras punie.

Celle à qui s'adressait cette parole se découvrit, étendit les bras. Je pus voir sa figure et son costume.

Elle pouvait avoir huit ou neuf ans ; sa peau était cuivrée.

Ses cheveux noirs nattés derrière. Deux velours lui faisaient le tour de la tête. Elle avait, aux oreilles, des boucles en cuivre.

Elle portait un spencer de velours de coton noir, une jupe à carreaux. Ses bottines, trop

grandes pour ses pieds, étaient attachées avec des ficelles.

— Allons donc, dit en la poussant de nouveau la mendiante; lève-toi donc, tu vas nous faire punir.

— Ah! dit celle qui était couchée, je rêvais que je venais de chanter aux Champs-Élysées; je faisais *la manche*, on me donnait quarante sous.

Puis, s'appuyant sur ses mains, elle se leva.

Je vis ses bas troués. Elle était petite, et toute en taille.

Elle porta son lit sur les autres. Tous les matelas rangés en pile faisaient de la place, et servaient, dans le jour, à s'asseoir. La chanteuse se mit dessus avec Rose.

La mendiante vint s'asseoir sur mon banc, mais au bout.

Je m'approchai un peu. J'allais lui parler, quand le guichet de notre porte s'ouvrit, et une voix, brutale sans nécessité, se fit entendre.

— Vos lits sont-ils relevés, que je balaye?...

— Oui, dit ma voisine.

La porte s'ouvrit; un homme entra, prit le baquet et l'emporta.

Le gardien resta à la porte, et dit en regardant de mon côté :

— Qui est-ce qui a donc pleurniché toute la nuit?...

— Tiens! voilà qu'on ne peut plus pleurer en prison à *c't heure?* répondit la mendiante. Vous croyez peut-être que c'est amusant?... Avec ça que vous êtes si aimable... on ne peut pas même vous demander l'heure.

— Ça ne t'empêche pas de revenir, vagabonde! répondit le geôlier, se rangeant pour laisser passer l'homme et le baquet.

— Ce n'est pas ma faute si je reviens.

Le geôlier ne répondit plus, car il vit bien qu'il n'aurait pas le dernier.

La chambre balayée, ils sortirent. La mendiante leur cria :

— Envoyez-nous la soupe.

Cette insouciance me paraissait surnaturelle. On sortait donc de cette prison, puisqu'elle y était revenue.

Mais comment, quand on en était revenu, pouvait-on se mettre dans le cas d'y rentrer?

Je demandai à ma voisine :

— Pourquoi donc êtes-vous ici?

— Parce que j'ai mendié.

— Pourquoi avez-vous mendié?

Je crois que ma demande lui parut étrange, et

qu'elle eut envie de me rire au nez; mais j'étais si triste, qu'elle n'en eut pas le courage sans doute. Elle me dit :

— Dame! pour manger.

— Vous n'avez donc ni père ni mère?

— Oh! j'ai maman... Mon père était couvreur; il s'est tué en travaillant, il y a cinq ans. Nous sommes cinq enfants, je suis la plus vieille. Maman raccommodait des bas, quand on lui en donnait. Alors, moi et mon frère, un jour qu'il n'y avait pas de pain à la maison, et que nous avions faim, nous sommes partis sans rien dire et nous avons demandé chacun de notre côté!... Le soir, j'avais quinze sous, mon frère neuf, et je suis bien sûre qu'il avait fait comme moi, qu'il avait mangé des gâteaux. Maman nourrissait ma dernière petite sœur; elle était bien fatiguée, à force de se priver pour nous. Quand nous lui avons dit d'où venait cet argent, elle a voulu se fâcher. J'ai été acheter du pain, du lait, et du sucre pour ma petite sœur; elle s'est mise à pleurer et ne m'a pas grondée! Je recommençai le lendemain. Cela m'amusait beaucoup; j'avais toujours plus que mon frère. Un jour, je me suis adressée à un monsieur, qui m'a amenée ici; j'y suis restée huit jours. Maman est venue me chercher. On a vu qu'elle était bien malheureuse; on lui a promis des se-

cours et on m'a laissé partir. On nous donnait un pain par semaine ; c'est pas beaucoup pour six. Je recommençai à demander. J'ai rencontré le monsieur qui m'avait amenée ici ; il a fait semblant de ne pas me voir. Un autre m'a vue et m'a arrêtée, il y a deux jours. On m'a dit que c'était la seconde fois; qu'on ne me rendrait plus; qu'on m'enverrait à la correction. Tant mieux! j'apprendrai à lire et à travailler ; sans cela, je mendierais toujours.

... Et vous, me dit-elle, qu'est-ce que vous avez donc fait?...

— Moi, lui dis-je, je n'en sais rien.

— C'est comme moi, dit la chanteuse, qui se mêla à la conversation. Je pince de la guitare devant les cafés. Nous nous étions mis plusieurs ensemble : un joueur de vielle, une femme qui jouait de la harpe et un violoniste. Celui-là gardait tout l'argent et je travaillais pour rien ; ça m'ennuyait et je les ai quittés. Il y a trois jours, je m'arrêtai dans les Champs-Élysées devant un café ; deux messieurs me firent monter dans leur cabinet pour chanter, et on m'a arrêtée pour ça.

Cette fille avait neuf ans; elle mentait avec un aplomb incroyable : elle était perdue depuis deux ans. Elle quitta le dépôt pour aller dans un hôpital.

— Oh! dit celle qu'on appelait Rose, si on t'envoyait à la correction, toi, tu ne l'aurais pas volé! Tu sais bien que je vends des bouquets aux Champs-Élysées ; c'est pas à moi que tu peux en conter. Avec ça que Jules ne te voyait pas, le soir, quand il attendait que j'eusse vendu mes fleurs.

— Ah ! dit la chanteuse, parles-en de ton ami Jules... c'est un petit voleur qui me courait toujours après pour avoir mon argent... On vous a arrêtés dans le même garni; ça n'arrangera pas tes affaires à toi · on vous enverra guérir votre gale chacun de votre côté, car il l'a aussi ta maladie de sang; je l'ai assez vu se gratter.

Mlle Rose n'était pas heureuse dans ses tentatives de conversation; elle se tut.

On apportait le pain ; c'était une boule ronde, noire, recouverte de son; on pouvait faire avec la mie toute espèce de choses, comme avec du mastic.

Le guichet s'ouvrit et on cria :

— Le marchand! Qui est-ce qui veut acheter quelque chose?

Rose demanda du pain blanc et un saucisson ; la chanteuse prit aussi du pain et du papier pour écrire; la mendiante me regarda en ayant l'air de me dire :

— Vous n'avez donc pas d'argent, vous ?

Puis, quittant sa place, elle alla cabrioler autour des provisions; la chanteuse lui donna la moitié de son pain.

— Allons, lui dit Rose, coupe un peu de mon saucisson, avant que je n'y touche, mauvaise teigne, et tâche un peu de dire que j'ai la gale!

La mendiante lui en prit la moitié et lui dit :

— Donne-moi un peu de ton pain.

Elle revint sur mon banc et me tendant la moitié de ce qu'elle avait, elle me dit :

— C'est pour nous deux.

Mon premier mouvement fut de repousser sa main, mais elle parut si triste de mon refus, que je pris la moitié de son pain. J'étais tout attendrie! j'avais envie de l'embrasser... Je cherchais ce que je pourrais lui donner... malheureusement je n'avais rien. Il me vint une idée! Je me levai, j'ôtai mon jupon de couleur; je l'avais fait avec une robe de mérinos. Il était bien propre, et comme ma robe était doublée, je pouvais à la rigueur m'en passer; je le lui donnai. Elle était plus petite que moi ; mon jupon descendait assez bas pour cacher ses pieds nus. Elle sauta de joie.

— Elle étrenne toujours, dit la chanteuse...

Rose défit un petit paquet et lui jeta un madras à carreaux.

— Tiens, lave-le si tu as peur, et cache ton cou.

Le madras était propre; elle le mit de suite, sans penser à dire merci.

J'étais arrivée dans la nuit. On vint me chercher pour m'interroger.

— Adieu, me dit la mendiante; vous ne reviendrez peut-être pas, si votre mère est là.

Je savais qu'elle ne pouvait pas y être; que probablement elle n'était pas à Paris; que, dans tous les cas, elle n'était pas prévenue. Cependant j'espérais : on espère toujours quand on désire.

On me fit descendre l'escalier que j'avais monté pendant la nuit; je reconnus en bas la porte par laquelle j'étais entrée, le vestibule où j'avais attendu.

Il y avait deux gardes municipaux et trois femmes; on me rangea près d'elles.

— Vous allez en conduire six, dit le gardien.

— Oui, fit le garde.

Je m'approchai de lui et je lui demandai :

— Est-ce moi que vous allez emmener, monsieur? Où donc allez-vous me conduire?...

Il se mit à rire sans répondre.

Je m'adressai à une des trois femmes.

— Chez le médecin, me répondit-elle brutalement.

Je regardai cette femme et ses deux compagnes. L'une avait des cheveux gris ébouriffés, sortant de dessous un mouchoir mal attaché; elle prenait du tabac et sentait l'eau-de-vie. L'autre, qui disait qu'elle aimerait mieux être à la barrière de l'École que là, avait une robe rouge et verte et un bonnet couvert de fleurs. Celle qui m'avait répondu pouvait avoir trente ans; elle avait dû être assez jolie; sa mise était décente et élégante. Je ne comprenais pas pourquoi elle se trouvait avec ces femmes qui me faisaient horreur.

En ce moment, le gardien sortit de la salle du rez-de-chaussée, où j'avais passé quelques instants la veille ; deux autres femmes le suivaient. Je reconnus celle avec laquelle on m'avait arrêtée. J'allais me diriger vers elle, quand je la vis regarder d'un autre côté; je compris qu'il ne fallait pas lui parler là. J'attendis.

On nous mit en rang: un garde devant, l'autre derrière, et l'on nous fit sortir.

La porte était pleine de monde, hommes et femmes; ils attendaient sans doute le passage de ceux qu'ils connaissaient.

Je ne puis vous dire ce que je souffris à cette vue. L'idée de passer dans cette cour, avec des gardes municipaux, comme des malfaiteurs, d'en-

tendre insulter ces femmes, de m'entendre insulter moi-même, me faisait mourir de honte; je cachais ma tête dans mes mains, ce qui attira les railleries sur moi plus que sur les autres. J'entendais :

— Tiens, elle est laide, celle-là; elle cache sa figure.

Je pleurais; Thérèse me dit tout bas :

— Ne pleure pas, réponds ce que je t'ai dit à M. Régnier, et il te renverra chez ta mère.

Nous avions traversé les cours; nous étions rue de Jérusalem. Il y avait une bande de femmes accompagnées de gardes municipaux qui sortaient d'une allée; nous attendîmes qu'elles fussent sorties pour entrer. On nous fit monter deux étages et on nous introduisit dans une chambre où il y avait encore d'autres femmes. Cette pièce était nue : les quatre murs avec des bancs tout autour; la fenêtre donnait sur une cour sombre. Thérèse vint s'asseoir près de moi.

— Allons donc, me dit-elle, un peu de courage. Comment étais-tu là-haut? Tu n'avais pas d'argent. Tiens, voilà trois francs; car, si tu y retournes, tu ne pourrais manger le pain de la maison. Si je sors, ce que j'espère, j'irai chez toi demander ta mère ou m'informer de son adresse là-bas; si malheureusement je suis condamnée à un mois

ou deux, et que tu sortes de suite, ce qui n'est guère probable... — je ne veux pas te faire peur, reprit-elle en me voyant pâlir, mais il y a des formalités, et on ne met en liberté qu'entre les mains des parents, — cela ne peut durer plus de huit jours.

— Huit jours ! m'écriai-je, mais je serai morte dans huit jours. Si on me conduit encore dans cette maison d'où je sors, je me tuerai.

— Tais-toi, on nous écoute. Si tu pleures ainsi, on va nous séparer : je ne pourrai plus te parler.

On appelait en ce moment deux noms. Je regardai ce mélange de douleurs et de joie, de larmes et de gaieté. Les unes rentraient en riant.

— Je suis acquittée !

— Je pars ce soir !

Elles prenaient les commissions des autres qui revenaient en pleurant.

— Je serai transférée demain ; j'en ai pour deux mois.

J'en vois encore une, pâle, abattue, qui disait à une de ses amies :

— Je suis malade, je vais à l'hôpital.

De vieilles misérables regardaient tout cela sans émotion, sans repentir ni pitié. Les plus jeunes parmi celles qui pleuraient demandaient pardon à Dieu de leur chute et lui promettaient

de se repentir. Je ne sais si quelques-unes tinrent parole ; mais à coup sûr, en ce moment, elles étaient sincères.

Des éclats de rire répondaient à des plaintes, à des jurons, à des mots tellement cyniques, que le garde menaça celles qui les proféraient de les faire consigner au cachot, si elles continuaient.

Deux de ces femmes étaient ivres, et ne paraissaient pas vouloir céder. On vint appeler Thérèse. Je me levai en joignant les mains pour qu'on me laissât sortir avec elle ; elle me fit un signe de tête et d'épaule, qui voulait dire : Je suis prisonnière moi-même ; je ne puis pas t'emmener. Je retombai sur mon banc, n'entendant plus rien qu'un bruit confus. La porte se rouvrit sans que j'y prisse garde. On prononçait mon nom ; on faisait rentrer Thérèse et on disait : « La petite avant. »

— Va, me dit-elle, en m'aidant à me lever.

Sortir d'une prison pour entrer dans une autre prison vous semble faire un pas vers la liberté. Je courus vers la porte.

— Là, la belle, pas si vite, me dit le gardien en me retenant par le bras. Attendez qu'on sorte.

Nous étions dans un bureau qui servait d'antichambre.

On sonna de la pièce voisine, et on me fit entrer dans une chambre où il y avait beaucoup de

cartons et un grand bureau. Un homme était assis derrière; je n'osais faire un pas vers lui. Il me dit sans relever la tête :

— Avancez donc!

Sa voix me fit trembler comme la feuille ; mes dents claquaient si fort qu'il l'entendit et me dit :

— Voyons, ne faites pas la bête et répondez; je n'ai pas de temps à perdre.

Ce fut bien pis. Il me demanda deux fois mon nom sans que je pusse lui répondre ; il se décida à me regarder, et voyant sans doute que je n'étais véritablement pas en état de parler, il me dit plus doucement :

— Remettez-vous... On vous a arrêtée hier avec une mauvaise femme qui vous donnait asile pour vous perdre. Que vous a-t-elle conseillé? qu'avez-vous vu chez elle? Dites-moi toute la vérité; c'est le seul moyen d'obtenir votre liberté.

J'avais pris le dessus, en songeant à cette pauvre fille, qui, je le voyais bien, s'était compromise par son bon cœur, et je répondis d'une voix ferme qui contrastait singulièrement avec l'émotion que j'avais eue en entrant.

Il me regarda d'un air méfiant.

— Est-ce que vous étiez en état de vagabon-

dage quand elle vous a trouvée? Pourquoi ne rentriez-vous pas chez votre mère?

Il me regarda comme s'il eût voulu lire au fond de mon âme ; il paraît que cet examen fut en ma faveur, car il reprit :

— Mais, ma pauvre enfant, si votre mère n'est pas à Paris, je vais être obligé de vous garder jusqu'à ce qu'elle arrive. Au lieu d'écrire par la poste, je vais envoyer un agent.

Il sonna et l'on vint me chercher; Thérèse m'attendait avec impatience.

— Eh bien! me dit-elle, que s'est-il passé?...

— Je suis obligée d'attendre ma mère ici, lui répondis-je, distraite et ne comprenant pas la portée de sa question.

Mais ma distraction ne fut pas de longue durée.

— Ah! pardon, lui dis-je, j'oubliais que vous aussi, votre sort est en suspens; j'espère que vous allez sortir de suite.

J'allai m'asseoir au fond de la salle, appuyant ma tête sur le mur. Ma pauvre tête était si lourde, que je ne pouvais plus la soutenir...

On vint appeler Thérèse. Je lui serrai la main. Tant d'émotions m'avaient anéantie; je ne pouvais plus dire un mot.

Elle revint toute joyeuse; elle allait sortir. Cette pensée me réveilla. Je la regardais avec envie :

elle était libre, et moi je restais. Qu'avais-je fait ! pourquoi ne m'avait-elle pas laissée où elle m'avait rencontrée ? Une autre m'aurait recueillie, que je n'aurais pas fait mettre en prison. Je me laissai entraîner à lui adresser des reproches.

Elle donna le temps à mon cœur de se dégonfler, puis elle reprit :

— C'est mal ce que vous me dites là ; je l'ai fait pour un bien. J'en suis plus fâchée que vous.

Elle avait raison ; j'étais injuste.

— J'ai tort, lui dis-je, mais je suis si malheureuse ! Ma mère me croira-t-elle ? cet homme lui tourne la tête.

— Rassure-toi, je la verrai.

On fit l'appel, et nous, nous rentrâmes au dépôt, d'où l'on mettait en liberté.

Quand nous repassâmes par cette porte maudite et que je l'entendis se refermer derrière moi, il me sembla que mon cœur venait de s'écraser entre les gonds.

Toutes ces femmes prirent des chemins différents ; je montai seule l'escalier.

On m'attendait en haut. Quand on m'eut ouvert la porte, ma mendiante vint au-devant de moi en riant.

— Ah ! vous voilà ; tant mieux ! J'avais peur d'apprendre que vous étiez partie.

Cela était très-aimable, sans doute, mais je n'y pris pas garde.

Elle me fit un tas de questions ; je ne répondais pas ; elle s'éloigna en me disant :

— Comme vous êtes fière !

Je la rappelai.

— Non, lui dis-je, je ne suis pas fière, mais j'ai beaucoup de chagrin ; tu es si jeune, toi, tu ne comprends pas cela.

Elle pensait déjà à autre chose.

— Il y en a des nouvelles, arrivées pendant que vous étiez là-bas. La chanteuse est partie.

Je regardai sur les matelas, et je vis deux enfants qui dormaient ou essayaient de dormir.

— Sais-tu pourquoi on les a amenés ici ?

— Non. Je le leur ai demandé, mais elles ne m'ont pas répondu. La grande a l'air méchant.

La porte s'ouvrit ; on appela Céleste. Je crus qu'on venait me chercher ; je courus à la porte. On me remit un paquet et un morceau de papier ; je lus :

« Ma chère Céleste, ne vous faites pas de chagrin ; je vais aller voir votre mère. Je vous envoie un peigne, du savon, une serviette, un foulard.

Je pars, mais je ne vous oublierai pas; je regrette bien d'être ce que je suis. Vous aurez bientôt de mes nouvelles.

» Thérèse. »

La nuit venait : on arrangea les matelas en lit de camp, par terre.

La mendiante fit un lit à part et me dit :

— C'est pour vous, celui-là.

Les deux nouvelles se mirent à se quereller. — C'étaient les deux sœurs.

— C'est ta faute, disait l'une, je t'avais dit de te méfier; mais il faut toujours que tu joues.

— Non, c'est pas ma faute, répondait la petite; la dame avait fait deux tours au bâton de la chaise avec les cordons de son sac ; j'ai cru qu'il ne tenait pas. La chaise a remué; la vieille s'est réveillée. Je t'ai porté le sac; elle m'a laissé faire et elle nous a fait arrêter. Est-ce que c'est ma faute à moi!...

— Fais bien attention de dire que tu l'avais ramassé par terre; si tu dis autrement, tu verras!

— Mais si la dame dit que je le lui ai pris...

— Tu diras que c'est pas vrai, et si tu dis que c'est moi qui t'ai dit de voler, tu auras affaire à moi quand nous sortirons.

Et, en prononçant ces mots, elle marchait sur elle.

La petite reculait, et vint presque dans mes jambes; je la fis passer derrière moi, et dis à sa sœur, qui était une petite brune, aux yeux noirs et ronds, au nez retroussé :

— Laissez donc cette petite; n'allez-vous pas la battre, maintenant? Elle fera bien de dire la vérité. Vous êtes plus coupable qu'elle; c'est vous la plus âgée, et vous lui avez conseillé de mal faire.

Elle se mit à m'agonir d'injures et voulut passer malgré moi.

Je n'ai jamais été endurante et j'ai toujours été forte : d'une poussée, je l'envoyai rouler au bout de la chambre.

Heureusement pour elle, les matelas étaient étalés; elle revint à la charge, furieuse, disant qu'elle me donnerait un coup de couteau: une vraie furie.

— Essaye, lui dit ma mendiante; je vais appeler, et je dirai pourquoi tu veux nous battre.

Cette menace l'intimida; elle se tourna vers sa sœur, et lui montrant le poing :

— C'est toi qui payeras pour les autres!

— Je sais bien, répondait la petite, tu veux me pincer; mais je n'irai pas près de toi.

Et elle se coucha sur mon lit.

Je restai là six jours et six nuits, sans une nouvelle, sans un mot; j'avais épuisé tout mon courage; je n'avais plus rien à me dire pour me consoler.

On m'avait définitivement abandonnée: j'allais aller dans une maison de correction.

Le lendemain, on vint nous chercher toutes les quatre. On nous dit de prendre toutes nos affaires, que nous quittions le dépôt.

Nous descendîmes dans le vestibule; on fit l'appel; nous étions onze.

— Les corrections d'abord, dit le gardien, et on nous fit sortir toutes les quatre.

Je vis une grande voiture, comme un omnibus, mais grillagée partout.

Je reculai en arrière, et je criai:

— Je ne veux pas aller là-dedans.

Quelqu'un me tira par ma robe: c'était Thérèse qui, blottie dans un coin de l'escalier, guettait ma sortie.

— Oh! lui dis-je, vous n'avez donc pas vu ma mère?...

— Non, elle n'est pas revenue; je n'ai pas pu vous écrire : on ne reçoit pas de lettres pour les corrections. Ayez de la patience, je ne vous oublie pas. Cet homme sait où vous êtes; je le lui ai

dit. Il n'a pas voulu me donner l'adresse de votre mère; mais je guette son retour.

Les femmes sortaient; elle se sauva.

— Eh bien, dit le geôlier au garde municipal, pourquoi laissez-vous causer les prisonnières?

— Bah! dirait-on pas des prisonniers d'État?

— Vous plaisantez! j'aimerais mieux des conspirateurs que ces femmes; il y en a de bien coquines!

— Pas celle-là toujours, dit le garde en me montrant.

— Bah! c'est du bois avec lequel on en fait. Allons, en voiture...

Et il me poussa pour monter.

Je fus épouvantée de me voir dans cette espèce de cage en fer; je voulais me jeter en bas.

— Je ne veux pas rester là-dedans! criai-je...

Et je me débattais entre cinq ou six femmes.

— Si vous n'êtes pas tranquille, je vais vous recommander pour le cachot, disait le gardien.

— Monsieur, lui criai-je plus fort, ayez pitié de moi. Gardez-moi encore un jour; ma mère reviendra demain. Je n'ai pas volé. Je vous en supplie, laissez-moi descendre!

J'étais tombée sur mes genoux; j'étendais les

bras vers cet homme, qui poussa la porte en disant :

— C'est pas à la correction qu'il faut la mener, c'est à Charenton.

La voiture se mit en mouvement. Je perdis tout espoir ; je me laissai rouler sous les pieds des autres. Je sentis qu'on me relevait et qu'on cherchait à m'asseoir ; je me laissai faire, sans penser à rien, puis, ouvrant les yeux, je me mis à pleurer.

— Pleure, me disait ma petite Rosalie, la mendiante s'appelait Rosalie, pleure, ça te soulagera.

J'avais passé quelques jours à la peigner, à la faire se laver ; elle était gentille et bonne. Je ne l'avais pas encore vue dans la voiture ; sa présence me fit du bien et je l'embrassai à l'étouffer.

La voiture s'arrêta ; nous entendîmes crier :

— La porte, s'il vous plaît !

Nous entrions à Saint-Lazare !

VII

DENISE.

Il y eut un temps d'arrêt. La porte s'ouvrit; nous entrâmes sous une voûte. Le bruit des roues produisit un roulement lugubre. La respiration me manqua. La voiture me passant sur la poitrine ne m'eût pas fait plus de mal. Les portes se refermèrent sur moi.

J'entendis une voix crier :

— Voilà le panier à salade, venez donc voir les nouvelles. Y en a-t-il beaucoup?

Une autre voix, celle de notre conducteur, sans doute, répondit :

— Ma foi, je suis complet.

On nous fit descendre. Un homme vint au-devant de nous; on lui remit une feuille.

— Ah ! dit-il, il y a des corrections. Où sont les voleuses?

L'idée qu'on pouvait me confondre avec elles me fit regarder les deux sœurs, comme si je voulais les désigner.

— Allons, suivez-moi.

Nous traversâmes des grilles, des cours, des couloirs, et nous montâmes dans une grande salle où on nous laissa.

Il y avait une double grille au milieu de cette pièce; deux pieds d'intervalle séparaient chaque grille : c'était un parloir où on ne pouvait causer qu'à distance.

Les femmes condamnées ne savaient pas encore le temps qu'elles avaient à faire; leurs inquiétudes à cet égard avaient un caractère bien différent. L'une d'elles disait :

— Pourvu que je n'aie qu'un mois ! Je me suis battue avec mon homme chez un marchand de vins. Un sergent de ville s'est trouvé là; c'est pas ma faute.

— Ah! murmurait une vieille, qui était assise sur un banc, je n'ai qu'une peur, moi, c'est qu'on ne m'en mette pas assez. Il n'y a que huit jours

que je suis sortie ; je n'ai pas d'asile; je ne suis heureuse qu'à Saint-Lazare.

J'eus malgré moi un frisson à l'idée qu'on pouvait aimer une prison.

Je demandai à une femme qui était près de moi :

— Savez-vous, madame, quand on vous envoie à la correction, combien de temps on vous y laisse?

— Ça dépend de l'âge que vous avez : on peut vous garder jusqu'à vingt et un ans.

— Six ans ici! m'écriai-je... Ah! vous dites cela pour me faire peur! N'est-ce pas qu'on n'a pas le droit de me garder six ans malgré moi ?...

Je m'étais adressée à une fille de la Cité, à une de ces femmes immondes, sans cœur, sans âme, qui insultent le malheur, qui ne viennent jamais en aide à la misère, qui blasphèment à chaque instant, qui se font une gloire de leurs vices.

Ces femmes se disent l'une à l'autre : J'ai bu une bouteille d'eau-de-vie! j'ai donné ou reçu tant de coups de couteau! j'ai pour amant un voleur célèbre. Celle qui peut se vanter de cela est admirée des autres. Ces femmes se coiffent d'un foulard sur l'oreille : elles ont des signes de ralliement. Elles sont la terreur des inspecteurs ; car, lorsqu'elles sont en contravention, elles se défen-

dent. Il y a souvent entre elles et les gardiens des rixes fort dangereuses.

C'est à une de ces créatures que je m'étais adressée, aussi prit-elle plaisir à me faire souffrir.

— Toutes ces petites coureuses-là, dit-elle à haute voix, ça nous fait du tort; je ne serais pas fâchée qu'on les tînt en cage. T'es sûre de ton affaire, va! tu ne rigoleras pas de sitôt! Quand j'en connais, moi, je les fais pincer.

Je me mis à pleurer; elle se mit à chanter :

Y a pas de plaisir sans peine,
La faridondaine.

— Pleure pas, la môme, disait une autre : « Un plan se tire, une boule de son se mange[1]. »

Heureusement que l'on vint nous appeler, car j'allais répondre quelque impertinence et je me serais fait une méchante affaire.

La nuit était venue. L'homme qui entra leva sa lumière pour nous voir, et reconnaissant plusieurs figures :

— Oh ! dit-il, voilà des abonnées!

On nous conduisit dans un bureau; on appela chaque nom l'un après l'autre.

— La Huche !

[1] Une punition se fait, un pain bis se mange.

La femme qui m'avait fait tant de mal avança, la tête haute, le poing sur la hanche.

L'homme lisait sur une feuille :

« La fille la Huche, pour s'être battue sur la voie publique, trois mois. »

Elle courut sur le gardien, les poings fermés, en l'agonisant d'injures. Les garçons de salle l'emmenèrent ; elle écumait.

On entendit pendant plusieurs secondes des jurons affreux.

— Huit jours de cachot, dit, en écrivant au bas de la feuille, le gardien encore tout pâle de la secousse qu'il venait de recevoir.

On lut ainsi la feuille de chacune. Le tour des deux sœurs arriva.

« Les filles Thion! pour avoir volé le sac d'une dame aux Champs-Élysées, trois ans de correction. »

— Emmenez-les aux petites jugées.

Il ne restait que moi et la mendiante. J'attendais ; j'espérais qu'on allait me fixer une époque.

— Laquelle de vous deux s'appelle Céleste?

— Moi, monsieur, lui dis-je en m'avançant près de la lumière.

— Vous n'êtes jamais venue ici ?

— Non, monsieur.

— Vous n'avez jamais été arrêtée ?

— Non, monsieur.

— Conduisez ces deux-ci aux insoumises, dit-il en nous montrant au garçon. Vous recommanderez la fille Céleste.

Puis il ajouta, comme s'il se parlait à lui-même :

— C'est bien inutile ; au milieu de tous ces sujets, si elle n'est perdue qu'à moitié, elle se perdra tout-à-fait.

Nous fîmes beaucoup de détours pour arriver dans un énorme couloir. Il y avait de petites portes numérotées tout du long de ce couloir, à droite et à gauche. Vers le milieu, on nous dit de nous arrêter ; on ouvrit deux de ces portes et on nous fit entrer chacune dans une cellule.

J'avançai à tâtons : je trouvai un lit en fer ; je m'assis dessus et je finis par m'endormir tout habillée.

Le jour commençait à peine, que je fus réveillée par quelqu'un qui causait à demi-voix au pied de mon lit.

Il y avait à chaque cellule une grande fenêtre carrée, sans carreaux, avec une grille en treillage ; cette fenêtre donnait sur le couloir. C'est dans ce couloir que l'on causait.

— Allez-vous-en donc, disait une voix ; vous savez bien qu'il est défendu de parler aux insou-

mises. Si vous voulez faire un mois de plus, à votre aise.

Profond silence ! Je ne me rendormis plus. On sonna une cloche. Ma porte s'ouvrit et une femme entra, chargée d'effets.

Elle me dit de me déshabiller, et me fit mettre les chemises de la maison. Il y avait écrit devant sur la poitrine : *Prison de Saint-Lazare.* Je mis la main dessous pour empêcher la chemise de toucher ma peau en cet endroit. Il me semblait que l'inscription allait s'imprimer sur mon corps.

— Étendez les bras que je vous essaye une robe.

Et elle me mit une espèce de sac en bure grise, un tablier bleu à mille raies, un bonnet de laine noire à trois pièces, sans dentelle, un fichu de coton à fleurs ; n'ayant pas de sabots à mes pieds, elle me permit de garder mes souliers.

Je vis plusieurs têtes, coiffées comme moi, qui guettaient à la porte pour me voir. C'est toujours comme cela quand il arrive une nouvelle.

Une, plus hardie que les autres, poussa ma porte et me dit :

— Vous pouvez sortir, la cloche est sonnée ; si vous voulez, je vais vous conduire au réfectoire.

— De l'ordre et en rang !

Toutes se mirent deux par deux. On me plaça la dernière avec une jeune fille de ma taille.

Nous montâmes dans ce qu'on appelait le réfectoire. Il y avait trois tables très-longues, avec des bancs de bois de chaque côté.

On dit une prière en commun, puis on nous donna de la soupe. Toutes eurent fini en même temps.

On passa dans une classe disposée pour qu'on pût y prendre des leçons d'écriture, de musique vocale et de calcul. Cela durait deux heures.

On se rendait ensuite dans un atelier ; chacune allait prendre sa place. On brodait des crêpes de Chine.

Il y avait entre les deux fenêtres un bureau élevé, où se tenait la sous-maîtresse, Mlle Bénard. C'était une femme d'environ trente ans, d'un extérieur agréable.

Elle nous fit approcher pour nous indiquer des places, et elle m'adressa quelques paroles bienveillantes. Je la pris tout de suite en amitié ; c'était une excellente personne, trop douce, trop bonne pour les diables qu'elle avait à diriger.

A midi, on faisait un second déjeuner, puis on descendait à la récréation, dans une espèce d'enclos, sans arbres, sans fleurs ; des murs tout autour de cinquante pieds de haut.

On jouait à toutes sortes de jeux. Les plus grandes étaient deux par deux et ne parlaient que

très-peu aux plus petites. Elles s'aimaient au point d'être jalouses de l'amitié des autres.

Il y avait une nommée Denise, qui dès le premier jour s'était attachée à moi. Elle me faisait de petits cadeaux ; tantôt une aiguille, tantôt des plumes; elle n'était pas chiche de compliments.

Un jour sa camarade en prit tant de jalousie qu'elle me fit une scène. Mlle Bénard me pria de ne plus lui parler.

Elle m'écrivait. Un jour on trouva une de ses lettres ; on la mit *au séparé*. Quand elle sortit, au bout de huit jours, elle vint à mon métier, m'embrassa et me dit :

— On peut me mettre *au séparé* [1], au cachot, toute ma vie, cela ne m'empêchera pas de t'aimer toujours.

Mlle Bénard me gronda de m'être laissé ainsi embrasser.

Je lui répondis que je ne pouvais pas empêcher qu'on eût de l'amitié pour moi.

C'était un vrai garçon pour le caractère que cette Denise. Sa figure était franche, hardie ; rien ne lui faisait peur. Quand on la punissait, elle

[1] Petite chambre dont la fenêtre est condamnée, où l'on ne voit personne, pas même la gardienne.

chantait. C'était un diable. Elle n'était pas méchante, mais indomptable. Comme on lui défendait de me parler en cachette, elle me donnait des rendez-vous ; elle avait toujours quelque chose à me dire. Elle était si affectueuse pour moi, que je m'étais attachée à elle, et au lieu d'éviter les occasions de la voir, je les cherchais.

Ce fut à mon tour, quand elle parlait aux autres, d'avoir du chagrin ; je la boudais.

Elle m'envoyait alors des dessins charmants qu'elle faisait elle-même, avec les soies plates de toutes couleurs qui servaient à broder les châles, ou faisait sur du papier blanc des fleurs, des oiseaux, et on s'envoyait cela les unes aux autres. La sous-maîtresse n'y voyait rien.

Quand le soir les autres allaient jouer, après le travail, j'allais m'asseoir auprès d'une fenêtre, non pour voir dans la rue, cela n'était pas possible, il y avait en dehors un auvent formant en haut un soupirail par où nous venait le jour, mais pour entendre passer les voitures, pour entendre crier les marchands.

Les Normands qui vendent de la romaine dans des hottes me paraissaient si heureux d'être libres ! J'aurais donné dix ans de ma vie pour sortir une journée.

Denise venait près de moi et me disait :

— Ingrate! Tu voudrais partir! me quitter. Qu'est-ce que ça te fait que je reste ici.

Puis elle pleurait.

— C'est vrai, je voudrais partir. Je tâcherai de vous aider à sortir.

— Oh! moi, il n'y a rien à faire. J'ai encore six mois; je veux me faire inscrire. Il faut avoir seize ans; si on ne te réclame pas, tu feras comme moi. Je connais de belles maisons, où l'on nous donnerait beaucoup d'argent.

Et elle me donna l'adresse de celle où elle voulait aller.

Je n'y pris pas garde... alors.

Elle me la répéta pourtant vingt fois.

— Tu viendras me voir, n'est-ce pas? me disait-elle.

Elle était si pressante que je le lui promis.

Pourtant je lui dis de renoncer à cette idée; que cette existence était la plus malheureuse du monde. Je pensais à Thérèse.

— C'est une erreur, me dit-elle. Tu n'as vu que la basse classe de ces femmes, les laides ou les sottes. Mais j'en ai connu, moi, qui se sont fait une petite fortune, qui ont de beaux appartements, des bijoux, des voitures; qui ne sont en relations qu'avec des gens de la plus haute société. Si j'étais aussi jolie que toi, j'aurais bien

vite fait mon affaire. Tu seras bien avancée de te marier à un ouvrier qui te battra peut-être, ou bien te fera travailler pour deux. Et puis tu es venue ici ; tu auras beau faire, on le saura et on te le reprochera.

— Je ne crains pas cela ; je n'ai pas fait de mal.

Elle se mit à rire et me dit :

— Comment le prouveras-tu ?

Je n'eus rien à répondre.

Elle reprit.

— C'est égal, quoi que tu fasses, viens me voir quand nous serons sorties. Je ne veux pas faire comme ces éhontées qui vont, le nez au vent, montrer ce qu'elles font à mille personnes, se faire connaître de tout Paris. Je resterai dans un salon, je mettrai de l'argent de côté, puis après je vivrai à ma manière. Tu viendras avec moi si tu veux.

L'heure de rentrer au dortoir était arrivée ; nous descendîmes doucement.

Tout ce qu'elle venait de me dire me dansa dans la tête toute la nuit. Je me voyais riche, couverte de bijoux, de dentelles. Je regardai dans mon petit morceau de miroir ; j'étais vraiment jolie, et pourtant le costume n'était pas avantageux.

Puis, tout d'un coup je fus honteuse de la pensée que je venais d'avoir.

C'était un dimanche. Nous allâmes comme de coutume à la messe. Toutes les sections de Saint-Lazare y étaient, mais séparées avec la plus grande précaution.

La chapelle était faite à peu près comme la salle du théâtre Chantereine. Il y avait de chaque côté de l'autel un escalier qui conduisait à une galerie grillée. D'un côté étaient les petites voleuses, qu'on appelait les petites jugées; de l'autre côté, où j'étais, les insoumises.

Il existait entre les jugées et les insoumises une grande distinction; elles avaient le plus profond mépris les unes pour les autres. La surveillance était extrême. Les colonnes ne sortaient que les unes après les autres, pour qu'on ne pût pas se rencontrer. Toute correspondance était punie sévèrement.

Le bas de la salle était également disposé comme un théâtre. Il y avait des séparations, comme stalles d'orchestre, orchestre, parterre.

Les corrections entraient toujours les premières et sortaient les dernières. Denise, placée derrière moi, me donnait des détails sur tout ce qui entrait.

— Tiens, vois-tu celles qui entrent là et qu'on

place en premier, ce sont les adultères et les *batteries* [1]. Celles que l'on place de l'autre côté sont les *préventions* [2]. Il y en a qui sont là depuis six mois. Elles seront peut-être acquittées, mais elles n'en auront pas moins fait six mois.

Une troisième colonne entra et fut placée derrière les premières.

— Celles-là, me dit-elle, regarde-les bien pour t'en méfier plus tard, si tu les rencontres. Ce sont des voleuses... quand elles ne sont condamnées qu'à un certain temps, on les garde ici.

Tout cela était entré doucement, avec assez de recueillement ; mais bientôt on entendit du bruit. Une masse de femmes se précipitait dans le fond, dans la partie que j'ai comparée au parterre. Elles se bousculaient les unes sur les autres. Elles tâchaient d'être sur les premiers bancs, peut-être pour mieux entendre la messe, mais avec tant d'inconvenance que les inspectrices furent obligées d'intervenir. C'était bien curieux à voir. Toutes portaient à peu près le même costume que nous.

Chaque femme condamnée descend aux ateliers. A cette époque on leur faisait faire des boîtes

1 Femmes arrêtées pour s'être battues.

2 Femmes qui attendent qu'on les juge.

d'allumettes. Il y a de très-bonnes ouvrières, et comme elles sont forcées de travailler, en sortant elles ont une petite masse d'argent. C'est un mélange dont on ne peut pas se faire une idée.

Que de femmes j'ai reconnues plus tard élégantes et fières, que j'avais vues sous ce triste et honteux uniforme. Il y en a de vieilles. défigurées par des cicatrices et par des maladies; il y en a de très-jeunes et de très-jolies. Presque toutes, parmi ces dernières, ont une certaine coquetterie.

Les unes ont un bonnet de dentelle sous le bonnet d'uniforme, les autres des camisoles blanches et des fichus de soie. Les plus élégantes appartenaient à des maisons.

Les maîtresses de ces maisons ont soin d'elles et leur envoient du linge, de l'argent et des provisions toutes les semaines. On dit en parlant d'elles : « Une telle ! elle reçoit le panier. » C'est l'aristocratie du lieu. Aussi, ont-elles dans les cours de vieilles abandonnées qui les servent, qui font leur ouvrage. Il y en a qui ont de l'argent; les hommes qu'elles entretiennent quand elles sont en liberté leur envoient beaucoup. En général elles sont généreuses; elles payent pour tout le monde. On les appelle les *Panuches*.

Toutes ces femmes, pendant l'office, regardent en l'air, causent, font passer de petits papiers

aux femmes de l'infirmerie, aux voleuses, aux prévenues. Elles font des signaux aux corrections; on les leur rend. Pendant que les surveillants écoutent la messe, tous ces petits manéges s'accomplissent. On montre sur ses doigts combien de temps on a encore à faire. On envoie des baisers en signe d'adieu! Le dimanche est vraiment un jour de fête.

Denise était à la correction depuis trois ans. Elle avait eu une amie qui était devenue femme, et qui faisait partie d'une des colonnes qui venaient d'entrer. Elle se pencha et mit deux doigts hors de la grille.

Denise s'était empressée de me montrer la Blonde, comme elle l'appelait.

— Tiens, vois-tu sur la banquette du fond, une femme qui a un mouchoir à grands carreaux, à côté d'une borgnesse; cette femme qui baisse la tête, qui a des cheveux blonds, un foulard bleu et blanc autour du cou?

— Oui, mais je ne puis voir sa figure.

Et je m'avançai plus près de la grille.

— Elle écrit sur ses genoux. Tiens, elle lève la tête; comment la trouves-tu?

Je regardai bien avant de répondre. C'était une fille qui pouvait avoir de dix-huit à vingt ans. Ses cheveux étaient si beaux, que je regardai au-

dessus de sa tête s'il n'y avait pas en l'air un rayon de soleil qui leur donnait ce brillant et cette couleur dorée. Ses yeux étaient grands, d'un bleu tendre ; leur grande expression de douceur annonçait un caractère faible. Son front était encadré de deux boucles. Cette coiffure devait être celle qui lui allait le mieux ; elle le savait et bravait le règlement en se frisant tous les jours. Sa figure était longue, son nez long, un peu aplati du bas ; sa lèvre inférieure dépassait la supérieure; la bouche était grande, les dents mal rangées, mais blanches. Elle avait de vilaines choses, pourtant la blancheur de sa peau, ses beaux yeux et ses cheveux qui dissimulaient en tombant de chaque côté son menton de galoche, en faisaient une fille agréable. Elle me parut avoir quatre pieds et demi ; ses épaules étaient larges, mais un peu hautes.

Je dis à Denise qui attendait la fin de cet examen.

— C'est une drôle de figure; le bas est affreux, commun; le haut est admirable. Quel est son caractère ? Elle doit être bonne.

— Oui, me dit Denise, mais elle a le caractère comme la figure : c'est-à-dire qu'elle en a deux. Elle est fantasque, insouciante. On peut lui dire ou lui faire des choses désagréables : elle ne se fâchera pas ; puis, un autre jour, où on ne

lui dira rien, elle s'emportera sans motifs. On la pourrait croire un peu folle. Elle a été bien élevée. Elle s'est sauvée de chez ses parents parce qu'elle avait une belle-mère. Je ne sais pourquoi on l'a fait enfermer ici. En sortant, elle est entrée en maison.

Je tournai la tête et je vis, au bout de la grille où j'étais, une petite fille de douze à treize ans, qui faisait des efforts inouis pour être aperçue d'en bas.

— Regarde donc comme cette petite se remue.

— C'est pour tâcher que sa mère, qui est là aux prévenues, la regarde. Vois-tu cette grosse femme qui tourne les yeux de notre côté? c'est sa mère. Elle a vendu sa fille, et elle va être condamnée au moins à trois ans. Cette petite que tu vois là a fait ce qu'elle a pu pour la défendre, mais son autre fille qu'elle a vendue, il y a deux ans, l'a dénoncée et l'a chargée à outrance, parce qu'elle lui avait fait des scènes pour avoir de l'argent.

Cette femme me fit horreur; j'en détournai les yeux.

A l'autre bout du banc des prévenues, il y avait une petite femme brune, délicate, qui avait l'air souffrant. Je la fis remarquer à Denise.

— Ah! c'est la femme en couche, celle-là ! elle a fait assez de bruit, en arrivant ici. Elle était mariée à un brave homme qui l'adorait; il lui donnait tout ce qu'elle voulait, et, comme il faisait de très-belles affaires, il n'y avait rien de trop beau pour sa femme. Il paraît qu'elle était très-pincée, très-sévère pour les autres. On ne l'aimait guère. Son mari fit un grand voyage ; il resta un an absent. Quand il arriva, une bonne voisine lui annonça qu'il était père depuis huit jours. Il paraît que cette nouvelle ne lui fit pas tout le plaisir qu'on aurait pu croire, car il ne rentra pas chez lui, et revint, dans la nuit, avec le commissaire de police. Il fit arrêter sa femme, ainsi que son commis qui était monté pour la soigner. Le mari, qui était un mouton, s'était changé en loup.

— Pauvre femme! dis-je en la regardant, elle est bien à plaindre.

— Tu la trouves à plaindre, fit Denise étonnée ; moi, je ne la plains pas. C'est sa faute; on ne vole pas les gens. Si cet homme ne lui convenait pas, fallait pas qu'elle l'épouse; quand on a une langue pour dire oui, on peut dire non. Si en sortant d'ici on voulait m'épouser, je refuserais parce que je veux être libre. Une autre, une femme comme celle-là, par exemple, se marierait et serait libre tout de même. Tiens, regarde la seconde femme

sur le sixième banc; voilà une femme qui est à plaindre! Tu vois comme elle est jolie! c'est une Bordelaise. Un homme, assez beau garçon, lui a fait des propositions ; elle l'a épousé, croyant qu'il l'aimait. Pas du tout, il l'a mise dans une boutique où sa beauté attirait du monde; il a fini par lui dire ce qu'il attendait d'elle. Il la vendait lui-même au plus offrant et la battait comme plâtre, quand elle refusait. La police s'en est mêlée; on les a arrêtés tous les deux. Il a donné son consentement pour qu'on l'inscrivît, afin qu'elle fût plus libre. Moi, je l'étranglerais ; mais elle l'adore, à ce qu'il paraît. Je crois que c'est de la peur.

— Eh bien! moi, je ne plains pas celle-là · c'est une femme sans cœur, sans caractère ; c'est une machine.

— Qui donc vous raconte tout cela?

— La fille de salle qui va dans les cours, et avec qui je suis amie.

La messe finie, tout le monde sortit dans l'ordre où l'on était entré. Nous descendîmes. A la dernière marche, Denise se baissa et ramassa quelque chose qu'elle mit dans son fichu.

Arrivées dans le jardin, elle m'emmena dans un coin et tira un papier plié tout petit.

— Vois-tu, me dit-elle, elle m'aime plus que

toi, celle-là; voilà deux ans qu'elle a quitté la correction, elle ne m'oublie pas. Puis elle lut :

« Ma bonne chérie, le temps approche où tu vas prendre ta volée. Moi, si c'était à refaire, je ne le ferais peut-être plus. Je n'ai pas de chance, voici ma troisième condamnation. J'ai passé la nuit dans un hôtel du quartier latin; j'ai été prise par la ronde; m'en voilà pour un mois. Je suis triste; il y a loin de ce que je m'étais figuré à ce qui est. Si tu ne reçois pas mon billet, ce ne sera pas ma faute; j'ai peur d'avoir mal compris ton signe. Je pense bien souvent à toi. J'en suis à regretter la correction.

« MARIE LA BLONDE. »

— Vous voyez que vous aviez tort de dire, hier, qu'il pouvait y avoir des femmes heureuses dans ce genre de vie.

— Mais je le dis encore, répondit Denise en repliant sa lettre. Marie n'a pas de volonté; elle s'est amourachée d'un étudiant, qui la fait aller. Elle n'en bouge pas; c'est chez lui qu'on l'aura prise.

Nous étions, en ce moment, une quarantaine à la correction. C'était une vraie république; on était sans cesse à se disputer et à se battre.

Un jour, deux des plus mauvais sujets se querellaient dans l'atelier; Mlle Bénard entre.

— Tais-toi, dit l'une d'elles, nous nous retrouverons dans le jardin.

Je croyais ce rendez-vous oublié ; pas du tout, elles allèrent dans un coin et se battirent à coups de pied et à coups de poing.

Il y en avait d'une perversité incroyable et d'une hardiesse étonnante. Ainsi, une fille de douze ans prit la fuite par-dessus les murs, qui ont au moins soixante-dix à quatre-vingts pieds de haut ; une autre se sauva à la place d'une blanchisseuse.

Enfin, comme tout ce qui est défendu devient une passion, ces enfants, ces femmes trouvaient des moyens pour causer ensemble, pour s'écrire.

Ce qui faisait le plus de ravages dans cette maison, à l'époque dont je parle, c'étaient ces liaisons entre des filles de douze et de quinze ans et des femmes de trente et de quarante ans. Elles parviennent à tromper la surveillance la plus active.

Chaque lettre qui entre et qui sort est lue et marquée.

Malgré toutes les précautions, les embaucheuses trouvent moyen d'exercer leur infâme métier.

On appelle embaucheuses les femmes qui vont trouver une jolie fille et lui donnent l'adresse des

mauvaises maisons qu'elles représentent, en en faisant un grand éloge.

Elles montent la tête à de pauvres enfants, qu'elles entraînent du côté des écoles ou de la Cité, dans des bouges immondes, où elles meurent jeunes quand elles sont faibles.

Ce qu'il y a de plus horrible, c'est la perversité de la corruption dans ce milieu infernal. Il n'est pas rare d'entendre des enfants de dix ans dire ce qu'elles veulent être, et où elles iront quand elles auront l'âge.

Le parloir est au rez-de-chaussée, la correction au troisième. Il y a dans le mur un tuyau qui vient d'en bas. Quand on sonne, c'est un signal pour appuyer l'oreille contre l'entonnoir. On demande quelqu'un au parloir : tout le monde lève la tête, tout le monde espère.

Celle qu'on appelle court comme une folle, les autres sont tristes; puis, quand elle remonte avec des provisions, toutes les autres l'entourent. Elle a vu quelqu'un qui vient du dehors; il semble qu'elle rapporte des nouvelles d'un autre monde.

J'étais là depuis un mois, sans que personne m'eût donné signe de vie. C'est alors que l'on souffre. Quand on est condamné, on compte chaque heure, chaque minute, qui vous rapproche de la délivrance; quand un ami vous écrit, on

sait que quelqu'un pense à vous; mais rien, rien! Aussi, avais-je des moments de rage où, emportée par la violence de mon caractère, je jurais de me venger, de faire pis que tout le monde. Ces moments d'exaspération ne duraient pas longtemps, mais ils me gâtaient le cœur.

Nous avions avec nous une fille nommée Augustine, qui était à peu près de mon âge. Cette fille était d'une gaieté intarissable; quand j'étais triste, Denise allait la chercher. Je ne puis la comparer qu'à un singe. Elle nous annonça que son père était décidé à la retirer de la correction.

— Je lui ai persuadé que je deviendrais ici pire que je ne suis, et il a cru que c'était possible, ajoutait-elle en éclatant de rire. Pauvre bonhomme de père, je vais le lâcher au bout de la rue.

Je lui dis que c'était mal.

— Merci, me dit-elle; il m'a promis, si je me conduisais mal, d'employer, avec son tire-pied, un procédé de correction qui n'est pas caressant du tout. Pour sortir, j'ai répondu que j'y consentais; mais je sais comment il s'en acquitte, et j'aime mieux me donner de l'air.

Le soir, elle vint me trouver dans la cour, et me dit d'un air grave:

— J'ai quelque chose à vous demander.

Je crus qu'elle allait me faire quelques plaisanteries ; je la suivis dans un coin, un peu méfiante ; elle m'arrêta, regarda si on ne l'entendait pas, et me dit :

— Je sors demain ; je n'ai pas d'effets. Vous êtes grande comme moi, voulez-vous me prêter les vôtres ? je vous les renverrai dans deux jours. Je vais aller en maison ; on m'en donnera ; je vous ferai rapporter de suite ce que vous m'aurez prêté. Seulement, ne le dites à personne, parce que cela est défendu.

Je lui fis observer que je n'avais que cela ; que, si je le lui prêtais, il fallait qu'elle me le renvoyât de suite.

Elle me fit tant de promesses, que je crus à sa sincérité, et que je consentis.

Elle partit. Quelques jours après, comme elle ne me renvoyait rien, je fis part de mes inquiétudes à mon amie.

— Sotte ! pourquoi ne m'en as-tu rien dit ? Ce sera amusant quand tu partiras.

— Quant à cela, la maison me fournira bien un sac pour m'ensevelir : je ne sortirai jamais d'ici.

— Te voilà avec tes idées noires. Tiens, on sonne la récréation ; viens en bas.

Je la suivis.

Il y avait, dans notre enclos, une porte qui était le sujet de la curiosité générale. Cette porte, qui était cintrée par le haut, était exhaussée au-dessus du sol : il fallait monter deux marches pour y arriver. Nous ne l'avions jamais vue ouverte. On cherchait toujours à voir, par une fenêtre ou par un trou, ce qui se passait à l'intérieur ; et, comme on n'avait rien découvert, chacune avait une idée. C'était l'amphithéâtre de l'infirmerie.

Il y avait des internes qui travaillaient ; mais il leur était défendu d'ouvrir de ce côté. Ils devaient entrer et sortir par une autre porte, qui donnait sur la cour de l'hôpital. Je partageais alors l'ignorance générale au sujet de cette porte mystérieuse ; mais je n'étais pas moins intriguée que les autres.

Ce jour-là, sans doute, on avait égaré la clef ; on était entré par la petite porte, et on l'avait poussée sans la fermer.

Je descendais avec Denise, qui me laissa pour aller parler à une autre. Je passai près de la porte ; je montai les deux marches, et je la poussai doucement : elle s'ouvrit ; je me penchai en avant. Tout-à-coup, je me redressai, comme poussée par un ressort. Ce que je venais de voir était affreux. Je me raidis contre le chambranle de pierre ; on eût dit que j'y étais attachée. J'avais vu, étendue

sur une table de marbre, une jeune fille, dont le ventre et la poitrine étaient ouverts par de grandes incisions ; elle n'était pas défigurée ; ses yeux étaient à demi ouverts. Le jour que fit la porte en ouvrant miroita sur sa figure. Je crus qu'elle avait bougé ; je la regardai si fixement que ma vue se brouilla. J'attachai mes deux mains au mur, derrière moi ; je restai le cou tendu, la bouche ouverte, l'œil fixe.

— Que fais-tu donc là ? me dit Denise en s'approchant.

Je fis un effort inouï pour m'arracher du mur, où il me semblait que j'étais scellée, et je me jetai dans ses bras.

Elle me fit descendre les marches en me disant :

— Es-tu folle ; si c'est comme cela que tu te distrais de tes idées noires, tu choisis bien !

Je voulus oublier ce que je venais de voir. Ce fut plus fort que moi.

— Quel sort ! me disais-je. Si jeune ! si jolie ! mourir seule ! sans qu'un parent, un ami, soit là pour rassembler vos restes ! Mon Dieu ! est-ce vous qui faites ainsi la part de chacun ?

Je passai une nuit affreuse.

Une de nous vint à mourir ; j'étais si triste que je changeais à vue d'œil.

Un jour, je me levai gaie, presque heureuse. Je dis à mon amie :

— Je ne sais ce qui va m'arriver; j'ai fait de beaux rêves.

— Tu es donc superstitieuse? fit Denise en riant.

— Tout ce que tu voudras. Mes rêves me trompent rarement.

— Voyons, conte-moi le tien. Tu as rêvé qu'on prenait Saint Lazare d'assaut et qu'on nous donnait la clef des champs.

Je ne répondis rien; j'allai m'asseoir à mon métier. Chaque fois qu'on ouvrait une porte, mon cœur battait. Une heure sonnait en même temps que la sonnette du parloir.

La femme qui écoutait le nom qu'on allait demander ne l'avait pas entendu, que je m'écriai :

— C'est moi, n'est-ce pas?

Elle se retourna et dit à haute voix :

— Céleste, au parloir.

Au lieu de courir comme les autres faisaient, je restai sur ma chaise, si tremblante, que je ne pouvais pas me lever.

— Conduisez-la, dit Mlle Bénard ; elle n'y est jamais allée.

Denise s'offrit pour m'accompagner, et, sans

attendre la réponse, elle m'entraîna vers l'escalier. Je m'arrêtai au second étage, les jambes me manquaient.

— Qu'est-ce que tu vas dire à ta mère? me demanda-t-elle en s'arrêtant aussi.

— Mais je vais lui dire tout ce qui s'est passé.

— Eh bien, si, comme tu me l'as dit, elle aime cet homme, ne le fais pas, sans savoir si elle le voit toujours. Il lui aura conté tout cela à sa manière. On pourrait t'oublier ici.

J'étais en bas. Un gardien me fit entrer et dit à ma compagne de m'attendre à la porte.

Ma mère était assise sur une chaise, au fond d'une grande salle, garnie de bancs en chêne tout autour. Les dalles étaient blanches. Il y avait un Christ au mur.

Je baissai la tête et j'attendis. J'avais perdu depuis longtemps l'habitude d'embrasser ma mère. Elle ne fit pas un pas vers moi; je n'osai pas m'approcher.

— Malheureuse! me dit-elle enfin, tu n'as pas honte de me faire venir ici.

Je relevai la tête; le ton avec lequel elle me parlait m'étonna. J'étais si sûre que c'était moi qui avais le droit de lui faire des reproches! D'abord, je ne sus que répondre; puis, sentant le sang me bouillonner au cœur, je lui dis :

— J'espère, ma chère mère, que tu sais ce qui m'y a conduite, et que tu ne viens pas me faire des reproches. Tu as mis assez de réflexion à venir ici; tu dois être faite à l'idée de m'y savoir, et, puisque te voilà, à l'idée d'y venir.

— Oh! me dit-elle, il paraît que cela n'a pas changé ton caractère. Il n'y a que trois jours que je sais que tu es ici ; c'est le temps qu'il m'a fallu pour avoir une permission.

— Qui donc maintenant reçoit tes lettres?

— Personne.

— On t'a pourtant écrit cinq fois.

— C'est faux.

— Depuis combien de temps es-tu de retour à Paris?

— Depuis un mois.

— Que t'a-t-on dit quand tu es arrivée? Tu as dû t'apercevoir que je n'étais pas là!

— On m'a dit la vérité.

— Et quelle est cette vérité?

— Que tu t'étais laissé entraîner par une femme et sauvée de la maison.

— Et qui est-ce qui t'a dit cela?

Elle ne me répondit pas.

— Comment as-tu su que j'étais ici?

— Il y a trois jours, une femme m'a arrêtée dans la rue, celle qui t'a fait prendre. Elle m'a dit

où tu étais, en me faisant je ne sais quel conte, en me disant qu'elle était venue vingt fois, qu'on n'avait pas voulu la laisser monter, qu'on lui avait dit que je n'étais pas revenue.

— As-tu demandé au marchand de vins si c'était vrai ?

— Non ; à quel propos lui aurait-on défendu ma porte?

J'hésitai un peu et je lui dis :

— Comment se porte M. Vincent?

— Bien, me dit-elle; il m'a accompagnée; il m'attend dehors.

Je regardais la porte; je pensais à ce que m'avait dit Denise en descendant : il me semblait la voir rire au travers du mur.

— As-tu adressé une pétition au préfet pour me faire sortir?

— Je n'ai pas encore eu le temps : Vincent l'écrira demain.

— Non, lui dis-je, fais-la écrire par un autre, et surtout porte-la toi-même.

— Pourquoi donc?

— Je te le dirai plus tard.

Il y avait une heure que j'étais au parloir avec ma mère ; c'est le temps qu'on a le droit de rester.

— N'oublie pas d'écrire; quand viendras-tu?

— Dans quelques jours; j'écrirai demain.

Elle m'embrassa si froidement, qu'en remontant les escaliers je me mis à pleurer, et je dis à Denise :

— Tu avais raison. je suis perdue; je ne sortirai jamais d'ici. Pauvre Thérèse! je l'accusais d'oubli. *Il* l'empêchait de voir ma mère et il gardait les lettres. Oh! cet homme me rendra méchante, haineuse; je me vengerai un jour ou l'autre.

Le temps passait lentement. Je faisais mille projets sur ce que je devais dire à ma mère.

— Si je lui dis tout, pensais-je, et qu'elle me croie, c'est bien; mais si elle ne me croit pas, elle me laissera ici. Non, il vaut mieux patienter. C'est devant lui que je dirai tout à maman. Il n'osera pas me démentir.

Huit jours se passèrent ainsi. Ma mère revint; elle me dit qu'elle avait fait la demande, mais qu'on n'avait pas répondu.

L'inquiétude me reprit. Huit jours se passèrent encore. Ma mère m'annonça enfin qu'elle avait une réponse et que dans deux ou trois jours je serais libre.

En effet, le troisième jour, on vint dans ma cellule me dire de m'habiller, que je partais à deux heures.

— Mais je n'ai rien, m'écriai-je ; on ne m'a pas rendu mes affaires. J'ai oublié d'en parler à ma mère. Aurai-je le temps d'envoyer d'ici chercher des vêtements?

— Non, me répondit la gardienne, pas d'ici, mais du dépôt où vous resterez jusqu'à demain. On vous laisse vos effets de correction, qu'on nous renverra demain par le panier.

Je fus à la cellule de Denise. Elle se mit à pleurer si fort que toute ma joie me quitta. Je l'embrassai, je lui fis toutes les promesses possibles. Elle fondait en larmes.

— Je te jure que j'irai te voir n'importe où.

Je passai mes deux dernières heures assise sur son lit. Je l'embrassai une dernière fois et je sortis.

J'étais au bout du grand corridor, que j'entendais encore ses sanglots.

Je partis comme j'étais venue, dans la même voiture : il n'y avait que mon costume de changé. Mais je ne savais pas encore l'impression terrible que le séjour à la correction devait laisser dans mon caractère, l'influence que ces quelques mois devaient avoir sur mon triste avenir.

Arrivée au dépôt, on me fit monter dans la chambre où j'avais déjà été. Il y avait foule : sept

personnes dans cette petite pièce. Je restai là trois jours sans dormir et presque sans manger.

Le quatrième jour, M. Régnier me fit demander.

— Ah ! ça, mon enfant, j'ai écrit à votre mère de venir vous chercher; comment ne vient-elle pas? Mais pourquoi donc avez-vous l'uniforme de la correction?

— Monsieur, c'est que j'ai prêté mes effets.

— Ah! et l'on a oublié de vous les rendre. Est-ce que vous avez été malade ? vous êtes bien pâle.

— Oh! monsieur, si vous saviez où l'on m'a mise. Nous sommes les unes sur les autres. Je suis avec une bande de mendiantes alsaciennes. Je n'ai pas mangé depuis mon arrivée; tout cela me dégoûte.

— Allons, je vais vous faire conduire à la pistole.

Puis, tirant sa bourse, il me donna deux francs.

— Tenez, vous mangerez avec cela; et il me regarda avec un air de pitié et de bonté que je n'oublierai jamais.

La bonté et l'humanité de M. Régnier ne le mettaient pas à l'abri des rancunes auxquelles l'exposaient ses fonctions. A Saint-Lazare, c'était à qui le chansonnerait !

Combien de fois j'ai entendu proférer contre lui des menaces de mort!

Une fois même, M. Régnier a failli être victime de la fureur d'un de ces êtres à qui toute idée de discipline est insupportable, et qui haïssent instinctivement tous ceux qui sont chargés de maintenir l'ordre dans la société.

Dans ce temps-là, les femmes arrêtées étaient conduites dans le cabinet de M. Régnier ; il prononçait en leur présence la condamnation aux punitions administratives qu'elles avaient encourues.

Une de ces femmes que j'ai essayé de dépeindre, quand je vous ai parlé de mon arrivée à la correction, lui lança à la tête un énorme presse-papier en marbre qui, heureusement, ne l'atteignit pas.

C'est même depuis ce moment que l'usage a été modifié, et que les condamnées apprennent seulement à Saint-Lazare la durée de la détention qu'elles auront à faire.

Je ne crois pas, d'après ce que j'ai vu, que M. Régnier ait prononcé dans sa vie une seule condamnation injuste. Cependant les haines, qui ne pouvaient éclater en sa présence, couvaient dans le fond de ces cœurs ulcérés. J'ai entendu dire, non pas à une femme, mais à cent :

— Oh! s'il y a une révolution, nous pendrons

Régnier. Oh! s'il y avait une émeute, nos hommes brûleraient Saint-Lazare !

Pauvre monsieur Régnier! si bon pour moi et pour tant d'autres; j'ai souvent tremblé pour ses jours.

Sur son ordre, on me conduisit à la pistole. C'était une chambre de quatre pieds carrés, avec une fenêtre garnie de barreaux, un lit de sangles, une petite table.

Tous les prisonniers ont le droit, moyennant un franc par jour, d'aller à la pistole. Beaucoup préfèrent les salles communes ; c'est moins triste que cette cellule.

La fin de la journée et la nuit me parurent un siècle.

A onze heures, on me fit appeler. J'entrai dans le cabinet de M. Régnier; ma mère y était.

— Vous allez vous en aller, mon enfant ; votre mère promet de bien veiller sur vous. Faites bien attention : ne vous laissez entraîner par aucune de ces femmes que vous avez pu rencontrer ; car si vous reveniez, vous trouveriez en moi un juge sévère. Votre mère ne pourrait plus vous avoir; je vous enverrais au couvent de Saint-Michel jusqu'à vingt et un ans. On rase la tête en entrant ; vos cheveux auraient le temps de repousser.

Je lui promis du fond de mon cœur d'être sage, et lui dis que si jamais je revenais il pouvait m'enfermer pour le reste de mes jours.

Il me fallut attendre encore une heure pour qu'on allât me chercher des effets.

Enfin les portes s'ouvrirent : j'étais libre!

VIII

LA CHUTE.

L'air me parut embaumé ; je le respirais comme une fleur enivrante qui m'engourdissait et faisait circuler dans mes veines un bien-être inconnu. « Libre ! » m'écriai-je, et je courus jusqu'au quai sans tourner la tête. Je m'arrêtai au bord du parapet ; je regardai l'eau couler. Ma pensée s'en allait avec elle ! Je fus arrachée de mon extase par ma mère, qui venait de me rejoindre, et me dit en me tirant le bras :

— Où vas-tu donc ? ce n'est pas notre chemin.

— Ah ! pardon, ma bonne mère, lui dis-je en l'embrassant à plusieurs reprises, pardon ! J'ai l'air

d'une folle, n'est-ce pas ? mais je suis si heureuse ! Ah! que c'est bon d'être libre! Vois donc la rivière! comme elle est indépendante! comme tout cela est joli! Je ne m'en étais jamais aperçue. C'est vrai qu'il faut être privé des choses pour savoir ce qu'elles valent. Oh ! que je t'aime, ma bonne mère !... Et je l'embrassai à la fâcher.

— Reste tranquille; tu vois bien que tu me chiffonnes. Je suis bien aise que tu y tiennes tant à la liberté; tu ne recommenceras pas.

Je n'étais pas à ce qu'elle me disait. Je répondais : Oui, maman.

— Nous allons rentrer : tu travailleras avec moi.

— Oui, maman.

— Ne sois pas malhonnête avec ce pauvre Vincent.

Cela me tira de ma contemplation. Je la fis recommencer.

— Oui, me dit-elle, tâche de vivre en paix avec lui, pour l'amour de moi.

— Comment pour l'amour de toi? Est-ce que tu espères le garder ?

Ce fut elle qui s'arrêta et me regarda étonnée.

— Ah ! c'est vrai, tu ne sais que ce que l'on t'a conté! je vais te dire la vérité.

Pendant ma narration, elle rougit, pâlit, pleura.

Je venais évidemment de la faire beaucoup souffrir. Elle ne me répondit rien.

Nous arrivâmes. Vincent était à cette fenêtre où je m'étais blessée. Ma mère monta d'un pied ferme ; mes jambes fléchissaient. La vue de cette maison me rappela tout, et l'air me parut étouffant. Enfin, prenant ma résolution, je montai plus hardiment.

— Qu'ai-je à craindre? me disais-je, ma mère est là. Je vais chez elle. Il ne pourra me démentir.

J'entrai, regardant Vincent en face. Je croyais le voir se troubler; pas un muscle de sa figure ne bougea.

Ma mère avait la même idée que moi ; elle se retourna de mon côté, et me dit :

— Allons, répète devant lui tout ce que tu m'as dit en chemin.

Ce fut moi qui changeai de couleur et perdis contenance. Je vis la figure de ma mère s'éclairer d'un espoir qui me fit un mal affreux. Elle doutait de moi. Cette pensée me révolta.

J'avançai, la tête haute, le regard fixe. Vincent ne donna pas un signe d'émotion. Son calme m'exaspéra.

— Êtes-vous devenu muet ! dites donc pourquoi je suis partie d'ici. Dites donc ce qui s'est passé !

Et je lui répétai tout ce que j'avais dit à ma mère.

Quand j'eus fini, ma mère lui dit. « Répondez donc! » Cela avait plutôt l'air de dire : « Démentez-la, je vous croirai. »

Vincent sentit son avantage. Il n'en fut que plus impassible.

— J'attendais qu'elle eût fini. Je n'ai pas grand' chose à dire; du reste, vous savez que votre fille me déteste. Moi, je l'ai connue enfant, et, à cause de vous, je l'aime beaucoup. Elle est rentrée toute triste ; j'ai tâché de la consoler. Je ne sais ce qu'elle s'est figuré; elle s'est sauvée. C'est un prétexte.

Je devins livide!

Je regardai ma mère. Sa figure était calme. Je serrai les dents et je sentis mon cœur trop étroit pour contenir ma colère et ma haine.

Ma mère eut sans doute peur de l'état dans lequel elle me voyait, car elle le pria de nous laisser seules.

Il prit son chapeau et passa près de moi. Ses lèvres ébauchèrent un sourire qui me mit en fureur.

— Tu le crois plutôt que moi, n'est-ce pas? Il me rit au nez. Il est bien sûr que tu le préfères; qu'il peut tout ici. Eh bien! je lui cède la place. Moi, je ne peux plus vivre ici. Tu es bien décidée à le garder, je pars.

Ma mère se mit devant la porte et me prit dans ses bras.

— Voyons, Céleste, écoute-moi.

— Non : si tu ne me promets pas de mettre cet homme à la porte.

— Eh bien, oui, je le quitterai; mais écoute-moi. Il vient d'hériter de quelques mille francs ; il me les a promis pour m'établir. Prends patience pour quelque temps; je ferai semblant de le croire. Contiens-toi. En changeant de logement, je me séparerai de lui, et nous resterons toutes les deux.

J'étais à bout de forces. Les insomnies, les émotions m'avaient épuisée. En songeant à l'avance à cette scène, je m'étais attendue à quelque chose de violent et de décidé; je m'étais dit :

— Ma mère choisira entre lui et moi.

Une minute décidera de mon sort. Je n'avais pas pressenti que cela tournerait en longueur. Le dénoûment prolongé me frappait de surprise et paralysait ma volonté. Ces idées d'intérêt et de calcul que ma mère me mettait en avant, pour différer de prendre un parti, m'affadissaient le cœur ; je ne comprenais pas alors combien ce sentiment, qu'on nomme l'amour, avait de puissance sur l'âme des femmes de son âge : ma mère avait alors quarante-sept ans. Je ne cédai pas, je cessai

de lutter. C'était tout ce que ma mère voulait.

Elle déposa ce masque de sévérité, qu'au fond du cœur elle savait bien que je ne méritais pas de voir sur son visage. Elle m'embrassa avec plus d'effusion qu'elle ne l'avait fait depuis longtemps. Je lui rendis ses caresses à contre-cœur, mais je les lui rendis.

Je me couchais avant que Vincent rentrât; je me levais quand il était parti. J'évitais toutes les occasions de le voir; car, lorsqu'elles se présentaient, c'étaient des querelles sans fin.

Le temps s'écoulait et je ne voyais aucun changement s'accomplir. Ma mère paraissait avoir oublié.

Un jour, il revint dans la journée, et me trouvant seule il osa me dire :

— Allons, viens que je t'embrasse, boudeuse. Je t'avais bien dit que ta mère ne te croirait pas. Tu as eu bien tort; mais, si tu veux, il est encore temps.

— Tenez, lui dis-je, on monte; je crois que c'est ma mère; je vais vous donner ma réponse devant elle... Ma chère mère, arrive donc pour me conseiller. Voici ce que monsieur me proposait à l'instant; que penses-tu que je doive faire?

Il me regarda, haussa les épaules et dit à ma mère :

— En vérité ta fille est folle. Elle ne sait qu'inventer pour nous brouiller.

Ma mère ne répondit rien.

— Ah! ça, lui dis-je? Était-ce pour te moquer de moi que tu m'as promis que tu allais le quitter? Crois-tu que, sans cette promesse, je serais restée ici? Voyons, parle!

Ma mère s'emporta contre moi, me disant qu'elle ne pouvait avoir confiance en moi; que du reste elle était fatiguée de tout cela; que ceux qui voulaient partir étaient libres.

Ses paroles me tombaient si lourdement sur le cœur, qu'il ne battait plus.

Je me mis à pleurer en lui disant :

— Il ne vous manquait plus que de me chasser; vous le regretterez.

Je me dirigeai vers la porte.

Vincent se mit devant moi et m'empêcha de sortir. Il me demanda pardon d'avoir été cause de tout cela; il me supplia de rester, me disant que, s'il le fallait, il partirait plutôt lui-même.

Où aurais-je été? je ne connaissais personne. Je n'avais pas une seule relation à Paris. La seule maison où j'avais travaillé m'était à jamais fermée. Je n'avais eu qu'une affection : ma mère! qu'un appui : ma mère! Cet appui et cette affection me manquant, j'étais seule.

Je rentrai dans mon cabinet. Je le vis embrasser ma mère à travers les carreaux. Mon cœur se souleva.

— Oh! si je pouvais me sauver, si j'avais seize ans! Une idée affreuse venait de me traverser l'esprit. Je la chassais; elle revenait plus forte que ma volonté, et je m'endormis en comptant mon âge à un jour près.

Je rêvai de Denise, des conseils et des indications qu'elle m'avait donnés.

Il me semblait que je prenais une voiture, que je donnais au cocher une adresse dont le souvenir, malheureusement pour moi, s'était trop bien gravé dans ma mémoire, et revenait à ma tête brûlante, dans ces heures de cauchemar et d'angoisse... Je me croyais vengée.

Je m'éveillai sous l'influence de ces songes funestes, et comme armée d'un sombre courage. Le démon du mal s'était emparé de moi; il ne devait plus lâcher sa proie.

Je comptais les jours, les heures. A chaque scène, à chaque querelle, je disais: « Bon! bon! encore deux mois, encore quinze jours, et je vous quitterai pour ne jamais vous revoir. Je deviendrai riche; je n'aurai plus besoin de vous. » Les douces impressions de ma vie, jusqu'alors innocente et simple, s'effaçaient de mon souvenir.

J'ouvrais mon imagination à des scènes bizarres, impossibles.

N'ayant encore vu de la vie que son côté le plus étroit et le plus malheureux, j'aspirais à m'élancer vers un horizon plus étendu, que je peuplais de fantômes évoqués de tout ce que j'avais vu sur les scènes des théâtres du boulevard! J'étais folle!

Soit qu'on ne comprît pas l'état de mon âme, qu'on ne crût pas à l'énergie de ma résolution, et qu'on fût heureux de se débarrasser de moi, par un motif ou par un autre, on ne combattait pas mes projets de départ.

La vie devenait insupportable pour tout le monde. J'avais tellement en horreur la faiblesse de ma mère que je ne pouvais plus la regarder. Enfin, il me vint une pensée terrible. Avant de tout quitter, je voulus faire une dernière épreuve.

—Voyons, dis-je à ma mère, je veux te convaincre. Fais semblant de passer la journée dehors; cache-toi dans ma chambre; écoute, et tu verras si je t'ai menti.

Elle hésita longtemps, mais enfin elle consentit. Nous convînmes de tout pour le lendemain.

Vincent rentra à neuf heures.

— Où est ta mère? me dit-il.

— Elle n'est pas revenue.

Il fit quelques tours dans la chambre sans me dire un mot, et il prit un livre.

Je regardai du côté du cabinet avec inquiétude, pensant que ma mère triomphait de voir l'épreuve tourner contre moi. Enfin ma haine l'emporta sur tout autre sentiment. Je m'approchai de lui.

— Vous aviez raison quand vous me disiez qu'elle ne me croirait pas. Il faut que vous lui ayez jeté un sort. Si je vous avais aimé autant qu'elle vous aime, qu'est-ce que vous seriez devenu ?

Il me regarda sans me répondre. Il me sembla voir mon rideau bouger. Je me rapprochai encore de lui.

— Vous ne me dites plus rien. Vous voyez bien que j'ai bien fait de ne pas accepter ; si j'étais partie avec vous, vous ne m'aimeriez déjà plus.

— Essayez, me dit-il... Et il attacha sur moi un regard qui me força de baisser les yeux.

— Que j'essaye quoi ?

— De me suivre, d'être ma maîtresse.

— Eh bien ! et maman ?

— Bah ! Elle est faible de caractère et mobile de cœur ; elle se consolera.

Nous entendîmes du bruit dans ma chambre. Il me regarda ; je me mis à rire sans lui répondre.

Il courut ouvrir la porte. Ma mère était tombée

au travers. Il la porta sur son lit. Elle était sans connaissance.

Alors il eut un véritable chagrin. Il l'embrassait; il lui demandait pardon.

— Oh! criait-il, je suis un misérable! Pauvre femme! je l'ai tuée! Mon Dieu! pardonnez-moi! Jeanne, mon amie, reviens à toi. Je n'étais pas digne de ton affection. Chasse-moi; voilà tout ce que je mérite.

Ma mère ouvrit les yeux, regarda autour d'elle et fondit en larmes. Je n'osais m'approcher.

— Sortez, nous dit-elle, allez-vous-en tous les deux : je veux être seule.

Vincent seul obéit à cette injonction.

— Où veux-tu donc que j'aille? dis-je à ma mère. Et je m'assis.

Elle se cacha la figure et parut ne plus s'occuper de moi.

Mon cœur sautait de joie dans ma poitrine. Il me semblait que j'avais reconquis ma véritable place dans la maison.

Une fois débarrassée de Vincent, j'étais bien certaine de regagner en peu de temps tout ce que j'avais perdu dans le cœur de ma mère. Mais si je connaissais ma mère, je ne connaissais pas encore Vincent. Non seulement il ne partit pas, mais je

suis sûre qu'il n'éprouva pas la moindre hésitation.

Il y a des êtres dont on ne peut pas se défaire ; celui-là était du nombre. Si cet homme n'eût pas été un libertin effréné, il eût été certainement l'être le meilleur et le plus doux qu'il soit possible de rencontrer. C'était un chef-d'œuvre de résignation et de patience. Il employait toutes les qualités de sa nature souple, facile et caressante à se tirer des mauvais pas où ses vices le faisaient tomber.

Ma mère garda le lit huit jours, avec des intervalles de fièvre, de délire et d'abattement.

Il la soigna, pendant tout ce temps, avec une tendresse passionnée. Pour l'éloigner de son lit, il m'aurait fallu lui faire une scène, provoquer un scandale. J'en aurais bien eu la hardiesse, car il ne me faisait pas peur ; mais, dans l'état où était ma mère, cette scène l'aurait tuée. Il sentit que ce courage-là me manquerait, et il en abusa.

Ma mère lui disait de s'en aller ; elle lui faisait les reproches les plus amers. Tout cela glissait sur lui. Personne ne fut jamais moins susceptible. Il conjurait ma mère de lui pardonner ; il se mettait à genoux devant elle, lui faisant, pour l'avenir, les plus beaux serments du monde, et rejetant sa faute sur les fumées de l'ivresse, sur un instant de

folie. Il allait jusqu'à me supplier d'intercéder pour lui.

Quand il le fit, je le reçus comme il le méritait; mais je m'aperçus avec terreur qu'il gagnait du terrain, et qu'une fois encore il arriverait à son but.

Ma mère s'adoucissait... pour lui. Elle changeait à vue d'œil; elle devait souffrir beaucoup, et je lui en voulais de souffrir pour lui.

Tout d'abord, il avait demandé du temps pour arranger ses affaires, mais il traînait les choses en longueur, et ma mère ne le pressait plus. Toute espérance était perdue. Il l'emportait définitivement sur moi.

Je comptai... J'avais seize ans moins un mois!...

On parla de me marier à un ouvrier, pour se débarrasser de moi. Je refusai; l'homme dont on me parlait me déplaisait. Les ouvriers me faisaient peur. J'avais toujours présentes à la mémoire les scènes de l'insurrection de Lyon. Je n'avais pas assez de jugement pour établir des différences. Pour moi, qui disait : ouvrier, disait : insurgé; erreur ridicule et dont je n'ai été convaincue que longtemps après. Je refusai, et ce n'est pas là ce que je regrette; il me semble que je faisais bien en n'acceptant pas de me marier avec un honnête homme que j'aurais trompé ou rendu malheureux.

On me fit mauvaise mine. Vincent en était venu à désirer, et sans en avoir l'air, à presser mon départ. Tout lien affectueux entre ma mère et moi se rompit. Un mois encore s'écoula. J'avais seize ans!... et ma résolution était prise.

Je touche à une circonstance épouvantable et à un jour affreux de ma vie. Mon sort s'est décidé en quelques heures par un coup de désespoir. Il y a eu, dans mon existence, une journée bien horrible. Le matin, j'étais pure; le soir, j'étais perdue.

Bien des femmes sont tombées dans cet abîme; j'ai l'orgueil de croire qu'aucune n'en a mieux et plus vite sondé la profondeur.

Le lendemain du jour dont je parle, j'ai compris que j'étais morte, morte sans retour au monde, dans lequel j'avais vécu jusqu'alors.

J'aurais donné la moitié de ma vie pour racheter le pas que j'avais fait, mais il y a des échelles qu'on ne remonte plus... J'ai accepté ma position de réprouvée et dit adieu au bonheur. Si c'est une expiation de sentir sa déchéance, je puis dire que, pour moi, l'expiation a été complète. Je n'ai pas plus marchandé avec l'opinion que l'opinion ne marchande, en général, avec les femmes tombées où j'étais tombée.

Cela ne veut pas dire que je n'aie pas gardé

d'orgueil vis-à-vis des autres damnés et damnées. Si je disais cela, je recevrais, je crois, beaucoup de démentis.

Mais il n'est pas possible d'être plus humble que je ne l'ai été et que je ne le suis encore devant le caractère sacré des vertus que je n'ai pas eu la force de pratiquer.

J'ai toujours aimé, bien que je n'aie point reçu ce qu'on appelle d'éducation première, à me rendre compte de mes pensées.

J'ai tenu, pour moi-même, une espèce de journal de ma vie; c'est-à-dire que, sous l'impression des émotions ou pénibles ou douces que j'ai traversées, je laissais tomber sur le papier la trace écrite de ce que j'avais éprouvé; fragments sans suite, presque aussi souvent détruits que créés; mais jamais, jusqu'à ces derniers temps, je n'avais songé qu'Il pût y avoir un intérêt quelconque dans le récit d'une existence comme la mienne.

Deux sentiments que je ne connaissais pas ont été bien doux à mon cœur. Le premier, c'est que je pouvais plaire autrement qu'en charmant les sens, qu'en un mot on pouvait causer avec moi sans me regarder. J'avais toujours cru que la beauté d'une courtisane était tout; que personne ne s'avisait de faire attention à son esprit. La se-

conde idée, dont la révélation m'a été également précieuse, c'est que mon sort, qui me semblait, avec raison, si peu digne d'intérêt par lui-même et pour lui-même, en acquerrait peut-être un peu davantage en face des événements qui venaient m'accabler sans relâche. C'est ce qui m'a donné le courage d'écrire le récit de ma vie.

Mais, arrivée au point où j'en suis, je m'aperçois que, s'il est des souvenirs affreux, il est, par cela même, des confessions bien difficiles à faire.

Je voudrais bien ne pas écrire cette page de ma vie, si une confession comme la mienne pouvait avoir des réticences.

Je ne sais quelle publicité est réservée à ces pages, mais, n'eussent-elles qu'un seul lecteur, je ne veux pas qu'il puisse m'accuser d'avoir dissimulé une seule des hontes de ma vie.

Le sentiment qui me guidera dans ce récit est bien supérieur aux divers mobiles qui ont inspiré ma conduite. Je n'ai jamais eu de goût pour les livres obscènes; j'ai fait le mal en admirant le bien; j'ai vécu dans le vice en adorant la vertu, et je vais essayer de raconter, le plus chastement possible, la vie la moins chaste du monde.

Je quittai la maison en me promettant de ne pas revenir, si je rencontrais Denise où j'allais la chercher.

Les moindres détails de ce départ sont présents à ma pensée comme si j'y étais encore.

En descendant l'escalier, je touchai ma poche pour m'assurer que ma fortune — cinq francs — y était bien encore.

Il tombait une pluie fine. J'avais mis mes plus beaux atours, et, pour épargner mon bonnet, je pris un petit fiacre. Je donnai l'adresse au cocher, exactement comme dans mon rêve. En entendant le nom de la rue et le numéro, il resta tout ébahi, sans fermer la portière.

— Est-ce que vous ne savez pas où cela est? lui demandai-je inquiète...

— Si, si, me répondit-il en riant. Et il monta sur son siége.

Le trajet me parut long. Nous arrivâmes devant une belle maison ; le cocher me fit descendre ; j'hésitai avant d'entrer.

— Est-ce bien là que vous allez? me demanda-t-il.

— Je pense que oui, lui répondis-je honteuse. Si vous voulez m'attendre cinq minutes, vous me ferez plaisir.

Il me fit signe que oui, et il s'assit sur son marchepied qui était resté ouvert. Ayant dépassé la porte cochère, je trouvai une barrière grillée, je

l'ouvris. Une sonnette s'agita. Ce bruit, auquel je ne m'attendais pas, me fit peur.

Il y avait au fond de la cour d'énormes cuisines. J'allais ressortir, car je devais m'être trompée; Denise ne pouvait demeurer dans une aussi belle maison; mais, au moment où j'ouvrais la porte, une voix me dit :

— Qui demandez-vous ?

J'étais embarrassée et je répondis en balbutiant :

— Pardon, madame, je crois m'être trompée... Je demande Mlle Denise; savez-vous si elle demeure ici?

— Je n'en sais rien, je ne connais pas les femmes. Je ne monte jamais; je snis cuisinière. Puis elle appela dans la cour. Fanny!... Attendez, me dit-elle, la femme de chambre va descendre.

Je suis assez loin de ce temps pour qu'on me pardonne un aveu, qui, d'ailleurs, a un rapport avec le triste récit que la vérité me force à faire. J'étais jolie, et, dans le lieu infâme où j'avais mis le pied, la beauté est le plus dangereux des passeports.

Mlle Fanny parut. Je dois dire qu'elle avait l'air personnellement très-désagréable. Cependant, après m'avoir regardée, elle me parla du ton le plus doux et le plus caressant.

— Qui demandez-vous ? ma fille, me dit-elle,

en se mettant en face de moi pour mieux me voir.

— Je demande Mlle Denise.

— Je ne connais pas ce nom-là! La personne que vous me demandez doit en avoir un autre. Au surplus, attendez là un instant, me dit-elle en me montrant le péristyle qui était au bas de l'escalier; je vais vous faire parler à Madame.

J'entrai. Au bout d'un instant, j'entendis qu'on parlait de moi à l'entresol.

— Est-elle agréable?

— Mieux que cela.

— Fais-la monter.

Mlle Fanny vint me chercher et me fit entrer dans une jolie petite chambre qui me parut magnifique.

Une grande et grosse femme entra en même temps que moi, mais par une autre porte. Elle avait dû être remarquablement belle. Ses cheveux étaient gris; ses bandeaux, retenus par une ferronnière garnie de diamants et de rubis; ses mains, étincelantes de bagues d'un grand prix, s'appuyaient à chaque meuble, car son embonpoint l'empêchait de marcher facilement. Elle était couverte de soie et de dentelles, et mise avec tant d'art, qu'à tout prendre cette masse n'avait rien de difforme.

Elle me demanda le nom de famille de la personne que j'appelais Denise... je le lui dis.

— Oui, elle est ici ; mais que lui voulez-vous ?

— Madame, je voudrais la voir, l'embrasser.

— A la bonne heure ; je craignais que vous ne vinssiez pour tâcher de l'emmener. C'est que je ne veux pas qu'on entraîne mes pensionnaires. C'est dans leur intérêt ; je n'aime pas les coureuses.

Elle sonna ; Fanny parut.

— C'est bien celle que nous pensions, que mademoiselle désire voir. Dites-lui qu'on la demande, elle peut descendre comme elle est : c'est une de ses amies.

Puis, se retournant de mon côté, elle m'examina avec attention. Il paraît que le résultat de cet examen la satisfit, car elle me demanda si je voulais me placer. Elle me dit qu'il lui manquait du monde, et qu'elle me garderait avec plaisir, si cela me convenait. Elle s'informa de mon âge, et voulut savoir où j'avais été jusqu'alors.

Je lui répondis que j'avais à peine seize ans, que j'avais toujours demeuré chez ma mère, mais que j'étais décidée à sortir de chez elle.

— Vous n'êtes donc pas inscrite ? me dit-elle étonnée.

— Non, madame.

— Oh! mais alors vous ne pouvez pas rester ici ; dépêchez-vous de partir. Et elle sortit.

J'étais si résolue dans ma funeste détermination, que je me sentis toute désappointée.

Denise venait d'entrer. Elle se jeta dans mes bras.

— Je savais bien que c'était toi; je t'avais devinée! Ma petite chérie, que je suis heureuse de te voir!... Et elle m'embrassait mille fois.

Quant à moi, je ne pouvais lui dire un mot, tant j'étais surprise de son costume.

Elle avait une robe de chambre en satin rose, garnie de cygne; un jupon couvert de broderies; une chemise si transparente, que je voyais sa poitrine au travers. Ses cheveux avaient été frisés la veille et tombaient en désordre sur son cou. Son pied, que je n'avais jamais remarqué, me parut charmant dans sa pantoufle brodée d'or.

— Tu es étonnée de mon luxe, me dit-elle; reste ici avec moi, tu en auras autant. Je suis heureuse comme une reine.

— Ce n'est pas précisément cela qui me tourmente, dis-je à Denise, dont la coquetterie naïvement vaniteuse me semblait assez ridicule; seulement, je suis si malheureuse à la maison, que je voudrais bien rester ici avec toi. J'étais même venue pour cela; mais il paraît que l'on ne me

trouve pas assez jolie. Cette dame qui vient de sortir a pris un prétexte pour me faire entendre que je devais partir bien vite.

— Que tu es sotte, ma chère enfant! Tu ne vois pas que c'est une frime!... Madame n'est pas si bête que de te laisser aller. Elle vient de me dire, en te quittant, que tu étais charmante, et de t'engager à rester. Je vais lui dire que tu veux bien; on va te cacher dans ma chambre jusqu'à ce qu'il soit temps d'aller là-bas.

Denise avait raison, et malheureusement pour moi mes craintes n'étaient pas fondées.

Autant il est difficile à une jeune fille, dans la position où j'étais, de se créer une existence honorable par le travail, autant il lui est aisé de glisser sur la pente du mal.

Les esprits élevés, les cœurs généreux qui ont protesté au nom de l'humanité contre la traite des noirs, devraient bien s'occuper un peu de la traite des blanches.

En mettant le pied sur le seuil de cette maison funeste, je ne devais rencontrer que trop de passions complices de mon égarement.

Denise, qui était sortie, revint au bout de quelques secondes ; elle me fit monter quatre étages et m'introduisit dans une chambre à deux lits, meublée simplement.

Dans cette chambre, il y avait deux femmes en train de jouer aux cartes. Une autre lisait dans un fauteuil.

Denise me présenta gravement.

— Mesdames, dit-elle, voici mon amie de la correction dont je vous ai parlé plusieurs fois; elle vient avec nous.

On me fit un accueil glacial. On me regarda du haut en bas. Ces femmes sont assez malheureuses pour avoir besoin de consolation.

On pourrait croire qu'unies par le malheur et par la honte, elles ont les unes pour les autres cette affection qu'elles ne peuvent plus demander ni à la famille, ni au monde; il n'en est rien. Dans ces asiles ouverts au suicide moral, on trouve les mêmes passions que dans la vie, plus ardentes peut-être, parce qu'elles sont développées par la solitude et par l'oisiveté.

Mes nouvelles compagnes se mirent à chuchoter tout bas. Je n'entendais pas ce qu'elles disaient, mais je n'eus pas de peine à deviner qu'elles étaient activement occupées à me critiquer. Je ne leur en voulus pas trop. Elles me semblaient bien belles, une surtout qui se nommait L... Celle qui lui faisait face était moins jolie, mais ses mains étaient des chefs-d'œuvre de la nature.

Denise me quitta au bout de quelques instants.

pour retourner se mettre en conférence avec la maîtresse de la maison.

Dans son brutal enthousiasme pour l'odieux genre de vie qu'elle avait adopté et auquel elle travaillait à m'initier, elle ne se donnait aucun repos qu'elle n'eût levé les difficultés qui s'opposaient encore à mon admission dans la maison.

Il paraît que ces difficultés étaient grandes, plus grandes que je n'aurais pu me l'imaginer, avant de sonder la profondeur de l'abîme où je me laissai entraîner.

J'ai fait jusqu'à présent, et je compte faire dans la suite de ce récit, assez bon marché de mon caractère et de ma personne, pour avoir le droit de dire le bien comme le mal. Je n'excuse pas mon action, je la raconte.

En interrogeant, après douze années, le souvenir attaché à cette démarche, qui m'a perdue, et qu'on devait me faire payer si cher, je puis me rendre ce témoignage, que l'idée même de la dépravation était étrangère à la résolution que j'avais prise ; ce que je démêle de plus distinct au milieu des sentiments confus qui m'agitaient alors, à côté de ma jalousie pour ma mère et de ma haine pour Vincent, c'est un besoin impérieux de savoir comment vivait ce beau monde envié et rêvé par les pauvres. Je me suis damnée

par orgueil. Mon corps était plus pur que mon âme, et je suis tombée.

Le sacrifice de la pudeur d'une jeune fille, qui se confond pour la femme honnête avec le bonheur de sa vie et les saintes joies de la maternité, ne me rappelle à moi qu'un souvenir odieux.

Denise était triomphante. Aucun obstacle ne devait plus s'opposer à notre réunion. Quant à moi, j'étais la créature la plus malheureuse qu'on pût imaginer.

Les deux jours que je passai cachée dans cette maison furent pour moi deux jours d'affreux supplice.

La fièvre qui m'avait soutenue s'était subitement affaissée, et n'avait laissé dans mon cœur que le remords, le découragement, un immense dégoût de moi-même et de la vie que j'avais embrassée. Si j'avais eu encore un peu d'exaltation, avec mon désespoir, il est certain que je me serais tuée.

Je me suis donné de cela plus tard à moi-même une preuve convaincante, mais le ressort de mon âme était brisé.

Si j'avais pu effacer de mon existence un affreux moment, j'aurais fui cette maison maudite, mais je me sentais tellement perdue, si bas

tombée, que je n'avais plus d'intérêt pour moi-même, ce qui est, soyez-en sûr, le comble de la douleur humaine.

Moralement, je n'étais plus qu'un cadavre. Des volontés étrangères disposaient de moi, comme elles eussent fait d'un automate.

On m'annonça que je devais aller à la préfecture de police pour régulariser ma position. Cette nouvelle me réveilla un peu de ma torpeur.

J'allais nécessairement me trouver en face de ma mère, et je tremblais à la pensée de cette entrevue. Cependant, contre ma mère, j'avais une force dans ce qui me restait de conscience : c'était le sentiment profond, que sans l'abandon où elle m'avait laissée, sans la jalousie qu'elle m'avait mise au cœur, je n'aurais jamais pris un parti si désespéré. Je tremblais donc encore plus à la pensée de me présenter devant M. Régnier.

— Allons, me dit Denise, ne vas-tu pas trembler maintenant ? Si tu as l'air de faiblir, il te renverra à la correction ; si tu es bien décidée, il ne fera pas de difficultés. On ne peut t'empêcher de faire ce que tu veux, si ta mère y consent ; ce qu'elle fera pour se débarrasser de toi.

Mlle Fanny fit avancer une voiture. J'avais fait prévenir ma mère de se trouver rue de Jérusalem, à midi. La première personne que je vis ce fut elle.

Je la remerciai d'être venue ; je lui dis que mon parti était pris, que toute objection était inutile.

— Je sais bien que tu me préfères Vincent, que tu ne le quitterais qu'avec douleur ; quand même tu le quitterais, d'ailleurs, tu ne pourrais plus me garder ; pour éviter tout retour, j'ai jeté ma robe blanche aux orties. Pudeur, conscience, douleur, j'ai tout étouffé ! il n'y a plus rien à faire pour moi. Personne au monde ne m'aimait plus; je suis morte pour les honnêtes gens. Ne pleure pas ; ce n'est pas de ta faute. Tu es faible ; tu as été si malheureuse, que personne ne te blâmera. Laisse ma destinée s'accomplir. L'ambition est entrée dans mon cœur ; je deviendrai riche. Et puis, vois-tu, j'ai pris ma classe en dégoût ; je n'aurais jamais pu être la femme d'un ouvrier. Ce que tu as enduré de misère et de privations, ce que j'ai vu moi-même me fait peur; malgré moi, mon imagination s'envole vers ce monde brillant, que j'aime mieux approcher, fût-ce en esclave, plutôt que de régner sur mes pareilles!

Le mal a son orgueil comme le bien. Triste orgueil ! Je m'exaltais en parlant, et je sentais de nouveau la fièvre me monter au cerveau.

— Folle ! me dit ma mère, qui donc t'a ainsi monté la tête ? C'est la misère et l'infamie que tu

veux me faire accepter pour toi! Oui, j'ai eu des torts, j'en conviens; mais tout peut se réparer. Renonce à ton projet; viens avec moi : je te jure de tout rompre.

— Non, lui dis-je; il est trop tard.

Elle connaissait mon caractère, et n'insista plus.

On me fit entrer dans le cabinet où j'avais déjà paru.

— Comment, c'est vous!... me dit M. Régnier surpris. Que voulez-vous donc?

— Je veux me faire inscrire de suite.

— Vous faire inscrire! dit-il en se levant; et vous avez cru que j'y consentirais? Je vais vous envoyer à la correction.

— Comme vous voudrez, monsieur; en sortant, je reviendrai pour que vous m'inscriviez.

Il me regarda de côté, et me dit :

— Et votre mère consent?

— Oui, monsieur.

— Est-elle ici?

— Oui, monsieur.

Il sonna, et, sans se retourner, il dit au garçon :

— Conduisez cette fille à la toise.

On prit mon signalement, ma taille.

J'étais inscrite sur ce livre infernal d'où rien ne vous efface, pas même la mort!

Je sortis, inondée d'une sueur froide ; mes mains étaient glacées.

Denise, qui m'attendait en voiture, me réchauffa de son mieux.

— Qu'as-tu donc ? me dit-elle ; comme tu es pâle !

— Je ne sais, lui dis-je, mais il me semble que je payerai bien cher cette journée...

Ma mère m'attendait au passage.

— Malheureuse ! me dit-elle en fondant en larmes ; c'est toi qui l'auras voulu. Que Dieu nous pardonne !

Et elle partit, sans même me donner la main. Un instant, toute ma tendresse me reprit ; je voulais descendre et courir après elle.

Denise me retint.

— A quoi penses-tu ? Ne veux-tu pas retourner chez toi, pour te trouver de nouveau entre ta mère et Vincent ? Tu la rendrais malheureuse, et toi aussi. Laisse-la donc aller !...

Ce nom de Vincent me mettait toujours en rage. Mon cœur se tut.

Nous rentrâmes. La grosse femme nous attendait.

On me fit entrer dans un joli salon, au premier, et on me commanda un trousseau complet.

On ne me faisait pas grâce d'une minute. Le

lendemain soir, je descendis dans une toilette éblouissante. On m'avait apporté une robe de velours épinglé blanc, des bas de soie, des souliers de satin, et une parure de corail.

Denise ne se sentait pas d'aise. Elle regardait d'un air de triomphe nos compagnes, dont la bienveillance était loin de s'accroître en proportion des progrès de mon élégance improvisée.

La grosse dame paraissait très-satisfaite de sa nouvelle pensionnaire, et me présenta à sa sœur, que, dans la maison, à cause de ce lien de parenté, on appelait ma Tante.

C'était une grande femme maigre, avec des cheveux blancs et des yeux noirs. Elle prit ses lunettes pour mieux m'examiner.

Il faut avoir vécu comme moi dans ces enfers pour savoir ce que la société, au milieu d'un siècle, à bon droit, fier de sa civilisation, est obligée de permettre.

On a peine à comprendre que des créatures humaines puissent s'acclimater dans ces infâmes prisons. L'explication de ce fait est pourtant bien simple. La plupart de ces femmes sont stupides; pour peu qu'on ait d'intelligence, on y meurt ou on en sort. Je n'y étais pas depuis huit jours, que je n'avais qu'une pensée: en sortir.

Il venait dans cette maison des personnes si

distinguées et si riches, que, bercée par les histoires de Denise, je m'imaginais que j'allais trouver tout de suite quelqu'un qui m'aiderait à sortir de là. Mais cela n'était pas aussi facile que je l'avais cru.

Le temps s'écoulait, et ce protecteur inconnu ne se présentait pas. Chaque jour, au contraire, la chaîne qui m'attachait au lieu de mon supplice devenait plus lourde.

Le grand moyen de gouvernement des femmes qui dirigent ces sortes de maisons, est le poids de la dette sous laquelle elles écrasent leurs malheureuses victimes. Il n'en est pas un, de ces Shylocks en jupons, qu'on ne puisse définir ainsi : le spectre de l'usure déguisé en femme. On comptait chaque semaine ; je devais déjà onze cents francs.

J'étais si triste, qu'on craignit de me voir tomber sérieusement malade, et que Madame me permit de sortir avec Denise.

Nous allâmes à la Chaumière.

Nous étions si bien mises, que tout le monde nous regardait sans savoir qui nous étions.

Plusieurs jeunes gens vinrent parler à ma compagne. L'un d'eux parut m'accorder une attention particulière. Toutes les fois que je me tournais vers lui, je voyais ses grands yeux noirs et doux

fixés sur les miens. Je ne sais si ce fut par reconnaissance, mais il me sembla avoir une charmante figure.

— Quel est donc ce jeune homme? demandai-je à Denise.

— Adolphe? dit-elle en se retournant.

— Je ne sais pas s'il s'appelle Adolphe, mais c'est celui qui t'a parlé le dernier. Il a une bien jolie tête ; c'est dommage qu'il ne soit pas plus grand : cela lui ôte de la distinction.

— C'est vrai, mais c'est un charmant garçon. Il étudie la médecine. Son père était un chirurgien célèbre du temps de l'Empire, qui, ayant une nombreuse clientèle, a fait une grande fortune. Il avait placé cette fortune dans des entreprises lorsqu'il vint à mourir subitement. Les entrepreneurs firent faillite. Sa veuve et son fils se trouvèrent ruinés, sauf quelques milliers de francs, qui leur restaient. Adolphe se mit à étudier; mais il n'a pas eu de chance. Il s'est fait une piqûre en faisant l'autopsie d'un cadavre; il a manqué d'en mourir, et il est resté neuf mois le bras en écharpe. Tu vois comme il est encore pâle. Il paraît que c'est très-dangereux ces coupures-là.

— Comment sais-tu tout cela?

— Il est intimement lié avec un jeune homme que je connais. Ne va rien dire s'ils viennent en-

core nous parler. Adolphe surtout ne peut souffrir les femmes dans notre position.

Nous avions fait le tour de la moitié du jardin ; les jeunes gens vinrent de nouveau à notre rencontre. M. Adolphe causa quelques instants avec Denise, et nous demanda la permission de venir nous voir.

Denise me serra le bras en riant, et se chargea de la réponse. Elle lui dit que cela était impossible ; que j'étais encore plus tenue qu'elle ; mais que, la première fois qu'elle irait voir son ami, elle m'amènerait.

Quand nous rentrâmes, il me sembla que je détestais encore plus ma servitude qu'avant de sortir, car cela ne nous était permis qu'une fois par mois.

Je comprends très-bien tout le mépris que les hommes ont pour ces créatures. Mais je le comprends surtout de la part de ceux qui, renfermés dans les saintes joies de la famille, ne les ont jamais hantées. Quant aux débauchés, qui passent leur vie à jouer et à courir les tripots, il me semble qu'ils pourraient avoir plus d'indulgence pour les tristes compagnes de leurs honteux plaisirs. C'est précisément le contraire qui a lieu. Les plus corrompus sont les plus insolents, et nul cœur honnête ne pourra savoir ce qu'il faut d'humilité

à une courtisane, pour accepter sans mourir ou sans se venger les injures qu'elle reçoit. Je n'avais pas la vocation.

Ma chute n'avait pu ni changer mon caractère, ni dompter mon orgueil. Je continuais d'avoir une très-mauvaise tête et un orgueil effréné. Pendant mon séjour dans la maison où j'étais, j'eus l'occasion d'exercer ces dispositions belliqueuses à l'encontre d'un homme dont la gloire, bien qu'elle soit belle, suffit à peine à faire oublier les mœurs.

Il va sans dire que je ne le nommerai pas; mais, si quelques personnes le reconnaissent, j'aurai la conscience bien tranquille; ce sera de sa faute plus que de la mienne. Je n'éprouve aucun embarras à parler de mes relations avec lui; car, ainsi qu'on va le voir, l'histoire de nos amours n'est pas un échange de tendresses vénales, mais une suite rapide de violences, de querelles et de mauvais tours.

La première fois que je le vis, c'était, je crois, le lendemain du jour où nous avions été à la Chaumière, et j'étais d'assez mauvaise humeur; il me fit une impression que j'aurais peine à rendre.

On me demanda. Je suivis Fanny dans le petit salon.

Il y avait un homme assis près de la cheminée et qui me tournait le dos. Il ne prit pas la peine de me regarder. Ses cheveux étaient blonds; il était mince et me parut d'une taille ordinaire. Je m'avançai un peu. Ses mains étaient blanches et maigres; il battait la mesure avec ses doigts sur son genou.

Je me plaçai en face de lui; il leva les yeux sur moi: c'était un spectre plutôt qu'un homme. Je contemplais cette ruine prématurée; car il paraissait à peine avoir trente ans, malgré les rides qui sillonnaient son visage.

— D'où viens-tu donc? me dit-il, comme s'il sortait d'un rêve; je ne te connais pas.

Je ne répondis rien; il se mit à jurer.

— Répondras-tu, quand je te fais l'honneur de te parler?

Je devins rouge et je lui dis :

— Est-ce que je vous demande qui vous êtes et d'où vous sortez? Ai-je besoin d'un état de services pour me présenter devant vous? Je vous préviens que je n'en ai pas.

Il continua à me regarder avec son air hébété.

Je me dirigeai du côté de la porte.

— Reste là, me dit-il, je le veux.

Je n'en entendis pas davantage et je sortis.

Je courus raconter à la grosse femme ce qui venait de se passer. Elle haussa les épaules et me dit que j'avais eu tort; que ce monsieur était son meilleur ami ; qu'elle voulait qu'on le traitât bien; qu'il venait quelquefois passer huit jours de suite chez elle; que d'ailleurs il se recommandait de lui-même, et que c'était un des plus grands littérateurs du siècle.

— Cet homme-là ! fis-je étonnée.

— Cet homme-là.

— Eh bien! alors, je lui conseille d'écrire moins bien et de parler mieux.

Denise était là; elle se pencha à mon oreille, et me dit tout bas :

— Elle en est entichée, parce qu'il a beaucoup d'argent, mais c'est un vilain homme, brutal, malhonnête et toujours ivre. Je plains celles qui ont le malheur de lui plaire.

Un violent coup de sonnette fit trembler la maison.

C'était mon ennemi qui se fâchait de ce que je l'avais laissé seul.

— N'y retourne pas, me dit Denise.

— Au contraire, lui répondis-je en regardant la grosse femme ironiquement; je ne suis pas fâchée de voir de près un grand génie. Il y a

toujours à gagner dans la société des gens d'esprit.

Je rentrai dans le petit salon.

— Ah! te voilà revenue, me dit-il. Dans cette maison, tout le monde m'obéit ; tu feras comme les autres.

— Peut-être.

— Il n'y a pas de peut-être, et, pour commencer, je veux que tu boives avec moi.

Il sonna ; Fanny accourut.

— A boire! dit-il.

Elle revint avec trois bouteilles et deux verres.

— Voyons, que veux-tu ? veux-tu du rhum, de l'eau-de-vie ou de l'absinthe?

— Je vous remercie ; je n'aime que l'eau rougie, et, dans ce moment, je n'ai point soif.

— Qu'est-ce que cela me fait ? je veux que tu boives.

— Non, lui répondis-je, résolûment.

Il jura comme un templier, et ayant rempli son verre d'absinthe il l'avala d'un trait :

— A toi, maintenant, bois ou je te bats.

Il remplit deux verres et m'en apporta un, tout en chancelant. Je le regardai s'avancer vers moi, un peu effrayée de sa menace, mais bien décidée à ne pas céder.

Je pris tranquillement le verre qu'il m'offrait et je jetai le contenu dans la cheminée.

— Oh! dit-il en me prenant la main et en me faisant tourner sur moi-même, mais sans me faire de mal ; tu es désobéissante, tant mieux. J'aime autant cela...

Il prit quelques louis dans une de ses mains, un verre plein dans l'autre :

— Bois, me répéta-t-il, et je te les donnerai.

— Je ne boirai pas.

— Oh! dit-il en riant, et en se courbant un peu sur lui-même, quel beau caractère! inaccessible à la peur comme à l'intérêt! C'est égal, tu me plais comme cela. Viens t'asseoir avec moi sur ce canapé et conte-moi ton histoire.

Je m'assis sans rien répondre.

— Tu as été, n'est-il pas vrai, malheureuse et persécutée? Je parie que, comme tes compagnes, tu es au moins la fille d'un général. Sois franche, mon caractère te plaît-il?...

— Il me déplaît affreusement.

— Eh bien, tu n'es pas comme les autres. Elles sont toutes folles de moi, ou elles le disent du moins. Mais que veux-tu? on n'est pas maître de ses sympathies. Je ne peux pas les souffrir, tandis que, toi, tu me sembles originale et tu me plais.

Prends cet or! Tu ne l'as pas gagné; je te le donne. Laisse-moi ; va-t-en!

Je me hâtai de profiter de la permission. En sortant, je le regardai et je le vis qui se versait un verre d'eau-de-vie.

Denise m'attendait à la porte.

— J'avais peur pour toi, me dit-elle. Il paraît que, quand on le contrarie, il frappe, et j'étais venue, au besoin, pour te porter secours.

Je la remerciai en souriant. Dans ce moment, je ne tenais guère à la vie, et s'il m'avait frappée, pour le plaisir de me torturer, de m'humilier, je crois qu'il aurait couru plus de danger que moi.

Je l'avais tant rebuté qu'il ne pouvait plus se passer de moi. Il venait me voir deux ou trois fois par jour. Il avait comme des moments de folie, où il me disait des choses infâmes sans motif. Cela m'exaspérait. Je déclarai que je ne voulais plus descendre près de lui. On me fit sentir brutalement que je ne m'appartenais pas. Je commençais à prendre la grosse femme en horreur. Je descendis la tête montée, et sans attendre qu'il m'adressât la parole :

— Que me voulez-vous encore? Pourquoi tenez-vous à me voir? Votre vue ne m'inspire que du dégoût. Si c'est dans vos nuits d'orgie que vous faites ces belles choses que j'ai lues ce matin, je

vous plains, car le lendemain vous ne devez plus reconnaître l'auteur, et c'est dommage. Il vous sied bien de mépriser les femmes et de vous faire leur détracteur! Vous êtes moins qu'un débauché ; vous n'êtes qu'un ivrogne. Si vous avez à vous plaindre d'une femme, ce n'est pas une raison pour détester les autres. Vous avez peut-être raison de nous mépriser, mais alors laissez-nous tranquilles.

J'étais un peu inquiète de l'effet de cette fougueuse harangue, dont il avait écouté le commencement en me regardant avec des yeux effarés ; mais j'eus bientôt lieu de me rassurer, car, lorsque j'eus fini, je m'aperçus qu'il s'était endormi sur son fauteuil... Je sortis sur la pointe du pied.

Il paraît qu'il ne m'avait pas gardé rancune, car, le lendemain, il vint demander la permission de m'emmener dîner avec lui. Madame se hâta de dire oui sans me consulter.

Je cherchai à me rassurer en pensant qu'il gardait ses excentricités grossières pour l'intérieur de la maison, mais qu'au-dehors il se respectait davantage. Il vint me chercher à six heures et me conduisit au *Rocher de Cancale.*

J'étais vêtue très-simplement, avec une robe et un chapeau que je mettais pour la première fois. Ma toilette me plaisait; je me sentais un peu

moins triste, peut-être parce que, pour la seconde fois, j'étais sortie de cette odieuse maison.

Dans les premiers moments, je n'eus pas trop à me plaindre de lui, sauf quelques plaisanteries de mauvais goût, peu généreuses dans tous les cas, que je réprimai de mon mieux.

Le garçon qui nous servait apporta une bouteille d'eau de seltz.

On pourrait donner à deviner en mille l'idée folle qui passa par la tête de l'homme singulier qui m'avait choisie comme victime de ses caprices. Il prit le syphon d'eau de seltz comme s'il voulait se verser à boire, et, dirigeant l'orifice de mon côté, il m'inonda de la tête aux pieds.

Il y a des conditions d'âge et des dispositions d'esprit où cela aurait pu être accepté comme une mauvaise farce; mais j'étais si malheureuse, que ce prétendu accès de folie m'exaspéra. Je versai un torrent de larmes; mes larmes étaient des larmes de rage.

Plus je pleurais, plus il riait. Si j'étais restée une minute de plus dans ce cabinet, je lui aurais brisé la tête, au risque de tout ce qui pouvait m'arriver. Heureusement, je gagnai la porte et je me sauvai en me faisant à moi-même le serment de me tuer plutôt que de continuer cette vie plus longtemps.

J'allai raconter mes peines à Denise.

Heureusement qu'elle-même avait renoncé à son absurde optimisme, car sans cela je l'aurais prise en grippe. Denise était loin d'avoir une nature délicate, mais elle était aimante; elle avait une âme virile, et notre existence commençait à lui peser autant qu'à moi.

— Prends patience, me dit-elle, et surtout pardonne-moi, car c'est ma faute. C'est moi qui t'ai conseillée; je le regrette bien, je t'assure. On m'avait trompée comme je t'ai trompée. Je vois clair maintenant; c'est l'infamie sans profit. Rien ne peut racheter un pareil passé! Moi aussi, je souffre bien; j'aime avec toute la force d'un premier amour; j'aime un homme qui me chasserait s'il connaissait ma position, et je crois que j'en mourrais.

Elle pleurait. Ce fut à mon tour de la consoler et de lui dire : Patience!

Quelle vie, grand Dieu! que celle que nous menions! quelles tortures! Être obligé de rire quand on a envie de pleurer, éveillé quand on veut dormir, prisonnier quand on rêve la liberté, dépendant, humilié quand on paye si cher le peu qu'on possède! Si on étouffait les malheureuses créatures qui s'y exposent, on leur rendrait service, et il n'y en aurait pas une qui ne dût bénir la main qui lui donnerait la mort!

L'amour se venge cruellement des femmes qui ont profané son image! Soit que leur cœur, éternellement fermé à la tendresse, se fatigue à la poursuite d'un bien qu'elles doivent toujours ignorer, soit qu'elles aient la douleur de ne pouvoir faire partager l'affection qu'elles éprouvent, et qu'elles voient la contagion du mépris s'étendre entre elles et l'objet de leur passion, alors même qu'elles réussiraient à se faire aimer, l'ombre de leur passé s'assied à leur chevet.

L'amour qu'elles inspirent est troublé comme leur existence, et si elles peuvent donner le plaisir, elles ne peuvent plus donner le bonheur.

Pour ces femmes, rentrer dans la voie du bien est difficile, presque impossible. Si elles ont la franchise d'avouer ce qu'elles ont été, toutes les portes se ferment devant elles.

Quelle est l'honnête femme, mère de famille, qui voudra prendre pour ouvrière, pour domestique une fille perdue ? La chute a été volontaire, comment croire à la sincérité du repentir? Le monde n'est pas inhumain, il est incrédule.

La femme craint pour son mari ; la mère craint pour son fils, pour sa fille surtout. Elle repousse la pauvre malheureuse, pas toujours par mépris, —les femmes vraiment honnêtes ont le cœur plein d'indulgence et de pitié,—mais par prudence pour

ceux qu'elle aime... Essaye-t-on, au contraire, de cacher son passé?... on passe sa vie à trembler... Un hasard peut mettre sur la trace de ce que vous voudriez cacher avec un rideau de votre sang.

Pour la femme tombée si bas, il n'est plus de famille. Vos parents vous renient et cherchent à vous oublier...

Le mariage vous est interdit. L'homme qui voudrait unir son sort au vôtre recule à l'idée d'aller demander votre main au préfet de police.

La maternité, le plus grand bonheur de tous pour la femme digne de ce nom, est la plus affreuse de toutes les tortures... Le premier baiser de votre enfant est une souffrance, sa première parole un reproche, car vous ne pouvez lui nommer son père... Est-ce un garçon? vous savez que, devenu homme, il vous méprisera. Est-ce une fille? vous n'osez pas la garder près de vous. Le passé, le présent, l'avenir vous le défendent.

Enfin, avez-vous réussi, par un moyen ou par un autre, à échapper à ce gouffre béant, la misère? vous êtes-vous créé une existence sinon heureuse, du moins tolérable?... dix ans, vingt ans plus tard, comme cela m'arrive aujourd'hui, vous avez un ennemi; il vous jette votre passé à la face: il détruit en quelques instants le résultat de longues années d'efforts, et vous repousse vers

l'abîme sans se demander si cette rechute ne va pas vous briser.

Il n'est pas dans mon caractère de rien éprouver avec mesure. Joies, tristesses, affections, ressentiments, paresse, activité, j'ai tout exagéré. Ma vie a été un long excès. Avec de telles dispositions et tant de raisons d'être malheureuse, jugez ce que je devais souffrir, quand, pour plaire et par conséquent gagner le pain du jour, il me fallait supporter la présence d'êtres odieux. Ah! qu'il m'a fallu de courage et de lâcheté pour n'être pas la Henriette de Janin, l'héroïne de *l'Ane mort et de la Femme guillotinée*.

Je roulais ces pensées et mille autres dans mon cerveau brûlé par la fièvre; je formais les projets les plus extravagants, et, quand j'en avais reconnu l'impossibilité, je me débattais dans mon impuissance. Parfois, lasse de me faire des reproches, lasse de me torturer moi-même de mes remords, je m'en prenais à la société; je me disais qu'il est barbare d'autoriser une enfant de seize ans à consommer ce pacte d'infamie... La loi, qui ne permet pas d'administrer ses biens avant vingt et un ans, laisse une malheureuse fille de seize ans vendre son corps. Je maudissais Saint-Lazare. Je pensais, — je vous vois sourire de mes plans de réforme, — je pensais qu'à tant faire que d'en-

voyer de pauvres petites filles, abandonnées de leurs parents, dans des maisons de correction, ces maisons de correction ne devraient pas être à Paris, mais à la campagne, afin de laisser entrer le soleil par les fenêtres grillées, afin de permettre aux pauvres petites recluses d'apercevoir les arbres au lieu de ces grands vilains murs qui semblent enfermer l'espérance. La nature détendrait l'âme au lieu de l'endurcir; la pensée remontrait petit à petit à Dieu, et Dieu inspire le devoir. Isoler le mal; comment n'y a-t-on pas songé? Il me semble que cela ne serait pas bien cher, puisqu'on utilise le travail des enfants! Quelques lieues à faire pour revenir au lieu où l'on a failli, c'est quelquefois un monde à traverser.

Je touchais, sans m'en douter, au moment de ma délivrance; mais je devais la payer bien cher. Mes souffrances morales avaient fini par réagir sur ma santé! J'avais la tête lourde, des frissons de fièvre, et je ne pouvais rester ni assise, ni debout, tant je me sentais malade; je me couchai. On vint me dire que je devais descendre au salon après l'heure du dîner. La grosse femme donnait une petite fête aux habitués de la maison. Je ne sais pas ce que j'aurais donné pour prendre quelque repos; cependant, je me levai sans faire une objection.

A neuf heures, il y avait déjà beaucoup de monde réuni. Je m'assis dans un coin... Personne ne fit attention à moi; on causait, on riait... Le champagne bouillonnait dans les verres et dans les veines; ces conversations et ces rires empêchaient d'entendre mes dents claquer... Un frisson me prit, puis une sueur froide; je me laissai tomber sur le canapé où j'étais assise.

Quelqu'un me souleva et me fit sortir.

On me porta dans une autre pièce et j'entendis murmurer au-dessus de ma tête .

— Pauvre fille!... elle est bien malade! c'est un accès de fièvre.

— Oui, dit Fanny, elle se plaignait depuis ce matin; mais, ici, on n'a pas le temps d'être malade.

Jo revins peu à peu à moi. La personne qui m'avait accompagnée ou plutôt portée, était un jeune homme de vingt-huit à trente ans. Sa taille était moyenne, sa mise recherchée, mais sévère.

Il me tenait la main et me regardait avec attention. C'était une de ces physionomies qu'on n'oublie pas quand on les a vues une fois : les yeux ternes, quoique mobiles, le nez long, le teint d'un jaune pâle, les lèvres blanches, la respiration silencieuse. Il semblait usé par le travail ou par la débauche.

— Vous êtes malade, mon enfant! me dit-il; il faut vous soigner.

— Me soigner! Où voulez-vous donc que je me soigne?...

Et, poussée par la fièvre, par le regret, par le dégoût de moi-même, je lui dis tout sans respirer, puis je me mis à pleurer... Il m'avait écoutée sans m'interrompre, sans paraître ému!

— Combien devez-vous? demanda-t-il.

Je le lui dis. Il haussa les épaules.

— Écoutez, dit-il, si ce que je vous offre vous convient : je demeure seul; pourtant j'ai un appartement énorme, parce qu'une de mes sœurs arrive à Paris, après ses couches, c'est-à-dire dans deux mois. Voulez-vous habiter son logement? on vous soignera.

Et, sans attendre ma réponse, il sonna, demanda mes effets, mon compte, paya, fit avancer une voiture et me dit de le suivre.

Je demandai la permission de dire adieu à mon amie; il me la refusa, disant qu'il ne voulait pas que je reçusse de visites. Fanny se chargea de faire mes adieux.

Nous fîmes assez de chemin; mon compagnon ne me disait pas un mot. La voiture se ralentit; nous montions. Je vis une station de fiacres, et je lus près d'un bec de gaz : Place Breda.

Nous étions arrivés. L'appartement était au premier; un homme endormi vint nous ouvrir.

— Conduisez mademoiselle dans la chambre du fond; veillez à ce qu'elle ne manque de rien. Si je ne rentre pas, vous préviendrez mon médecin.

— Bonsoir, me dit-il en s'en allant; tâchez de bien dormir : c'est souvent un bon remède. Si vous avez besoin de quelque chose, sonnez, demandez, ne vous gênez en rien; mais sonnez fort, car mon valet de chambre a le sommeil dur.

Je n'étais pas revenue de ma surprise, que la porte de l'allée s'était refermée sur lui.

Je suivis le valet de chambre, qui m'installa dans une jolie chambre fraîchement décorée.

Une fois seule, j'eus bien envie de visiter les chambres qui donnaient dans la mienne. Je ne l'osai pas; je mis les verroux et je me couchai. J'eus dans la nuit une soif dévorante, mais je n'osai appeler.

Le matin, on frappa doucement; c'étaient le médecin et le valet de chambre.

— Une minute, dis-je.

Je passai une robe; ils causèrent en attendant; j'entendis :

— Il ferait bien mieux de se faire soigner lui-même; cette maladie de langueur lui jouera un

vilain tour. Et vous dites qu'il a amené cette femme cette nuit!... Où aura-t-il trouvé ça? Il finira par se faire voler! S'il continue, j'écrirai à son père.

J'ouvris la porte, à moitié nue; cette conversation me faisait mal. Je répondis à demi-mot à ce médecin, qui sortit en disant : « Elle n'a rien. »

M. L... rentra à dix heures, plus pâle que la veille.

— Eh bien, me dit-il, vous n'avez rien... tant mieux! C'est égal, soignez-vous!

Il me fit donner à déjeuner, me demanda ce qui me manquait pour ma toilette, et partit jusqu'au lendemain.

Je restai ainsi huit jours, le voyant à peine une heure par jour. J'allais un jour bien, un jour mal. Enfin, je restai deux jours sans me lever, avec des douleurs à la tête. Je n'osais plus demander le médecin. Quand M. L... entra dans ma chambre, il recula en me voyant.

— Vite, dit-il au domestique, le médecin de suite... Elle est pourpre; elle va avoir une fièvre cérébrale.

En effet, ma tête me semblait un volcan qui va éclater.

Le docteur se fit attendre deux heures. Il arriva tout poussif d'un déjeuner en ville, qu'il raconta

dans tous ses détails avant de me regarder. L...., toujours calme, lui montra mon lit du doigt.

— Ah! c'est vrai, dit-il, en ouvrant les rideaux pour voir clair.

Puis il vint me regarder.

— Grand Dieu! s'écria-t-il en pâlissant, pourquoi m'a-t-on appelé si tard? Elle va avoir la petite vérole; elle a un commencement de fièvre cérébrale; elle brûle. L'une de ces maladies se traite à froid, l'autre à chaud. Il sera très-difficile de la soigner ici; cependant je vais faire une ordonnance.

Il sortit. M. L... et le valet de chambre le suivirent. Je restai seule; je me jetai en bas du lit; j'écoutai à la porte. Le docteur disait :

— Vous voilà bien avancé, qu'est-ce qu'on va dire si elle meurt ici, chez vous? et puis c'est un mal contagieux.

— Ah! dit le domestique, monsieur la fera servir par qui il voudra, mais je n'entrerai plus dans sa chambre.

M. L... semblait très-affecté.

— J'avoue, dit-il, que ce que je crains le plus au monde c'est la petite vérole. Nous ne pouvons cependant pas laisser mourir cette pauvre femme comme un chien, et quand je devrais la soigner moi-même, je ne l'abandonnerai pas. Mais voyons,

docteur, est-ce qu'on ne pourrait pas la conduire dans une maison de santé? Je payerais bien volontiers tous les frais.

— Non, répondit le docteur; la changer de place en ce moment est impossible: ce serait vouloir la tuer. Je vais tâcher de vous envoyer une garde-malade.

Il prescrivit quelques remèdes, et je l'entendis marcher et sortir.

Je me redressai ; je serrai ma tête dans mes mains pour en faire jaillir une idée. Ma tête me brûlait les doigts et semblait consumer mes pensées. Je mis mon chapeau resté sur une table, ma robe, mon manteau; j'ouvris une porte; je traversai une pièce, puis deux, sans rencontrer personne; enfin l'antichambre, l'escalier.

En bas, les forces me manquèrent; j'appuyai mon front sur la pomme de cuivre, pour tâcher de me rafraîchir, et, faisant un effort surhumain, je secouai ma volonté dans le bandeau de feu qui la comprimait. Je montai dans un fiacre qui se trouvait en face de la porte, et je dis au cocher en me roulant sur la banquette :

— A l'hôpital Saint-Louis.

IX

L'HOPITAL SAINT-LOUIS.

J'avais fait la route sans souffrance... je m'étais évanouie ! Le cocher s'apercevant que j'étais tombée sans connaissance, au fond de sa voiture, avait demandé au concierge de l'hospice de l'aider à me descendre. On était allé chercher le médecin de service qui m'avait fait transporter dans une salle et me portait tous les soins nécessaires.

Quand je revins à moi, il me demanda ce que je voulais. Je me regardai et je compris : cette robe et ce manteau de soie, ce chapeau à fleurs l'étonnaient.

Je lui dis que j'avais la petite vérole, que cela

avait effrayé tout le monde, et que je venais me faire soigner à l'hospice.

Il me fit tourner au jour, me passa le pouce sur le front et dit avec tristesse : « Oui, c'est vrai, mais c'est une grande imprudence que vous avez faite là. » Il me fit conduire dans une salle ; une heure après, j'avais le délire. Je restai dix jours sans avoir un éclair de raison. Enfin les deux maladies, après s'être disputé ma vie, se séparèrent. La petite vérole resta seule. Je fus aveugle dix-sept jours ; je m'entendais plaindre de chaque côté de mon lit ; les sœurs me soignaient avec une tendresse maternellie. Je remerciais sans voir.

Les exhortations à la patience, à la résignation que me faisaient ces bonnes sœurs, me donnaient un peu de courage. J'en avais besoin, car, au dire des médecins, ma maladie était une des plus graves qu'ils eussent rencontrées. J'avais sur la figure comme un masque de poix de plusieurs lignes d'épaisseur, qui me fermait les yeux et les narines.

Je priais Dieu de me pardonner, de me rappeler à lui s'il trouvait que j'avais assez souffert. Alors une voix douce disait à côté de moi :

— C'est mal, ma fille, de demander la mort. Vous êtes si jeune, vous avez le temps de vous repentir !

Puis on me passait une plume et de l'huile sur la figure, et on soulageait l'âme et le corps malades.

Saintes femmes, que Dieu a faites à son image, que de charité et d'abnégation ! Toujours en face du malheur, de la souffrance, de la mort, sans bouger, vous mourez à la peine, comme de bons soldats sur la brèche.

J'entendais le médecin demander le matin :

— Comment va le numéro 15 ?

C'était moi.

La bonne sœur répondait :

— Mieux, docteur ; j'espère qu'elle ouvrira les yeux demain ou après.

Je fis un bond de joie !

— Lui graisse-t-on bien la figure ?...

— Oui, docteur, je le fais moi-même toutes les demi-heures.

— Bien, dit-il en me touchant les joues ; si elle ne se gratte pas, elle sera peu marquée. Les boutons sont en grande quantité, mais petits.

— Elle est raisonnable, dit ma bienfaitrice en arrangeant ma couverture.

Sa main était près de ma bouche, je l'embrassai. J'entendis ma joue résonner sous ses doigts comme si j'avais eu un masque en carton.

— Ah! me dit-elle, vous n'êtes pas sage ; si vous vous écorchiez, la place marquerait.

Je n'entendis plus rien ; on était passé à d'autres.

Trois jours après, mes yeux commencèrent à s'ouvrir comme ceux d'un petit chat. On me défendit de chercher à les ouvrir trop vite, mais ce fut plus fort que moi ; je fis un effort et je sentis un léger déchirement. Mes yeux s'ouvrirent tout grands, sans que leur lumière fût altérée.

Je cherchais quelqu'un, que je devinai à son approche.

— Ah ! c'est vous qui m'avez soignée ! Que vous êtes bonne ; que je suis heureuse d'avoir recouvré la vue pour vous connaître !

— Oh ! la vilaine désobéissante !... Si c'est comme cela que vous me remerciez, dit-elle fâchée, je vous laisse...

Et elle fit mine de s'éloigner.

— Ma sœur, ne me quittez pas, ou je vais pleurer ; laissez-moi être heureuse du bien que vous m'avez fait !

— Pourquoi avez-vous ouvert vos yeux ? Vous n'avez plus un cil !

— C'est un petit malheur, ne me grondez pas ; j'étais si pressée de vous voir, de vous remercier !

— C'est Dieu qu'il faut remercier, me dit-elle en me montrant le grand crucifix suspendu au milieu de la salle.

— Eh bien ! portez-lui vous-même mes actions de grâces, elles arriveront plus sûrement à lui.

La coquetterie est un péché. J'aurais bien voulu me voir, mais je n'osais demander une glace. Elle devina ma pensée, car elle recommanda à mes voisines de ne pas m'en prêter. Vaine recommandation ! Profitant d'un moment où la bonne sœur était sortie, je fis si bien, qu'une jeune fille couchée en face de moi me passa une boîte à ouvrage, avec un miroir au fond.

Je l'ouvris, l'approchai de ma figure...; je poussai un cri d'horreur !... Je l'éloignai, la rapprochai comme une bête sauvage qui voit du feu !... Je lâchai la boîte ; je tombai sur mon oreiller. Les larmes vinrent et dégonflèrent mon cœur.

Il y avait, au nº 17, une pauvre femme qui s'était donné un coup au genou ; elle ne l'avait pas soigné. Le mal était devenu si grave qu'il fallait lui couper la jambe.

Dans de semblables opérations, le chirurgien se fait accompagner de ses élèves. Ils sont quelquefois six ou huit. Ce jour-là, ils arrivaient les uns après les autres, se promenaient dans la salle, visitaient quelques malades, regardant à chaque

pied de lit la pancarte du malade, dont souvent les rideaux sont fermés. Deux de ces jeunes gens s'arrêtèrent à mon lit et lurent : « Céleste... petite vérole, — fièvre cérébrale ; entrée le... »

— Tiens, dit l'un des deux, il faut que je voie celle qui s'est sauvée de ce mauvais pas-là.

Il ouvre les rideaux au pied du lit.

— Oh! fis-je stupéfaite...

Je venais de reconnaître dans celui des deux jeunes gens qui parlait l'ami de M. Adolphe, et, dans l'autre, M. Adolphe lui-même. Le premier passa dans la ruelle de mon lit et me toucha la figure.

— Elle ne sera pas trop marquée... Regarde donc comme elle a été soignée...

— Oui, fit son compagnon en s'éloignant d'un air distrait, comme un homme qui regarde sans voir.

— Est-il bien possible? dis-je en le suivant des yeux...

— Oui, me dit son ami, croyant que je lui parlais des marques de petite vérole qui me couvraient le visage.

Et il fit un mouvement pour s'éloigner.

Je le retins par son habit et lui dis :

— Un mot, je vous en prie? Y a-t-il longtemps que vous n'avez vu Denise?

Il me regarda étonné.

— Ah! vous ne me reconnaissez pas! Comment me reconnaîtriez-vous, au surplus? Vous ne m'avez vue qu'une fois, et depuis, je suis devenue méconnaissable. J'étais avec Denise à la Chaumière, il y a trois mois. Vous avez causé avec elle et avec moi.

Il ne trouvait pas un mot à me répondre, tant il était saisi; puis, comprenant tout ce que son silence avait de pénible pour moi, il fit un effort pour se remettre et me dit :

— Oui, je l'ai vue, il n'y a pas longtemps. Comme vous aviez promis de venir déjeuner un jour avec elle, mon ami la tourmentait toujours. Denise nous a dit que vous étiez à la campagne.

— C'est moi qui l'avais priée de le dire; elle-même ne sait pas que je suis ici. Je le lui ai caché jusqu'à présent. Mais je voudrais bien la voir; dites-le lui. Si votre ami savait que c'est moi qu'il a désiré revoir, il regretterait ce désir: je dois faire peur à tout le monde.

— Ne croyez donc pas cela; il sera charmé de vous retrouver.

— Non, je vous en prie, ne lui dites pas que je suis là.

Il me le promit, me dit qu'il m'enverrait Denise et s'éloigna.

J'entendis des talons résonner sur le parquet. Je compris qu'on revenait à mon lit, je me sentis toute troublée. Était-ce de peine ou de plaisir? Je crois plutôt que c'était de plaisir.

Monsieur Adolphe, la tête nue, les cheveux en arrière, l'air triste, me tendit la main.

— Pauvre fille, me dit-il, si j'avais su, il y a longtemps que je serais accouru. Je suis de la salle voisine, j'ai entendu parler de vous, je suis venu vous regarder; mais j'étais si loin de me douter que celle à qui je pensais était à côté de moi! Car j'ai joliment pensé à vous, me dit-il en me serrant la main.

La visite commençait; il me quitta en me disant:

— Je reviendrai.

Je passai ma main sur mon front; tout cela me paraissait un rêve. Je voulus m'arranger les cheveux; ils tombaient à poignée. Cela me fit plus de peine que cela ne m'en aurait fait auparavant. J'avais le cœur plein de cette visite. Le lendemain, je reçus des biscuits, des confitures, du sucre, enfin tout ce qu'on peut envoyer à une malade.

Le jeudi, Denise vint me voir. Elle passa deux fois devant moi sans me reconnaître. Cela me fit un mal affreux! Enfin, je l'appelai... Elle se jeta à mon cou et pleura si fort, que je fus obligée de

lui dire de se taire; elle était si expansive qu'elle aurait mis toute la salle en émoi.

Un peu remise, elle me demanda ce que j'allais faire en sortant; que je ne pouvais pas compter retourner là-bas.

— Si j'y étais forcée, lui dis-je, je regretterais de n'être pas morte ici. Non, je veux louer un cabinet quelque part. Je me suis sauvée de chez M. L... parce que j'étais malade; je lui ai laissé mes effets; je vais te donner un mot pour lui. S'il veut me les rendre, tu les vendras pour me faire un peu d'argent, et je louerai un garni.

— Mais, me dit Denise, tu ne pourras pas; c'est défendu, tu te ferais arrêter.

— C'est vrai; eh bien! je prierai M. Adolphe de le faire pour moi : il ne me refusera pas. Je lui dirai que je suis trop jeune.

J'écrivais d'une façon illisible; pourtant il fallait écrire à M. L... et je commençai :

« Monsieur,

» Vous avez été si bon pour moi et d'une façon si désintéressée, que je suis honteuse de vous importuner. Je relève d'une longue maladie... Je me suis sauvée de chez vous, parce que j'ai entendu votre conversation avec le docteur, et c'eût été de l'ingratitude à moi de vous exposer à une mala-

die contagieuse. Je vous ai laissé le peu d'effets que je possède; si vous voulez les remettre au porteur, je serai deux fois votre obligée. Je n'irai pas vous remercier moi-même, je vous ferais peur. Croyez-moi votre reconnaissante

» CÉLESTE. »

Denise revint le dimanche. Elle avait tous mes effets, plus cent francs pour m'aider en sortant. C'était assurément bien bon et bien généreux de sa part. Je ne puis jamais penser à M. L... sans éprouver un vif sentiment de gratitude. Je l'ai rencontré bien des fois depuis. Il ne me reconnaît pas et il a sans doute oublié ce souvenir de sa jeunesse.

Moi, quand je le rencontre, je le suis des yeux jusqu'à ce que je le perde de vue.

Il est toujours le même, lent, grave et mélancolique. C'est un homme qui, avec beaucoup d'intelligence et de bonté, ne doit pas avoir su tirer parti, pour son propre bonheur, des facultés qu'il avait reçues de la nature.

En recevant mes affaires et les cent francs que m'apportait Denise, j'éprouvai une joie d'enfant.

— Vois-tu, lui disais-je, je vais me louer un trou. On m'a dit que j'avais une jolie voix; je vais travailler, et je tâcherai d'entrer dans un théâtre.

Je finirai par gagner de l'argent, et quand j'aurai un engagement, je pourrai être rayée. M. Adolphe m'aidera; il m'a promis de s'occuper d'un petit logement.

Trois jours après, il m'annonça qu'il avait loué rue de Buffaut, une chambre et un cabinet. Ma convalescence avançait; ma sortie fut fixée à huit jours de là.

Denise vint me chercher. M. Adolphe m'attendait en bas, et me conduisit dans mon nouveau domicile, où il promit de venir me voir.

La chambre qu'on m'avait louée était au rez-de-chaussée sur le derrière. La croisée donnait sur une pension de petits garçons. Aux heures de récréation, c'était un tapage qui, au lieu de m'ennuyer, me plaisait. J'ai toujours aimé les enfants: je les regardais derrière mes rideaux donner leur pain aux pierrots, qui avaient l'air de jouer avec eux. Je les trouvais bien heureux. Quand ils rentraient, toute ma tristesse me reprenait.

Qu'allais-je devenir? J'avais de quoi vivre pendant un mois, mais après!... Puis, involontairement, je regardais ma figure, et je pleurais. Je ne pouvais encore sortir, j'étais toute rouge, et les médecins m'avaient bien avertie que, si je m'exposais à l'air, mes marques dureraient longtemps.

M. Adolphe vint me voir deux fois. L'intervalle qu'il mit de la première à la seconde visite me parut un siècle; il s'en aperçut, et me raconta qu'il venait d'être reçu chirurgien à l'hôpital militaire de Versailles; que si je voulais y aller passer quelques jours, l'air ne pourrait me faire que grand bien. Je refusai, car je vis qu'il me l'offrait par bonté. Il me donna son adresse et me fit promettre de lui écrire.

Dès que je pus sortir sans inconvénient, je songeai à mettre mes projets à exécution. J'étais décidée à faire tout ce que je pourrais pour entrer dans un petit théâtre.

Je me fis la plus belle possible, je mis un voile noir, et je m'en allai au théâtre Beaumarchais. Je demandai le directeur. Il refusa de me recevoir. J'insistai... il me fit attendre, et me reçut au bout de deux heures.

C'était un gros homme, un peu négligé dans sa toilette. Ses cheveux étaient grisonnants; je crois que, ce jour-là, il avait oublié de les peigner.

— Que me voulez-vous? me dit-il en me regardant de la tête aux pieds!

— Monsieur, je voudrais entrer au théâtre.

— Ah! vous croyez que cela se fait comme cela!... D'où sortez-vous?

J'avais envie de lui répondre : de chez moi. Je

pensai que cela ne le satisferait pas et je me tus.

Il se leva, me conduisit en me demandant :

— Vous n'avez jamais joué ?

— Non, monsieur ; mais, si vous vouliez, j'essayerais.

Nous étions à la porte, où il m'avait poussée plutôt qu'accompagnée.

— Elles sont toutes les mêmes... ; elles se figurent qu'il n'y a qu'à aller trouver un directeur et lui dire : « Je voudrais jouer !... »

Il me faisait la grimace en me parlant ainsi.

Je n'ai jamais aimé à prier ; je me fis aussi grosse que lui ; je tins la porte ouverte, puis prête à la fermer, je lui dis :

— Il me semble, monsieur, que l'on ne vient pas au monde en jouant la comédie. Quand vous représentez des petits enfants, vous prenez des poupards en carton ; or j'ai l'âge voulu pour apprendre ; j'ai cru qu'il fallait aller dans un petit théâtre. Je me suis trompée, je vais m'adresser à un plus important.

Ma sortie parut le vexer, car il me dit :

— L'Opéra est rue Lepelletier.

— Merci, monsieur, je vais au petit Lazary !

— Insolente ! cria-t-il en fermant sa porte.

Sur le boulevard, je me mis à réfléchir que, si

tout le monde était comme lui, il fallait y renoncer. J'étais arrivée au boulevard du Temple. J'entrai aux Délassements. Ce fut le concierge qui me questionna en fumant sa pipe. Il me renvoya moins poliment que l'autre.

J'entrai à deux portes plus loin. Un homme, qui avait l'air d'une vieille femme déguisée, me fit entrer dans un petit cabinet. Il y avait écrit sur sa porte : Régie !

Il resta dans son fauteuil, mit ses mains dans ses poches, me fit causer une heure; pendant ce temps, il caressa son gros ventre, ses cheveux gris, prit une énorme prise et me dit :

— Il nous manque une figurante danseuse, pouvez-vous danser à sa place ce soir ?

Je lui dis que je ne doutais pas que, si l'on voulait me montrer, j'apprendrais très-vite.

— Que le diable vous emporte! me dit-il en secouant le tabac tombé sur son jabot; on m'avait promis de m'envoyer une vieille coryphée de l'Opéra. Je vous écoute depuis une heure, croyant que c'est elle.

J'avais seize ans et demi !... Je sortis, rouge de dépit.

J'allai aux Funambules. J'entrai hardiment, décidée à ne m'en aller que désolée par tout le monde. Là, me disais-je, on joue la pantomime ;

j'en saurai toujours bien assez. Oh! que je m'étais trompée!... on ne voulut pas m'entendre. J'étais trop maigre, et je n'avais pas les poignets assez vigoureux. Les femmes faisaient des combats au sabre.

Je rentrai chez moi, le cœur gonflé, les jambes brisées.

Le lendemain, Denise vint me voir; elle s'étonna de me trouver si blanche de peau, et me dit que je ne serais pas trop grêlée; j'avoue que cela me fit plaisir.

— Je viens passer la journée avec toi, ou plutôt, je viens te chercher. Je t'emmène dîner chez une de nos anciennes connaissances.

— Qui donc?

— Devine.

— Folle, comment veux-tu que je devine?

— Marie la Blonde! Tu sais, celle qui m'a écrit, le dimanche que je l'ai reconnue à la messe; elle vient de s'acheter des meubles. Nous allons pendre la crémaillère chez elle, rue de Provence.

De même qu'il y a deux routes dans la vie, la route du bien et la route du mal, de même il y a deux séries de relations et d'intimités.

J'étais engagée dans la voie mauvaise; j'étais prédestinée à faire ma société des femmes qui y

marchaient comme moi. J'acceptai la proposition de Denise.

Mlle Marie avait un petit logement au rez-de-chaussée, tendu en laine bleue, avec des rideaux de mousseline blanche. Cela lui allait au teint, et je la trouvai plus jolie; elle était couchée sur son divan.

— Ah! te voilà avec ton amie. Je suis bien contente de vous voir toutes les deux. Vous venez dîner avec moi ?

— Oui, répondit Denise, qui était à son aise partout, et qui agissait chez Marie comme chez elle; j'ai pris la liberté d'amener Céleste.

— Tu as bien fait, je t'en remercie.

— Comme c'est gentil ici! me dit Denise.

— Oui, fit Marie, mais c'est mon sixième ménage; on me les vend tous.

— Parbleu, tu fais des billets et tu ne les payes pas!...

— Ah! cette fois, je le garderai! Où demeurez-vous? me dit-elle...

— Moi, je demeure rue de Buffaut.

— Vous êtes en garni?

— Oui, et je m'ennuie bien toute seule.

— Voulez vous venir demeurer avec moi?...

Je regardai Denise, qui me dit:

— Tiens, ce n'est pas une mauvaise idée ! Tu

n'auras rien à payer. Oh! c'est que vous n'avez guère le même caractère.

— Bah! je ne suis pas méchante, dit Marie, en me tendant la main.

— J'accepte, mais à une condition; c'est que je payerai la moitié du loyer, dès que je le pourrai.

S'il ne faut que cela pour vous garder, dit Marie, je veux bien.

Mon mois était fini. Il fut arrêté que j'emménagerais le lendemain. Je n'en dormis pas de joie.

Je demeurai pendant plusieurs mois avec elle... C'était une excellente fille! mais elle n'avait pas le moindre ordre, et nous déménagions tous les trois mois; chaque jour elle s'étonnait de ce qu'on n'avait pas encore vendu son mobilier. Nous ne nous quittions pas, et cette vie de Bohême, sans être plus honnête que celle que je venais de quitter, me dégoûtait moins.

Quand nous allions à quelque dîner, à quelque souper, je n'étais pas jolie, mais j'étais la plus gaie, souvent la moins bête.

J'allais, de temps en temps, passer quelques jours à Versailles. Ma liaison avec M. Adolphe était, de beaucoup, ce qui me tenait le plus au cœur. J'ai éprouvé, dans le cours de ma vie, des

sentiments autrement profonds, autrement durables que ceux que j'avais pour lui ; mais il y a, dans un premier amour, une illusion qu'on ne retrouve pas plus tard.

A force de me figurer que je l'adorais, j'en étais venue à lui faire une grande place dans ma vie, et à me rendre très-malheureuse à cause de lui ; car il était loin alors de m'aimer autant que je l'aimais ; mais il était très-bon et faisait pour moi ce qu'il pouvait, même plus qu'il ne pouvait.

J'avais été prendre un livret à la Caisse d'épargnes. Je déposais dix francs, vingt francs le dimanche, sans jamais y manquer.

Quand j'eus trois cents francs, je fis venir la marchande de meubles de Marie, et je lui demandai bien humblement si elle voulait me meubler une chambre ; que je lui donnerais mes trois cents francs d'à-compte. C'était bien la plus grande voleuse de la terre.

Elle me répondit qu'elle s'intéressait à moi ; qu'elle voulait bien ; qu'elle mettrait le loyer à son nom ; que je lui ferais des billets à cinquante francs par mois ; que les derniers étant à de trop longues échéances pour les passer dans le commerce, je lui en ferais de plus gros qu'elle payerait, de sorte que, pour mille francs de meubles, je lui donnais deux mille francs.

Je n'avais pas le choix, j'acceptai avec reconnaissance.

Marie fut toute triste en apprenant le parti que j'avais pris.

— Tu vas me quitter? me disait-elle; adieu l'économie! dans un mois je n'aurai plus rien!

— Je te verrai tous les jours; nous sortirons ensemble; tu viendras dîner avec moi, si tu veux; mais, tu comprends bien, ma chère Marie, que je ne peux pas rester à perpétuité chez toi.

— Ça me désole, me disait-elle; quand tu seras partie, ma chambre va me sembler si triste! Je ne rentrerai plus.

— Tu ne feras pas cela, ma chère Marie; tu es jeune, jolie, mais tu ne seras pas toujours ainsi. Tu gâches tout sans penser à l'avenir : il faut te placer un peu d'argent.

— Ah! bah!... est ce que je peux!... Quand j'ai de l'argent, c'est comme de la neige... j'ai beau fermer la main, il fond.

— Mais quand tu seras vieille, que feras-tu?

— Oh! me dit-elle en riant, je ne serai jamais vieille; je me tuerai jeune.

— On le dit, mais on ne le fait pas. Il faut bien du courage, et tu n'as que celui de dormir!

Elle se mit à rire d'une façon si étrange, que je fus convaincue qu'elle pensait ce qu'elle disait,

et que j'éprouvai le même pressentiment qu'elle-même sur l'avenir qui l'attendait.

Quelques jours après mon installation dans ma nouvelle chambre, je reçus la visite de M. Adolphe. Il venait me proposer d'aller avec lui à une petite soirée que donnait un de ses amis de Versailles.

J'acceptai. J'avais mis ce que j'avais de plus beau; avec une robe de barége noir, on ne fait pas grand effet! J'étais bien modeste, mais heureuse d'être avec lui : car je le soupçonnais, depuis longtemps, d'avoir une autre liaison parmi les femmes de la société de son ami, et rien ne venait confirmer mes soupçons.

On me pria de chanter; je fis de mon mieux... On m'avait fait une si grande réputation de gaieté, que j'étais obligée de la soutenir. Tout le monde m'adressait des compliments; M. Adolphe semblait en être fier, quand tout d'un coup la scène changea. Une femme venait d'entrer dans le salon; elle avait une toilette splendide, et fit à tout le monde un petit signe de tête protecteur, qui annonçait une personne sûre de son influence.

— Ah! voilà Louisa Aumont, s'écrièrent plusieurs jeunes gens en allant au-devant d'elle.

Nos yeux se rencontrèrent et se répondirent par un éclair de haine et de jalousie.

Louisa Aumont alla droit au maître de la maison, l'emmena dans l'angle d'une croisée, et lui dit assez haut pour que tout le monde l'entendît :

— Je vous avais prié de ne jamais inviter de femmes, surtout celle-là!... Je vous ai dit ce que c'était... je ne veux pas me rencontrer avec de semblables filles!...

Où puisait-elle une pareille audace? Était-ce la jalousie qui l'égarait? Savait-elle réellement le secret de mon passé?

Tout mon sang tomba sur mon cœur.—M. Adolphe se mordait les lèvres ; mais il laissa passer cette insulte.

Je me levai. Tout le monde avait entendu ; personne n'osa venir à moi. Je m'approchai d'Adolphe et je lui dis d'une voix concentrée par la fureur :

— Vous auriez dû demander à madame la permission de m'amener; si vous n'osez pas me défendre, aurez-vous au moins le courage de me suivre?

— Pourquoi voulez-vous donc partir?... me dit-il d'un ton embarrassé ; vous êtes là, restez-y.

Je compris, mon doute devint une certitude, et je partis comme une flèche.

La porte n'était pas fermée sur moi que je fondis en larmes. J'attendis deux heures dans la rue, espérant qu'inquiet de moi, il allait me suivre ;

mais rien! J'eus peur de mon désespoir; je courus vers la route de Paris et je marchai toute la nuit, écoutant mes pas... Il me semblait que le vent m'appelait. Je me retournais, m'arrêtais, et puis, doutant de moi, je reprenais ma course.

J'arrivai chez moi brisée de fatigue, plus brisée encore d'émotions... J'attendais, j'espérais pour le lendemain, une lettre, un mot d'explication!... Rien, rien; pas un regret, pas une excuse, pas un souvenir!

Cette première déception eut la plus fâcheuse influence sur ma vie. J'étais dans cette situation de cœur et d'esprit qu'une affection douce et honorable aurait pu me sauver du désordre.

Je devins ambitieuse et implacable.

Marie s'aperçut du changement de mes impressions, malgré les efforts que je faisais pour dissimuler mes douleurs et pour concentrer en moi-même les sentiments nouveaux qui m'agitaient.

— Qu'as-tu donc? me disait-elle sans cesse, tu me sembles toute triste, toute préoccupée.

— Je n'ai rien.

— Tu me trompes; tu me caches quelque chose.

Elle insista avec une telle persévérance d'intérêt, que je sentis mon cœur se fendre et que je laissai échapper mon secret.

— J'aime un homme qui ne m'aime pas. Je l'aime avec soumission, douceur. Il abuse de moi; il joue avec mon cœur. J'ai bien souffert, va; mon âme s'est endurcie. Il m'aimera un jour, je le veux, et je lui rendrai ce que je souffre... Quand j'aurai usé cet amour, je sens bien que je détesterai celui qui me l'a inspiré. Je n'aimerai plus que mon idée fixe: être au premier rang de ces femmes perdues, qu'on admire, qu'on aime! pourquoi? probablement, parce qu'en elles il n'y a plus de ressources... Le cœur et l'âme sont morts. Il ne reste qu'une machine, mais cette machine est couverte de cachemires, de dentelles et de diamants. Quand je serais mille fois plus jolie, que ferais-je de ma beauté et de ma jeunesse à côté d'elles? Je ne suis pas laide à faire peur; j'espère même être mieux dans un an ou deux: j'attendrai. J'ai une volonté de fer; je deviendrai comme Louisa Aumont.

— Qu'est-ce que c'est que Louisa Aumont?

— Louisa Aumont! c'est ma rivale.

Et je lui racontai toute la scène de la soirée de Versailles, l'humiliation que j'avais subie, et l'abandon où m'avait laissée M. Adolphe.

Marie paraissait aussi effrayée de mes plans de vengeance, que je l'avais été quelques jours auparavant de ses pensées de suicide.

— Bah ! au lieu de broyer du noir, comme tu le fais, tu ferais peut-être mieux d'aller voir ton ami et de te réconcilier avec lui ; on n'est pas fier quand on aime !

— Chacun a son caractère... Je ne consentirai jamais à m'abaisser à la prière.

— Je te donne huit jours !...

— Tu verras ; il aime cette femme, mais il reviendra... Je ferai tant et tant qu'il entendra parler de moi ! C'est son luxe qui lui plaît ; j'en aurai plus qu'elle !...

— Viens au bal, ce soir, à la Chaumière, me dit Marie...

— Non, à Mabille !...

— Est-ce joli, me dit-elle ?

— Je n'en sais rien.

— Je n'y suis jamais allée ; j'aimerais mieux la Chaumière !

— Alors, je ne sortirai pas, car je ne veux pas le rencontrer... Il vient à Paris ; c'est là qu'il ira. Si je le rencontrais avec cette femme, je souffrirais trop.

— Ah ! tu es plus forte que moi, me dit-elle ; moi, j'irais comme un papillon me brûler au feu !...

— Non, ma pauvre amie, je ne suis pas plus forte que toi... je souffre autant, peut-être plus,

car je sens avec une ardeur qui me dévore !... La chose la plus indifférente pour toute autre me frappe, m'exalte ; lorsque je veux quelque chose, pour l'avoir, pour rapprocher la distance ou le temps qui m'en séparent, je donnerais dix ans, vingt ans de ma vie !... Ainsi, je suis honteuse de mon ignorance, je brûle du désir d'apprendre... Quand je prends un livre, je voudrais comprendre, aller si vite, que le rouge me monte à la tête; mes yeux s'embrouillent : je suis obligée de m'arrêter... Alors, je me mets dans des colères ridicules contre moi, contre ma tête rebelle... je me frappe le front. Quand j'essaye d'apprendre à écrire, et que ma main n'obéit pas à ma volonté, je me pince le bras au point d'en porter les marques... Si j'ai une espérance, une peine, je ne puis dormir, je rêve, je suis agitée, je vis doublement. Eh bien ! je veux dompter tout cela !... Si mon cœur est en révolte contre ma volonté, je le torturerai jusqu'à ce qu'il me cède. Je rirai, quand je le voudrai, dussé-je m'étrangler avec mes larmes rentrées. Il y a un sentiment que je ne solliciterai jamais, c'est la pitié. Est-ce que l'on plaint les gens malheureux ?... Est-ce que je suis intéressante ? j'ai l'âme navrée... Ah ! si j'avais une coupure au doigt, une plaie, on me plaindrait, peut-être chercherait-on à me soulager ;

mais la douleur que j'éprouve, si je la laissais voir, on enfoncerait de nouveaux traits dans la blessure. Je me tais, mais je n'en souffre pas moins. La pensée que mon nom est inscrit sur ce livre infernal, cette pensée ne me quitte pas. Je ne veux pas qu'il y reste; je veux qu'il soit effacé. Comment l'obtiendrai-je? qui m'en donnera les moyens?... je l'ignore, mais j'en viendrai à bout, et si, après avoir fait tous les efforts, cela m'était impossible, je quitterais cette vie où je n'aurais passé que pour faire une tache.

— Oh! tu vois bien que tu dis comme moi, que si tu étais misérable tu te tuerais!

— Oui, mais après avoir essayé de vivre tranquille dans l'avenir, afin d'oublier moi-même le passé, si je puis.

— Tu réussiras, me dit Marie pensive, moi, je suis sûre de finir d'une mort violente!... Ca m'est égal, je n'ai pas été faite pour cette vie-là... J'y suis, j'y resterai, à moins qu'un miracle ne m'en tire.

— Mais quelles absurdes idées allons-nous nous fourrer en tête; nous allons avoir l'air de croque-morts au bal!...

— Oh! ne t'inquiète pas; je serai plus bruyante que tout le monde! Si je rencontre de ses amis, je veux qu'on lui dise que je le pleure gaiement.

X

LE BAL MABILLE.

Il était neuf heures quand nous arrivâmes allée des Veuves... Mabille avait été un petit bal champêtre, éclairé avec des quinquets à l'huile... On payait dix sous d'entrée... C'était le rendez-vous favori des valets de chambre, des femmes de chambre, dans le temps où ils étaient moins élégants que leurs maîtres.

A l'époque où je parle, Mabille s'était déjà beaucoup embelli. Ce n'était pas encore le magnifique jardin que l'on voit aujourd'hui, avec ses corbeilles de fleurs, ses guirlandes de feu, son jet d'eau, sa grande salle tendue d'or, de velours et

de glaces. C'était un jardin modeste! Quelques becs de gaz avaient remplacé les quinquets; ils étaient rares: était-ce par économie ou par discrétion?... Les calicots, les grisettes, les modistes, pourraient nous renseigner à cet égard; car les abonnés avaient changé. Le bal était en progrès... On payait un franc d'entrée...

C'était au milieu de cette réunion que nous fîmes notre entrée... L'orchestre était au milieu du jardin et me parut bon. Mon cœur se mit à battre la mesure. J'adorais la musique. Tous ces jeunes gens, toutes ces jeunes filles qui se livrent au travail toute la semaine prennent le dimanche du plaisir pour huit jours; ils sont gais, en nage, fatigués, mais si heureux que cela vous gagne. Je n'avais jamais dansé; j'aurais voulu essayer, mais la crainte d'être ridicule me retenait.

Pourtant, Adolphe m'avait dit que Louisa Aumont valsait bien. Je voulais essayer. On vint m'inviter pour un quadrille... j'allais refuser quand un jeune homme de Versailles vint me dire bonsoir. J'acceptai. Je priai Marie de me faire vis-à-vis. J'espérais qu'il demanderait ce que je faisais, et je me donnais un mal!... Mon danseur était galant! je lui faisais mille coquetteries!... Il voulut me faire valser... j'acceptai encore, et comme il avait beaucoup de patience... j'appris le même

soir la valse et la danse. Je demandai à mon danseur la permission de me reposer.

Je fis le tour du bal m'arrêtant un peu à chaque cercle qui entourait les bons danseurs. Un de ces cercles était plus garni de curieux que les autres. Je cherchai à me faire une place; mais personne ne bougea.

J'entendis rire, dire bravo! mais je ne vis rien. J'attendis la fin pour voir ceux qui avaient eu tant de succès. Le rond s'ouvrit et tout le monde se pressa sur les pas d'une femme, en riant, en parlant. Je n'entendis qu'un bruit confus et des compliments ou des moqueries. Cette femme regardait à droite, à gauche. Elle pouvait avoir cinq pieds ; sa taille était courte; sa poitrine bombée, ses épaules un peu hautes... Elle portait fièrement la tête, ses cheveux étaient d'un beau noir, ses raies blanches bien plantées. Elle se coiffait avec des bandeaux plats, une natte ronde, derrière la tête; au-dessous de cette natte, tombaient des cheveux frisés, qui lui cachaient le cou, quoiqu'ils ne fussent pas très-longs. Son front était bas, ses sourcils bien arqués se joignaient au milieu, ce qui lui donnait l'air dur; ajoutez à cela de grands yeux noirs qui paraissaient regarder sans voir, un nez un peu à la Roxelane, la lèvre dédaigneuse.

Elle était plutôt jolie que laide; pourtant on la trouvait généralement peu agréable. Mon premier mouvement fut de la trouver laide. Je ne comprenais pas pourquoi on l'entourait ainsi.

Elle allait du côté du café, je la suivis pour me trouver au premier rang quand elle danserait. Elle paraissait haletante; elle toussa, mit la main sur sa poitrine, puis avala deux verres d'eau glacée, comme pour éteindre le feu qu'elle serrait sous ses doigts. Elle respira bruyamment et se leva.

Un petit monsieur venait de lui faire signe. Il était gentil, mais très-drôle; il avait une assez jolie figure, surtout des yeux intelligents. Ses jambes étaient toutes petites, sa taille longue, son gilet aurait pu lui servir de tablier. Il fit aller un bras comme une aile de moulin, mit son chapeau de côté, leva son pied à la hauteur du nez de sa danseuse, la salua jusqu'à terre, en faisant le gros dos. Après toutes ces singeries, il la prit par la taille, et la première figure commença.

Il était léger comme un oiseau; toutes ces gambades, qui étaient ridicules, faites par les autres, étaient gracieuses, faites par lui. J'avais bien fait de les suivre: il y avait encore plus de monde que la première fois.

A la seconde figure, sa danseuse regarda le chef

d'orchestre, et en même temps que le coup d'archet elle s'élança la tête baissée, les bras en arrière, puis au bout du cercle elle se redressa, cambra ses reins, fit presque toucher ses coudes, leva la tête et revint en avant. Elle faisait toutes ces contorsions avec le plus grand sérieux du monde...

— Bravo! bravo! disaient les spectateurs.

Elle avait une robe de laine noire qui sentait la misère ; elle n'avait peut-être pas mangé de la journée, car elle était bien pâle.

J'entendis à côté de moi deux jeunes gens dire :

— Emmenons-la souper!...

— Non, dit l'un, elle nous coûterait les yeux de la tête; je parie qu'elle n'a pas mangé depuis huit jours.

— Bah! dit l'autre, nous la rationnerons; elle nous amusera.

Après la danse, ils s'approchèrent d'elle. Je l'entendis accepter. Je m'en allai. Son danseur était près de moi ; il s'essuyait le front et disait :

— Je n'aime pas à danser avec elle; elle est raide comme un bâton.

On appela :

— Brididi!

Et le petit jeune homme qui dansait si bien répondit :

— Voilà ! voilà ! et s'en alla au café.

Le bal finissait... Nous rentrâmes.

J'espérais toujours recevoir des nouvelles de Versailles.

Je demandai s'il n'était venu personne...

On me répondit que non. Je me couchai en pleurant.

Le jeudi suivant, je retournai à Mabille avec Marie. Nous cherchâmes Brididi et sa danseuse. Ce fut une des premières femmes que j'aperçus. Elle avait une robe de barége lilas. Ses cheveux étaient mieux peignés ; elle me parut moins laide.

Un homme d'un certain âge, avec un chapeau gris, un pantalon blanc, un petit paletot sac, s'arrêta devant elle...

— Ah ! bah ! dit-il, comme nous sommes requinquées ! C'est égal, tu as une figure ingrate ! Elle a l'air sauvage ; elle ressemble à la reine Pomaré.

Tous ceux qui l'entouraient dirent ensemble :

— Chicard a raison, *faut* l'appeler Pomaré.

Quand elle se mit à danser, tout le monde l'entoura, et, pour l'encourager, on criait à tue-tête :

— Bravo! Pomaré!

Cette soirée fit événement; plusieurs journaux en parlèrent le lendemain.

Ce soir-là, M. Brididi n'avait pas l'air content; il dansait avec de jolies filles, mais on n'était occupé que de Pomaré. Il pensa à lui donner une rivale, et chercha un sujet nouveau. Je le regardais si souvent, qu'il crut que j'avais envie de danser avec lui; ce qui était, du reste, un grand honneur. Il vint à moi et m'invita. Je lui dis que ce serait avec plaisir, mais que je ne savais pas danser.

— Eh bien, je vous apprendrai.

En effet, il m'apprit. — J'avais une jolie taille, de beaux bras... J'ôtai mon petit châle, et je restai avec ma robe de barége à manches courtes. On me regarda beaucoup, cela m'encouragea. Je sautais comme une plume!... Après le quadrille, Marie, qui avait tenu mon châle et mon chapeau, me dit:

— Sais-tu que tu danses très-bien!

— Certainement ajouta M. Brididi.

Je fus toute fière!... J'aurais bien voulu qu'on m'appelât aussi Pomaré!...

Je pris un grand goût pour la danse!... A la fin de la soirée, M. Brididi me dit sans façon:

— Voulez-vous venir souper avec nous?

J'acceptai de même, et nous partîmes une bande joyeuse, pour aller souper chez Vachette.

— Ah ! disais-je en regardant bien si l'on me voyait, si cela pouvait se savoir à Versailles!

Marie me suivait partout. Son amant était en Bretagne... je l'avais tout entière.

Nous quittâmes le restaurant à six heures du matin.

— Rien pour moi ? dis-je au concierge.

— Non !

Je montai, toute triste ; mais je m'endormis sans pleurer : j'étais trop fatiguée.

A quatre heures, M. Brididi vint nous voir.

— Ah ! vous ne savez pas, me dit-il sans me dire bonjour, il y a une danse nouvelle : la polka ! Venez passer la soirée chez moi, nous l'apprendrons et nous la danserons ensemble, pour faire enrager Pomaré.

Cette idée me plaisait assez, non par antipathie contre cette femme, mais pour qu'on s'occupât de moi.

Nous apprîmes pendant cinq heures ; enfin, je la savais à merveille. On faisait une foule de figures qui vous donnaient l'air de chiens savants : les bras, les jambes, le corps, la tête, tout remuait à la fois ; on eût dit un monde de télégraphes

et de pantins. Mais c'était nouveau, et on trouvait cela joli.

M. Brididi m'engagea à rester chez lui. Il était bien tard ; je le remerciai.

Il vint nous reconduire. — Comme c'était un charmant garçon, et que je ne voulais pas qu'il me prît pour une bégueule, je lui racontai l'état de mon cœur... mais, à chaque phrase, je faisais un saut de polka, et j'en chantais l'air; ce qui fit rire Marie et dire à Brididi :

— Allons, allons, c'est bien! soignez-vous; j'espère que vous ne serez pas longue à guérir.

Nous étions arrivés à la maison, je demandai :

— Il n'est venu personne?...

— Non!

J'étouffai un soupir au fond de mon cœur.

Arrivée dans la chambre, je me mis à polker.

— Je suis contente, me dit Marie; tu prends ton parti gaiement.

— C'est comme cela qu'il faut être. Si j'étais restée là, pleurant, il ne serait pas venu davantage! On ne peut pas forcer les gens à vous aimer; quand on court après eux, on les fatigue; ils s'y habituent et vous traitent plus mal. Malheureusement, on n'efface pas l'amour de son cœur comme un nom écrit sur une ardoise; mais, avec de la patience, tout passe... Je désespère de me

faire aimer de lui; mais je veux qu'en me voyant passer, brillante et dédaigneuse, il me donne un regret.

La marchande de meubles vint me dire, le lendemain, que mon logement était prêt. Je pris mon paquet, et j'allai m'installer, 19, rue de Buffaut, dans un petit entresol de deux pièces.

J'étais richement meublée, et je regardais mon luxe, fort inquiète de la somme que j'avais à payer. J'avais dans ma chambre à coucher un lit en acajou, une toilette-commode, un fauteuil-Voltaire en laine rouge, deux chaises, une petite table. Dans la première pièce, qui servait d'antichambre ou de salle à manger, il y avait une table ronde et quatre chaises cannelées. Je passai la journée à frotter mes meubles... Je disais *chez moi* à tout propos.

Le lendemain, j'allai chez Marie, qui, je le savais bien, était trop paresseuse pour venir.

Je me mis des nœuds de velours dans les cheveux; je fis des reprises à ma robe et à mes bottines qui me quittaient, et je retournai au bal.

Brididi vint à moi... Je n'étais pas fâchée de cette préférence... Je lus à l'orchestre: Polka! Mon cœur battit; je devins très-pâle, et je dis à Brididi :

— Je n'oserai jamais danser cela ici; personne

ne sait cette danse. On va nous regarder; je ferai quelque gaucherie, et on se moquera de nous.

— Non, non, me dit-il, allons dans un coin.

J'allais résister, quand j'entendis derrière moi :

— Eh bien! personne ne la sait donc, cette danse?...

Je reconnus la voix de Louisa Aumont.

Ce fut moi qui pris Brididi dans mes bras, et le fis danser de force. Il avait beau me dire :

— Je ne suis pas en mesure; j'allais toujours.

Enfin, je fis plus d'attention, et je dansai à merveille. — Je passai plusieurs fois devant Louisa Aumont, et je me penchais si fort sur mon danseur, qu'elle put croire que je l'embrassais. Il voulut se reposer. Presque près d'elle, je lui criai : « Viens donc, viens donc!... » Il n'y prit pas garde. — Je le tutoyais!...

On se mit à m'applaudir à outrance; on me suivait, on me désignait du doigt!...

— Fi! l'horreur! disait Louisa Aumont au bras d'un vieux monsieur; peut-on s'afficher ainsi!...

Je vis bien qu'elle était vexée!... C'est égal, le mot me piqua; je voulus me venger. J'attendis qu'elle passât près de moi. Je l'arrêtai par le bras, et je lui dis :

— Bonjour, ma chère Louisa; y a-t-il longtemps que vous n'êtes allée à Versailles voir votre amant?

Elle devint pourpre, et voulut continuer son chemin; je l'arrêtai de nouveau.

Elle me dit : — Je ne vous connais pas!

— Ah! je comprends; pardon, je prenais monsieur pour votre père. Si j'avais su que c'était le vieux hibou qui vous ennuie tant et à qui vous dites, pour vous débarrasser de lui trois fois la semaine, que vous allez chez votre tante, à Versailles, je n'aurais pas parlé de votre Henri. Mais, aussi, vous ne me prévenez pas! vous me parlez d'un vieux monstre; je trouve monsieur très-bien, moi.

Je fis la révérence, et je partis en riant.

Je me mis à danser; tout le monde m'entoura. Je venais de faire une méchanceté; j'étais radieuse. J'entendais dire :

— Elle est bien mieux que Pomaré!

On la quittait pour venir à moi.

— Ah! me dit Brididi, les œillades vous battent en brèche!

Tous les hommes vinrent m'inviter.

— Oh! mais, dit il, me tirant par le bras, j'aurais moins de peine à défendre Mogador que ma danseuse!... Tiens, cria-t-il bien haut, je vous appelle Mogador!

Ce qui se passa est ridicule, mais exact, et n'est pas assez éloigné pour que l'on ne s'en souvienne pas!... Cent voix crièrent : vive Mogador! On me jeta vingt bouquets dans le cercle où je dansais.

Il y eut deux camps... D'un côté, on criait : vive Pomaré ! de l'autre : vive Mogador ! Les gens qui ne comprenaient rien et qui ne saisissaient que le bruit, criaient : vive Pomador ! La garde fut obligée de s'en mêler!... Cela était si animé qu'on craignait une querelle de partis! Je fus obligée de me sauver pour partir; on voulait me porter en triomphe jusqu'à ma porte. Cela me fit grand peur, et, prévenue par Brididi, je pris la fuite à temps. Pomaré fut mise dans un fiacre; on dételа les chevaux, et ce furent des jeunes gens qui la traînèrent jusqu'à la Maison-d'Or.

Le lendemain, soit que Mabille eût payé pour faire une réclame, soit que les maîtres de danse voulussent mettre la polka à la mode, tous les journaux parlèrent de Pomaré et de moi.

Le *Charivari* nous reproduisit sous toutes les formes.

Il y avait deux autres femmes qui ne faisaient pas moins de bruit à la Chaumière : c'étaient Maria-la-Polkeuse et Clara Fontaine.

On sait ce que c'est que Paris. Chaque excentricité a son heure de vogue. Ces folies faisaient

le sujet de toutes les conversations, et notre triste renommée, par les cent voix de la presse, s'étendait jusqu'en province.

Je n'avais pas vu Adolphe depuis trois semaines; il vint à Mabille par curiosité, et demanda à voir les célébrités. Il trouva Pomaré laide!

Quand on me fit remarquer à lui, il recula d'un pas et dit :

— Vous vous trompez! ce n'est pas elle; c'est Céleste.

— Oui, dit son ami, Céleste Mogador!

Il me suivit. Je l'avais vu; j'avais senti mes jambes fléchir! Je le montrai à Brididi.

— Diable! fit-il, il faut vous asseoir.

Adolphe vint à moi.

— Venez, j'ai à vous parler.

Je fis signe à mon danseur que j'allais revenir.

— Vous ne reviendrez pas, me dit Adolphe en me serrant le bras.

— Pourquoi donc? lui dis-je.

— Parce que je ne le veux pas.

— Ah! bah! vous avez été bien longtemps à m'apporter vos ordres; je vous préviens que je suis changée, et je n'en veux plus recevoir! Je veux aller danser; j'ai promis.

— N'y allez pas, me dit-il, pâle, ou je vais avoir une affaire avec ce petit monsieur!

J'ai toujours tremblé à l'idée d'une querelle qui pouvait naître à cause de moi. Je m'arrêtai.

— Est-ce que vous me feriez l'honneur d'être jaloux? Il y a quelque temps, je vous avoue que ça m'aurait fait plaisir, mais aujourd'hui ça me fait rire.

La marchande de fleurs m'apporta deux bouquets de roses qu'on me pria d'accepter. Je les pris, mais M. Adolphe se jeta dessus et les mit en pièces.

— Eh bien! lui dis-je, votre colère est-elle passée?

— Ne vous moquez pas de moi! me dit-il hors de lui.

Je vis qu'il fallait le prendre sur un autre ton, car il était sérieusement en colère.

— Enfin, mon ami, que me voulez-vous? Vous m'avez quittée; vous ne m'aimiez pas: je ne me suis pas imposée à vous; j'espère que vous en ferez autant. Je n'ai pas troublé vos amours...

— Je n'ai jamais eu cette femme! Si elle était là, je le dirais devant elle.

Au même instant, je la vis sortir d'un bosquet avec une autre femme.

— Tenez, lui dis-je, la voilà! Si vous faites cela, je vous croirai.

Il hésita.

— Vous partirez avec moi?...

— Oui!

Il alla droit à Louisa, qui lui apprêtait son plus joli sourire.

— Voyons, mademoiselle, dites, je vous prie, à Céleste que je ne suis pas votre amant, et que vous regrettez d'avoir été si dure pour elle.

Elle se mit à rire sans répondre. Il lui prit le bras et lui renouvela sa demande.

Elle fit une affreuse grimace, devint rouge et dit :

— Oui!...

— Assez, dis-je à Adolphe, qui, je le voyais bien, lui serrait le poignet ; venez. Et nous partîmes en voiture. Il me fit mille amitiés! je restai comme une pierre!...

— Je vois bien, me dit-il, que vous ne m'aimez plus!

— Je ne sais pas si je ne vous aime plus, mais ce qu'il y a de certain, c'est que je vous aime moins. Vous n'avez pas de reproches à me faire! Je vous aimais, je me serais tenue dans une boîte pour vous plaire; vous m'avez quittée d'une façon pénible, humiliante. J'ai cherché à me distraire et j'y parvenais bien, je vous assure. Cela vous irrite! vous auriez mieux aimé que je m'enfermasse avec un boisseau de charbon!... Ma foi, non!...

vous ne m'aimez pas ; d'autres sont moins difficiles ; je ne suis qu'embarrassée du choix!

— Vous me tourmentez à plaisir, me dit-il les larmes aux yeux.

J'allais m'attendrir, car je l'aimais encore, mais je repoussai toute idée de faiblesse.

— Croyez-vous donc que je n'étais pas tourmentée, quand je fis la route de Versailles à pied, la nuit, et que vous me laissâtes partir, sans même vous inquiéter de ce que je pouvais faire dans mon désespoir? Voyez-vous, nous ne serons pas fâchés, mais je n'oublierai jamais cette nuit-là.

Il n'osa plus dire une parole. Il m'aimait, j'allais pouvoir me venger. Je lui donnai un rendez-vous... j'arrivai deux heures plus tard, faisant semblant de pas voir qu'il m'attendait avec impatience.

Il me défendit d'aller dans les endroits publics... j'y allais exprès! La presse continuait à parler de nous... on venait en équipage nous voir, le soir, comme des bêtes curieuses. Tous ces badauds se disputaient une fleur de notre bouquet. Les femmes venaient nous voir aussi ; elles disaient aux gens qui les accompagnaient : « Tâchez donc qu'elles viennent vous parler!... » On nous appelait, mais je me dérangeais rarement.

Pomaré regardait d'un air impudent, faisait

mille excentricités et faisait fuir les curieux, rouges de honte. C'est à cause de cela, sans doute, que beaucoup venaient autour de moi et me faisaient des compliments.

Voilà pourtant les vilains services que vous rendent les oisifs. Ils ne reculent devant rien, eux qui, trop vieux ou trop ennuyés d'eux-mêmes pour savoir s'amuser, cherchent à tout prix des objets de distraction.

J'avais ma cour, comme Pomaré avait la sienne.

— Elle est charmante ! disait l'un en me lorgnant.

— Vous allez voir comme elle danse bien, disait l'autre.

— Quelle souplesse ! comme elle est gracieuse !...

Voilà ce que me répétaient en masse ces gens qui me méprisaient, qui peut-être me trouvaient affreuse, ridicule ; mais ils m'excitaient, je les amusais. — La vie est une comédie.

Quand je me reporte à ce temps et que je songe à toutes les excentricités que nous faisions, il me semble qu'on devrait nous les pardonner, car le succès qu'on nous a fait est plus coupable que nous.

L'orateur qu'on approuve s'enflamme ; l'acteur qu'on applaudit redouble d'efforts ; le soldat qu'on

regarde, qu'on encourage devient plus intrépide ; il n'y a pas une créature, dans quelque position qu'elle soit, qui ne soit sensible à la réclame !... Jugez si moi, sans éducation, n'ayant rien à perdre, je ne pouvais pas me laisser éblouir et entraîner.

Il n'est si petit théâtre qui n'ait ses rivalités. Mes succès à Mabille m'avaient valu beaucoup d'envieuses. Les hommes me firent un rempart d'amour et de fleurs.

Je détestais Pomaré, qui me le rendait bien.

Sans savoir pourquoi, on trouva qu'il serait charmant de nous faire faire vis-à-vis, et nos partisans négocièrent l'affaire avec toute l'importance d'un traité de paix.

Nous marchâmes l'une au-devant de l'autre, ne faisant pas un pas de plus. Elle me regardait avec ses grands yeux noirs fixes !... Elle me semblait plus désagréable que d'habitude ! — J'eus envie de me sauver ; mais je réfléchis que cela serait ridicule, et je lui tendis la main. Sa figure se dérida, et elle me dit d'une façon charmante :

— Je suis enchantée de faire connaissance avec vous ; il y a longtemps que je le désirais. Si vous voulez me permettre d'aller vous faire une visite, je vous continuerai mon amitié.

Il y avait un air protecteur qui me déplut ; mais

je lui pris le bras et nous fîmes le tour du bal ensemble.

On se pressait tellement autour de nous, que c'est à peine si nous pouvions marcher.

Après quelques mots échangés, je vis qu'elle prenait son rôle au sérieux et qu'elle se croyait reine. Le fait est qu'on ne l'abordait qu'ainsi :

— Chère reine, allez-vous danser ? Où vous placerez-vous, que vos courtisans vous entourent ?

Elle leur indiquait un endroit à voix basse. Ils s'en allaient tout fiers et prenaient un air de protection avec leurs amis qu'ils plaçaient.

— Tenez! voilà la reine Pomaré! disaient les uns en se poussant.

— Où ça?... disaient les autres ébahis.

On la montrait.

— Ah! c'est vrai; elle a l'air bien sauvage, répondait un provincial qui la prenait pour la reine de Taïti.

On avisa un abonné à lunettes, *pion* dans un collége, je crois : on l'entoura, on l'applaudit en lui disant :

— Bravo, Pritchard !

Le pauvre homme perdit la tête et fit trente-six gambades... On le porta en triomphe... Il enfonçait ses lunettes, relevait la tête, se croyant un grand personnage; mais, comme on ne le payait pas

pour cet exercice, le pauvre diable fut renvoyé de sa place. Il conta ses peines à Pomaré, qui lui dit devant moi, avec le plus grand sang-froid du monde :

— Venez me voir, je vous protégerai.

Je ne pus m'empêcher de rire, en me disant :

— Ils sont aussi fous l'un que l'autre.

Elle était convaincue de sa puissance!... C'était de bonne foi qu'elle promettait de lui faire du bien; pourtant elle paraissait avoir un esprit supérieur. Je voulus connaître ce caractère, qui me parut étrange.

Depuis notre séparation, Marie m'avait tenu parole ; elle ne rentrait plus, je la voyais à peine.

Je demandai à Pomaré de passer la journée du lendemain avec moi.

Elle me dit qu'elle ne commandait sa voiture qu'à quatre heures; que le matin elle recevait sa cour.

— Venez déjeuner chez moi, me dit-elle, nous causerons en fumant une cigarette.

Elle me quitta, puis revint à moi :

— Voulez-vous souper avec moi et quelques-uns de mes amis?...

Je répondis oui, avant qu'elle eût fini sa phrase. car j'avais grande envie de passer une soirée avec elle.

— Je vais vous prendre dans ma voiture.

Nous sortîmes. A la porte, elle fronça ses sourcils noirs...

— Jean! Jean! dit-elle deux fois, impatientée.

Un gamin d'une douzaine d'années s'avança en courant. Il était habillé d'une façon burlesque : un pantalon de toile grise rentré dans ses bottes à revers, une redingote dont la taille seule lui aurait fait un paletot, un chapeau très-grand, bordé d'un galon en clinquant dont on se sert pour costume. Il portait dans ses bras un châle-tapis en coton, tout passé, dont un coin traînait à terre. Pomaré le lui arracha des mains, furieuse.

— Imbécile! tu ne peux pas faire attention!... tu essuies le pavé avec mon *cachemire*... Si tu ne fais pas mieux ton service, je te chasserai.

Tout le monde riait autour d'elle. Je devins fort rouge. Le petit sortit en haussant les épaules et fit avancer la voiture.

C'était une calèche à deux chevaux... elle l'avait au mois... C'était un équipage presque grotesque, sortant des remises d'un mauvais loueur.

— La voiture de la reine ! crièrent à la fois dix gamins.

Pritchard s'avança pour lui baiser la main. Elle jeta en l'air quelques pièces de monnaie ; on se bouscula pour les ramasser en criant :

— Vive la reine Pomaré !

Le petit bonhomme était sur le siége, à côté du cocher, qui avait le même galon de clinquant sur son chapeau et une redingote noisette. Ajoutez à cela un cheval blanc et un autre bai. La calèche était garnie à l'intérieur d'une vieille étoffe d'un rouge passé.

Je ne me connaissais pas en voiture, mais il me semblait que, pour rien au monde, je n'aurais voulu sortir là-dedans en plein jour.

Nous arrivâmes au café Anglais.

Le maître du café vint au-devant de nous, la serviette sous le bras, l'air affable :

— Quel cabinet désirez-vous ? demanda-t-il à Pomaré.

— Le grand salon, dit-elle en regardant sa suite.

Il commençait à faire froid, elle ordonna qu'on fît bon feu. Quand la porte s'ouvrait, nous apercevions plusieurs têtes qui cherchaient à nous voir.

On alluma du petit bois... Elle s'approcha du feu en faisant un mouvement de frisson.

— Les premiers froids font mal, me dit-elle.

Je la regardai ; elle était pâle comme une morte.

— Gardez votre châle, lui dis-je.

Mais elle n'en fit rien. Je compris pourquoi; elle avait une robe de taffetas bleu clair qui jurait passablement avec son châle.

Elle toussa une fois ou deux. Elle prit une coupe de champagne frappé et l'avala d'un trait. Ses yeux brillèrent, ses couleurs lui revinrent.

Alors on lui fit chanter une chanson, qu'elle dit avoir composée elle-même, et qui passait en revue tous les dieux de la Mythologie. Je ne compris pas bien, parce que je ne connaissais pas tous ces noms-là; mais il paraît que c'était un chef-d'œuvre d'esprit.

Sa voix était faible; elle s'accompagnait au piano. Ses mains étaient blanches, bien faites et paraissaient avoir l'habitude du clavier, car elle ne regardait en chantant que ceux qui l'écoutaient.

Ce furent des compliments sans fin. On fit très-peu d'attention à moi. Il me semble que j'en fus un peu jalouse et qu'elle me regardait d'un air vainqueur.

Elle parla, fuma, tint tête à tout le monde : elle avait un esprit intarissable et d'une originalité sans pareille.

La nuit se passa ainsi. Quand nous sortîmes, il faisait jour; ces sorties sont curieuses et le paraîtraient surtout aux gens raisonnables qui n'ont ja-

mais vu ce spectacle, bien propre à désillusionner des folles joies des viveurs de Paris.

Je ne sais au juste quelle figure j'avais; mais en regardant les autres, je fus presque effrayée : les hommes sont débraillés, quelquefois chancelants; les femmes sont jaunes; leurs toilettes chiffonnées, enfumées, leur donnent l'air de paquets de chiffons ; la plus jolie serait laide.

Il y a aux portes de vieilles voitures qui passent la nuit; un pauvre cheval maigre attend que son maître ait chargé pour avoir son déjeuner. On ne veut pas de lui, et on l'appelle rosse. Pauvre bête! il a été jeune et bon! Je regardai Pomaré, et je me dis :

— Voilà notre avenir!

Il n'y a, à cette heure-là, dans les rues, que les balayeurs et les chiffonniers. Les premiers vous regardent, appuyés sur leurs balais, et chacun se dit probablement :

— Ce que ces fous viennent de dépenser dans une nuit me ferait vivre un an.

On leur donne quelquefois de l'argent, mais on passe le plus souvent sans les regarder.

Nous rentrions à pied. Pomaré paraissait moins fatiguée que tout le monde; elle était d'une pâleur extrême, mais ses lèvres étaient rouges, ses yeux brillants.

Nous traversions le boulevard ; une balayeuse comme il y en a peu, elle travaillait activement, envoya toute sa poussière dans les jambes de Pomaré, qui, peu endurante de sa nature, l'interpella en l'appelant bête.

La femme au balai l'entreprit à son tour.

— Tiens! voyez-vous ça, madame l'embarras! Faut-il pas que je quitte mon ouvrage pour faire place à cette demoiselle! Avec ça qu'elle est belle! J'ai été un peu mieux que toi, ma petite, et un peu plus huppée; mais j'étais pas fière avec le pauvre monde!

Nous étions déjà bien loin. Nous nous séparâmes quelques instants après.

— A tantôt! dit Pomaré, rue Gaillon, 19. Si vous oubliez le numéro, demandez dans la rue la reine Pomaré.

Je trouvai cette gasconnade prodigieuse, et il me sembla plus prudent de me souvenir de la rue et du numéro.

Je venais de voir un échantillon de cette vie qui, de loin, me semblait si belle et à laquelle j'avais si souvent rêvé de m'associer. Je puis me rendre cette justice, que toute cette joie me parut triste, et que je rentrai chez moi le cœur bien vide et l'âme bien découragée.

XI

LA REINE POMARÉ.

A onze heures, j'étais chez ma nouvelle amie. Je m'attendais à voir un boudoir richement meublé; je fus toute surprise de me trouver dans un chenil : c'est du moins l'effet que me fit le logement de Pomaré, tant il y avait dans ce logement de désordre et de malpropreté.

Elle habitait une grande chambre, à peine meublée; sa commode était couverte d'une foule de petits objets, rappelant ses triomphes au bal Mabille.

Il y avait sur chaque objet un pouce de poussière; on voyait sur une table des papiers en

désordre, une masse de numéros du *Charivari* ; sa robe bleue traînait à terre.

Je remarquai, appendue au mur, une bonne Vierge en plâtre avec un petit collier et une couronne. La Vierge, avec ses bras ouverts, semblait contempler ce désordre et le prendre en pitié. Sur la cheminée, la reine avait mis son chapeau dans une assiette. Je n'osais pas faire un pas. Elle était encore couchée, tête nue et les cheveux tout ébouriffés.

— Pardonnez-moi, me dit-elle; mon ménage n'est pas encore fait. La personne qui me loue se charge de tout faire et ne fait rien. Asseyez-vous donc!

Et elle me montra du regard le bord de son lit.

Je m'approchai, mais j'étais fâchée d'être venue. Elle sauta en bas du lit, passa dans une espèce d'antichambre dont la croisée donnait sur une cour ; elle appela son portier, qui était en même temps son propriétaire ; il monta.

— Faites-nous à déjeuner.

— Je veux bien ; mais donnez-moi de l'argent.

— Je n'en ai pas.

— Bah ! dit le vieux, vous avez bien vingt sous.

— Non, dit-elle, pas un liard.

— Alors, allez déjeuner où vous voudrez; je ne fais plus crédit.

— Voyons, ne soyez pas méchant! J'ai invité une amie; je ne peux pas la renvoyer.

— Bon! dit le vieux, ce n'est pas assez de vous; il faut maintenant que je nourrisse les autres.

Et il descendit en grognant.

J'avais tout entendu et j'étais fort embarrassée. Elle ne perdit pas contenance, et me dit en rentrant que nous allions déjeuner dehors, parce que son domestique n'était pas rentré; que le concierge venait de l'en prévenir.

C'était trop fort; je me mordis les lèvres pour ne pas rire aux éclats. Je l'avais vue, la veille, jeter au moins dix francs de monnaie. Évidemment elle était folle.

— Ah! dit-elle, en passant devant la petite Vierge, je t'avais oubliée.

Elle prit cette petite Vierge, l'embrassa, lui adressa quelques paroles qui ressemblaient à une prière. J'entendis ces mots : « Sainte Mère de Dieu, aie bien soin de lui; il est plus heureux près de toi. »

Elle remit la Vierge à sa place et revint près de

moi. Le mouvement de ses bras fit ouvrir sa chemise ; je vis sur sa poitrine un scapulaire, des médailles, une petite croix. Cela me fit mal.

J'ai une grande croyance en Dieu ; quand je souffre, je l'invoque ; quand je suis heureuse, je le remercie ; mais ces insignes de la religion chrétienne me semblaient un blasphème sur sa poitrine.

Je priai Pomaré de m'attendre ; je descendis quelques instants, et je revins avec tout ce qu'il nous fallait pour déjeuner.

— Je vais vous rendre tout-à-l'heure ce que vous avez dépensé, me dit-elle avec un aplomb incroyable.

« Dieu ! la vilaine femme ! me disais-je, elle est menteuse comme personne. »

Je lui fis deux ou trois questions sur sa vie passée; elle détourna la conversation sans vouloir me répondre. J'insistai de nouveau pendant le déjeuner; même silence.

J'avais pourtant bien envie de savoir ce qu'elle avait été, car tout le monde en était intrigué.

— Allons, me dit-elle, après déjeuner, vous êtes une bonne fille, promettez-moi de ne rien dire à personne, et je vais vous faire ma confession.

Je le lui promis ; elle commença :

...— Je suis venue au monde à Paris, en 1825 ; mon père était riche ; je fus son premier enfant. Il avait environ cent cinquante mille francs de capital ; ces cent cinquante mille francs étaient placés dans un théâtre et lui rapportaient quinze, quelquefois vingt pour cent. On n'épargna rien pour m'élever. Je fus mise dans un des premiers pensionnats de Paris. J'avais les meilleurs maîtres. — Ma mère m'avait donné deux frères et deux sœurs; cependant on ne retrancha rien des dépenses qu'on faisait pour moi. J'avais dix-sept ans, on pensait à me marier, mais on ne trouvait aucun parti digne de moi. J'aimais mon père avec passion, tout en le craignant beaucoup; ma mère ne le rendait pas très-heureux.

Un jour, j'entendis raconter à la pension qu'un incendie affreux venait de faire des ravages horribles, boulevard du Temple ; on assurait que personne n'avait péri, mais que l'on n'avait rien pu sauver. Cela me rendit triste. Pourtant j'étais loin de me douter que ce malheur me touchât de si près.

Deux jours après, mon père vint me voir. Mon père était grand et fort ; je fus effrayée du changement que je vis en lui : il était ployé sur lui-même, ses yeux étaient rouges, il avait pleuré. Je lui sautai au cou et le couvris de baisers.

— Mon père, mon bon père, que vous est-il

donc arrivé ? Ma mère ! mes frères ! mes sœurs !

— Non, me dit-il ; grâce à Dieu, ils se portent bien ; mais je suis ruiné, le feu a tout dévoré. Je n'étais pas assuré, mes enfants ! ma pauvre Lise ! me dit-il en me serrant dans ses bras.

Je n'avais jamais vu pleurer mon père ; cela me déchira le cœur. J'étais très-pieuse ; j'avais souvent parlé de mon désir d'entrer dans un couvent ; on se moquait de moi, et je n'insistais pas. L'idée m'en vint ce jour-là, et je dis à mon père, en lui essuyant les yeux :

— Ne vous inquiétez pas pour moi, mon cher père ; vous savez bien que mon vœu le plus cher est d'être religieuse ; vous n'aurez pas à vous occuper de moi.

— Non, me dit-il en me serrant sur son cœur, non, mon enfant, tu ne peux pas être à Dieu tout entière ; j'ai besoin de toi pour élever tes frères et tes sœurs ; tu es instruite, tu feras leur éducation. Ta mère est presque folle de chagrin, il faut la consoler, l'aider. Je viens te chercher.

Je suivis mon père sans répondre. On ne répondait jamais à mon père.

Rentrée chez nous, je trouvai tout le monde dans le désespoir.

Mon père sortait souvent pour des entreprises qu'il voulait essayer.

Ma mère avait un peu perdu la tête; j'avais soin des enfants.

Bientôt nous fûmes si pauvres qu'on renvoya la bonne et que je restai seule pour tout faire. On ne m'avait pas élevée ainsi.

Cette vie m'était pénible ; j'étais toujours seule avec les enfants; j'allais promener les plus petits.

Un jeune homme, que mon père avait employé, venait souvent à la maison; il me dit si souvent qu'il m'aimait, il me tourmentait tellement, que je crus l'aimer, et je me donnai à lui sans trop de résistance. Je ne comprenais pas tout le danger d'une pareille faute.

Un jour, mon père rentra; je causais à la porte avec mon amant. Mon père le pria de ne plus me faire de visites que devant ma mère ou lui.

Ma mère allait souvent chez des parents : elle n'était pas rentrée, il l'attendit. Elle ne rentra qu'à dix heures.

— Ah! vous voilà, madame! lui dit-il sévèrement. Rentre dans ta chambre, Lise.

J'obéis, mais j'écoutai à la porte, car, depuis ma faute, j'avais peur de tout.

— Qu'as-tu donc? lui dit ma mère.

— J'ai, répondit mon père, que vous ne gardez

pas vos filles; que vous allez à droite, à gauche, sans vous occuper du reste. Votre fille aînée a dix-sept-ans; la seconde, quatorze, l'autre trois. La chute de la grande entraînera les autres. Si un pareil malheur venait encore s'abattre sur moi, qu'à la misère se joignît le déshonneur, je tuerais la malheureuse qui aurait flétri mon nom et je me tuerais après. Ce serait votre ouvrage.

Ma mère ne répondit rien, mais je faillis m'évanouir. J'allai cacher ma tête sous mon oreiller pour pleurer plus à mon aise; pourtant je ne connaissais encore que la moitié de mon malheur.

Depuis quelque temps, je me sentais des malaises, des faiblesses. J'attribuais cela à la peur que j'avais eue. Il y avait un médecin dans notre maison; je montai lui raconter ce que j'éprouvais. Il me regarda et me dit :

— Vous êtes grosse; ce n'est pas dangereux.

Je le fis répéter deux fois. Je n'osai pas lui dire de me garder le secret. Je descendis, résolue à aller me jeter à la rivière, quand la nuit serait venue. Je courus chez celui qui m'avait perdue; il ne trouva qu'un moyen de me sauver: détruire mon enfant. Je le regardais effarée; je n'avais pas assez de mépris pour cet homme.

— Oh! lui dis-je en partant, cette pensée vous portera malheur!

Je rentrai chez mon père; il me sembla voir tout le monde lire sur mon front.

Je me retirai dans ma chambre pour écrire ; je vis ma sainte Vierge : je lui demandai pardon de la pensée de suicide que j'avais eue; je lui promis de vivre pour mon châtiment et pour la pauvre petite créature que je portais dans mon sein.

Je fis un paquet, j'embrassai mes frères et sœurs et je partis désespérée. Je n'osais pas me retourner; il me semblait entendre derrière moi les pas de mon père. Je marchai, ou plutôt je courus longtemps.

Je vis un beau jardin : j'étais au Luxembourg; j'entrai dans une petite rue étroite, déserte; je lus : *Maison meublée*. Je m'adressai à la maîtresse de cet hôtel et je demandai un petit cabinet ; on ne voulut pas me louer ; d'ailleurs, je n'avais pas d'argent.

Je racontai ma position à cette femme, et je la priai tant, qu'elle finit par s'attendrir. Elle parut surtout touchée quand je l'eus assurée que je ne resterais pas longtemps dans sa maison, parce que j'allais entrer à l'hospice.

On me mit dans un grenier.

Je demandai où l'on recevait les femmes en couche; on m'indiqua la Maternité. J'y fus; mais

on me répondit qu'on ne prenait les femmes que quinze jours avant d'accoucher. Que faire jusque-là? Je n'étais grosse que de trois mois; comment attendre six mois?

L'idée du suicide me revint, et je priai Dieu avec ferveur de me débarrasser de la vie.

Je vendis tous mes effets petit à petit. Quand je n'eus plus rien, je demandai de l'ouvrage dans la maison; on me fit raccommoder le linge, aider à faire les ménages. Il y avait beaucoup d'étudiants. J'étais jolie; du moins, ils me le disaient.

La femme chez laquelle je logeais était avare; elle m'aurait fait travailler quinze heures par jour pour un morceau de pain. J'avais grand appétit; je tâchais d'avoir un repas chez l'un, un déjeuner chez l'autre. C'était une horrible existence, ma chère Céleste!

Nous étions en hiver; il faisait froid. Un de ces jeunes gens eut pitié de moi et me donna une couverture de son lit.

Je tombai malade; je ne quittai plus mon grenier.

Le même jeune homme, qui m'avait donné une couverture, m'apportait quelques petites choses qu'il prenait à table d'hôte. J'ai souvent souffert de la faim; cependant, je n'osais pas me plaindre, tant j'avais peur qu'on me renvoyât.

Le temps de ma délivrance approchait; je fus à la Maternité. J'étais maigre et exténuée de privations. On me demanda si je garderais mon enfant. Cette question me parut insensée. Est-ce que l'on demande à une mère si elle gardera son enfant?

Après d'affreuses souffrances, je fus délivrée; j'avais donné le jour à un garçon. Je demandai pardon à Dieu de sa naissance; je le suppliai de lui conserver la vie et de prendre la mienne. Il était si délicat, le pauvre ange, que j'écoutais toujours s'il respirait.

On voulait m'empêcher de le nourrir, mais je n'écoutais rien. Le temps était venu où il fallait sortir de la Maternité; on me donna un peu d'argent, une layette, et je partis avec mon trésor dans mes bras.

J'arrivai à l'hôtel. On ne me reçut pas trop mal. Je repris mon trou; je travaillai un peu. Mon pauvre enfant était bien pâle; il avait dix mois, il me souriait, me tendait ses petites mains; je me trouvais heureuse. Ce bonheur, je ne l'avais pas mérité; aussi, fut-il bien court.

Les convulsions, cette terreur de toutes les mères, les convulsions mirent la vie de mon enfant en danger.

J'avais beau le serrer sur mon cœur, ses petits

membres se tordaient, sa figure devenait bleuâtre; je le couvrais de baisers, je le réchauffais de mon haleine, je lui disais, les mains jointes : « Tais-toi! tes cris me font mourir! » et je priais. Il se détendait et reposait quelques heures; puis, les convulsions revenaient, plus horribles.

Huit jours s'étaient passés dans cette lutte affreuse; il lui prit une crise, il se détendit...

Je crus qu'il reposait. Je priai la Vierge-Mère de mettre fin à ses souffrances, en lui sauvant la vie, ou de me prendre, plutôt que de le torturer ainsi. Je n'avais plus la force de le voir souffrir.

J'attendis longtemps son réveil; je le soulevai, il était raide de froid. Je le laissais tomber, puis, je le reprenais dans mes bras, sans pouvoir verser une larme:

— Malheureuse! me disais-je, c'est toi qui l'as tué!... Est-ce que tes prières montent en haut?

Et je courus dans les escaliers en criant que je voulais un médecin, que mon enfant ne pouvait pas être mort sans moi.

On parvint à me prendre le cadavre de ce pauvre petit ange. Un des jeunes gens de la maison paya les frais d'enterrement.

Je suivis mon fils à Montparnasse. Je fis mettre sur sa bière une marque, pour le faire tirer de la

fosse commune quand j'aurais de quoi lui acheter une croix et un entourage.

Je passai quinze jours, désolée, folle ; je ne remontais plus dans la chambre où il était mort ; chacun me donnait l'hospitalité.

— Allons! me dit un brave garçon, vous ne pouvez rester comme cela ; venez vous distraire.

Ils me firent dîner, boire et m'emmenèrent à Mabille.

C'est le premier jour que vous m'avez vue avec une robe de laine noire. Il me fallait de l'argent pour retourner là-bas... à Montparnasse. J'en ai, et je suis heureuse. Je ne crains plus qu'une chose, c'est de rencontrer mon père : il me tuerait, et je prends un goût énorme pour la vie ; je suis fière de moi. Dans quelque temps, je serai riche ; je suis déjà à la mode...

Elle m'avait fait ce récit tout d'un trait, avec une grande facilité de langage, et du ton le plus naturel, le mieux senti.

A partir de ce moment, je pris d'elle une toute autre opinion que celle que j'en avais conçue d'abord. La reine Pomaré disparaissait, et, à sa place, je voyais une pauvre fille, encore plus malheureuse que moi.

Il n'était pas jusqu'à ce doux nom de Lise qui avait pour moi je ne sais quelle mystérieuse sympathie. Quand on n'a pas de famille, on s'en fait une avec les infortunes et les amitiés qu'on rencontre sur son chemin.

Je pris congé de Lise, convaincue qu'elle avait des éclairs de folie, mais sentant que je l'avais prise en grande affection.

Ma liaison avec Adolphe allait chaque jour se refroidissant. Ses premiers dédains avaient tué mon amour pour lui, et le goût très-vif qu'il avait paru, depuis, éprouver pour moi, n'avait pu faire renaître cet amour.

Adolphe était loin d'être une nature vulgaire. Il avait de l'esprit; il était brave comme son épée et un peu querelleur; mais il était léger en amour, et n'avait pas dans le cœur cette fièvre de passion, ou ce charme de sensibilité qui peuvent captiver longtemps une femme lancée dans le tourbillon où je m'étais jetée.

Mes visites à Versailles devenaient de plus en plus rares.

Il essaya quelque temps de combattre les progrès de mon indifférence; mais quand il vit qu'il n'y avait plus de ressources, il prit une résolution devant laquelle il avait hésité jusqu'alors, bien

qu'elle dût servir à son avancement, et il s'attacha en qualité de chirurgien à un régiment qui quittait Paris.

L'amitié me consolait des vacances de l'amour. La société qui me plaisait le plus était celle de Lise, dont l'intelligence fantasque avait véritablement quelque chose d'entraînant. Pourtant, elle avait à mes yeux un grand inconvénient, celui d'être intimement liée avec une petite femme, qu'on appela, quelques jours plus tard, Rose Pompon.

Cette petite femme avait une figure charmante, une tournure affreuse; elle parlait à tort et à travers, vous crachait au visage en parlant et s'habillait comme un fagot. Elle était avare, mais avare, avare à tondre un œuf. Jugez-en : elle était enceinte; Pomaré lui envoya un médecin, fit baptiser l'enfant, acheta la layette; elle vendait ses effets pour l'obliger quand elle n'avait pas d'argent, car Pompon se disait sans ressources. Elle sortit au bout de dix jours. Pomaré voulut, en son absence, chercher quelque chose dans un meuble; qu'est-ce qu'elle trouva, caché dans des bas? Dix louis en or et quelques bijoux, que l'adroite Pompon avait soigneusement mis en réserve.

Cette femme me déplaisait, à un point que je restai quelque temps sans voir Lise. Les bals d'été étaient

fermés; je ne la rencontrais même plus; j'entendis raconter qu'elle allait danser la polka au Palais-Royal.

Mes amis m'engagèrent à exploiter le succès que j'avais eu à Mabille. Ils me dirent qu'il y avait peut-être mieux à faire que de me poser en danseuse, et que le moment était venu de faire une seconde tentative pour entrer au théâtre.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

		Pages
I	Ma famille. — Un voyage à pied	1
II	Mon beau-père	18
III	Mon beau-père (suite)	35
IV	L'insurrection de Lyon	57
V	M. Vincent	90
VI	Thérèse	126
VII	Denise	162
VIII	La Chute	199
IX	L'hôpital Saint-Louis	231
X	Le bal Mabille	277
XI	La reine Pomaré	303

MEMOIRES

DE

CÉLESTE MOGADOR

Paris — IMP. DE LA LIBRAIRIE NOUVELLE. — Bourdilliat, 15, rue Breda.

MÉMOIRES

DE

CÉLESTE

MOGADOR

TOME DEUXIÈME

PARIS

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15

1858

MÉMOIRES

DE

CÉLESTE MOGADOR

XII

LA REINE POMARÉ.

(Suite.)

On me conduisit à Beaumarchais, où l'on me reçut d'une façon charmante, quand j'eus dit que je m'appelais Mogador.

Je fus engagée; je répétai le lendemain dans une revue, où je me jouais moi-même et où je dansais à la fin la mazourka. Mon costume était délicieux. Je débutai le même soir que Pomaré; j'eus beaucoup de succès dans la danse.

J'appris le lendemain que Pomaré avait été sifflée à outrance. Je lus quelques journaux où on l'accablait de mauvais compliments et de railleries. Les journalistes traitent les femmes comme les gouvernements : ils les inventent ; après les avoir inventées, ils les prônent ; après les avoir prônées, ils veulent les défaire. Si ces réputations, qui sont leur ouvrage, résistent, ils se déchaînent, insultent, méprisent ; ils crient à la dépravation.

Mais, messieurs, si cette dépravation, dont on commence à s'effrayer, a fait tant de progrès, c'est un peu votre faute.

Autrefois, il n'y avait qu'un ou deux bals publics ; pourquoi y en a-t-il dix aujourd'hui? A cause des célébrités que vous vous êtes amusés à créer à temps perdu, et quand vous ne saviez que faire. Cette gloire de clinquant a trouvé des envieuses ; des milliers de jeunes filles sont entraînées dans les bals publics par l'appât de cet éclat menteur! Elles font tout au monde pour qu'on les regarde et pour que vous disiez leurs noms.

Les jeunes gens de famille vont voir ces combats, ces assauts de jambes ; comment voulez-vous qu'ils gardent leur raison au milieu de ces jeunes femmes, dont quelques-unes sont charmantes? Ils s'enivrent ensemble de la même folie.

Pomaré avait une voiture; toutes veulent en avoir, beaucoup en ont. Les Champs-Élysées comptent tous les jours dix promeneuses nouvelles, élégantes, hardies.

Ce luxe fait mal à voir, je le confesse, quand on songe que beaucoup de femmes, qui n'ont pas une faute à se reprocher, végètent dans la misère ou dans la gêne avec leurs familles.

Les vaudevillistes et les dramaturges, toujours à l'affût des passions qu'on peut exploiter avec succès, ont mis la prostitution sur la scène.

Tout Paris s'est attendri pendant deux cents représentations sur le désintéressement de cœur et sur l'agonie d'une courtisane ; puis, un beau jour, on a été effrayé du chemin qu'on avait fait.

Le monde galant a eu sa réaction, tout comme la société vertueuse. D'autres vaudevillistes et d'autres dramaturges, saisissant la nouvelle veine, nous ont attachées au pilori de l'opinion.

Les journalistes ont fait ces choses sans se rappeler qu'à une autre époque ils avaient battu la grosse caisse à la porte du Ranelagh, à la porte du bal Mabille, à la porte du bal d'Asnières.

Dans les grandes, comme dans les petites choses, dans les choses honnêtes comme dans les choses honteuses, l'esprit humain est toujours le même : il ressemble à la girouette qui est sur ma maison.

Si l'on veut réellement détruire cette puissance des femmes galantes, qui touche à tout, qui commence dans les plus hautes sphères pour finir dans les derniers rangs de la société, le meilleur moyen c'est d'étudier les faits. L'histoire vraie des femmes qui ont vécu de cette vie infernale serait plus éloquente, pour en détouruer les jeunes filles, que les idylles attendrissantes ou les contrastes forcés, dont le public parisien s'amuse tour-à-tour à pleurer et à rire.

Tant que j'ai vécu dans ce tourbillon, je n'avais guère le temps de réfléchir, ni à mon malheur, ni à celui des autres. Aujourd'hui, que je me suis retirée de ce monde ; aujourd'hui, que j'envisage mon propre désenchantement et que je me rappelle comment ont fini les femmes que j'ai vues les plus brillantes et les plus adulées, il me semble que si, comme dans le petit drame de *Victorine*, on pouvait leur montrer leur avenir dans un rêve, toutes reculeraient.

Pomaré devait être triste ; je fus la voir. Elle demeurait alors, 25, rue de la Michodière, à l'entresol. La maison, c'était un hôtel garni, était meublée très-proprement. Lise était très-élégante. J'attendais qu'elle me parlât de ses débuts ; elle ne jugea pas convenable de le faire et me demanda les suites des miens.

— Je suis contente, lui dis-je ; c'est un commencement.

— Ah bien! moi, dit-elle en riant, mon commencement ressemble joliment à une fin ; j'ai eu au Palais-Royal le succès de Lola-Montès. On avait fait forger des clés à trous, et on s'en est donné à souffler dedans; le bruit a couvert l'orchestre. J'ai dansé à contre-mesure; il était temps pour moi de me sauver, car on se disposait à me jeter les bancs à la tête. J'en suis encore malade; je ne sors plus de six mois.

— A part cela, lui dis-je, tu es heureuse?

— Oui, me dit-elle; vois.

Elle ouvrit une armoire et me montra un tas de chiffons, que je ne regardai pas, je l'avoue, sans une certaine envie.

— Je suis tranquille, me dit-elle. Je vis avec un jeune homme de Toulouse, qui m'adore et me comble. Il est employé au bureau des postes pour plaire à ses parents, qui veulent qu'il s'occupe, ce dont il n'a pas besoin, car il est fort riche.

— Tant mieux! cela me fait plaisir. Je t'aime beaucoup; je voudrais te voir ménager un peu plus ta santé et ta bourse.

— Oh! je n'ai pas longtemps à vivre; je veux bien m'amuser pour ne rien regretter.

— Joues-tu ce soir? me dit-elle en ouvrant la croisée.

— Oui, tous les soirs.

— Eh bien! j'irai te voir aujourd'hui avec mon *époux*.

Je la quittai. Je la vis le soir, dans une avant-scène du rez-de-chaussée, avec un petit homme blond mat, les cheveux frisés, portant lunettes. Il paraissait rempli d'attentions pour elle.

Elle me fit prier d'aller dîner le lendemain avec eux. Elle me dit, avant qu'il arrivât, qu'elle ne pouvait pas le souffrir, mais qu'il l'aimait tant qu'elle avait pitié de lui; que c'était la bonté même.

En effet, il m'intéressa; il avait l'air si honnête, si tendre; il faisait montre de si beaux sentiments, que je fus enchantée de lui, et que je fis promettre à Lise de mieux le traiter.

— Voyez-vous, mademoiselle, me dit-il le soir en me reconduisant, en ce moment, je ne puis pas faire tout ce que je veux pour elle; mais je vais avoir beaucoup d'argent d'une propriété que je fais vendre: je lui donnerai tout.

A quelques jours de là, j'entendis conter, au foyer du théâtre, que la reine Pomaré était arrêtée comme complice d'un vol très-important dont on recherchait les auteurs.

Je ne pouvais pas croire cela, et, d'ailleurs, je n'ai jamais pu supporter entendre dire du mal de mes amies. Je donnai des démentis à toutes ces vipères qui, ne m'aimant pas, étaient enchantées de me faire de la peine.

Une vieille duègne, qui, du reste, avait été très-belle, disait :

— Parbleu ! des sauteuses comme cela, ça fait tous les métiers.

— Ah ! reprenait une ingénue de trente ans, si j'étais juge, je la condamnerais à la prison pour toute sa vie.

Rien n'est méchant comme les vertueuses par force. Celle-là était si sèche, si laide, que je ne pus m'empêcher de lui dire :

— Il faudrait mettre en prison toutes les femmes un peu jolies ; la disette en viendrait et vous trouveriez peut-être votre placement.

— Taisez-vous, me dit une de mes camarades ; ne vous querellez pas ainsi sans savoir ce qui en est : vous pourriez vous compromettre.

Dès que le spectacle fut fini, je courus rue de la Michodière. La maîtresse de la maison me dit qu'on lui avait recommandé le plus grand secret ; mais qu'à moi, elle allait tout me conter... Je devais être au moins la centième confidente.

— Hier, me dit-elle, il s'est présenté un homme,

fort bien mis, qui m'a demandé quelle chambre habitait Mlle Lise et comment elle vivait. Je crus que c'était son père, dont elle a si peur, et je répondis à ce monsieur que j'ignorais sa manière de vivre.

— Oh! elle se cache : preuve qu'elle est coupable. Il fit signe à deux autres messieurs, qui entrèrent également, et ils montèrent tous trois à sa porte, en me faisant signe de les suivre. Je vis bien que c'étaient des agents de la police.

— Frappez vous-même, me dirent-ils. Il faut qu'elle ouvre sans avoir peur; un papier est vite brûlé.

Je fis ce qu'on me disait.

— Lise m'ouvrit en chemise. En voyant tout ce monde, elle voulut repousser la porte, mais elle n'en eut pas le temps; les trois hommes étaient entrés : deux s'étaient placés à côté d'elle, de manière à l'empêcher de faire un mouvement.

La pauvre fille était si pâle que ça me fendit le cœur.

— Habillez-vous, dit un de ces hommes, pendant que les autres visitaient les meubles, prenaient les papiers; habillez-vous donc, vous allez nous suivre.

— Vous suivre! dit Lise; où donc?

— Parbleu! pas à Mabille, dit l'homme, mais à la Préfecture.

— A la Préfecture! moi! Mais qu'ai-je donc fait?

— Ah! si vous n'aviez que dansé, vous n'auriez fait de tort qu'à vos jambes.

— Mais, monsieur, je n'ai fait de tort à personne.

— C'est ce que le juge d'instruction verra; en attendant, dépêchons.

— Un juge d'instruction! vous m'arrêtez donc comme une voleuse?

— Ou complice, dit l'homme; c'est la même chose.

— Moi! cria-t-elle en enfonçant ses deux mains dans ses cheveux en désordre; et vous avez pu croire que vous m'emmèneriez vivante?

Elle s'élança dans la seconde pièce, où sans doute elle voulait prendre un couteau; mais on s'empara d'elle avant qu'elle n'eût ouvert un meuble.

— Voyez-vous, mademoiselle Céleste, cette scène me fit un mal affreux. Ses cheveux étaient épars; elle était presque nue, car elle avait cessé de s'habiller. On la tenait le plus doucement possible. Elle se jetait à terre, frappait sa tête; je la

crus folle! Voyant son désespoir, ils commencèrent à la traiter plus doucement.

— Allons, mon enfant, ne vous mettez pas dans cet état; on ne vous fera peut-être rien. Si vous n'êtes pas coupable, vous sortirez de suite. Allons, allons, pas de bruit; personne ne le saura. Vous vivez malheureusement avec des gens que vous ne connaissez pas assez, qui peuvent vous tromper sur leurs ressources, sur leurs moyens d'existence.

Et les trois hommes l'enlevèrent de terre pour la placer dans un fauteuil.

Elle avait les yeux fixes et paraissait ne pas entendre. Elle se leva, comme si elle avait pris une résolution, puis elle s'habilla, silencieuse, l'œil sec. On ne perdait pas un de ses mouvements. Elle me demanda si monsieur était venu.

— Non, lui dis-je, je ne l'ai pas vu.

— Tout m'abandonne! Allons, je suis prête. Ah! misérable que je suis! voilà où cette vie devait me conduire! Je voudrais que toutes celles qui marchent sur mes traces pussent me voir en ce moment.

On avait fait avancer un fiacre. Ces messieurs lui prirent chacun un bras et se placèrent près d'elle dans la voiture. Je la vis jeter sa tête en arrière; la voiture partit.

La brave femme n'en savait pas davantage. Les informations qu'elle pouvait me donner s'arrêtaient là.

Je n'en revenais pas de ce que j'apprenais; je n'eus pas, du reste, un instant de doute sur l'innocence de Lise : je la savais incapable d'un acte d'improbité.

Je fis quelques démarches pour avoir de ses nouvelles; mais je dus être prudente, car j'étais moi-même sous une surveillance qui me désespérait, et mon intervention dans une affaire de cette nature aurait pu me coûter bien cher. Lise était au secret, rien ne pouvait lui parvenir.

Je fus vingt fois chez elle.

Je ne pouvais me remettre du coup que son arrestation m'avait porté; c'était la semaine aux mauvaises nouvelles.

Au moment où j'étais le plus triste, j'appris un nouveau malheur, qui m'impressionna d'autant plus vivement qu'il me faisait faire sur ma propre situation un cruel retour.

J'avais eu occasion de voir, chez Adolphe, un jeune homme qui avait une maîtresse charmante. Elle s'appelait Angéline; sa figure était fine, spirituelle au possible. Elle avait été inscrite très-jeune; elle avait compris dans quelle affreuse position elle s'était mise. Aussi, sans être devenue

une vertu bien farouche, vivait-elle très-modestement avec son amant, qui ignorait sa position.

Je rencontrai ce jeune homme, un jour que je venais de faire chez Lise une nouvelle démarche qui ne m'avait pas plus servi que mes premières tentatives pour avoir de ses nouvelles.

— Ah! ma chère Céleste, me dit-il en m'arrêtant par le bras, vous me voyez désolé. Nous avons fait une partie de bal masqué, il y a trois jours; nous étions une douzaine: nous avions fait un bon souper avant d'entrer à l'Opéra. Angéline avait un costume charmant. Vous savez comme elle danse bien; on la regardait, on l'excitait à faire plus. Elle s'est un peu trop émancipée; un sergent de ville lui dit qu'il allait la mettre dehors. Je descendais du foyer en ce moment. Mon ami, avec qui elle dansait, répondit: ce fut une querelle, on les emmena au poste. Nous étions gris; nous avons voulu employer la violence; on garda la pauvre fille. Quand elle eut repris son sang-froid, on lui dit qu'elle allait être conduite à la Préfecture de police. Elle ne se plaignit pas; elle demanda seulement la permission de monter chez elle, disant qu'elle ne pouvait se présenter en débardeur chez un magistrat. On l'accompagna en fiacre. Elle pria les agents d'attendre cinq minutes, afin qu'elle

eût le temps d'écrire un mot à sa mère et à moi. Ces messieurs s'impatientaient, ils frappèrent. « Entrez! » dit-elle. En ouvrant la porte, ils la virent disparaître par la fenêtre, puis ils entendirent un corps tomber sur le pavé. Ils trouvèrent deux lettres; on me remit celle-ci. Et il la lut en pleurant :

« Mon pauvre ami, je vais faire un saut bien pénible à mon âge : je n'ai pas vingt ans. Ce n'est pas la vie que je regrette, c'est toi; ce n'est pas de la mort que j'ai peur, c'est de me défigurer sans me tuer : tu ne m'aimerais plus. Fais-moi enterrer; si ma tête n'est pas mutilée, embrasse-moi. Je suis fille inscrite; depuis deux ans que je suis avec toi, je te l'ai caché : j'avais si peur de te déplaire! Je me suis soustraite au règlement; j'ai été prise hier; j'aurai payé tout à la fois. J'aime mieux rendre mon corps à la terre que d'aller quelques mois à Saint-Lazare. Tu me plaindras; tu m'aurais méprisée. Ne me regrette pas plus que je ne vaux, mais ne m'oublie pas trop vite. Adieu! »

— Et elle s'est tuée! dis-je, émue jusqu'au cœur.

— Non; elle s'est cassé les deux jambes; elle sera estropiée toute sa vie. Mais j'en aurai soin; je ne la quitterai jamais.

J'avais envie de l'embrasser; je lui don-

nai une bonne poignée de main en lui disant :

— Vous êtes un brave garçon, embrassez-la pour moi.

Il me quitta. Je regardais autour de moi tout effrayée, car j'étais dans la même position qu'elle.

Je trouvais Angéline heureuse, plus heureuse que moi. Après un pareil malheur, il était impossible qu'elle n'obtînt pas d'être rayée, tandis que moi, je n'avais pas l'espérance d'atteindre de bien longtemps ce but de tous mes désirs, car ma maudite célébrité devait redoubler les obstacles.

Je n'avais pu me résigner à retourner à la Préfecture, avec ces femmes qui sont tenues de s'y présenter toutes les quinzaines, sous peine d'être punies.

J'étais en contravention : on aurait eu le droit de m'arrêter partout où l'on m'aurait trouvée. J'étais dans cette position de ne marcher qu'en tremblant. Je ne passais jamais sur les boulevards ; le quartier Montmartre étant rempli de femmes, la surveillance y était plus active qu'ailleurs.

Chaque fois qu'un homme me regardait, je croyais voir un inspecteur ; je courais de toutes mes forces, mon cœur battait. Cette vie, toujours dominée par le sentiment de la peur, était atroce ; je n'osais sortir à pied la nuit.

Un soir, on me vola ma montre. J'y tenais beaucoup; du jour où je l'avais eue, je me croyais en possession des richesses du Pérou : eh bien ! dans la crainte d'être obligée de dire mon nom, je n'osai faire ma déclaration.

En entrant à Beaumarchais, je m'étais crue sauvée. Je m'imaginais que j'allais avoir un état, gagner de l'argent : c'était encore une illusion.

On m'avait reçue à bras ouverts; on me faisait jouer et danser tous les soirs, mais... on ne me donnait pas d'appointements.

Je demandai si cela irait ainsi longtemps? On me répondit que non, que le théâtre allait fermer.

Ce fut pour moi comme un véritable coup de foudre. La misère, à laquelle je me flattais d'avoir échappé, allait revenir, plus menaçante, frapper à ma porte.

Un hasard me tira de ce mauvais pas.

Un jour où je me sentais encore plus triste qu'à l'ordinaire, le désœuvrement conduisit mes pas chez une marchande à la toilette de ma connaissance, qui demeurait faubourg du Temple, n° 16.

Le malheur rend communicatif; je lui racontai mes peines.

Il y avait chez elle un homme âgé, les cheveux

gris, l'œil enfoncé, le nez courbé, des lunettes d'argent, des diamants plein les doigts, grand, maigre, mais bien droit et l'air vigoureux. C'était le propriétaire de la maison.

Ce monsieur paraissait m'écouter avec intérêt, et me regardait surtout avec une attention dont je me demandais la cause, sans la deviner.

— Je crois, mademoiselle, me dit-il, après m'avoir bien considérée, que je suis à même de vous offrir un emploi plus avantageux que celui que vous allez perdre à Beaumarchais ; je cherche des écuyères pour l'Hippodrome. Il nous faut des femmes jeunes et élégantes.

— Oh ! me dit Mme Alphonse, voilà votre affaire. Vous avez de l'adresse et du courage, vous apprendrez bien vite à monter à cheval. On va ouvrir un hippodrome magnifique, barrière de l'Étoile ; vous serez bien payée.

Je demandai combien je gagnerais.

— Cela dépendra de vos dispositions et de ce que vous saurez faire. Dès à présent, je puis vous donner cent francs par mois, et je vous montrerai moi-même.

— Ma foi ! dis-je, c'est bien tentant ; et vous me ferez un engagement ?

— Tout de suite, si vous voulez.

— Je préférerais le théâtre ; mais gagner cent

francs par mois ! cela vaut la peine d'y songer... D'ailleurs, je vous préviens que je mettrai tant d'ardeur que vous serez forcé de m'augmenter l'année prochaine. Eh bien ! j'ai réfléchi : c'est fait. A quand ma première leçon ?

— La semaine prochaine, si vous voulez. Dès demain, je vous présenterai à mon fils.

Il sortit, en ayant soin de prendre mon adresse.

Quand il fut parti, Mme Alphonse me dit :

— Vous avez joliment bien fait de saisir la balle au bond ; vous y gagnerez toujours une chose, c'est d'apprendre à monter à cheval avec le premier maître d'équitation de Paris. C'est un homme bien remarquable que M. Laurent Franconi ; personne ne le remplacera : il vous fera faire en un mois ce qu'un autre ne vous ferait pas faire en un an.

Tout fut arrangé et signé le lendemain. Ma pièce finissait à Beaumarchais ; je quittai le théâtre.

On dit qu'un malheur n'arrive jamais seul ; je crois qu'il en est de même des bonheurs de la vie.

Je me sentais toute joyeuse ; je courus chez Lise avec un heureux pressentiment. Il ne me trompait pas ; elle était revenue : on l'avait mise en liberté la veille au soir. Elle était si honteuse

qu'elle ne voulait voir personne. Je pensai que cette consigne n'était pas pour moi; je montai au deuxième : elle était dans une toute petite chambre sur la cour.

La clef était sur la porte, j'entrai sans frapper. Je la trouvai étendue sur une petite couchette en bois peint, ses bras le long de son corps, la figure tirée, les yeux bordés d'un cercle noir. Elle râlait plutôt qu'elle ne respirait. Je lui pris la main; cette main était froide.

— Lise! lui dis-je doucement.

Elle ouvrit les yeux et me regarda sans me voir, car elle me demanda :

— Qui est là?

— C'est moi; pardon de t'avoir réveillée; mais ton sommeil paraissait pénible.

— Ah! ma chère Céleste, je sais que tu es venue bien des fois; j'aurais dû aller chez toi, je n'en ai pas eu le courage : je suis brisée. Tu n'as pas pensé que j'avais volé, n'est-ce pas? me dit-elle avec des yeux égarés et en me secouant le bras.

— Non, puisque je suis là. Mais conte-moi ce qui s'est passé, car c'est un rêve.

— Oh! me dit-elle, un mauvais rêve. Tu sais comme je fus emmenée. On visita mes papiers, et on ne trouva rien qui pût faire croire que je

fusse complice de ces hommes. Depuis quelque temps, on se plaignait que des envois d'argent faits par la poste n'arrivaient pas ; on faisait des réclamations, des recherches : impossible de découvrir les coupables. Il y a un mois environ, un jeune homme se présenta pour toucher un mandat dans un bureau de poste. Il y avait là un monsieur qui, attendant de l'argent, venait faire une réclamation. Ce monsieur entendit prononcer son nom, et fut tout surpris de voir le jeune homme signer pour lui et tenir dans sa main la lettre d'avis que lui s'étonnait de n'avoir pas reçue. On fit arrêter ce jeune homme, on le fouilla ; il avait plusieurs lettres chargées décachetées, portant différentes adresses. D'abord, il ne voulut pas répondre, dire qui il était, mais il finit par tout avouer : c'était une association. Ils étaient sept ou huit. Ils avaient un employé à la poste ; chaque fois qu'une lettre était chargée, cet employé la volait, et alors les associés allaient faire les recouvrements. Sans compter ces vols, qui étaient très-importants, ils faisaient un tort considérable au commerce, car, lorsque les lettres contenaient des valeurs qu'ils ne pouvaient pas toucher, ils les brûlaient.

Tu as deviné quel était l'employé de la poste ; tu comprends quel soupçon ont eu les juges. On a cru que j'étais complice ! Une adresse, une lettre

oubliée chez moi, dont je n'aurais pas eu connaissance, et j'étais perdue !

Il m'a défendue, il paraît, tant qu'il a pu. Le magistrat qui m'a interrogée me disait toujours :

— Mais enfin, c'est pour vous qu'il l'a fait.

Je lui répondais :

— Cela est possible, et j'en suis assez malheureuse ; mais je ne me doutais de rien.

On est fort, va, quand on a pour soi l'innocence et la vérité.

On a rapproché des dates, et l'on a vu que longtemps avant de me connaître il faisait déjà les mêmes soustractions. C'est une affaire bien lamentable. Son père est un des personnages les plus importants de Toulouse, et le premier parmi les plus honorables. On a reconnu mon innocence et l'on m'a renvoyée ! mais je n'en suis pas moins perdue. Que vais-je devenir ? Je n'oserai plus me montrer !

— Il ne faut pas ainsi se décourager ; tu n'es pas coupable. Reste chez toi quelque temps, ne te montre pas ; cela s'oubliera.

Elle hocha la tête d'un air d'incrédulité.

— Et toi, me dit-elle, que fais-tu ?

— J'ai quitté le théâtre, j'entre à l'Hippodrome.

— Ah ! j'aimerais bien monter à cheval.

— Eh bien ! veux-tu entrer à l'Hippodrome

avec moi? Rien n'est plus facile; j'en parlerai à M. Franconi.

Elle sourit tristement.

— Non, non, ne parle pas de moi. .

On frappa à la porte. Elle se cacha dans les rideaux et me dit :

— Je ne veux voir personne.

J'ouvris. C'était un grand jeune homme blond; il n'avait pas de barbe. Sans être joli garçon, sa figure était agréable.

— Peut-on voir Lise? me demanda-t-il presque bas.

— Oh! c'est toi, Camille; entre, dit Lise, avant que j'aie eu le temps de répondre. Et elle l'embrassa bruyamment sur les joues. Camille, *c'est* personne, me dit Lise en riant.

— Non, dit le jeune homme, je ne suis rien et je le regrette, car tu ne serais pas là.

— Nous verrons cela plus tard, dit Lise en lui serrant la main.

— J'ai eu bien peur, lui dit-il. Enfin, tu es libre; je pars, mon tuteur m'attend; je reviendrai bientôt. Et je l'entendis sauter l'escalier quatre à quatre, comme un écolier.

— Quel est donc ce jeune homme? demandai-je à Lise.

— C'est presque un enfant, car il a dix-neuf ans d'âge, douze ans de raison; il en convient lui-même. Depuis quatre mois, il me répète tous les jours : « Vois-tu, Lise, je ne t'aime pas comme tout le monde. Si je voulais, peut-être qu'en te priant bien je pourrais t'avoir; eh bien! je ne veux pas, je ne serai que ton ami ; je souffrirais trop de te partager. A ma majorité, j'aurai une grande fortune ; alors tu seras à moi tout entière, je t'emmènerai bien loin, je te rendrai si heureuse que tu ne regretteras pas ta vie passée ! »

— Mais, est-il vrai qu'il aura de la fortune? Prends bien garde maintenant aux aventuriers : cela ne me paraît pas clair.

— Oh! il n'y a pas de danger; c'est le fils d'un commerçant immensément riche. Son père, en mourant, l'a confié aux soins d'un tuteur, qui ne lui rendra ses comptes qu'à vingt-un ans.

— Eh bien! te voilà sûre de l'avenir. Je voudrais bien en dire autant.

— Est-ce que tu crois cela? me dit-elle en se levant. Il m'aura oubliée depuis longtemps, ou bien je serai morte.

Elle se frappa la poitrine, toussa et me dit :

— Entends-tu? je sens le sapin.

— Allons! tu es folle avec tes idées; tu vivras

plus longtemps que moi, et, dans ma famille, on va à cent ans. Je te quitte ; je viendrai te voir dans le courant de la semaine.

Je partis bien joyeuse.

Lise était libre ! et j'avais douze cents francs d'appointements !

XIII

L'HIPPODROME.

Ce n'était pas tout d'avoir le titre d'écuyère : il fallait apprendre mon métier. L'équitation et les fantaisies équestres ne s'improvisent pas plus qu'autre chose.

Je travaillais avec une ardeur extrême. Je prenais jusqu'à deux et trois leçons par jour, toutes accompagnées d'une heure de trot à la française. Dans le commencement, je fus très-fatiguée ; je crachais le sang, mais cela ne m'arrêtait pas.

J'étais obligée de négliger beaucoup mes amis. Brididi fut celui qui en souffrit le plus, car il m'avait prise en grande affection.

Lorsque je l'avais vu se monter un peu trop la

tête pour moi, après nos communs triomphes à Mabille, j'avais pensé que le meilleur moyen de le guérir était de lui faire confidence des sentiments que j'éprouvais pour un autre. Ce moyen n'était peut-être pas bien bon : d'abord, M. Brididi ne se découragea pas aussi complétement que j'aurais pensé qu'il le ferait, et puis, comme je l'avais mis au courant des affaires de mon cœur, il profita assez adroitement de ma rupture avec Adolphe.

Au moment de mon entrée à l'Hippodrome, il me faisait encore une cour très-vive.

On venait de faire une chanson sur Pomaré. On l'attribuait à un homme de beaucoup d'esprit (1). C'était sur l'air de la valse de Rosita :

O Pomaré, ma jeune et folle reine,
Garde longtemps la verve qui t'entraîne,
Sois du cancan toujours la souveraine
Et que Chicard pâlisse à ton regard !
Paré de fleurs, ton trône, chez Mabille,
A pour soutien tous nos joyeux viveurs.
Mieux vaut cent fois régner là que sur l'île
Où vont cesser de briller nos couleurs.

et cinquante autres vers que j'ai oubliés.

J'avais mes poëtes. Brididi m'envoya une épître

1 Romieux.

en vers. Malheureusement, il dansait mieux qu'il ne chantait. En me rappelant ces vers, je m'aperçois qu'ils sont trop en désaccord avec la mesure pour que j'ose les reproduire ici.

Dans ces vers, M. Brididi parlait comme parlent tous les amoureux. Il me reprochait de ne pas l'aimer autant qu'il m'aimait, et finissait par un trait qui, je l'avoue, me parut alors charmant. Il me disait que j'étais pour lui ce qu'était Lise à Béranger.

Mon service à l'Hippodrome m'éloigna du monde où je l'avais rencontré. Je fis comme Lise, je fus infidèle à l'amitié ; mais je lui ai toujours gardé un bonsouvenir.

Enfin le grand jour arriva ; mon professeur était content de moi. Je devais, le jour d'ouverture, paraître dans trois exercices.

Le premier était une promenade au pas, qu'on appelait la *marche* ; le second, une course de vitesse ; le troisième, une chasse au cerf.

Ceux qui ont assisté à l'ouverture de l'Hippodrome pourront encore se souvenir que ce fut là la partie comique de la représentation.

J'entrai dans l'arène première d'une colonne de quatre chevaux. J'avais un costume à la juive, comme toutes les écuyères. J'entendais circuler mon nom :

— Où est Mogador ?

— Oh ! voilà Mogador !

Je crus qu'on allait me siffler ou me dire des choses désagréables, car chacun faisait ses réflexions tout haut.

Il y avait bien huit mille personnes. On était les uns sur les autres ; c'était un coup d'œil magnifique. Tout ce qu'il y avait d'élégant à Paris était là. Ces costumes neufs, cette salle fraîche étaient d'un merveilleux effet.

Le soleil qui, ce jour-là, étincelait sur le clin quant, réchauffa les cœurs, d'abord un peu froids d'émotion, et disposa bien le public qui, à cette première sortie, applaudit à outrance.

Deux ou trois exercices entrèrent avant ma seconde apparition. J'étais à cheval une demi-heure d'avance. Nous n'étions que cinq cette fois pour entrer. Je tremblais à ne pouvoir tenir mon cheval :

— Mon Dieu ! me disais-je, je ne puis plus me soutenir, je vais tomber !

Et je me ployais en avant, quand je sentis quelque chose me cingler le dos, et j'entendis M. Laurent me dire :

— Est-ce que vous allez vous tenir comme cela ? Redressez-vous donc, s'il vous plaît.

Je me jetai en arrière.

— Bon ! vous voilà comme un manche à balai, me dit-il ; enfoncez-vous dans votre selle ; le corps droit sans raideur les coudes au corps, la tête en face ; serrez les doigts sans dureté... bien ! et n'ayez pas peur, vous avez un bon cheval.

Il lui frappa sur le cou ; puis, passant près d'un monsieur, il lui dit :

— Ah ! c'est que celle-là, c'est mon élève ; elle va bien, mais il n'y a que deux mois qu'elle apprend.

Ce compliment me fit plaisir, mais ne put empêcher mon cœur de battre à m'étouffer.

Le rideau s'ouvrit ! Dans la crainte que l'on ne pût dire que j'avais l'air effronté, je baissai les yeux à en loucher.

Arrivées au but, on nous rangea en ligne et on nous cria :

— Partez !

Mon cheval m'emporta comme le vent, la respiration me manqua ; je me couchai sur son cou, comme font les jockeys ; je lui fis un appel de la voix, il se lança plus fort... J'allais passer mes compagnes, peut-être gagner la course ! cette idée me transporta. Je jetai mon cheval sur la corde dans un tournant... je coupai celle qui me serrait de plus près, je la passai ! Je fus si contente que, dans la crainte de voir une autre gagner sur moi,

je fermai les yeux, je rendis tout à mon cheval et je lui appliquai l'éperon dans le flanc gauche. J'entendais dire :

— Elle a gagné !

Puis applaudir ! Je serrai les genoux davantage. Je fis un tour de plus ; on m'arrêta pour me donner le bouquet : j'avais gagné !

La France était à moi... Je marchais en avant des autres ; on m'applaudissait. Mon cheval, qui avait été attaqué durement, faisait mille gambades que je suivais avec assez de souplesse pour qu'aux bravos se joignissent des compliments sur ma tenue à cheval. J'étais radieuse en rentrant. Mon professeur partageait ma joie.

Une fois descendue, mes compagnes me cherchèrent querelle. Elles prétendaient que j'avais manqué de les renverser, que l'on ne devait pas couper.... Je crois qu'elles avaient raison, mais je les envoyai promener.

Je regardai mon cheval ; il avait une tache de sang au côté. Je lui en demandai tous les pardons du monde... je lui montrai mon bouquet et lui donnai des raisons que je lui fis comprendre avec force morceaux de sucre.

J'allai m'habiller pour la chasse ; j'avais un joli costume, et j'étais, j'en conviens, assez contente de moi.

Je montais un cheval d'école qu'on appelait *Aboukir*, je le faisais caracoler le plus que je pouvais.

On lâcha le cerf. Je prenais mon rôle au sérieux et je riais avec les seigneurs qui étaient rangés au milieu, en attendant que les piqueurs et valets de chiens eussent lancé et découplé les chiens.

Cette chasse eut un genre de succès auquel n'avaient certainement pas songé les organisateurs de la fête. Quand les chiens, qu'on tenait enfermés depuis plusieurs jours, se virent en liberté, au lieu de s'élancer sur les traces du cerf, ils se mirent à courir de droite et de gauche, en commettant des actes d'inconvenance dont le bas de nos robes et les jambes de nos chevaux portèrent les traces. Le public parisien, qui voit tout et s'amuse de tout, s'aperçut tout de suite du contretemps qui faisait le désespoir des piqueurs.

On riait à se tordre. Enfin, on mit le cerf à la piste, et les chiens sur la voie.

Le cerf, fatigué, revint sur ses pas à travers les chiens. Ce fut lui qui les courut ! On applaudit plus fort que jamais.

Je sortis après la représentation, plus triomphante qu'un général vainqueur dans une grande

bataille. Je tenais mon bouquet dans mes bras pour que tout le monde le vît bien.

Rentrée chez moi, je priai mon portier de mettre l'écriteau: je ne pouvais demeurer si loin. Le lendemain, je trouvai un petit appartement, faubourg Saint-Honoré, n° 1, au cinquième; il y avait une chambre à deux fenêtres sur le devant, une chambre sur le derrière et une cuisine. Je fus assez heureuse pour sous-louer de suite le logement que je quittais et je pus déménager. J'abandonnai ce quartier avec plaisir; il me semblait que je respirerais plus tranquillement dans celui où j'allais. Je m'arrangeai un petit jardin sur la gouttière, qui avançait d'un pied.

Le genre de vie que j'avais adopté me mettait forcément en contact avec un grand nombre de femmes. Moins par goût que par nécessité, mon existence ressemblait à un kaléidoscope. Les courtisanes sont comme le Juif-Errant, il ne leur est pas permis de s'arrêter. J'avais cessé de voir Denise et Marie. Elles n'avaient pas une existence plus morale que la mienne, mais elles étaient lancées dans d'autres tourbillons. J'avais chaque jour, non pas de nouvelles amies, mais des relations nouvelles.

Je composerais plusieurs volumes avec les portraits et les caractères des femmes qui passèrent

à côté de moi dans la vie ; mais je me restreins autant que je le puis, ne m'attachant qu'aux souvenirs qui me paraissent présenter quelque originalité, ou qui sont nécessaires à la suite de mon récit.

J'avais connu, au moment le plus malheureux de ma vie, une grande fille qui n'était ni blonde ni brune, ni belle ni laide, ni bonne ni méchante ; je lui donnai un conseil que j'ai toujours pratiqué.

Je ne cherche pas, on peut m'en croire, à me tromper moi-même. Je sais que le vice élégant est toujours le vice; mais j'ai toujours pensé que, même en faisant le mal, il y avait avantage à rechercher la société des hommes bien élevés. Le mieux serait d'être sage; mais quand on ne l'est pas, il est préférable d'être la maîtresse d'un grand seigneur que d'un parvenu, d'un homme de bon goût que d'un malotru, d'un homme d'esprit que d'un sot. J'ai gagné à cette délicatesse, de pouvoir, malgré ma déchéance morale, goûter les plaisirs de l'esprit, les jouissances des arts, et de rencontrer parmi les sommités de chaque société des chances heureuses et des amitiés durables, survivant à de trop faciles amours.

La femme à qui j'avais donné ce conseil sut le mettre à profit. Elle rencontra dans le monde un boyard qui, lui trouvant le cou et les bras trop

longs, les lui couvrit de diamants, pour cacher cette difformité.

Elle me rencontra, et, sous prétexte que nous étions voisines, me fit monter chez elle, et passa la journée à me montrer ses richesses avec tant de : — Tu voudrais bien cela, hein ? — Si tu avais cela ! — que j'avais le cœur tout gros, sans savoir pourquoi.

Elle avait une grande passion pour les artistes, et passait toutes ses soirées dans les petits théâtres, se laissant tour-à-tour enflammer par un comique, un amoureux, un traître ; elle n'était généreuse que pour les arts.

On dit qu'elle laissait tomber un diamant de son bracelet chez beaucoup de ses préférés.

Elle m'engagea à dîner avec elle et à aller au spectacle le soir ; elle me dit qu'elle allait me prêter un châle, dans la crainte que je n'eusse froid. Cette attention me toucha, et je me dis :

— Décidément, c'est une bonne fille !

Je fus bien vite détrompée. Elle ne pouvait aller au théâtre seule ; il lui fallait une compagne. Elle ne pouvait mettre tous ses châles à la fois ; il lui fallait un mannequin. En voici la preuve :

Elle me fit dîner dans un petit restaurant, boulevard du Temple. Il y avait beaucoup d'acteurs ; ils vinrent auprès de nous. On nous servit le potage.

Je me disposais à manger, lorsque, m'arrêtant le bras, elle me dit, de sa voix braillarde :

— Prends garde, tu vas tacher mon châle !

Je devins pourpre. C'était uniquement pour cela qu'elle me l'avait prêté. Je vous laisse à penser si ma reconnaissance s'envola.

Elle n'en persista pas moins à me poursuivre de ses offres d'intimité. Il lui vint même, pour mieux colorer cette intimité aux yeux du monde dans lequel nous vivions, l'idée la plus folle et la plus excentrique : ce fut de me faire passer pour *sa sœur ;* elle me pria de dire comme elle, parce que cela serait un prétexte pour être plus libre : son boyard lui permettrait plus facilement de sortir avec moi.

En réalité, elle s'accrochait à moi parce que je m'appelais Mogador.

Un surnom, comme M. Véron le fait remarquer avec beaucoup de finesse d'observation dans les *Mémoires d'un bourgeois de Paris*, un surnom, pour des femmes comme nous, est une fortune.

A quelques jours de là, *ma sœur* me proposa de l'accompagner dans une soirée d'artistes. J'étais dans la même position : je n'avais pas ce qu'il me fallait. Elle mit généreusement toute sa garde-robe à ma disposition. Je refusai, me rappelant

de : « Prends garde de tacher mon châle. » Mais il lui fallait un bras à tout prix.

Elle eut, cette fois, pour vaincre ma résistance, recours à un petit stratagème auquel j'eus la bonhomie de me laisser prendre. Elle m'acheta ce dont j'avais besoin, et me dit :

— Tiens, tout cela est à toi.

Je crus naturellement qu'elle me le donnait : une parure de fleurs de cinquante francs, des gants longs, une voiture louée pour la nuit. Voilà des dépenses que je ne me serais jamais permises.

Je la remerciai de sa munificence.

— Bon ! bon ! me disait-elle, tu me remercieras plus tard.

Quelques jours après, elle me remettait une note de cent francs. Je n'ai jamais, je crois, fait pareille figure depuis; j'avais à peine de quoi vivre et payer mes meubles.

Je la fis attendre; elle se fâcha et me fit des scènes devant tout le monde.

Je lui donnai cent sous ou dix francs que javais dans ma poche.

Un jour, j'étais au théâtre, dans une loge où il y avait six personnes; elle se fit ouvrir et me dit tout haut :

— Dis donc, toi, quand donc me payeras-tu ?

Je n'avais rien sur moi ce jour-là. Une des personnes me demanda combien je lui devais et acquitta ma dette.

A partir de ce moment, on le comprend, il y eut entre nous une rupture complète.

Elle s'en allait disant partout :

— Je suis fâchée avec *ma sœur*.

Et nous restâmes longtemps brouillées, à son grand regret, car je commençais à faire pas mal de bruit.

J'avais appris de nouveaux exercices à l'Hippodrome. Il y avait surtout une course de haies qui faillit me coûter cher. Je montais une jolie jument alezane d'une vigueur incroyable. Elle tremblait une heure avant d'entrer; quand on ouvrait la barrière, elle était déjà en nage.

Un jour, elle s'était gonflée pendant qu'on la sellait; on oublia de la visiter au départ. Une fois lancée, je me sentis tourner; je voulais m'arrêter, mais j'étais devant une haie; elle sauta. Je tâchai de m'élancer de côté pour ne pas être traînée sous ses pieds; je fus tomber sur la piste, en dehors de la haie. J'allais me relever, quand je vis les pieds des chevaux sur ma tête. Tous ceux qui arrivèrent derrière moi me sautèrent avec la haie.

Ces quelques secondes furent pénibles pour moi et pour les spectateurs. J'avais le pied foulé; ma

jument, en se sauvant, m'avait atteinte; mais je n'avais pas de fracture; la douleur n'était rien pour moi. Je demandai mon cheval, et je remontai devant le public, qui m'en sut un gré infini et me le prouva en m'applaudissant de toutes ses forces.

Ce genre de spectacle avait alors l'attrait de la nouveauté.

Il n'était bruit que de notre courage; on luttait vraiment avec une imprudence effrayante. Les spectateurs criaient souvent :

— Assez! assez!

On ne voulait rien entendre, et c'est incroyable la chance qu'on avait. Il y avait tous les jours des accidents où l'on aurait dû trouver la mort, eh bien, on en était quitte pour quelques contusions. Je pouvais avoir la tête ou les côtes cassées; je restai huit jours sur ma chaise, et je recommençai plus enragée que jamais.

Ces périls, du reste, n'étaient pas les seuls auxquels je fusse exposée à ce moment de ma vie.

Il y avait un danger bien autrement à redouter pour moi dans le nombre toujours croissant de mes adorateurs.

A Paris, dès qu'une femme est en évidence, si elle n'est pas protégée par une réputation de vertu intraitable, tout le monde se met sur les rangs. Il

y a des jeunes femmes qui, par bonté ou par bêtise, se croient obligées de répondre à toutes les avances qu'on leur fait. Elles sont perdues en quelques mois. L'abandon et le mépris ne tardent pas à suivre un enivrement passager. Je n'étais ni assez bonne, ni assez bête pour me prodiguer à ce point ; j'avais, heureusement pour moi, compris de suite que la galanterie est comme la guerre, où, pour remporter la victoire, il est bon d'employer la tactique. J'avais, d'ailleurs, deux défauts de caractère qui m'ont beaucoup servi pour me défendre. J'ai toujours été capricieuse et hautaine. Personne, parmi les femmes disposées à dire souvent *oui*, n'éprouve plus de plaisir que moi à dire *non*. Aussi, les hommes qui ont le plus obtenu de moi sont ceux qui m'ont le moins demandé.

Plus une femme a la réputation d'être facile, plus elle a besoin de se faire désirer. J'avais plus que toute autre besoin de réserve à cause de mon passé.

Ceux qui voulaient obtenir mes bonnes grâces ne m'expliquaient pas toujours eux-mêmes leurs vœux. La plupart, ainsi du reste que c'est d'usage dans ce monde, avaient recours à des moyens détournés, et m'envoyaient des ambassadrices.

Dans une seule semaine, je reçus je ne sais combien de femmes qui venaient m'annoncer mes con-

quêtes et tâcher de négocier des traités d'alliance. J'avais à cet égard des idées bien arrêtées. Je ne voulais à aucun prix avoir de commerce avec ces femmes pour qui j'avais la plus profonde aversion. Aussi redescendaient-elles furieuses mes cinq étages. Quand elles rendaient compte de leur mission, on ne pouvait les croire, tant, je l'avoue en rougissant, la conquête de Mogador semblait facile.

Je n'eus qu'à me féliciter du parti que j'avais pris. L'opinion changea à mon égard. On ne cessa pas de me faire la cour, mais on y mit plus de délicatesse, et l'on me laissa le temps de respirer et de choisir.

Ici encore, je retrouve un souvenir de *ma sœur*.

Depuis que je refusais de la voir, il lui était passé une autre idée par la tête : c'était de me donner un amant de sa main. Un jeune baron plus ou moins allemand, qui avait une charge à la cour de... était au nombre de ceux dont j'avais si mal reçu les plénipotentiaires. Il raconta sa défaite à *ma sœur*.

— Présentez-vous de ma part, lui dit-elle avec son aplomb ordinaire; vous êtes sûr d'un excellent accueil.

Il la crut et vint chez moi, convaincu qu'il se présentait sous les meilleurs auspices.

C'était un homme de trente à trente-cinq ans, blond, assez grand, assez joli garçon, l'air doux et distingué.

Il tombait mal : j'avais encore les fleurs sur le cœur; mais il s'en tira en homme d'esprit. Devinant mes véritables sentiments pour ma chère sœur, il m'avoua qu'il ne pouvait pas la souffrir, et il m'en dit tant de mal, que je finis par l'écouter.

— A votre tour maintenant, me dit-il.

J'avais bien aussi quelques méchancetés qui ne demandaient qu'à s'évaporer en paroles. Notre entretien se prolongea. La médisance aidant, le baron emporta la permission de revenir.

Il en profita plusieurs fois. Il avait beaucoup d'esprit : l'esprit est la plus irrésistible des séductions. Il est donc possible qu'une fois encore j'aurais cédé malgré moi à l'influence indirecte de ma sœur. Mais le baron fut brusquement rappelé en Hollande par un ordre.

Je repris mon service à l'Hippodrome.

Les jeunes gens à la mode ou ceux qui aspiraient à le devenir avaient leurs entrées du côté des écuries; c'est là que chacune de nous avait ses prôneurs, ses partisans, ses enthousiastes. Il y en avait un qui s'occupait de moi avec une persévérance acharnée. C'était un jeune homme brun,

mince, très-recherché dans sa toilette. Il me regardait constamment avec de grands beaux yeux noirs qui, sans avoir d'esprit, exprimaient assez bien ce qu'ils voulaient faire comprendre. Il n'avait jamais osé me parler.

Je demandai à une de mes amies :

— Qui est donc ce jeune homme qui me suit partout et qui se trouve mal quand je fais un faux pas?

— Ma chère, me répondit Hermance, une jolie petite Anglaise qui avait une perruque, c'est le fils d'un pharmacien.

— Ah! lui dis-je, c'est dommage; il est gentil.

— Si tu ne l'aides pas un peu, me dit une autre, il n'osera jamais te parler. Il est très-riche ; son père est un grand fabricant de locomotives.

— Bon! tout-à-l'heure c'était un pharmacien... Il faudrait vous entendre.

Je montai à cheval et j'entrai dans l'arène.

Il me sembla que ma selle n'était pas solide ; je m'arrêtai devant la grande loge. Pendant qu'on sanglait mon cheval, j'entendis un bruit confus de compliments toujours agréables pour l'oreille d'une femme. J'oubliai ma chute de la dernière fois et me promis de gagner cette course si je pouvais. Je poussai ma jument, j'arrivai la première d'une demi-tête de cheval. Quand je revins aux

écuries, je vis mon amoureux tout pâle ; ses yeux étaient si brillants, que je les crus pleins de larmes; il vint à moi et me dit :

— Oh ! que vous m'avez fait peur ! Je me suis figuré vous voir tomber dix fois.

J'eus la malheureuse idée de lui répondre qu'il était beaucoup trop bon.

A partir de ce moment, il me fut impossible de m'en défaire ; la glace était rompue. Il me suivit jusqu'à la porte de ma loge ; je la lui fermai au nez.

Il vint me voir le lendemain, sans que je le lui eusse permis ; il finit par ne plus bouger de chez moi. Il était bête à manger du foin, mais si bon garçon, si obligeant, surtout si amoureux, que j'étais souvent tentée d'être indulgente, malgré ma répugnance pour les gens stupides.

Il se nommait Léon. On comprend, sans que je m'en explique, la délicatesse qui m'empêche d'ajouter les noms de famille aux prénoms. Il y a des secrets que tout le monde ne doit pas savoir. Permis aux curieux de chercher, aux habiles de deviner.

J'étais devenue bonne écuyère.

Je fis une demande au préfet pour obtenir ma liberté. On me fit venir, me disant qu'il n'y avait pas assez longtemps ; que si l'Hippodrome fermait,

je n'avais aucun moyen d'existence. Je rentrai chez moi tout en larmes et toute découragée. Il vint encore des femmes m'apporter des propositions plus brillantes que celles que j'avais reçues d'abord. Je crus ces femmes envoyées de la police, et les reçus plus mal que les premières.

J'étais allée un soir au Ranelagh avec une de mes camarades de l'Hippodrome qui se nommait Angèle; nous causions assises dans un coin de la salle. Une marchande de fleurs vint m'apporter des roses magnifiques.

— De la part de ces messieurs, dit-elle, en me montrant deux hommes assis à quelques pas de nous, tous deux petits ; l'un blond, insignifiant de figure : il aurait eu l'air commun s'il n'avait eu un petit pied long comme ma main. L'autre était joli garçon, plus jeune et effronté comme un page.

J'avais envie, pour les faire enrager, de refuser les fleurs.

— Es-tu folle! me dit Angèle; gardons-les. Tu ne vois donc pas comme elles sont belles!

Je ne répondis rien. Je laissai les fleurs sur une chaise devant moi, sans regarder ceux qui me les avaient envoyées.

Ils s'approchèrent de nous. Le plus jeune des deux prit la parole, et s'adressant à moi :

— Ah! vous aimez les fleurs! je suis fâché de

vous en offrir d'aussi laides; si vous le permettez, je vous en enverrai d'autres.

Je répondis par un petit signe de tête et par une petite moue qui voulait dire : « Je vous remercie des premières, mais je ne recevrai pas les secondes. »

— Je vois, mademoiselle, que vous n'aimez pas causer ; c'est quelquefois une preuve d'esprit.

Et il se rapprocha de moi, si près qu'il mit sa chaise sur ma robe ; je le lui fis remarquer en le priant de s'éloigner.

— Non, me répondit-il, je l'ai déjà abîmée, je vous en enverrai une autre.

Son ami, qui était resté debout, lui dit quelques mots en langue étrangère ; il lui répondit dans la même langue, et se retournant vers moi :

— Le duc a raison, je n'ai pas le droit de vous faire la cour. Le duc et moi, nous vous avons vue monter à cheval ; nous sommes devenus amoureux tous les deux ; nous avons joué à pile ou face. D'après nos conventions, le gagnant seul devait avoir le droit de se mettre sur les rangs pour obtenir vos bonnes grâces. J'ai perdu ; le duc vous a envoyé une de ses amies que vous avez mise à la porte. Croyant qu'il avait renoncé à toute espérance, j'ai fait comme lui ; je n'ai pas été mieux reçu.

— Et cela vous a étonné?

— Oui, nous avions parié cinquante louis.

Il me dit cela d'un air si impertinent que je le pris en grippe, et que je songeai tout de suite à me venger.

— Assurément, monsieur, lui dis-je, il n'y a pas de distraction plus innocente que celle-là. Pour que l'enjeu eût un intérêt pour vous, il aurait fallu vous assurer de mon consentement, et c'est une condition qui aurait toujours manqué à votre pari. Je vous avouerai même que, si j'avais été obligée de faire un choix, je crois que j'aurais été de l'avis du sort.

Je ne réfléchissais pas que, pour lui dire une chose désagréable, je faisais une véritable déclaration à son ami.

Ce dernier s'en aperçut et parut m'en savoir beaucoup de gré. Poli, mais grave et taciturne, il formait en tous points avec l'autre un contraste complet. Peut-être était-il arrêté par la difficulté du langage, car il parlait le français avec un accent méridional prononcé; mais j'avais la tête montée, et pour faire enrager son ami, je fis seule les frais de la conversation.

Le duc me demanda la permission de venir me voir; je la lui accordai en appuyant bien haut sur un : « Vous me ferez grand plaisir, » qui fut à son

adresse, car l'autre petit monsieur quitta la place en disant :

« Voilà ce que c'est que d'être duc et d'avoir trois cent mille francs de rente. »

Son dépit le servait mal : cette énumération des avantages de son rival n'était guère propre à m'inspirer de l'aversion pour ma nouvelle conquête. Il en est du monde où je vivais, comme de l'autre, je crois : un beau titre et beaucoup de millions n'empêchent pas de faire la cour à une femme.

Nous restâmes seuls ; le duc devint plus causeur. Ce fut lui qui continua la conversation.

— Quel drôle de caractère a mon ami ! C'est un charmant garçon ; mais il est un peu fat : il faut que tout lui cède. Il a, du reste, beaucoup de succès auprès des femmes. Il croit, quand on me donne la préférence, que c'est pour ma fortune ; cela m'a rendu défiant, et j'ai fini par le croire moi-même.

La provocation était directe, et quoique je n'aie jamais aimé être de l'avis d'un homme quand il s'agissait de le trouver bien, je me résignai d'assez bonne grâce à dire au duc qu'il avait tort de douter ainsi de lui-même.

Il m'offrit son bras pour faire le tour du jardin. J'acceptai avec un double plaisir ; d'abord, parce que cela flattait ma vanité, et ensuite, parce que c'était le moyen de continuer à faire enrager son

ami, à qui j'en voulais d'avoir été si brutal. J'ai toujours détesté les gens qui prenaient avec moi des airs d'autorité.

J'éprouve, en me retraçant à moi-même les souvenirs de ma vie, un singulier effet : je suis plus heureuse à la pensée de raconter mes faiblesses, que je ne l'ai jamais été, dans l'entraînement de la jeunesse, à la pensée de les commettre. Il faut que la décence et l'étude aient entre elles de mystérieux rapports pour réveiller ainsi la conscience endormie.

A chaque instant, je suis tentée de tricher avec l'inexorable réalité ; mais je ne cède pas à la tentation, car je comprends que mon récit perdrait tout intérêt, s'il cessait d'être complétement sincère.

Ma liaison avec le duc me mettait dans une position tout-à-fait nouvelle... Elle me donnait mes entrées dans le grand monde... de Bohême.

Je devins trop élégante pour ne pas avoir d'ennemies ; rien ne me manquait, pas même la jalousie de mes camarades, qui me déchiraient à belles dents.

Le duc n'était pas brouillé avec son ami. Je le voyais donc souvent. Il n'avait perdu ni son aplomb, ni ses espérances.

— Vous me reviendrez, me disait-il ; c'est une

question de temps. Le duc ne vous gardera pas toujours.

Je lui répondais :

— Jamais !

Et je lui tins parole.

Il se consola avec Angèle.

XIV

LA ROBE JAUNE DE LISE.

Dès qu'il m'arrivait quelque chose d'heureux ou de malheureux, ma grande ressource était d'aller voir Lise, pour partager avec elle ou mes joies ou mes peines. Elle m'avait annoncé son projet de faire un petit voyage ; mais elle devait être revenue. Sa propriétaire, qui savait notre intimité, me donna sa nouvelle adresse sous le sceau du secret, parce que Lise persistait à ne vouloir voir personne. Elle demeurait aux Champs Élysées, nº 107, au cinquième. Je frappai.

— Entrez ! me dit une voix bien connue.

J'ouvris la porte, et je vis ma Lise étendue sur

son lit, une bougie allumée pour sa cigarette, un livre à la main.

— Tiens! c'est toi ! Tu es gentille de venir me voir; mais si l'autre rentre, elle va jeter de beaux cris : elle ne peut pas te souffrir.

— Je regardai la chambre : c'était un petit ménage, assez convenable.

— Chez qui es-tu donc ici ? Et je me levais pour m'en aller.

Elle me retint par ma robe.

— C'est vrai, tu ne sais rien... Attends donc ! elle ne me mangera pas. Figure-toi qu'après mon arrestation, je n'osais pas sortir ; je ne voulais plus rester à l'hôtel. J'étais en train de me lamenter, quand on vint me dire qu'une demoiselle voulait me parler à toute force. Je crus qu'on me trompait, que c'était quelque créancier; je grondai ma propriétaire, qui redescendit rendre à l'inconnue le savon que je venais de lui donner à elle-même.

Au bout de quelques instants, ma propriétaire remonta, et me dit :

— Cette demoiselle insiste ; elle a dit que quand vous sauriez son nom, vous la recevriez.

Si j'avais été debout, je serais tombée tout de mon long; c'était ma sœur! Que me voulait-elle ?

Immédiatement, il me vint à l'esprit que mon père était en bas, qu'il allait m'étrangler.

Je dis à la propriétaire :

— Fermez les portes, je ne suis pas ici. Ah ! mon Dieu ! je suis perdue ! Dites que je ne la connais pas, qu'elle se trompe.

— Mais non, je ne me trompe pas, dit Eulalie, en passant la tête par la porte.

Je courus derrière elle, je fermai la porte, en appuyant mon corps dessus de toutes mes forces.

— Ah ça, qu'as-tu donc ? me dit-elle en riant.

Je la regardai, et à travers ma terreur, je fus frappée de son élégance. J'écoutais, je n'entendais rien.

— Qu'est-ce que tu me veux ? Mon père est derrière toi, n'est-ce pas ? Pourquoi l'as-tu amené, mauvais cœur ?

— Mon Dieu ! que tu es bête ! Il ne sait pas où je suis, moi ! Il ne peut donc pas me suivre ici.

— Comment, mademoiselle ! votre père ne sait pas où vous êtes !... Vous vous êtes donc sauvée !

— Oui ; depuis ton départ tout allait de mal en pis. Maxime m'a emmenée ; comme il n'a pas grand'chose, je suis entrée à l'Hippodrome ; je gagne un peu d'argent, cela l'aide ; je reste aux Champs-Elysées, 107 ; si tu veux venir avec moi, je t'offre la moitié de ma chambre.

Le croirais-tu? cela me fit un mal atroce de voir ma sœur perdue. J'allais lui faire de la morale, elle m'arrêta :

— Ah! me dit-elle, laisse-moi la paix. Ce n'est pas à cause de toi que je suis partie ; je serais partie tout de même : j'adore Maxime.

Je fus abasourdie ; mais je n'avais pas le droit de la gronder, et d'ailleurs c'eût été parfaitement inutile.

Tu ne peux te figurer l'embarras où je me suis trouvée pour moi-même.

J'avais dans l'hôtel une assez grosse dette, et pas d'argent pour m'acquitter. On m'a gardé mes affaires en payement et je suis emménagée ici avec deux chemises, des pantoufles et la robe que j'ai sur moi. J'ai dit que je partais pour la campagne et je ne bouge pas.

Pourtant, il faut que je sorte de cette situation. Je suis à la charge de ma sœur ; elle m'a offert de venir chez elle, comme on l'offre presque toujours, mais comme toujours, elle l'a regretté. D'abord, elle n'est pas riche, et elle le serait que cela ne me ferait pas la position meilleure ; elle est avare. Hier, elle m'a reproché un cahier de papier à cigarettes ; nous nous sommes déjà disputées vingt fois.

Après chaque scène, je prends mes deux che-

mises pour faire ma malle. Eulalie ne peut s'empêcher de rire, et je reste, en lui promettant d'avoir de l'ordre, ce à quoi je ne peux pas m'habituer; il faut lui rendre cette justice qu'elle a raison... Regarde cette petite chambre, comme elle est propre : il n'y a presque rien. Eh bien ! c'est gentil comme tout ; elle me suit toute la journée avec une serviette pour essuyer jusqu'à la marque de mes pieds ; aussi, tu vois, je reste couchée... Comme cela je ne dérange rien.

Je ne pus m'empêcher de rire, car le lit, la table de nuit, la chambre entière étaient un vrai pillage ; partout des livres, du papier à cigarettes déchiré, jeté çà et là, du tabac, de la cendre...

— Ah! mon Dieu, lui dis-je, en me levant, je me sauve... elle n'est pas aimable tous les jours, ton Eulalie. Je l'ai vue souvent à l'Hippodrome, sans savoir que c'était ta sœur, et j'ai déjà eu deux ou trois bourrasques avec elle ; si elle me trouve ici, elle est capable de me faire quelque mauvais compliment.

— Non, reste, reste encore un peu; ce n'est pas l'heure à laquelle elle rentre. Elle est chez Maxime, et puis, je sais le moyen de la mettre de bonne humeur.

Et elle se mit à ranger autour d'elle, essuyant la table avec son unique robe.

— Maintenant, ouvre la fenêtre pour que la fumée sorte !

— Oh ! lui dis-je, tu as au moins une belle vue pour te distraire.

— Ca ne me distrait pas du tout ; ça me fait mal au cœur de ne pouvoir pas aller faire ma belle ; je m'ennuie à crier.

Je revins m'asseoir près du lit, un peu embarrassée de la proposition que je voulais lui faire, car je connaissais son caractère.

— Voyons, ma chère Lise, puisque tu t'ennuies tant ici, veux-tu en sortir? Je te prêterai tout ce que je pourrai. Si tu veux venir chez moi, je suis à ta disposition. Je ne suis pas ta sœur, moi, je ne te ferai pas de scène.

— Non, me dit-elle, j'aime encore mieux une amie que de l'argent; si j'étais ton obligée, ça nous fâcherait peut-être... pas à cause de toi, je sais que tu ne me le reprocherais point, mais à cause de moi qui serais humiliée. Je me connais, vois-tu ; je ne vaux pas grand'chose. Regarde, mes sourcils se joignent sur mon nez comme une paire de petites moustaches; on dit que c'est signe de jalousie... j'ai bien peur que le proverbe ne soit vrai. C'est plus fort que moi; je t'aime beaucoup, mais je ne pourrais pas demeurer avec toi; ton

bonheur, si tu étais plus heureuse que moi, finirait peut être par me faire de la peine.

Elle avait les larmes aux yeux en me disant cela; je lui pris la main, et je lui dis :

— Tu as raison d'être franche; rien ne pourrait m'être plus pénible que de me fâcher avec toi. Tiens! on monte... Si c'était Eulalie.

Nous ne restâmes pas longtemps dans l'incertitude. La porte s'ouvrit. Eulalie parut fort étonnée de me trouver là; Pomaré perdit complétement contenance; j'en fus d'autant plus surprise que j'ai connu peu de femmes ayant l'air aussi dominateur que Pomaré! Il fallait que sa sœur eût sur elle un grand ascendant. Je fus obligée de prendre la parole la première.

Eulalie était une fille d'une taille moyenne, boulotte, la figure ordinaire, la physionomie très-froide; d'une autre, je dirais l'air bête; mais elle avait infiniment d'esprit.

Quoiqu'elle n'eût guère, je crois, que dix-sept ans, elle en paraissait vingt-cinq; elle attendait que l'une de nous deux s'expliquât.

— Vous êtes étonnée, ma chère camarade, de me trouver vous faisant une visite, ne m'y ayant jamais engagée; mais je sortais de l'Hippodrome; en passant, j'ai vu Lise à la fenêtre, je suis montée.

Elle me regarda sans me saluer, et dit à sa sœur :

— Je t'avais défendu d'ouvrir ma fenêtre.

Le rouge me monta au visage. Ma petite Eulalie, pensai-je, voilà une impertinence que tu ne porteras pas en enfer.

Lise était restée tout interdite de cet air d'autorité.

J'avais heureusement un bon moyen de venger ses injures et les miennes.

Je repris de l'air du monde le plus tranquille :

— Je n'aurais pas vu Lise, que je serais montée tout de même ; j'avais un service à vous demander.

— A moi?

— Oui, je vous ai entendue plusieurs fois vous plaindre de ce que l'on ne vous faisait pas faire de courses, de ce que l'on vous oubliait parmi les figurantes.

Elle devint pourpre, car je touchais la corde sensible.

— Eh bien! si vous aviez une occasion de vous montrer dans quelque steeple-chase, je suis sûre qu'on vous les laisserait continuer à la place d'Hermance, qui monte à cheval comme une poule.

— Je le sais bien, me dit-elle; mais ils ne veulent pas me laisser essayer.

— C'est révoltant; il est bien facile de dire aux gens : « Vous ne sauriez pas faire cela, » quand on ne veut pas les admettre à essayer. Je vous offre un moyen de vous passer de la bonne volonté de l'administration. Je pars dans quelques jours; je voudrais qu'une de mes camarades fît mon service pendant quinze jours, et voilà ce que je venais vous demander avant de solliciter mon congé.

Elle était rayonnante; je crois même qu'elle eut envie de m'embrasser.

— Je veux bien, me dit-elle; je leur montrerai que je suis bonne à quelque chose. Tâchez seulement qu'ils y consentent.

— Oh! j'ai un moyen de les y forcer; je ne les préviendrai pas à l'avance. Un jour je manquerai, vous serez toute prête; ils n'auront pas le choix : ils verront qu'ils se sont trompés sur votre compte.

— Ah! mon Dieu! dit-elle, il faut que je retourne chez Maxime, qui n'y était pas tout-à-l'heure. Restez avec Lise, je ne vais pas être longtemps. Si vous ne restez pas, revenez demain, nous causerons.

Lise me serra les mains; elle avait compris. Quand Eulalie fut partie, elle me dit :

— Tu sais que j'ai eu toutes les peines du monde à ne pas éclater de rire devant elle ; tu m'as dit, il y a une heure, qu'elle te faisait l'effet, à cheval, d'une cruche pleine d'eau!...

— Ma chère, il n'y avait que ce moyen-là de te voir. On ne peut rien en faire ; si je la proposais, on me rirait au nez ; et puis, il y a une autre difficulté, c'est que je ne pars pas ; mais j'espère que dans dix jours tu ne seras plus là. Adieu, entretiens-la de ses succès ; je reviendrai demain.

Rentrée chez moi, j'écrivis un mot à l'hôtel des Princes, à un jeune homme nommé Manby, avec qui j'avais passé la soirée plusieurs fois chez Lise, et qui l'avait assurée, devant moi, de son amitié sans fin. Il ne se fit pas attendre : à quatre heures il était chez moi.

— Vous êtes aimable d'être venu, mon cher ami, j'ai un service à vous demander.

— Tout ce que vous voudrez, pourvu que vous me laissiez vous embrasser.

— Vous pensez bien que je ne vous ai pas demandé pour cela.

— Je ne l'ai pas pensé, et je le regrette.

— Allons, pas de fadaises! Lise est malheureuse ; elle ne veut rien de moi, mais de vous elle accep-

tera tout. Il faut qu'elle sorte de chez sa sœur, qui la traite comme un chien.

— Ma chère, me dit-il, je vous livre ma fortune. Je n'ai que dix louis sur moi, les voilà... Si cela ne suffit pas, pourvu qu'elle me demande par la même voie, je suis toujours prêt.

— Elle ne vous demande rien; elle ne sait même pas que je vous ai écrit. Adieu, merci pour elle.

Le lendemain, je courus chez Lise toute joyeuse. Je me disais :

— Elle va se louer une chambre, donner cent francs à son hôtel; la voilà sortie d'embarras.

Je lui racontai ce que j'avais fait; elle parut contente.

— Allons faire quelques emplettes, me dit-elle, j'ai beaucoup de petites choses à acheter.

J'avais envie de lui dire : « Va doucement! » Nous nous arrêtâmes *aux Bayadères*, sur le boulevard; je l'attendais dans la voiture; elle revint au bout d'une heure avec un paquet.

— Ah! regarde la jolie couleur.

Et elle me montra un taffetas couleur maïs, de toute beauté.

— Qu'est-ce que c'est que ça? lui dis-je étonnée.

— Ça, c'est une robe.

— Oui, et combien te coûte-t-elle?

— Cent soixante francs.

Je la crus folle tout-à-fait. Je résolus de ne plus m'occuper d'elle; je m'enfonçai dans la voiture.

Notre fiacre n'allait pas vite : nous l'avions pris à l'heure; nous cheminâmes donc doucement. J'allais au faubourg Saint-Honoré, elle, aux Champs-Élysées.

— Est-ce que tu vas me quitter fâchée, me dit Lise, parce que je me suis acheté une robe abricot? Ç'a été plus fort que moi. Je sais bien que j'aurais pu mieux employer mon argent; mais je veux aller au Ranelagh jeudi; je vais avoir la robe et le mantelet pareils, un chapeau de paille de riz; on croira que j'ai fait fortune; on viendra causer avec moi. Si je n'avais pas quelque chose d'ébouriffant, on ne me ferait même pas danser.

Je savais qu'elle avait raison d'un côté; mais je ne pouvais lui pardonner cette folie, moi qui, jusqu'alors, achetais dix mètres de calicot à douze sous pour faire des chemises, quand je me trouvais à la tête de vingt francs.

— Allons, faisons la paix, me dit-elle en me quittant, donne-moi la main, et promets-moi de venir me prendre jeudi à huit heures, car je ne pourrais sortir avec ma toilette, ni le jour ni à pied.

— Ah ! cela veut dire qu'il faut que j'aille te chercher en voiture. Eh bien! on ira, mais ne t'y habitue pas.

J'entrais dans mon allée, j'allais grimper mes cinq étages, quand mon portier frappa à son carreau. Sa loge était au fond de la cour. Il me fit signe ; je courus très-intriguée, car il me montrait un paquet.

— Oh ! oh! il y a du nouveau, me fit-il, ça embaume, ça.

Et il me remit un gros bouquet de fleurs des plus rares.

— Il est venu des personnes vous demander ; puis on est venu de chez le commissaire.

Je cachai ma figure dans le bouquet comme pour le respirer, mais je ne sentais rien. Je devais être fort pâle ; je fus obligée de m'appuyer à son établi de tailleur. Il releva ses lunettes et dit à sa femme :

— Comment a-t-il dit, l'agent ?

Elle quitta son pot au feu.

C'était une bonne grosse femme, qui n'a pas maigri et que je vois souvent à sa porte.

— Il a dit que, si demain vous n'aviez pas enlevé vos fleurs de dessus votre croisée, vous seriez à l'amende.

Je respirai à faire le vide dans sa loge, et je grimpai mes étages comme un oiseau ; je ne voulais rien avoir à faire avec le commissaire. J'ouvris ma fenêtre, je regardai mes pauvres fleurs qui grimpaient si vivaces.

« Chers pois de senteur, capucines et volubilis, je vous ai arrosés, attachés avec tant de soin; faut-il que je vous détruise ? Petites fleurs du pauvre, comme je vous aime ! » Je mis à côté mon beau bouquet, il me parut affreux ; je le jetai dans la chambre et j'embrassai mon réséda et mes pensées. Je regardais comment je pourrais faire pour les déplacer sans les arracher. Je m'étais fabriqué une caisse moi-même et j'avais semé en pleine terre ; les branches s'étaient enlacées par mes soins dans les cordes et fils de fer ; impossible de les démêler. Un coup de sonnette me fit sauter ; je me jetai sur mon jardin ; j'arrachai tout comme une furie ; j'entendis les tiges crier ; elles semblaient me reprocher la mort de mes fleurs. Mais je redoublais d'efforts pour enlever les ficelles qui me coupaient les doigts.

« Ah ! on vient me demander pourquoi vous n'êtes pas en bas. Vous voyez bien qu'il faut que je vous arrache ! » Et j'enfonçais mes mains dans la terre.

On sonna plus fort ; je fus ouvrir.

C'était Léon. Le duc m'avait défendu de le recevoir; mais moins par affection que par esprit d'indépendance je m'y étais obstinément refusée.

— Que diable faites-vous donc? voilà deux heures que je sonne!

— Pourquoi sonnez-vous?

— Tiens! quand on est arrivé à votre porte, on n'a pas envie de redescendre cinq étages.

— Qui vous a prié de les monter? Vous m'avez fait une peur atroce.

— Si je vous dérange, je m'en vais.

Mais sans attendre ma réponse et au lieu d'aller vers la porte, il entra jusqu'à la croisée.

— Oh! me dit-il, en ramassant mon bouquet, je comprends pourquoi vous arrachez votre jardin; il n'est plus digne de vous. Tout ce qui vous entoure va subir le même sort. C'est votre duc qui vous envoie cela?

Et le bouquet fut roulé de nouveau dans la chambre.

Cela me déplut. Je ramassai mon bouquet; il représentait quelqu'un chez moi; j'ai toujours défendu les absents.

— Je vous ai dit que je voulais être libre, que je ne m'engageais à personne. Vous dites m'aimer beaucoup: eh bien! le seul moyen de me le

prouver, le seul moyen de garder mon amitié, à défaut d'amour, c'est de ne pas me tyranniser.

— Vous êtes méchante, Céleste. Vous m'appelez tyran, parce que je suis jaloux. C'est pourtant la plus grande preuve que je puisse vous donner de mon amour. Hermance m'a demandé d'aller la voir; elle serait bien contente si je lui disais le quart de ce que je viens de vous dire.

— Eh bien! allez le lui répéter, je ne vous retiens pas.

Mes querelles avec Léon étaient des scènes en trois tableaux. Il commençait par être impertinent, il devenait fat, et finissait par la soumission.

Alors seulement, je m'attendrissais.

C'était le tour de la fatuité.

Il jeta sur sa personne un regard de satisfaction. Il examina son pantalon acheté à Londres, son gilet du meilleur goût, sa redingote de la coupe la plus irréprochable. Il avait l'air de me dire: « Peut-on être à ce point dédaigneuse pour un homme aussi bien mis et ayant l'air aussi comme il faut que moi? »

J'ai connu des femmes qui se laissent prendre à ces façons-là : je ne suis pas du nombre. Les prétentions et la minauderie chez un homme m'ont toujours révoltée. Je gardai un silence gla-

cial. Le pauvre Léon alors ne savait plus où il en était. Son impertinence et son orgueil tombaient à plat.

Tout en causant, j'avais entièrement enlevé ma caisse, coupé mes cordes, non sans peine et sans regret.

— Pourquoi vous donnez-vous tant de mal à ôter ces fleurs.

— Parce qu'on m'a fait dire de les enlever.

— Qui donc?

— Le commissaire.

Léon me regardait d'un air si triste et si contrit que je me sentis désarmée ; je lui tendis la main.

— Voyons, je vous ai fait de la peine, pardonnez-moi. Vous savez bien que je suis brutale et colère, mais ça passe vite. C'est mon jardin qui en est cause, et j'ai mes raisons pour ne pas être à l'amende.

— Vous n'avez pas d'argent? Que cela ne vous tourmente pas; je serais très-heureux d'être votre banquier.

Mieux valait comprendre comme cela que pas du tout.

Je lui dis que j'allais au Ranelagh le lendemain. Il m'envoya une voiture.

Je fus chercher Lise à l'heure convenue. Elle

était superbe, et nous fîmes deux ou trois tours avant d'aller au bal. En chemin, elle me raconta que le petit Camille était venu la voir, qu'il était toujours le même.

— Eh bien! tant mieux! J'ai confiance en lui, moi.

— Oui, c'est bien extraordinaire; il ne varie pas. Il me dit toujours : « Pour rien au monde, je ne voudrais t'avoir. » J'ai tâché une fois de le faire mentir; il s'est sauvé comme Joseph. Pauvre écolier! Il se prive de plumes pour m'envoyer un bouquet.

— Tâche de garder cette affection-là! Je crois qu'ils sont rares ceux qui ne vous aiment pas pour l'amour d'eux-mêmes.

— A propos, et toi, qu'est-ce que tu fais de Léon? On dit qu'il t'adore et qu'il est gentil.

— Oui.

— Pourquoi ne sort-il pas avec toi?

— Parce que je ne veux plus. L'autre jour, à onze heures, j'allais à l'Hippodrome, il m'offrit de me conduire; je lui fis remarquer qu'on pouvait le rencontrer, que cela ferait mauvais effet pour sa famille. Il prit un air dégagé et me dit qu'il ne craignait rien. Arrivés à la hauteur de la rue de Chaillot, il me lâcha le bras, et se mit à courir comme un voleur poursuivi. Quelques personnes

me regardaient. J'attendis plusieurs minutes. On s'arrêta et on vint me demander ce qu'il y avait. Comme j'étais embarrassée, je me sauvai de mon côté. En rentrant chez moi, je le trouvai à ma porte, les mains dans ses poches; il sifflait.

— Ah ça, allez-vous me dire quelle mouche vous a piqué?

— Ma chère, je voyais venir devant moi ma mère et mon grand-père. J'aurais été joli, s'ils m'avaient vu donnant le bras à Mogador!

— Vous avez raison; mais pourquoi me l'avez-vous offert? Je ne vous l'ai pas demandé, au contraire, et, pour que pareille chose n'arrive plus, nous ne sortirons jamais ensemble.

Ce n'est pas faute qu'il me l'ait demandé depuis; mais je ne veux pas prendre l'habitude de me manquer de parole à moi-même : je ne céderai pas.

Nous fîmes une entrée magnifique. Je n'avais pas une robe jaune; mais j'étais si mince de taille que tout le monde le remarquait tout haut. C'est un reproche que je me suis souvent adressé; car Lise se mit à se serrer : cela lui a fait grand mal.

La soirée fut un éclat de rire. On commençait à s'habituer à nous. Les femmes comme il faut nous regardaient sans trop de courroux. Les

jeunes lions faisaient encore leur tête et ne nous invitaient pas; ils ne voulaient pas danser à notre quadrille et refusaient de nous faire vis-à-vis, craignant, disaient-ils, de se donner en spectacle comme M. Brididi. Ils se plaçaient plus loin. Mais ils étaient seuls; la foule nous entourait et riait; ils s'ennuyèrent, cessèrent même de danser sous prétexte que ces cris empêchaient d'entendre la mesure ; ils finirent par se disputer leur tour pour danser avec nous. Mais en voulant faire plus que Brididi, ils ne parvenaient qu'à être ridicules.

On arrangea un grand souper; plusieurs voitures se suivirent, et nous arrivâmes comme une noce au café Anglais, qui trembla toute la nuit de nos rires, de nos cris et de nos chansons.

Pomaré me regardait souvent avec une sorte d'envie.

J'avais une jolie voix, le charme inséparable de la jeunesse; on me faisait des compliments qui lui étaient pénibles. Je connaissais son caractère, et je m'effaçais un peu par amitié, ce que que je n'aurais certes fait pour aucune autre femme.

Il y avait à ce souper un jeune homme qu'on appelait Gustave, dont j'avais remarqué l'air de préoccupation.

— A quoi penses-tu donc? lui disaient ses camarades.

— Je pense à ce pauvre Alphonse, qui s'ennuie pendant que nous nous amusons. Que n'est-il ici! Voilà ce qu'il faudrait pour le distraire. C'est si triste de voir un si charmant garçon se laisser mourir. L'ennui le tue; il est perdu.

— Qui est donc cet Alphonse? demandai-je.

— C'est un homme de talent.

— Il est malade?

— Non; mais il a le spleen.

— Oh! c'est deux fois dommage; il faut le distraire.

— Je le voudrais bien, mais il ne veut recevoir personne.

— Il faut le prendre d'assaut.

— C'est une idée... je tâcherai... Vous êtes toutes deux si gaies et si charmantes, que si vous voulez bien entreprendre cette cure, je suis certain que vous réussirez.

Le lendemain, nous reçûmes une invitation de M. Alphonse R..... On lui avait fourré dans la tête de recevoir quelques amis; il donna un thé, rien que pour nous voir; on avait tant parlé de notre entrain qu'il s'était laissé gagner.

Nous arrivâmes avec Lise, à neuf heures du soir, rue de la Bruyère. On nous introduisit dans

un joli appartement. Je ne sais ce que j'avais ce jour-là; j'étais horriblement triste. Cela avait gagné Lise. Nous avions eu l'idée de mettre des robes foncées; nous devions avoir l'air de pleureuses. Et puis, aller chez un homme qui se meurt, cela n'est pas gai! Nous avions de vraies figures de circonstance.

Le maître de la maison était grand, mince, les joues creuses, décolorées, la figure douce, fine, l'air distingué et d'une amabilité rare; il vint à nous, nous remerciant d'avoir sacrifié une soirée à son ombre, nous fit asseoir, nous offrit lui-même des fruits, des gâteaux, du thé; puis, s'asseyant dans un fauteuil, il resta sans mouvements, sans avoir l'air de penser.

Je me penchai à l'oreille de Lise et je lui dis :

— Je suis fâchée d'être venue; il me fait de la peine...

Son ami Gustave était auprès de lui : une mère n'aurait pas eu des soins plus attentifs. Je voyais sur cette bonne figure passer tous les nuages de l'inquiétude.

— Alphonse, à quoi donc pensez-vous? Vous oubliez que vous nous avez promis d'être gai; le moment est venu de faire chanter la reine Pomaré.

L'intention était assurément très-bonne; mais

il avait parlé très-haut : Lise l'entendit, et trouvant sans doute cette façon de disposer d'elle un peu cavalière, elle fronça les sourcils. M. Gustave vint à elle, l'air riant et sans se douter le moins du monde de ses dispositions.

— Voulez-vous, mademoiselle, être assez aimable pour nous chanter quelque chose?

Non, dit Lise assez sèchement ; je suis beaucoup moins drôle que vous ne croyez.

M. Alphonse R.... vint se joindre à son ami, d'une manière si gracieuse, qu'il m'eût semblé de mauvais goût de se faire prier davantage.

— Oh! dis-je à Lise, tu ne peux plus refuser.

— C'est donc pour vous? dit-elle à Alphonse, qui approcha son fauteuil du piano.

Elle chanta avec un entrain, une verve incroyables. Alphonse avait ouvert les yeux et les oreilles ; cela paraissait l'amuser beaucoup; Gustave fit mille tendresses de reconnaissance à Lise, qui venait de faire rire son cher ami.

Lise, qui était fantasque comme la lune, avait complétement oublié son mouvement d'humeur, et ils étaient les meilleurs amis du monde.

Cette soirée avait l'avantage de me montrer un monde que je ne connaissais pas encore ; il y régnait une gaieté naturelle, qui me parut bien préférable à la joie un peu bruyante dont j'avais

jusqu'alors été témoin. L'esprit seul peut donner de l'attrait au plaisir.

On fit de la musique. Un petit jeune homme se mit au piano : dès les premières notes, je reconnus un maître ; je le regardai avec attention. Il était blond ; il avait les cheveux crépus, les yeux bleus, les lèvres un peu fortes, les dents blanches ; il était plutôt bien que mal, quoique sa figure manquât d'expression. Ses mains couraient sur le clavier avec une légèreté, une agilité incroyables. Ce n'était pas de la musique, mais une harmonie qui vous enveloppait le cœur.

Quand il eut fini de jouer, des applaudissements unanimes et bien mérités retentirent dans le salon.

Je profitai du bruit pour demander à M. Gustave quel était ce jeune homme qui avait tant de talent.

— Vous ne connaissez donc personne, ma chère enfant? C'est H... le compositeur, H... le petit prodige! Je vais vous le présenter.

Sans me demander si cela me plaisait ou non, il alla le prendre par la main et me l'amena.

Je crus remarquer que M. H... avait rougi en s'approchant de moi.

— Je sais bon gré à mon ami, me dit-il avec un petit accent allemand qui n'avait rien de désa-

gréable, de me conduire vers vous. Depuis le premier jour où je vous ai vue, et il y a longtemps déjà, j'avais envie de vous connaître. La soirée s'avançait, et j'avais peur de manquer l'occasion.

Je lui demandai avec une certaine inquiétude d'où il me connaissait.

— Mais je vous ai vue monter à cheval, et vous avez emporté mon cœur, qui court avec vous depuis ce temps-là.

Il me salua et s'éloigna.

M. Gustave, qui était resté près de moi, me dit tout bas :

— Il a beaucoup de talent; mais il en aurait plus encore, si ses parents, qui sont israélites, ne l'avaient pas usé, pour exploiter plus tôt ses dispositions. A huit ans, il était d'une force remarquable : il jouait dans les concerts; on ne parlait que de lui.

— Comment! il est juif? dis-je avec un petit sentiment de répugnance que, tout d'abord, je ne pus réprimer.

Je sais que cela ne se discute pas, et qu'à moi moins qu'à toute autre personne il appartient d'avoir des préventions; mais enfin, dans mon enfance, j'avais les juifs en horreur. Voici à quoi cela tenait : il y en avait beaucoup dans le quartier que nous habitions ; ma mère avait toujours

eu à s'en plaindre. Quand je demeurais rue du Temple, il y avait au premier une famille juive ; j'allais jouer souvent avec les deux enfants. Leur dimanche, qui est le samedi, les juifs ne doivent pas toucher d'argent ; ils me priaient de faire leur feu, leurs commissions. La fille aînée mourut ; c'était un vendredi. J'entrai le samedi, comme à mon ordinaire ; j'entendis parler, je regardai à travers la porte vitrée, et je vis la jeune fille morte, nue comme un ver. Sa mère lui lavait la figure, la poitrine ; sa petite sœur lui lavait les pieds. Je n'ai pas compris les pratiques de cette religion, mais cela me fit peur : tourmenter les morts me parut affreux. Jamais depuis je n'ai voulu entrer dans cet appartement, et j'en avais gardé un souvenir lugubre.

Le pauvre H... fit des efforts inouïs pour attirer mon attention ; il quitta le piano et vint près de moi. Ne sachant plus que me dire, il invita tout le monde à venir passer la soirée chez lui, rue de Provence. Tout le monde accepta. Il attendait ma réponse. Pour le taquiner, je lui dis que je le remerciais, mais que je ne pouvais pas, que j'étais engagée.

— Eh bien ! remettons à un autre jour, dit-il si haut et si vite, que je regrettai mon méchant refus.

— Non, je décommanderai mon dîner et j'irai chez vous.

Il me prit la main et me dit d'une voix suppliante :

— Ne manquez pas, vous me feriez tant de peine !

Ce serrement de main me donna le frisson. Je jouais de malheur ; il n'y avait qu'un enfant d'Israël dans cette réunion, et c'était justement celui-là qui devenait amoureux de moi.

M. Alphonse voulait nous avoir dès le lendemain. Lise l'amusait beaucoup ; elle paraissait décidément avoir trouvé un philtre contre la mélancolie. Gustave était enchanté. H... vint me reconduire avec d'autres personnes. A ma porte, il me prit la main, la mit sur son cœur.

— Tenez, voyez comme je vous aime ; mon cœur bat à me briser la poitrine, tant il a peur de ne plus vous revoir.

Je retirai ma main en riant et je lui dis :

— Comme vous prenez feu ! Allons, j'irai passer la soirée chez vous, pour voir si cela brûle toujours.

Léon vint me voir le lendemain ; il était tout pâle.

— Qu'avez-vous donc ?

— Mais rien, dit-il, d'un air qui signifiait : J'ai

quelque chose que j'ai bien envie de vous dire, insistez.

— Voyons, vous savez bien que je n'aime pas les secrets. Dites-moi donc ce qui vous est arrivé !...

— J'ai eu une querelle hier à Tortoni ; je me bats demain.

— Vous ! lui dis-je d'un air de doute... Et pourquoi vous battez-vous ?

— Parce que... parce que... hier on parlait de vous... dans des termes qui m'ont révolté. J'ai traité de lâche l'un de ces messieurs, qui avait jeté sur la table un billet de cinq cents francs en disant : « Voilà la clef de son cœur. » Je lui ai répondu qu'il en avait menti, que son billet me servirait de bourre pour lui casser la tête.

— Mon pauvre ami, je ne veux pas que vous vous battiez, surtout pour moi. Est-ce que j'en vaux la peine ?... Il avait le droit de vous dire cela. J'aurais dû vous avouer ce que j'avais été ; je jure de ne plus le laisser ignorer à personne. Si vous aviez été prévenu, vous n'auriez pas répondu. Voyons, Léon, je vous en supplie, tâchez d'arranger cette affaire. S'il vous arrivait malheur, à cause de moi, je ne me consolerais jamais.

Je fus en proie à une véritable douleur. Nous passâmes trois heures à pleurer tous les deux. Il me dit qu'il fallait qu'il me quittât pour arranger ses affaires et voir sa mère. Je ne voulais pas le laisser partir, mais il était si résolu, il me paraissait si calme, que je n'osai plus dire un mot.

— Adieu, me dit-il en m'embrassant la main, si je ne suis pas ici à huit heures, c'est que tout sera fini pour moi. Je n'explique pas toujours bien ma pensée, mais je vous aime plus que je ne sais le dire.

Il tira la porte, et je l'entendis courir comme le vent. Je me jetai sur le lit en fondant en larmes.

— Malheureuse que je suis ! Oh ! je suis maudite ! Je porterai malheur à tous ceux qui m'aimeront. Léon ! pauvre enfant ! on va le tuer !

Se battre pour moi ! est-ce que c'est possible ? Je ne l'ai pas assez prié de rester... Je suis une méchante femme ! Je le traite souvent si mal ! Il est bon ! Je suis injuste ! ingrate !... Oh ! s'il revient, je le rendrai si heureux !... Je lui demanderai pardon. Que va-t-il se passer? Je ne puis rester ici... Chaque minute est un siècle !...

Je pris mon chapeau et je descendis quatre à quatre.

Je marchais devant moi si préoccupée, que je

ne m'inquiétais pas du chemin que je suivais... J'étais si émue que le souvenir de toutes mes anciennes affections me revenait avec une puissance irrésistible. J'allai chez Marie ; je demandai après elle. Le concierge me dit :

Il y a bien longtemps qu'on a vendu ses meubles; je ne sais pas où elle est.

J'étais trop triste pour trouver place à une nouvelle inquiétude. Je rentrai chez moi espérant qu'il était revenu , que tout était arrangé. Je redescendis vingt fois; j'ouvris ma fenêtre; je passai la nuit à regarder, à écouter : ce fut une torture, un acte de mélodrame qui dura douze heures.

La peur d'être cause de la mort d'un homme m'épouvantait.

Six heures du matin sonnaient. Il me prit un frisson, un tremblement. J'avais passé la nuit ; nous étions en octobre. Je crus que c'était un pressentiment, que tout était fini. Je me promenais à grands pas. Je me remis à la fenêtre; j'aperçus un cabriolet qui descendait du faubourg Saint-Honoré. Sans avoir vu la figure de celui qui était dedans, je m'élançai dans l'escalier ; j'arrivai à la porte comme le cabriolet s'y arrêtait.

C'était Léon !

Je lui sautai au cou. Il me poussa dans l'allée.

— Folle ! il fait froid ; vous n'avez qu'un peignoir de mousseline.

Je lui obéis; mais je le tirai à ma suite en lui disant :

— Que je suis heureuse de vous voir! Comme j'ai eu peur!

Ma porte était restée ouverte. Il entra, fut s'asseoir dans un fauteuil.

Il était en habit noir boutonné, pantalon noir, des escarpins et des bas à jour.

Il était élégant de sa personne; il exagérait un peu les modes anglaises : cela ne lui allait pas trop mal.

Ce jour, je trouvai que tout lui allait bien. Il était pâle, il avait froid. Je cherchai à réchauffer ses mains dans les miennes; enfin, je lui demandai comment tout cela s'était passé. Il me répondit :

— Bien pour tout le monde. Nous avons tiré si mal tous les deux qu'il y avait plus de danger pour les témoins que pour nous.

— Ah! vous avez donc tiré?

— Oui.

Il me parut un grand homme... Je lui demandai le nom de son adversaire. Il refusa de me le dire, me suppliant de ne parler de cette rencontre à personne.

Quand je fus remise tout-à-fait de ma frayeur, je pensai de nouveau à tout cela, et je ne pus m'empêcher de sourire, en me rappelant la recommandation qui m'avait été faite de me taire. Il était si bavard, que souvent nous nous querellions à cause des mensonges stupides qu'il inventait pour parler.

Je vis plusieurs de ses amis qui me parurent ignorer complétement ce duel; cela me surprit beaucoup.

Je tâchai de m'informer adroitement; une dispute en plein café se sait bien vite: personne n'en avait connaissance.

Soupçonnant qu'il m'avait fait un mensonge, je me promis d'en avoir le cœur net, car je trouvais affreux de plaisanter avec la sensibilité et le point d'honneur.

L'Hippodrome donnait ses dernières représentations: les feuilles sèches, qui tombaient dans l'arène, criaient sous les pieds des chevaux comme un verglas qui se casse. Le zèle avait froid; les spectateurs avaient le nez rouge: il était temps que cela finît.

Le jour de la dernière représentation, il se mit à pleuvoir si fort, que le terrain argileux garda des mares d'eau à chaque bout; il y avait peu de monde, mais quand on est en scène, il suffit d'une

personne de connaissance pour se monter, faire des efforts.

Ce jour-là, j'avais des amis; j'aperçus Pomaré; je voulais gagner. On nous recommanda d'aller doucement, parce que le terrain était mauvais; mais sitôt partie, je poussai mon cheval; les autres firent comme moi, et nous voilà courant comme des étourneaux.

Au premier tour, nous entendîmes crier qu'un cheval venait de s'abattre. Cela ne nous arrêta pas. J'étais seconde; celle qui était devant s'appelait Coralie.

Il paraît qu'elle avait aussi ses raisons pour gagner, car elle serrait sa corde avec une volonté bien arrêtée de la garder, et m'empêcha de passer. Son cheval fit un faux pas, elle l'enleva; mais elle perdit une demi-seconde que je mis à profit. Nous arrivâmes tête à tête.

On applaudit beaucoup. On fit sortir les autres et il nous fallut recommencer un tour.

Nous repartîmes bien ensemble. Arrivées au tournant, je ne sais laquelle accrocha l'autre, mais nos deux chevaux s'abattirent. Nous roulâmes quelques instants dans cette boue liquide et blanche. Coralie était tombée la tête la première; quand je la vis sur ses jambes, j'oubliai complétement de lui demander si elle s'était blessée. Je

me mis à rire, mais à rire si fort que cela se gagna. On voyait bien qu'il n'y avait aucun mal. On n'appelle pas mal des coups et des bosses.

Nous voulions recommencer ; mais on cria :

— Assez !

On nous porta le bouquet et nous rentrâmes couvertes de boue et de gloire.

Je dînai le soir au café Foy avec Léon et ses amis, on parla d'abord de ma culbute, puis on se mit à plaisanter Léon. Il y a toujours une victime dans ces sociétés, et c'est presque toujours celui qui paye.

Il me semblait que ce ridicule qu'on lui jetait déteignait sur moi ; je le défendais souvent, et comme j'avais assez de bagout pour leur tenir tête, quand je commençais ils finissaient, parce qu'ils ramassaient toujours quelque chose de désagréable.

Ce soir-là, les têtes étaient échauffées ; on voulait être drôle aux dépens de quelqu'un ; on avisa Léon. Moi, je n'ai jamais pu discuter ; je m'emporte, et les duretés ne m'arrêtent pas.

— Ah ! ça, messieurs, voilà bien des fois que nous dînons et soupons ensemble ; vous dites toujours la même chose. Si Léon ne paye pas d'esprit, je vous ferai remarquer qu'il paye toujours la carte ; s'il fait cette dépense pour apprendre

quelque chose, tâchez d'être drôles et d'avoir chaque fois du nouveau, sans cela nous vous changerons.

On se mit à rire; mais on rit jaune.

Celui qui avait l'air le plus piqué, était un grand jeune homme blond, mince, assez joli garçon, portant au cou, en guise de cravate, des rubans qu'il demandait aux femmes en souvenir d'elles, mais en réalité par économie.

Il est à toutes les premières... On le trouve souvent à la porte des cafés en renom; il n'a jamais faim, mais il entre sous prétexte de dire bonsoir pour qu'on l'invite, et mange comme quatre.

Il est commis de bureau; il gagne douze cents francs. Grâce à ce manége, il vit comme s'il avait cent mille livres de rente.

Il méprise les femmes qui n'ont pas de voiture. Il est grossier avec tout le monde. Il ne salue pas avec son chapeau, de peur de l'user; il fait un petit signe avec la main.

Une jolie actrice, c'est-à-dire une bonne actrice du Palais-Royal, s'était mise à l'aimer. Un soir qu'elle était chez lui, elle n'avait pas de monnaie; elle lui demanda deux francs pour payer sa voiture. Huit jours après, elle avait mis son argent sur sa cheminée; il reprit ses quarante sous. Pauvreté n'est pas vice; mais orgueil et misère ne

sont pas dignes d'intérêt, et je ne le ménageais pas.

Impatientée de voir Léon ne rien répondre, je lui dis :

— Mon cher, au lieu de vous emporter pour un mauvais propos tenu sur moi et de vous battre en duel, vous feriez bien mieux d'être homme et de vous épargner toutes ces plaisanteries de mauvais goût.

Tout le monde se regarda. Je le vis devenir pourpre.

— Qui? lui s'est battu! dit l'un de ses amis... quand donc? où donc? avec qui?

— Je n'en sais rien; il n'a pas voulu me le dire.

Léon était d'une pâleur livide! Je me sentis passer comme un regret d'avoir dit cela. On lui fit des questions. Il balbutia.

Il m'avait menti, mais dans quel but? Histoire de mentir. Cela me dégoûta.

Il devint la fable de tout le monde et partit pour la campagne. Je repris ma liberté d'action avec une grande joie.

Le duc était en Espagne. J'allais de droite et de gauche avec Lise. Les soirées où nous nous amusions le plus étaient toujours celles d'Alphonse R.... Il renaissait à la santé et aux plaisirs; on

nous traitait dans cette maison en vrais enfants gâtés. Chaque jour la réunion augmentait. Ce cercle de gens d'esprit me plaisait infiniment.

J'écoutais; mon intelligence se développait à ce contact : j'en avais bien besoin, car j'étais tellement ignorante que souvent je m'arrêtais court au milieu d'un mot que je n'osais finir dans la crainte de dire quelque sottise.

Chacun m'aidait un peu, et cela avec tant de bonté que je m'en souviendrai toujours.

Voilà pour les hommes; mais les femmes étaient impossibles et m'irritaient au dernier point.

Une d'elles fit remarquer que Pomaré n'était pas jolie, qu'elle avait les dents de devant gâtées; les siennes l'étaient un peu moins. Je demandai à mon amie Hermance quelle était cette grande planche qui nous éreintait ?

— Elle se nomme Lagie.

— Elle est jolie, mais elle m'ennuie, et je vais me donner le plaisir de le lui dire.

Hermance se mit à rire.

— Attendez que je vous donne tous les renseignements : — Elle arrive de Metz; la garnison en masse a bien perdu à son départ. Elle a trouvé que les régiments ne changeaient pas assez souvent, et elle est venue ici. C'est une bonne fille;

seulement, elle est bête et fantasque. Un jour, elle vous mange d'amitiés; le lendemain, elle ne vous regarde pas. Elle ne varie jamais sur le compte des femmes : elle dit du mal de toutes.

— C'est bon à savoir. Rendez-moi un service : allez lui dire, de ma part, que je voudrais bien faire sa connaissance.

— Pourquoi ?

— Pour lui demander si elle veut la paix ou la guerre.

Hermance s'acquitta de la commission que je lui avais donnée. Je vis à l'accueil qui lui était fait que Mlle Lagie me trouvait bien osée. Je dressai mes batteries en conséquence.

Au bout de huit jours, je l'avais tellement raillée, persiflée, ennuyée, qu'elle m'invita à dîner. C'était une gâcheuse qui achetait à tort et à travers et qui menait grand train.

Un fils d'Albion lui jetait une pluie d'or; elle ne s'inquiétait pas si le soleil se lèverait le lendemain. Rien n'était assez beau pour elle. Ses dîners étaient somptueux; aussi avait-elle force amis. Elle s'entourait d'un tas de pique-assiettes qui approuvaient chaque bêtise faite ou dite par elle.

Ce jour-là, il y avait beaucoup de monde. On sonna pendant qu'on servait le potage; elle fit

signe à tous les convives de se taire ; elle craignait que ce ne fût son Anglais.

Au lieu d'obéir à son invitation, quelques loustics se mirent à chanter à tue-tête :

Guerre aux tyrans !
Jamais, jamais en France,
Jamais l'Anglais ne régnera.

L'imprudente Lagie chantait avec eux.

Nous entendîmes quelques mots sur le carré qui finissaient par *goddem !* On rit de l'aventure toute la soirée.

Mais le lendemain, on ne savait comment faire pour payer le dîner; l'Anglais était parti à tout jamais.

Nous tînmes notre promesse à M. H..., et nous allâmes passer la soirée chez lui. On fit une partie de lansquenet. J'ai joué quelquefois, mais je n'ai jamais eu de goût pour le jeu. Les femmes qui jouent me semblent affreuses. C'est une passion qui défigure un homme souvent, une femme toujours.

H... était assis à côté de moi et me conseillait; il était plus occupé de moi que de mon jeu. Je devais lui en savoir gré, car jusqu'alors, après la musique, les cartes avaient été sa grande passion.

Mes dédains ne le rebutaient pas; il mettait dans son amour une persistance infatigable. J'avais beau lui dire :

— Voyons, H..., vous êtes un bon garçon; je ne veux pas vous faire aller; ne m'aimez pas, ou ne m'aimez plus, parce que je ne vous le rendrai pas. J'ai beaucoup d'amitié pour vous; mais vous êtes un juif, et je ne pourrai jamais aimer un juif, et puis vous valez mieux que moi. Je vous ferais de la peine à chaque instant. Vous êtes jaloux maintenant, qu'est-ce que cela serait si vous en aviez le droit ?

— Je vous jure, Céleste, me répondit-il avec un sérieux qui ne manquait pas d'esprit, que ce n'est pas de ma faute si je suis de la race de Jacob. Si l'on naissait à l'âge d'homme et si l'on choisissait sa religion, je me serais fait catholique pour vous plaire.

Pendant que je le taquinais ainsi, un nouveau personnage était entré et venait au maître de la maison pour lui donner la main. Je poussai un cri et je baissai la tête, afin de cacher le rouge qui me venait aux joues avec tant de force qu'il me sembla que le sang me sortait des yeux.

H... me serra la main sans comprendre; il me regardait, puis regardait le nouveau venu.

Je levai enfin la tête, espérant m'être trompée;

mais il n'en était rien. L'homme qui était debout devant moi, me regardant avec un œil terne, était bien celui dont j'ai parlé dans le cours de ce récit, mon amphitryon du Rocher de Cancale.

Il allait dire où il m'avait vue ; tous ses amis allaient me mépriser. Je m'appuyai sur l'épaule de H..., comme pour lui dire : « Défendez-moi ! » mais, me redressant tout-à-coup, je regardai l'ennemi en face pour tâcher de lire dans sa pensée.

Je ne vis rien à travers ce voile impénétrable, ce nuage qui ressemble à la mort ou au sommeil. Il fit quelques pas, alla s'asseoir plus loin, sans avoir l'air de me reconnaître.

Mon cœur eut un élan de reconnaissance; pourtant je ne le perdais pas de vue. Chaque fois qu'il parlait à quelqu'un, les oreilles me tintaient; il me semblait l'entendre.

— Vous le connaissez ? me dit H...

— Non ! lui dis-je si vite que, pour un jaloux, cela ressemblait à un oui.

Il se leva au bout de quelques minutes et alla causer avec son ami. Je perdis contenance.

Un jeune homme vint prendre la place de H... ; ce jeune homme me parlait, je ne l'écoutais pas. toute mon attention était concentrée sur le petit groupe où H... causait avec le nouveau venu. Heureusement, il parlait un peu haut ; il n'était pas

question de moi. Je commençai à respirer, et je pus répondre à mon voisin, qui me disait :

— Vous n'êtes pas gentille. Ce pauvre H... est amoureux fou de vous ; vous le faites aller ; vous le rendez malheureux : ce n'est pas agir en bonne fille.

— Ah! comme vous êtes bien tous les mêmes! A votre compte, pour être bonne fille, il faut se donner à tous ceux qui ont envie de vous ; mais, mon cher, j'en suis à mon dixième amoureux de la soirée. Que deviendrais-je, si j'étais obligée d'être bonne fille avec tous?

— Vous avez toujours raison. Il est vrai qu'il est difficile de vous regarder sans être de votre avis, mais je ne suis pas convaincu. Des dix personnes qui vous ont fait ce soir une déclaration, neuf n'y penseront plus demain. Quant à H..., c'est autre chose ; il est blessé au cœur. Il est si bon! c'est une nature si tendre!

— Parlez-vous sérieusement?

— Très-sérieusement.

Tel est ce monde : les indifférents mêmes contribuent à favoriser le commencement de ces liaisons. En apparence, rien de plus frivole, mais l'expiation n'est pas loin.

Ce qui n'est pour une des personnes engagées dans ces attachements qu'un lien passager que le

caprice a formé, que l'ennui dénouera, est souvent pour l'autre un obstacle où l'existence entière trébuche. L'heure sonne pour tout le monde, tantôt pour l'amant, tantôt pour la maîtresse. On a traversé ce tourbillon le sourire aux lèvres, les fleurs dans les cheveux ; on n'en sort que pour tomber, les uns dans la misère, les autres dans le désespoir. Ceux-ci vont aux cloîtres, celles-là vont à la Morgue.

Mes amours avec H... sont un triste exemple du danger des passions. En croyant satisfaire un caprice, j'ai peut-être changé sa vie.

L'heure était venue de se quitter; tout le monde prit ses chapeaux, ses paletots; je restai assise.

On me regardait étonnée; Lise me dit :

— Tu ne viens pas?

— Non, je reste.

Je crus qu'H... allait perdre la tête de joie. Pour reconduire ses invités plus vite, il les poussait dehors par les épaules.

Ne vous effarouchez pas! Je vous ai promis d'écrire la vérité, et je tiendrai parole.

Si je rappelle les souvenirs de cette nuit, c'est que je puis le faire sans blesser la modestie. Mais peut-être est-ce vous qui êtes en faute et

votre imagination a-t-elle déjà été trop loin? Tant pis pour vous.

J'étais appuyée sur un grand piano couvert de musique commencée. Je regardai H... quand il rentra : il voulut m'embrasser, je l'arrêtai.

— Tenez, H..., si vous étiez raisonnable, vous viendriez m'accompagner chez moi... Je ne suis pas méchante, mais je vous rendrai malheureux si vous m'aimez.

— Ça m'est égal, je donnerais toute ma vie pour vous avoir à moi, ne fût-ce qu'un jour.

Je crois qu'à ce moment, il pensait ce qu'il disait; sa main brûlait, ses yeux brillaient.

Je lui montrai le tabouret du piano. Il s'y assit en m'embrassant la main.

Je m'étendis dans un fauteuil à ses côtés; il jouait avec tant d'âme, il improvisa de si jolies choses que mon cœur se fondit.

— Je suis, me disait-il, entre les deux grandes passions de ma vie.

Il devint beau. Sa musique avait une harmonie si douce; elle ressemblait aux chants des églises; ces airs religieux, un peu de fatigue aussi, peut-être, m'engourdissaient les sens...

Petit à petit, lui, semblait m'avoir oubliée. Je me réveillai au jour dans le fauteuil où je m'étais

endormie... il notait sur un papier rayé la musique qu'il avait composée pendant la nuit.

J'étendis mes bras raidis par la fatigue, et je lui demandai pardon de l'avoir empêché de se coucher.

Il me remercia du bonheur que ma présence lui causait.

Je lui fus reconnaissante d'une affection si douce et si respectueuse. Je lui promis de passer la soirée avec lui.

Cette douceur et cette réserve durèrent peu.

Je ne conseillerai à aucune femme d'encourager de sang-froid l'amour d'un artiste. Au bout de quelque temps, je ne savais plus à quel saint me vouer.

L'amour d'H... grandissait tous les jours. Il se tourmentait au point de se rendre malade. Il me suivait partout, passait les nuits à ma porte. On le voyait changer et on m'en faisait un reproche. Il ne voulait plus travailler, quoi que je pusse lui dire.

— Ayez pitié de moi, me répétait-il sans cesse, ayez pitié de moi! Cela ne sera pas long; je ne tiens plus à la vie. Dites-moi que vous me détestez, et je me tuerai pour vous épargner un ennui.
Il n'était raisonnable que devant le monde. Seul avec moi, il me désespérait. Il avait la peau moite;

il toussait souvent : on le disait attaqué de la poitrine. Cela me faisait peur. « Mon Dieu, me disais-je, s'il allait mourir de chagrin ! » Et je tâchais de le consoler. Mais les grands amours sont exigeants : j'y parvenais mal.

Quand par hasard, il faisait de la musique, cette musique était mélancolique, son piano ressemblait à un orgue d'église.

Il s'arrêtait et me disait :

— Si je n'étais pas juif, vous m'aimeriez, n'est-ce pas ? Si je le savais, je renierais mon Dieu pour l'amour de vous !

— Mon pauvre ami, vous êtes en délire, je ne veux pas le plus petit sacrifice... avec quoi pourrais-je le reconnaître !... Je vous avais bien dit : Ne m'aimez pas, je vous porterai malheur ! Je ne me suis pas trompée : vous devenez fou ; vous ne faites plus rien. On dira que c'est ma faute... pourtant vous savez le contraire.

— Non, on ne vous fera aucun reproche... Je sens bien que ma vie se fane ; je n'ai pas longtemps à vivre !... Laissez-moi être heureux à ma manière.

Il était si triste que je l'évitais le plus que je pouvais.

Un jour, je le vis entrer à l'église de la Made-

leine ; il y resta deux heures. Il devenait de plus en plus sombre.

On me conseilla d'en finir. Il valait mieux lui faire une grosse peine qui se guérirait que de le laisser mourir à petit feu.

Lise se chargea de lui annoncer le parti que je prenais par affection pour lui.

Il se mit à pleurer et descendit avec elle ; elle remarqua qu'il la quittait à la porte d'une église où il entra.

A quelques jours de là, je reçus une lettre dans laquelle il me disait que sa vie ne lui appartenait plus ; qu'il mettait sa confiance en Dieu qui le consolait de toutes ses douleurs...

Il y avait tant de grandeur, d'élévation dans cette lettre, que je voulais le voir, lui demander pardon!...

Il refusa de me recevoir... Je crus qu'il avait une maîtresse, et je me moquai de ma crédulité.

Le duc était revenu à Paris. Il ne ressemblait en rien à H... et ne me fatiguait pas de son amour.

Pour lui j'étais à la mode... Il était riche : les nouveautés lui revenaient de droit. Je demeurais si haut, il avait le pied si petit, que pour lui complaire, je fus obligée de déménager. J'allai demeurer au second, 5, rue de l'Arcade, douze cents francs de loyer.

Dans mon nouvel appartement, il y avait un salon, tout meublé en velours, par parenthèse ; dans ce salon, il y avait un piano. Ce piano fut cause que je pris un maître.

C'était un nommé Pederlini, Italien, d'une patience... Je n'ai jamais été assez riche pour le récompenser comme il l'aurait mérité...

Le duc venait me voir tous les deux ou trois jours... Il ne m'adressait pas quatre paroles.

Je ne sais vraiment pas pourquoi il me continua ses visites. Je crois que c'est parce que ses amis pensaient grand bien de moi, venaient me voir souvent, et lui disaient : « Quand elle vous ennuiera ; nous nous disputons à qui vous succédera. » Par esprit de contradiction, il les faisait attendre.

J'allais quelquefois à l'Opéra, où je m'ennuyais toujours. Mon maître de piano me raconta qu'un de ses compatriotes allait débuter ; qu'il avait une voix magnifique ; que seulement il avait beaucoup de mal parce qu'il ne parlait pas français ; qu'on lui apprenait par cœur la *Lucie*... C'est moi qui l'accompagne. Je lui parle souvent de vous ; il voudrait bien vous connaître.

— Bah ! et pourquoi cela ?

— Mais parce que les Françaises ont un grand

charme pour lui... et puis, parce qu'il vous a vue à l'Hippodrome!...

— Eh bien, alors, s'il m'a vue, il doit être satisfait!...

— Oh! il paraît que non, puisqu'il voudrait que je le présentasse, sans doute pour causer avec vous.

Je fis une fausse gamme qui m'écorcha les oreilles.

— Bon, je fais des bêtises, et, vous, vous en dites, Quelle conversation voulez-vous que j'aie avec votre ami? Vous m'avez dit tout-à-l'heure qu'il ne savait pas un mot de français. Est-ce que vous croyez que je vais chanter la *Lucie* pour me faire comprendre?

Mon professeur était timide; il ne m'en parla plus.

— Eh bien, lui dis-je après ma leçon, amenez-moi votre chanteur; vous lui servirez d'interprète. Venez sur les midi, une heure; je suis toujours seule.

— Voulez-vous demain? me dit il en sautant de joie.

— Quel enfant vous faites!... Eh bien! soit, à demain...

En me réveillant, je me fis à moi-même reproche d'avoir consenti. J'étais payée pour me défier des

artistes... mais l'isolement où me laissait le duc me pesait. Je m'ennuyais, et, quand on s'ennuie, on accepte plus facilement l'occasion de faire de nouvelles connaissances.

Le duc avait depuis longtemps une vieille maîtresse, grosse, mal bâtie. Je la voyais étaler ses quarante ans dans une belle calèche doublée de velours bleu.

Elle faisait une grimace pour se donner l'air souriant; le tout recouvert d'un voile à pois noirs, qu'elle avait le soin de ne jamais quitter.

Je me levai donc, sans trop de regret, et je m'habillai de mon mieux pour recevoir mes deux Italiens.

Midi et le timbre de ma porte sonnèrent en même temps; j'allai ouvrir moi-même.

Mon antichambre était obscure ; je vis l'ombre d'un grand corps qui dépassait de la tête mon pianiste.

— Pardonnez-moi de venir si tôt, me dit Pederlini, mais il n'y a point de ma faute. Depuis que j'ai promis à B... de l'amener chez vous, il ne me laisse pas une minute de repos... Si je l'avais écouté, nous serions venus à huit heures.

Je leur désignai deux fauteuils dans le salon, et je m'assis en face...

Mon nouvel admirateur était un beau garçon,

grand, fort; des cheveux de jais; de grands yeux noirs, brillants, qui me fixaient avec tant d'expression, qu'involontairement je baissai la tête sous son regard.

Il parla à Pederlini; celui-ci me transmit sa phrase.

— Il dit vous trouver plus jolie de près...

Je levai les yeux pour remercier; mais je fus obligée de les baisser encore plus vite que la première fois...

Je me mis à jouer avec la bague que j'avais au doigt, en la faisant tourner pour me donner une contenance, et je lui dis:

— Comment, vous ne parlez pas du tout français?

— *Si*, *un poco*, Céleste.

— Ah! vous savez prononcer mon nom?...

— Je crois bien, reprit Pederlini; il y a assez longtemps qu'il l'apprend. Il sait un peu parler français, mais vous l'intimidez.

J'avais envie de répondre que c'était plutôt lui qui m'intimidait...

Il m'offrit de m'apprendre l'italien; à moins que je ne fusse assez bonne pour lui apprendre le français...

Il me promit de bien travailler pour pouvoir causer avec moi et me dire tout ce qu'il pensait.

Je l'engageai à se dépêcher, car nous devions avoir l'air fort bêtes...

Ils prirent congé de moi. B... me tendit la main et serra la mienne avec tant de force, que je fus quelques instants sans pouvoir parvenir à décoller mes doigts engourdis par la douleur.

Je ne sais si c'est une mode italienne, toujours est-il que je commençai par la trouver brutale; puis je réfléchis qu'il fallait prendre cela pour une marque énergique d'affection.

C'était vraiment une belle nature que ce B... avec son teint mat, ses lèvres rouges, ses dents blanches, son air de franchise et son regard de feu!

Quand je le comparais au duc, si blond, si froid, si tranquille, la comparaison était tout à l'avantage de l'Italie sur l'Espagne; mais le duc flattait ma vanité.

Quand sa belle voiture s'arrêtait à ma porte, j'étais fière de ce qui aurait dû nous faire rougir tous les deux.

Il arriva au moment même où j'étais encore sous l'impression de la visite que je venais de recevoir.

— Qu'avez-vous donc, ma chère? vous êtes toute préoccupée!

— Oui, lui dis-je, un peu embarrassée, car j'ai toujours eu horreur de mentir.

— Qu'avez-vous?

— Je m'ennuie ici toute la journée, je voudrais sortir un peu.

— Que ne m'avez-vous dit cela plus tôt? me dit-il, toujours avec le même flegme... Demain, je vous enverrai une voiture.

Je sautai de joie; je ne dormis pas de la nuit.

A quatre heures, une jolie voiture à deux chevaux s'arrêta à ma porte. Le cocher vint me dire qu'il était à mes ordres.

Je sortis, et ne voulus rentrer que quand les promenades furent désertes. J'étais si fatiguée que je ne pus dîner. La crainte que l'on ne me vît pas dans le fond de la voiture me fit tenir assise au bord des coussins, la figure au carreau, secouant la tête comme un magot en porcelaine chinoise, tant j'avais peur qu'on ne m'accusât d'être fière.

Le lendemain, même manége; seulement j'avais avancé l'heure de ma promenade, et je fus toute triste de trouver les Champs-Élysées déserts; je ne voulais plus sortir de la voiture. Si le cocher ne m'avait fait observer que ses chevaux avaient faim, je serais restée toute la nuit.

Le surlendemain, toute cette ridicule gloriole

était tombée, le bon sens m'était revenu, et je rabattais mon propre caquet en me répétant bien haut et bien souvent à moi-même que toutes ces splendeurs étaient passagères, et que cette voiture, dont j'avais été si fière, ne m'appartenait pas... Un caprice me l'avait donnée... un caprice pouvait me la reprendre.

Je fus plusieurs jours sans voir le chanteur italien, occupé de préparer ses débuts; je n'en étais pas fâchée.

Le langage des œillades et la conversation par interprète n'auraient pas été longtemps sans me fatiguer. Décidément, il valait mieux pour lui qu'il eût le temps de faire des progrès dans la langue française.

Il en est de la Bohême comme des autres pays situés sur la carte du monde : il n'est pas toujours prudent d'y rendre des services.

Je fis de cette vérité, à propos précisément du duc et de B..., une épreuve assez cruelle.

Un jour que je me promenais sur le boulevard du Temple, je vis passer une fille que j'avais connue au théâtre Beaumarchais. Je tirai le cordon de la voiture, et je l'appelai. Comme elle n'avait rien à faire ce jour-là, je l'emmenai dîner.

C'était une fille d'une vingtaine d'années, grande, pas mal faite, jolie, le teint très-coloré; je la

savais peu spirituelle, mais je la croyais bonne.

— Eh bien, ma pauvre Joséphine, lui dis-je, quand elle fut assise à côté de moi, qu'as-tu fait depuis que je ne t'ai vue? Es-tu heureuse?

— Non, je pourrais l'être si je voulais, mais je ne le suis pas par bêtise. J'ai une passion qui me mange tout. Ça a commencé par mes robes et a fini par mes meubles. Aujourd'hui, je n'ai plus rien; *il* ne veut plus me voir; il me dit que je le dégoûte avec mes grands pieds et mes grosses mains.

Le fait est que, sous ce rapport, la nature avait été un peu trop libérale envers elle.

— Ah ça! de qui diable es-tu donc si entichée?

— D'un acteur! Je me suis faite figurante aux Délassements, par amour.

— Eh bien! il faut quitter les Délassements, par raison. Veux-tu entrer à l'Hipprodrome, je parlerai pour toi?... Veux-tu rester avec moi? je t'aiderai à oublier ton amour. C'est une stupidité d'aimer un pareil homme!

Nous avions dîné; je l'habillai des pieds à la tête, et je l'emmenai à l'Opéra, voir *Robert-le-Diable*.

Je la présentai au duc et à ses amis, qui nous conduisirent prendre des glaces au café Anglais.

Joséphine paraissait trouver ce genre de vie fort

agréable. Elle s'accrochait à moi et me faisait les plus belles protestations d'amitié.

On afficha les débuts de B...

Je dînais dehors ce jour-là; j'arrivai tard au théâtre. Le bruit de la loge en s'ouvrant fit lever la tête à mon ténor, qui avait à dire dans un passage de la *Lucie:* « Céleste Providence! »

Je le vois encore. Il ouvrit les bras, regarda de mon côté et resta court sur le mot « Céleste. » Cela dura deux ou trois secondes; peu de personnes s'en aperçurent.

Pederlini vint, dans l'entr'acte, me dire qu'il avait eu peur; qu'il regrettait que je fusse là ; que j'allais le troubler.

Je lui offris de me retirer pour ne pas gêner ce pauvre garçon.

Il me dit:

— Non, maintenant je crois que l'effet est produit. Il vous chercherait ; cela serait encore pis.

— Comme il est beau ! me disait mon amie, émerveillée sans doute du costume de velours noir.

Elle lui fit faire des compliments sur la manière dont il avait chanté le premier acte. Il crut sans doute que c'était moi, car il parut me remercier du regard en entrant.

Il voulut tant faire qu'il chanta faux.

Il chercha à se rattrapper au troisième acte ; la voix lui manqua : l'émotion de ses débuts lui avait donné un enrouement subit.

A la fin de la pièce, je le crus mort pour tout de bon, tant il avait râlé son finale.

Cela me fit beaucoup de peine. Il était si beau garçon qu'avant d'avoir ouvert la bouche il avait déjà des ennemis dans la salle.

On ne siffla pas, mais on riait ; peu de gens furent indulgents. Il avait un accent ; on l'appelait Gascon, Auvergnat.

Il s'agissait pour lui de quarante mille francs par an s'il réussissait !

Je compris combien il devait avoir de peine, et je lui fis dire que je prenais une grande part à ce qui venait de lui arriver, mais qu'il ne fallait pas se décourager, qu'il avait encore deux débuts.

Pederlini me l'amena le lendemain. Je ne le trouvai pas trop démonté. Je lui indiquai les mots qu'il avait mal prononcés; je les lui fis répéter plusieurs fois.

— Puisque vous avez commencé, il faut continuer, dit Pederlini en riant ; je suis sûr qu'il fera de grands progrès avec vous.

B... paraissait de cet avis, car il venait prendre jusqu'à deux leçons par jour.

A son second début, j'étais pâle comme une

morte ; j'avais mal aux nerfs ; je tremblais pour lui.

Il chanta mieux, prétendit que c'était à cause de moi, et ne voulut plus me quitter, sous prétexte que je lui étais indispensable et qu'il voulait me prouver sa reconnaissance. Il donna un grand dîner en mon honneur et à l'occasion de ses débuts.

Le troisième avait réussi tout-à-fait, B... était aux anges : son bonheur l'exaltait.

On ne sait pas à quoi on s'expose quand on s'attire la reconnaissance d'un Italien.

J'avais fait engager Joséphine à l'Hippodrome ; nous répétions ensemble. J'apprenais un nouvel exercice. On devait faire conduire des chars romains par des femmes. Nous étions trois qui devions courir : Angèle, Louise et moi.

Je vivais dans une sécurité complète, sans me douter du danger qui me menaçait. Joséphine était un serpent que je réchauffais dans mes cachemires.

Cette chère amie trouva qu'elle était mon obligée depuis trop longtemps, que le moment était venu de me prouver sa gratitude ; elle n'imagina rien de mieux que de me supplanter dans les affections du duc.

Elle vint donc un beau matin se faire belle dans

ma chambre, avec un châle, et un chapeau qu'elle m'emprunta, et se fit conduire à l'hôtel du duc. Il refusa d'abord de la recevoir ; mais elle mit tant de persévérance qu'il y consentit.

Ce qu'elle lui conta, je ne l'ai jamais su. Il avait assez d'esprit pour ne pas me raconter le mot à mot d'un cancan.

Elle rentra chez moi après lui avoir fait promettre le secret. Elle avait sans doute reçu quelques louis pour prix de sa trahison.

Le duc vint me voir à quatre heures... Il me parla beaucoup de l'Opéra et des chanteurs. Je compris que j'avais passé par la langue de quelqu'un.

Joséphine ne changea pas de couleur.

Quand il fut parti, elle me dit qu'elle ne s'expliquait pas comment il avait pu savoir tout cela.

Je l'avais vue lui faire un signe dans une glace ; je ne pouvais donc conserver aucun doute sur sa perfidie.

Il n'a jamais été dans mon caractère de marchander avec une situation. Je voyais bien que tout était fini entre le duc et moi. Je n'avais nulle envie de m'humilier pour rentrer en grâce ; mais je voulais faire justice de Joséphine.

J'écrivis au duc de venir me parler le lendemain ; qu'il pourrait me retirer son amitié après ;

mais que je désirais avoir avec lui une dernière entrevue.

Il fut exact au rendez-vous, au grand regret de ma chère amie qui, depuis la veille, était mal à son aise. Elle voulait sortir ; je la priai de n'en rien faire. Comme elle insistait, je le lui défendis.

— Vous sortirez dans quelques instants; je veux avoir le cœur net d'un soupçon.

Elle se redressa avec un aplomb incroyable.

Je n'eus pas le temps d'en dire davantage, le duc entrait.

— Vous êtes bien aimable d'être venu, je vous en remercie. Je ne veux pas contrarier votre volonté ; si vous ne devez plus me voir, je ne tenterai rien pour changer votre résolution. Il se peut que j'aie fait tout ce qu'on vous a dit ; il se peut qu'on ait beaucoup exagéré. Je pourrais essayer de me justifier ; mais si votre intention est arrêtée, je vous ennuierais sans vous convaincre. Je veux seulement connaître l'auteur de tous ces beaux récits... Je ne vois qu'une femme qui était placée de façon à me nuire dans votre esprit : c'est Joséphine ; mais je ne puis croire que ce soit elle. Je l'ai rencontrée, ne sachant où manger et disposée à se mettre au coin de la rue pour offrir sa beauté aux passants. Voyez, je ne vous mens pas : elle a mes bas aux jambes ; elle y aurait mes souliers si

elle n'avait pas de si gros pieds. Elle porte mes chemises, mes robes, mes cols! je la nourris depuis plusieurs mois, je l'ai fait engager; je partageais avec elle tout ce que je pouvais avoir; si c'était elle, avouez que cela serait bien mal et que j'aurais bien fait de vous prier de venir, pour lui dire devant vous : « Vous êtes ce que je connais de plus méprisable au monde, sortez de chez moi, votre trahison ne vous profitera pas. »

Je m'étais exaspérée petit à petit. Joséphine ne bougeait pas; elle se croyait sûre de la protection du duc; mais il avait l'esprit juste et le cœur droit.

Les reproches qu'il avait à me faire ne l'empêchèrent pas de comprendre mon indignation contre Joséphine. Me voyant pâle de colère, il me pria de passer dans ma chambre; il fit tous ses efforts pour me calmer, puis, sonnant ma domestique, il lui ordonna de renvoyer Mlle Joséphine, qui ne devait pas rester une minute de plus chez moi.

Quand elle fut partie, il me dit qu'il avait voulu ménager mon amour-propre, qu'il serait toujours mon ami, que si jamais j'avais besoin de lui, je n'avais qu'à lui écrire.

Il m'annonça son départ pour la campagne, sans me dire quand il reviendrait.

Je compris que c'était un congé; j'en avais pris mon parti d'avance, et pourtant je fus triste pendant quelques jours.

Il n'y a si petit lien qui ne se brise avec effort, et en dépit de tous mes beaux projets de philosophie, je ne pouvais quitter sans peine ma vie de bien-être et de luxe pour me trouver de nouveau exposée aux chances de la gêne et de l'imprévu.

Je fus étonnée de voir la voiture venir, le lendemain matin, comme à l'ordinaire. Le cocher me dit qu'on avait payé trois mois d'avance.

Dans mon désastre financier, il devait m'être bien indifférent de garder quelques jours encore ce débris de mes splendeurs passées. J'eus l'enfantillage d'en juger autrement, et le plaisir de courir en voiture m'aida à me consoler plus vite.

Je m'ennuyais seule. J'allais dîner presque tous les jours chez B...; ce n'était assurément pas par gourmandise, je n'ai jamais pu souffrir le macaroni, et c'était le fond de la cuisine; je déteste le fromage, on en mettait partout; mais je trouvais nombreuse compagnie.

On chantait, on faisait de bonne musique.

Il arriva même que le commissaire de police, la trouvant trop bonne, la défendit.

B... avait loué un très-bel appartement meublé

rue de Richelieu, 110, pour être près de l'Opéra.

Quand il chantait avec ses amis, surtout le *Belisario*, on s'amassait dans la rue et au coin du bouvard. La foule grossissait tellement que les voitures ne pouvaient plus circuler. On le pria de fermer les fenêtres et de chanter moins fort.

Il me montrait souvent des lettres qu'on lui écrivait contre moi. Quant un ténor a le malheur d'être amoureux en dehors de l'Opéra, les rattes exaspérées grignotent leur rivale jusqu'au sang.

L'une d'elles, qui s'était prise d'une grande passion pour ce chanteur, lui écrivait :

« Comment pouvez-vous être assez aveugle pour ne pas voir qui vous aimez, et pour vous attacher à une femme qui n'a pas même l'estime du cheval qui la porte? »

Je le priai sèchement de garder ses poulets et de ne jamais m'en faire part.

J'avais envie de lui dire une belle phrase, que j'avais lue le matin dans un journal :

« Leurs injures n'arrivent pas à la hauteur de mon mépris! »

Mais je réfléchis, qu'étant étranger, il n'en comprendrait pas toute la valeur.

Le jour de la réouverture de l'Hippodrome était arrivé!

Les chars de Rome eurent un très-grand succès. Les costumes étaient magnifiques.

J'avais un bonnet phrygien rouge avec des étoiles d'or; une tunique blanche brodée en or, venant aux genoux, ouverte sur le côté jusqu'à la hanche; des sandales rouges avec des cothurnes; un grand manteau sur l'épaule droite, la manche retroussée sur l'épaule gauche avec un camée.

Ce costume était impossible pour les femmes mal faites. Plusieurs de mes compagnes jetèrent les hauts cris et rallongèrent leurs jupes. J'avais négligé de prendre cette précaution.

Cet exercice, du reste, était horriblement dangereux et horriblement fatigant.

Je rentrai chez moi, le jour de la première, avec un mal de tête fou. Je me jetai sur mon lit en robe de chambre.

B..., qui était venu me complimenter sur mon succès, désolé de me voir malade, m'incommodait à force de soins et d'offres de service.

J'avais beau lui dire qu'il n'y a qu'un remède pour la migraine : le repos, il s'obstinait, ce qui m'avait mise d'une humeur exécrable.

On sonna; ma bonne entra effrayée :

— Madame, le duc!

— Oh! mon Dieu! dis-je étonnée, je ne veux

pas qu'il vous voie ici... Allez dans l'autre chambre!

— Impossible, madame, il est dans le salon ; il faudrait passer devant lui.

— Que faire?... Tenez, entrez là.

Je lui montrai la porte d'un petit cabinet au pied de mon lit.

Il fronça les sourcils et répondit net qu'il ne voulait pas.

Entrez, lui dis-je avec autorité, ou je ne vous reverrai jamais. J'ai déjà trop risqué pour vous ; si vous n'entrez pas là, je vais rompre avec vous devant lui.

Il était temps : la porte s'ouvrait.

— Vous me faites faire antichambre, dit le duc en regardant autour de lui ; vous n'étiez donc pas seule?...

— Si, lui dis-je en lui montrant un bain de pied resté près de la cheminée; je ne voulais pas vous recevoir pieds nus...

— Qu'est-ce que cela faisait? Vous avez admirablement conduit votre char aujourd'hui! Ce costume romain vous va à merveille. J'ai promis à mes amis de vous faire dîner ce soir avec eux.

— Je suis fâchée de vous faire manquer de parole, mais je n'y puis aller; l'émotion et la

secousse des chars m'ont donné un mal de tête et de cœur qui me fait atrocement souffrir.

— Oh ! ma chère, j'ai promis ; il faut absolument que vous veniez. Vous serez malade demain.

— Il faut !... Vous êtes étonnant, vous autres grands seigneurs; il semble que quand vous avez dit ce mot, la nature entière doit obéir, les morts doivent sortir du tombeau, les malades doivent bien se porter. Je trouve « *il faut* » charmant ! Si j'étais bien portante, ce *il faut*-là me ferait refuser net. Supposez que je puisse sortir : qui vous a dit que je n'avais pas un autre engagement ? Depuis quinze jours, vous ne m'avez pas donné signe de vie. J'étais libre...

— Je suis assez riche pour vous faire manquer de parole aux autres. Habillez-vous et soyez à six heures au café Anglais ; je vous enverrai demain un cadeau dont vous serez satisfaite. N'ai-je pas continué d'user envers vous des meilleurs procédés ? Vous ai-je retiré votre voiture ? Si vous y tenez, ne manquez pas.

Il sortit sans attendre ma réponse.

J'avais dans la tête le bourdon de Notre-Dame. B... était sorti de son cabinet... les regards enflammés de colère et fixés sur la porte.

— Il ne faut pas avoir de cœur pour vivre comme

cela !... Moi qui vous en croyais tant ! Cet homme-là ne vous aime pas ! Il vient vous voir aujourd'hui parce qu'il a entendu vanter votre grâce et votre élégance. Ce sont les murmures approbateurs du public qui le ramènent à vos pieds.

— Vous ne m'apprenez rien de nouveau, mais que voulez-vous que j'y fasse ?... Il y a longtemps que je vous en ai prévenu. Dans tout le mal que l'on dit de moi, il y a beaucoup de vrai : ne vous forgez pas d'illusions sur mon compte. Il me faut une petite fortune pour atteindre un but que je ne puis vous expliquer ; mon état ne me suffit pas.

— Pourquoi ne pas vous établir ? Cette vie-là est ignoble, et si je devais la voir de près, je prendrais en dégoût la femme que j'aimerais le mieux. Allez-vous-en à ce dîner, l'ordre est précis... Je vais vous y conduire si vous voulez, je vous ferai mes adieux pour toujours à la porte.

Quoique dit dans un mauvais français, tout cela me touchait au vif.

Les murmures de mon cœur me répétaient bien souvent tout bas ce que B... venait de me dire tout haut ; mais il n'était pas dans mon caractère de céder et de donner raison sans répondre.

— Prenez garde, mon ami, vous êtes sur le chemin de me faire une défense, je vous en aver-

tis, c'est un peu dangereux ; vous me dites que si je vais à ce dîner, vous ne me verrez plus. Ce n'est pas à cette menace que je cède; je n'y vais pas, parce que je ne peux pas ou ne veux pas y aller. J'écrirai au duc une lettre polie. Si la grandeur et la fortune en ont fait un enfant gâté, ce n'est pas sa faute ; j'ai été heureuse de ce qu'il a bien voulu faire pour moi ; je me brouillerai peut-être avec lui, mais je ne serai ni grossière, ni ingrate.

Sur ce, je priai assez sèchement B... de me laisser reposer.

Le duc vint le lendemain savoir de mes nouvelles ; il était froid et maussade. Habitué à tout faire plier devant sa volonté, il ne comprenait pas le mot : Impossible.

Je crois cependant qu'à cause de mon caractère et de la résistance que j'opposais souvent à ses fantaisies, il avait fini par avoir pour moi une certaine affection.

J'étais retombée dans un grand découragement ; je voyais autour de moi s'élever et tomber toutes ces femmes dont le sort, de loin, m'avait fait envie.

Rien de plus triste que ces amours qui commencent avec la nuit pour finir avec le jour. La

fumée évanouie, la réalité apparaît, affreuse, effrayante !

Les dettes, la misère guettent les femmes derrière leurs rideaux de dentelle.

Les vieilles sont dénuées de tout. Les jeunes ont une brillante toilette qu'elles doivent presque toujours ; si elles mouraient, on ne trouverait pas dans leur armoire un drap de toile pour les ensevelir ; et pourtant, une fois dans ce tourbillon, il est bien difficile d'en sortir. C'est à qui fera le plus d'extravagances. Les sages sont les fous. Les jeunes gens veulent montrer chaque jour un cheval nouveau, les femmes mettre une robe neuve.

L'existence n'est plus qu'un défi à l'impossible, une course au clocher, une sorte de steeple-chase, où l'on perd, à moins d'un miracle, santé, repos, conscience et bonheur.

A travers mes infortunes, j'ai eu une chance : c'est que la douleur, ou morale, ou physique, est toujours venue me réveiller à propos, et m'empêcher de boire jusqu'à la mort, comme j'ai vu tant d'autres le faire, à la coupe fatale de cette fausse volupté !

Grâce à ces diversions, qui m'ont sauvée en me torturant, j'ai pu, des qualités que le bon Dieu avait mises dans mon cœur, en garder une seule intacte : l'énergie !

Une grosse peine vint me distraire du découragement où j'étais près de me laisser entraîner.

Rien n'est contagieux comme la mode. Il y avait cette année-là, à cause des exercices de l'Hippodrome, une véritable rage d'équitation. Toutes les femmes montèrent à cheval et cherchèrent des obstacles partout, pour en faire autant que nous. Ne pouvant conduire des chars, elles se mirent à conduire elles-mêmes leurs voitures.

Lise montait souvent à cheval.

Elle était fort heureuse; elle avait un appartement rue Saint-Georges, nº 33; elle aussi s'était jetée dans les amours armoriées. Son nouvel amant était le comte de ***.

Elle m'avait fait dire qu'aussitôt installée, elle m'écrirait, et n'avait pas encore tenu sa promesse.

Un jour, en sortant de l'Hippodrome, je vis beaucoup de monde réuni par groupes; il devait être arrivé un malheur; je m'approchai.

— Pouvez-vous me dire ce qu'il y a, monsieur, s'il vous plaît?

— Un accident qui serait affreux s'il était arrivé à une autre, mais à celle-là, il n'y a pas grande perte.

Je regardai cet homme; j'avais le pressenti-

ment qu'en insistant j'allais me faire de la peine ; pourtant je voulais savoir et je lui dis :

— Qu'est-il donc arrivé ?

— Ah ! me dit-il, moitié riant, c'est la Pomaré, qui faisait ses embarras au milieu des voitures ; son cheval a eu peur et s'est emporté, sans que personne cherchât à l'arrêter. Les cheveux de la reine étaient défaits, elle avait l'air d'une folle.

D'autres personnes, qui venaient de la barrière, vinrent auprès de moi en disant :

— Ah ! la pauvre femme ! elle a voulu sauter, son pied s'est accroché dans l'étrier, et le cheval l'a traînée si longtemps que sa tête est mutilée. Ça fait mal d'y penser ; on ne pouvait pas voir sa figure : ses cheveux et le sang faisaient un masque.

Je sautai dans ma voiture, je me fis conduire dans la direction indiquée. Il y avait des rassemblements autour de taches de sang. On avait emmené cette malheureuse femme ; personne ne l'avait reconnue. Je dis au cocher :

— Rue Saint-Georges !

Sa bonne me dit qu'elle était sortie depuis le matin, mais en toilette de ville. Cependant cela ne signifiait rien, parce que sa robe d'amazone était au manége.

Je dis que j'allais rue Duphot ; que s'il y avait du nouveau, on envoyât de suite chez moi.

On m'assura, au manége, ne pas l'avoir vue de la journée ; on me fit voir sa robe. Je rentrai chez moi pour me changer ; j'étais en nage. J'allais ressortir quand on sonna.

— Oh ! c'est elle ! j'en suis sûre.

Chose étrange ! en m'habillant, je venais de la voir passer dans ma glace.

J'ai souvent eu de ces visions-là ; elles ne m'ont jamais trompée.

J'allai ouvrir ma porte et mes bras. Quand je l'eus bien embrassée, je lui racontai le bruit qui courait, la peur que j'avais eue ; je ne la quittai pas de deux jours.

La malheureuse femme qui était tombée de cheval mourut de ses blessures.

Lise me dit beaucoup de bien de son amant, qu'elle appelait Ernest, et me le présenta à dîner.

Sa sœur était enceinte et était venue demeurer chez elle, pour être mieux soignée.

Nous dînâmes tous quatre.

M. Ernest était un homme de quarante-cinq ans, blond, demi-chauve. Il portait les cheveux longs et les ramenait sur sa tête pour cacher les places claires. Sa figure était longue, mince ; il

gardait ses favoris pour dissimuler le creux de ses joues; il était petit, maigre, sa peau était jaune, semblait être beaucoup trop grande pour sa figure et formait un tas de plis; ses yeux étaient bleu passé, sa bouche grande, son nez mince, ses moustaches d'un blond roux. Il avait des dents superbes.

Je suis bien fâchée d'être obligée de lui rendre cette justice, car il me déplaisait.

Lise eut beau me vanter sa bonté, son amitié pour elle, je ne revins pas sur la première impression; seulement, pour ne pas lui faire de peine, puisqu'elle paraissait avoir des obligations à cet espèce de singe, je le trouvai charmant.

Eulalie était près d'accoucher, elle faisait faire sa layette à Lise qui devait être marraine.

On avait acheté un petit berceau. Camille avait demandé à être parrain. Il était toujours le même; Lise commençait à compter sur lui.

Elle me parla d'un bal où elle devait aller, à Passy, chez des jeunes gens; elle me demanda si j'irais et si je voulais venir la prendre.

Je lui dis que oui, mais que, comme il y avait encore huit jours, si elle changeait d'avis, elle me fît prévenir.

Les huit jours écoulés, n'ayant pas de nouvelles, je fus la voir sur les deux heures.

— Eh bien! viens-tu toujours?

— Mais certainement, me dit-elle. Entre par ici, j'arrange des fleurs pour ma coiffure.

J'entrai dans son cabinet de toilette; il y avait des bougies allumées. Sa sœur était couchée sur un divan : il servait de lit.

— Est-ce que vous êtes malade? lui dis-je en la voyants si pâle.

— Oui, me dit-elle, mais ce n'est rien.

— Tiens, me dit Lise, je vais mettre ces grenades-là.

Je regardai d'autres fleurs éparses sur le petit berceau; je sentis quelque chose comme une tête d'enfant; je me penchai un peu et je vis une petite croix et du buis béni. Je me retournai tremblante.

— Que veut dire cela?

— Tu le vois bien : ma sœur a fait une fausse couche cette nuit. C'est une fille; on ne l'enterrera que demain.

Je sortis de cette pièce à reculons, disant à Lise :

— Viens me prendre si tu veux, je ne reviendrai pas ici.

Elle arriva le soir, toute parée, sans avoir l'air de penser qu'elle avait laissé la mort chez elle.

Le caractère de cette femme était rempli des plus étranges contradictions.

Son insensibilité dans cette circonstance m'étonnait d'autant plus, que je me rappelais le désespoir qu'elle avait éprouvé à la mort de son enfant, et que j'aurais cru cet événement de nature à renouveler toutes ses douleurs.

Je ne sais pas, au surplus, si cela tient à la société au milieu de laquelle j'ai vécu, mais il me semble que je n'ai jamais vu autre chose dans la vie : partout et toujours l'inconséquence.

C'est peut-être heureux; car il y a de si vilaines choses dans l'espèce humaine, que, si elle était toujours d'accord avec elle-même, elle serait horrible!

XV

UNE COURSE EN CHAR.

Je revins du bal sous l'impression la plus mélancolique.

Nous étions dans les premiers jours de juillet, la chaleur était accablante, ce qui rendait mon service à l'Hippodrome très-pénible.

J'avais déjà fait deux ou trois chutes avec mes chevaux. On m'avait saignée deux fois, cela m'avait fatiguée; je dormis mal la nuit.

Je fis mille rêves pénibles; je me levai triste, préoccupée.

J'ouvris ma fenêtre et je regardai le temps : il était superbe; le soleil resplendissait, ce qui

d'ordinaire m'égaye et me ranime ; pourtant j'avais le cœur serré. Je me mis à table sans pouvoir manger.

— Madame est malade ? me dit ma bonne.

— Malade... non. Je ne sais, mais il me semble que je vais apprendre une mauvaise nouvelle ; j'ai la mort dans l'âme. C'est aujourd'hui jour d'Hippodrome ; j'ai idée que je vais me rompre le cou.

— C'est un vilain métier que vous faites là !...

Elle avait raison, car je gagnais bien peu. Je me proposais de demander de l'augmentation ; m'en accorderait-on ? Ils avaient plus de femmes qu'ils n'en voulaient ; pour se mettre en évidence elles s'offraient pour rien. Elles n'avaient jamais pris de leçon ; mais qu'est-ce que cela fait aux administrateurs, pourvu qu'ils fassent fortune ? Ils méprisent celles qui les enrichissent. Si la police n'y mettait pas bon ordre, ils en feraient tuer quatre sur dix. Est-ce qu'un spectacle sans danger a du charme ? On ne cherchait pas à éviter les accidents. On nous donnait des chevaux qui n'avaient pas de jambes et qui s'abattaient aussitôt qu'on les pressait ? En faisant la Croix de Berny, un Anglais a tombé avec son cheval dans le fossé du milieu ; ce fossé avait environ douze pieds de profondeur ; on crut l'homme et le cheval morts, car ni l'un ni

l'autre ne se relevèrent. L'homme était évanoui. Quand il revint à lui, on vit qu'il était abîmé. Ses dents étaient cassées; il avait sur le devant de la tête une large plaie béante. Le médecin ordonna de le coucher de suite. Un des directeurs, présent à la chute, qui semblait surtout préoccupé de la crainte de voir cet exercice défendu pour cause de danger, dit alors : « Mettez-le sur un brancard et qu'on le conduise à l'hôpital! »

A ce moment le pauvre blessé ouvrit les yeux, joignit les mains et supplia qu'on le laissât mourir là, mais qu'on ne l'envoyât pas à l'hospice.

Je ne sais pourquoi cela lui faisait si peur, je ne le lui demandai pas; mais voyant que personne ne répondait, je ne pus me contenir.

— Quelle infamie! dis-je. Voilà le sort qui nous attend si nous n'avons pas d'autre ressource. Ce n'est pas assez de nous supprimer nos appointements quand nous sommes malades, il faut encore faire mourir de chagrin ceux qu'une chute pareille n'a pas tués sur le coup. Conduisez ce malheureux chez moi, j'en aurai soin, pour faire honte à ces mauvais cœurs. Le pauvre garçon m'embrassait les mains; tout le monde m'approuva du regard.

Un des directeurs dit que j'avais raison, et donna l'ordre de conduire le blessé chez lui.

C'était une bonne âme, que Dieu a rappelée depuis; il avait été malheureux toute sa vie. C'était un esprit supérieur; le nom de Ferdinand Laloue est resté dans la mémoire de ceux qu'il a obligés et de ceux qui l'ont connu.

Le pauvre Anglais fut abîmé : il eut le nez de travers, une cicatrice à la joue et cinq dents cassées.

Pour faire cet exercice il faut de bons jockeys; comme les bons sont chers, on prend de mauvais sujets qui ne peuvent rester en place : ils sont presque toujours gris, logent dans de mauvais garnis, n'ont pas d'amis et seraient abandonnés. C'est peut-être ce qui lui faisait redouter l'hôpital.

Quinze jours auparavant, on me fit essayer un cheval de steeple-chase; pour l'entraîner on fit monter deux jockeys à mes côtés; ils étaient ivres-morts; ils partirent si grand train que mon cheval s'emporta et me fit faire huit ou dix tours, je sautai vingt claies de trois pieds et demi, j'avais les mains en sang.

On mit les jockeys à l'amende; mais leur ivresse avait failli me coûter la vie, car mon cheval avait fait des fautes à chaque saut.

Cela les avait amusés, ils allèrent en rire chez les marchands de vin.

Je ne m'exposais pas ainsi de gaieté de cœur; si j'avais pu faire autrement, j'aurais quitté l'Hippodrome sans regret.

Je partis à une heure, mais j'étais triste.

Arrivée dans ma loge, je me mis à rire avec mes camarades.

La première partie finit; j'avais fait deux exercices, je rentrai plus rassurée. Je dis à Angèle et à Louise:

— Ne me serrez pas trop, je broie du noir depuis ce matin.

— La moitié s'est bien passée, le reste se passera bien, dit Angèle; mais on a des jours comme cela.

Nous fîmes un tour au pas pour gagner le but. Arrivées bien en ligne, on nous cria:

— Partez!

Mon cœur se serra; mais, emportée comme le vent, je perdis cette crainte.

La course promettait d'être belle, les chars se dépassaient tour-à-tour; j'avais dépassé Louise, j'allais dépasser Angèle; c'était le dernier tour.

Dans le tournant, près des écuries, je vis de

côté Louise qui me serrait; j'allais frapper mes chevaux pour les exciter, quand je sentis une violente secousse.

Louise venait d'accrocher dans sa roue un des bouts de la queue de mon char, espèce de crampon qui sert à empêcher le caisson du char de traîner à terre; si elle eût arrêté court, ce crampon aurait pu sortir de suite de ses jantes; mais elle fouetta pour passer, et m'entraînant, me fit pirouetter; mon timon s'appliqua avec violence sur mon cheval de droite, il se cabra contre un poteau, poussa un hennissement qui fendit l'air, et retombant en arrière, il entraîna dans sa chute l'autre cheval qui, voulant se relever, tira de côté et fit sombrer mon char.

Je tenais encore les rênes pour empêcher les chevaux de se sauver et de me traîner; mais un cheval en se débattant me frappa l'épaule, je lâchai, engourdie par la douleur; j'entendais un bruit confus :

— Elle est morte !

Les chevaux firent un effort, me traînèrent pendant quelques pas, la face contre terre; quelque chose me passa à deux reprises sur la jambe, je poussai un grand cri; je venais de sentir mes os se broyer.

On arrêta les chevaux qui se débattaient; l'un

avait la jambe cassée, il fallut l'abattre pour étouffer ses plaintes.

Cette scène avait dû être atroce pour les spectateurs. Des femmes pleuraient, d'autres étaient évanouies ; le public avait escaladé les barrières et questionnait les médecins qui m'entouraient.

J'ouvris les yeux, je me mis à genoux, puis debout, je passai ma main sur ma cuisse droite, j'éprouvai une grande douleur, mais je me tenais debout ; je n'avais pas les jambes cassées, comme je l'avais cru ; j'écartai tout le monde, je voulais essayer de marcher pour m'assurer que je n'avais rien de brisé ! J'y réussis, mais avec des douleurs atroces et en laissant derrière moi des traces de sang.

Je saluai le public qui venait de me montrer tant d'intérêt et que je voulais rassurer. Je fis quelques pas, soutenue sous les bras, puis je m'affaissai sur moi-même.

On me fit revenir, puis on me saigna deux fois ; le sang ne partait pas.

On me pansa et on me coucha tout de mon long dans une calèche ; on ordonna au cocher d'aller au pas. Quelques femmes me suivirent, par intérêt pour moi ou par ostentation.

Ce cortége était triste et se grossissait en route

de tous les curieux. Chacun donnait son avis; la fin de toute conversation était :

— Elle est perdue!

Je ne pouvais guère repousser cette idée : mon corps était raide, froid; mon cœur semblait ne plus battre. Cela ne me fit aucune peine; au contraire, je remerciai Dieu. J'avais tant vécu en peu de temps, personne ne m'aimait en ce monde!

Quand on m'eut montée et couchée dans mon lit, je fermai les yeux et j'attendis la fin. La fièvre me prit...

Le lendemain, je sortis de cet engourdissement; je fis l'examen de mon mal : j'avais une partie de l'épaule et du coude dépouillée; des grains de sable étaient entrés dans la chair et y avaient fait des trous.

Pour empêcher les chars de trop chasser dans les tournants, on avait plombé les roues; une de ces roues m'avait passé sur la cuisse et me l'avait entourée d'un bourrelet violet, large et épais comme la main; j'avais une luxation au genou; il s'était formé un épanchement sous la rotule; j'avais sur l'os une ouverture de deux pouces, qu'un cheval m'avait sans doute faite avec son fer en se débattant. Ma jambe était un brasier.

Le médecin de l'Hippodrome vint me voir; il m'ordonna des compresses et du repos.

Je suivis ses prescriptions pendant six jours, sans éprouver de mieux ; au contraire, je souffrais de plus en plus.

Un jeune homme vint me voir ; il avait été témoin de l'accident, et, sans me connaître, il avait pris très-régulièrement de mes nouvelles. Il me dit qu'on me soignait mal, qu'il allait m'envoyer le premier chirurgien de Paris, qu'il ne fallait pas rire avec les maux de jambes.

Le lendemain, un gros homme arriva à neuf heures du matin ; il entra dans ma chambre tout droit ; je lui demandai ce qu'il me voulait :

— Allons, défaites les bandes de votre jambe ; je viens de la part de M. Gustave de Bel...

J'obéis ; mais je tremblais, car il me faisait peur ; il avait l'air si dur. Il me pressa le genou à me faire crier, il regarda ma plaie rouge, gonflée, mais à moitié fermée.

— Quel est l'imbécile qui vous soigne? me dit-il en ajustant ses deux doigts de chaque côté de la cicatrice.

Je crus qu'il allait serrer ; je pris ses deux mains dans les miennes.

— Allons, n'allez-vous pas faire l'enfant? est-ce que vous ne tenez pas à conserver cette belle jambe-là?

Il appuya un peu ; je me mis à crier.

— Criez, criez, me dit-il, cela soulage.

La porte de ma chambre s'ouvrit, et je vis ma mère en pleurs.

— Maman! dis-je, oubliant le médecin, qui ne m'oubliait pas, et qui, profitant de ma distraction, décolla les chairs presque cicatrisées.

Le cœur me manqua; je me jetai en arrière sans crier; je sentis quelque chose de tiède me couler sur le pied.

On lui donna une serviette, qui se teignit d'un sang noir. Sitôt que je retrouvai ma respiration, ce fut pour pleurer; je retirai ma jambe, que je ne voulais plus confier à ce bourreau.

Il se mit à rire de ma colère et me dit :

— Vous me détestez joliment, hein? Mais je ne viens pas pour me faire aimer : je veux vous guérir. Cela s'était mal fermé, il vous serait venu à côté un dépôt. Maintenant, il faut que je voie si l'os n'a rien et que je vous brûle.

— Jamais! lui dis-je; vous ne me toucherez plus, j'aime mieux mourir.

— Alors, je vais m'en aller. Et il se croisa les bras.

— Voyons, me dit ma mère, un peu de courage!

Je fus honteuse de ma faiblesse et je mis mon

pied sur son genou. Il prit un bistouri, écarta les chairs, gratta légèrement l'os.

La sueur me perlait au front.

Ma mère me serra la main, de l'autre je serrais mes draps si fort que je fis des trous avec mes ongles.

Il frotta la pierre infernale autour de l'ouverture. Je demandai grâce; il s'arrêta et me dit :

— En voilà assez pour aujourd'hui, nous recommencerons cela dans deux jours. Vous allez mettre une toile cirée sous elle, vous placerez une traverse en bois au-dessus du genou. Vous irez chercher un alambic que l'on va vous donner; vous l'emplirez de glace, qui fondra goutte à goutte sur sa jambe, jour et nuit.

Ma mère le reconduisit; elle rentra toute pâle.

Une fois la douleur engourdie, je lui demandai comment elle avait su mon adresse, et qui lui avait dit que j'étais malade.

— J'ai, me dit-elle, sur mon carré une femme qui donne des petits bancs à l'Hippodrome. Un jour elle m'avait fait cadeau de deux places; je voulais voir si cette Céleste, dont on parlait tant, n'était pas ma fille. Quand je te reconnus, je faillis m'évanouir. J'avais bien envie de t'embrasser, mais je n'osais pas aller à toi. Je ne voulus jamais retourner te voir faire ces courses maudites;

j'avais trop peur. Tous les deux jours j'avais de tes nouvelles ; mais depuis six jours je n'y tenais plus. Rosalie me rapporta qu'on disait qu'il faudrait te couper la jambe. Me voilà ; m'en veux-tu ?

— Non, au contraire.

Ce qu'elle m'avait dit m'avait fait passer dans la cuisse comme une lame d'acier ; je sentais un froid vers l'os, je restai pensive. Je me consolai en disant que, s'il me fallait subir cette opération, je me tuerais.

Ma mère s'établit près de moi ; je n'osai rien lui demander de sa vie privée.

Elle comprit ma discrétion et me dit qu'elle pouvait me donner tout son temps, vivant absolument seule.

Je reçus la visite de mes camarades.

Angèle, dont je n'avais jamais aimé le caractère, fut une des plus empressées. Je lui en sus gré et je ne l'ai pas oublié ; tout le monde vint me voir à la fois, puis je restai seule.

Mon gros chirurgien me tint parole et vint me brûler une seconde fois. J'en avais une peur atroce.

Lorsqu'il me fit sa dernière visite, il me dit, en me tapant sur la joue :

— Eh bien ! mon enfant, les plaies sont roses ;

vous êtes sauvée. Je vous ai fait du mal pour votre bien; m'en voulez-vous toujours? Il n'y avait pas à lésiner, la chaleur est si grande, le sang a été si décomposé par la peur, que je craignais la gangrène. Il n'y a plus de danger; vous avez été bien raisonnable; tâchez, si vous le pouvez, de ne plus continuer ce métier-là.

— Monsieur, lui dis-je, comment reconnaître les soins que vous m'avez donnés?

— Vous n'avez rien à reconnaître. Je ne suis plus médecin; il a fallu une occasion comme celle-là pour que je me dérange. Je suis trop gros, je ne puis plus monter; tâchez que je ne revienne jamais vous voir, et, si vous tenez à vos membres, qui en valent bien la peine, ménagez-vous.

Il partit sans me dire son nom; je ne l'ai jamais su.

Ma mère me conseillait aussi de quitter l'Hippodrome.

B..., qui, me sachant malade, avait oublié qu'il me boudait, m'engageait, de son côté, à en finir avec un métier aussi périlleux.

Je leur promis de cesser à la fin de la saison, si on ne me donnait pas d'augmentation.

Je fis d'abord quelques tours dans ma chambre, puis je descendis; je marchais, mais avec une

vive douleur au genou ; j'allai en voiture à l'Hippodrome ; ma place était prise, on se souvenait à peine de moi.

Cela me mit dans une telle fureur, que j'exigeai que l'on me rendît mes costumes et mes chevaux pour la représentation suivante.

On avait beau me dire que je n'avais pas de force, je ne voulus rien entendre.

Quand je remontai dans mon char, raccommodé comme moi, j'eus une grande émotion ; on m'applaudit beaucoup. Je perdis la tête et je m'arrêtai au second tour.

Cela faillit causer un nouvel accident ; le char qui me suivait fut au moment de monter dans le mien. On criait :

— Arrêtez !

Angèle tira sur ses chevaux et les détourna adroitement. Une ligne de plus, et le timon allait me frapper entre les deux épaules ; je n'avais pas vu le danger ; j'étais calme, au pas.

Quand on me conta ce qui avait failli m'arriver, je me mis à rire ; je remerciai Angèle et je dis :

— Vous verrez que je me tuerai dans mon char, comme Hippolyte.

— Ne ris pas avec cela, dit Angèle, je suis

morte de peur! Tu n'es pas assez rétablie; tu devrais rester quinze jours à te reposer.

Je le fis, moins de bonne volonté que de force ; mais l'ennui me prit; je voyais tout en noir.

Je dis à ma mère que, si elle voulait, je quitterais le monde avec elle; que dès que j'aurais un peu d'argent, nous irions nous cacher dans quelque coin. Elle y consentit.

La saison était finie ; je demandai un rendez-vous à mon directeur, pour savoir quelles étaient ses intentions à mon égard ; s'il voulait m'engager pour deux ans et m'augmenter.

Il me regarda et me dit :

— Pourquoi vous augmenterais-je ? Est-ce que vous ne faites pas *vos affaires?* Qu'est-ce que c'est, pour vous, que quelques centaines de francs par an de plus ou de moins? Je compte diminuer tout le monde : j'ai plus de femmes qu'il ne m'en faut; si je vous laisse au même prix, vous devez vous estimer bien heureuse.

— Voilà donc la récompense que je devais attendre de mes services! Je m'en vais, car, l'année prochaine, vous seriez capable de me demander de l'argent pour l'honneur de vous servir.

Il ne me retint pas, et je rentrai chez moi désespérée.

Ma mère me consolait et me disait :

— N'ont-ils pas eu le feu?... C'est peut-être la gêne qui les rend ingrats.

Je ne voulais rien entendre; j'avais deux grosses peines et une affreuse inquiétude:

Je quittais mes chevaux, pour lesquels j'avais une vraie passion; je n'avais plus d'état et mes craintes allaient me reprendre.

Je renfonçai mes larmes, et je pris une voiture pour aller chercher mes affaires.

Jusqu'au dernier moment, j'espérais qu'on allait me retenir; mais rien, pas même un adieu poli.

Quel parti prendre? me consoler de cette nouvelle déception.

C'est ce que je fis, en jurant de ne jamais rentrer à l'Hippodrome comme écuyère.

Pour m'étourdir, je me remis à courir le monde. J'allais tantôt chez Lise, tantôt chez Lagie.

Je rencontrai plusieurs fois un petit monsieur blond, le teint coloré, se donnant un genre militaire, jurant, buvant, spirituel, rageur, querelleur, rarement poli. Il se nommait Deligny.

Il me déplaisait si fort, que je n'entrais jamais sans demander s'il était là, afin de l'éviter.

Il s'aperçut de mon antipathie et cherchait tous les moyens de me rencontrer pour me taquiner.

Ainsi, quand il donnait un dîner, on m'invitait

en me cachant sa présence; nous nous querellions toute la soirée.

Il se vantait de n'avoir jamais aimé, de traiter les femmes à la hussarde. On dit que l'amour se présente souvent en tenant la haine par la main. C'est ce qui arriva.

Il buvait moins devant moi, il devenait presque aimable ; on le plaisantait beaucoup, mais cela prenait assez de force pour dompter la raillerie.

Un jour, ma mère me dit :

— Tu devrais t'établir, j'aurais soin de ta maison ; cela te ferait une position ; je pourrais rester près de toi sans t'être à charge.

Cette idée me sourit : je donnai congé ; ma mère chercha une boutique et en trouva une, rue Geoffroy-Marie, n° 2.

Je louai un logement au n° 5, presque en face.

Pendant que nous nous occupions de nos préparatifs, je reçus une lettre de la Haye ; elle était du baron, que m'avait envoyé ma fausse sœur. Il avait cessé ses rapports d'amitié avec moi parce que son service auprès du roi l'avait rappelé en Hollande.

Il me disait dans cette lettre qu'il venait d'être très-malade, que mon image était toujours présente à sa mémoire, et que ma présence avance-

cerait plutôt sa guérison que tous les secours de la Faculté.

Six mois avant ou six mois plus tard, je l'aurais envoyé promener avec cette fantasque proposition.

Mais elle arrivait fort à propos ; j'avais grand besoin de distractions. L'idée d'un voyage me souriait.

Une promenade en pays étrangers me semblait une excellente préparation à la carrière commerciale, dans laquelle je me proposais d'entrer.

Je n'hésitai donc pas un instant.

J'annonçai à ma mère que je partais le soir pour Anvers, que de là je gagnerais la Haye, que j'emmenais ma domestique et que je serais de retour dans six jours au plus tard.

Ma mère me conduisit au chemin de fer et pleura à chaudes larmes en me voyant partir.

XVI

IMPRESSIONS DE VOYAGE.

Presque tous les hommes sont galants en voyage.

Pourtant, il y en a beaucoup qui, lorsqu'ils aperçoivent une femme dans une diligence, se sauvent en disant : « Allons dans une autre, nous ne pourrions pas fumer. »

Deux jeunes gens, sur le point d'entrer dans la voiture où je me trouvais, refermèrent la porte pour aller chercher ailleurs ; après avoir visité le convoi, ils revinrent, n'ayant pas trouvé d'autres places ; je vis sur leurs figures qu'ils me donnaient à tous les diables. J'aurais pu les rassurer, car je

fumais des cigarettes et le cigare ne m'incommodait nullement.

Mais je pris plaisir à les taquiner.

L'un d'eux, oubliant ce contre-temps, en prit son parti et voulut se dédommager, s'il le pouvait, par une histoire galante.

Je répondis par des oui et des non bien secs. Il se rebuta et ne m'adressa plus la parole.

Si je n'étais pas très-bavarde, j'aimais au moins beaucoup à causer. Mes compagnons parlèrent bas, puis s'arrangèrent dans leur coin pour dormir.

Je n'avais pas sommeil, je voulais qu'ils me tinssent compagnie. J'avais réservé pour ce moment un moyen triomphant pour les dérider.

— Si vous voulez fumer, messieurs, leur dis-je, ne vous gênez pas, cela ne m'incommode pas, au contraire, j'aime l'odeur du tabac.

Ils fouillèrent en même temps dans leurs poches, et ne me dirent merci qu'après avoir cassé le petit bout de leurs cigares avec leurs dents.

Je suis sûre qu'à partir de ce moment ils me trouvèrent charmante, au travers du nuage de fumée dont ils m'enveloppaient.

Pour certaines personnes, fumer est un besoin plus impérieux que manger.

Je les avais rendus si heureux, qu'ils me comblèrent de politesses, d'attentions.

Ils poussèrent la complaisance jusqu'à m'apporter de l'eau sucrée et des gâteaux dans la voiture, dont je n'avais pas voulu descendre.

D'abord, ils étaient fort intrigués sur mon compte; puis, m'ayant reconnue pour m'avoir vue à l'Hippodrome, ils furent gais avec moins de retenue. De mon côté, je m'étais assurée que c'étaient des gens comme il faut, et qu'ils resteraient dans les limites convenables.

Ma bonne ronflait plus fort que la locomotive et ne fut pas la moindre cause de notre hilarité; elle tombait obstinément sur son voisin, qui entreprit de la caler avec sa canne et son manteau.

Elle dormait en équilibre avec des soubresauts impossibles à raconter... et nous de rire!

Il faisait un froid atroce.

Comme tous les gens qui n'ont jamais voyagé, j'étais partie corsée, ajustée, comme si j'allais à la noce; aussi, le matin, étais-je pâle, rompue de fatigue.

J'allai à l'hôtel de la Poste, à Bruxelles; je dormis pendant quelques heures, ce qui me remit tout-à-fait.

Après déjeuner, je fis un tour dans la ville.

C'est Paris, moins les monuments et les Parisiens.

Toutes ces rues qui montent et descendent m'ennuyaient ; d'ailleurs je n'avais pas le loisir de m'arrêter longtemps.

Je m'étais figuré que Bruxelles devait avoir un cachet particulier. Je rentrai désillusionnée, et je partis pour Anvers dans un mauvais chemin de fer qui nous secoua à nous bossuer le front les uns contre les autres. Heureusement que le chemin n'était pas long.

J'arrivai très-incommodée ; je demandai où se trouvaient les bateaux à vapeur faisant le service de la Haye ; je m'adressai à un grand homme joufflu qui me laissa répéter trois fois, puis finit par me faire signe qu'il ne comprenait pas. Je l'envoyai au diable en français. Il me fit un grand salut.

Un employé vint m'annoncer que les bateaux à vapeur ne marchaient pas, à cause des glaces ; qu'ils reprendraient peut-être leur service dans une quinzaine de jours.

L'autre m'avait mal disposée, j'eus envie de battre celui-là ; mais, comme je n'aurais pas été la plus forte et que je n'ai pas la témérité de Lola-Montès, je le pris par la douceur ; je me donnai un air d'importance, et je dis que j'étais attendue

pour des affaires qui n'admettaient aucun retard ; qu'il fallait à tout prix que je partisse.

— Dame ! il y a bien des voitures, mais vous serez très-mal.

— Qu'à cela ne tienne ; où sont-elles?

Il m'indiqua l'hôtel du Cheval Blanc.

On me mit dans une chambre à deux lits avec ma buse de bonne, que j'étais obligée de servir. Après cela, je ne savais pas commander ; elle pouvait bien ne pas savoir obéir.

Une grosse fille vint mettre une allumette au poêle.

Figurez-vous un feu de charbon de terre dans le milieu d'une chambre. Le tuyau du poêle était bouché ; je passai la journée la fenêtre ouverte, tantôt faisant un pas de polka pour me réchauffer, tantôt battant la semelle.

Il n'y avait pas d'autre chambre ; je ne pouvais aller ailleurs, à cause de la voiture.

Je demandai à manger : on m'apporta de la bière.

J'avais retenu deux places dans le coupé, les deux coins. Il nous vint pour troisième un monsieur, sans exagérer, gros comme une feuillette.

J'eus beau me faire petite, il m'écrasait ; je le portai à moitié pendant deux heures.

Au premier relais, je lui offris le coin, sous prétexte de causer avec ma bonne; cela ne nous desserra pas, et je commençai à regretter mon voyage.

On nous fit changer dix fois : nous quittions une voiture pour prendre un bachot que l'on faisait glisser entre des cassures de glace; nous reprenions un autre coucou, puis une autre barque; cela n'était pas sans danger et sans émotion.

Il fallait avoir bien affaire pour voyager ainsi entre la neige et le charriage des glaces; aussi, n'étions-nous que trois voyageurs.

Notre compagnon paraissait avoir trente ans; il était entortillé de fourrure, son cache-nez m'empêchait de voir une partie de sa figure. Ce que j'en voyais me paraissait empreint d'une grande tristesse; ses yeux me parurent rouges. Mais, comme d'un temps pareil tout le monde a le nez rouge, je pensais que cela lui avait gagné les paupières.

La barque dans laquelle nous étions entrés était une espèce de gros radeau à rebords pointus à l'avant et ferrré comme un patin.

Nous venions de prendre un nouveau voyageur; il avait une voiture faite absolument comme

les fourgons qui conduisent ici l'argent de la Banque.

Il descendit du cabriolet de devant, aida à dételer les deux chevaux et fit placer cette voiture avec précaution sur le bachot. Il parlait hollandais avec les mariniers; nous avancions; on n'entendait que le craquement de la glace.

Je m'ennuyais; j'aurais bien voulu causer avec mon compagnon. Appuyé sur le devant de sa voiture, il était silencieux; il ne savait peut-être pas un mot de français : je le laissai tranquille.

Ma bonne s'appelait Joséphine ; elle était morte de peur et de froid; moi, je n'étais pas rassurée ; je me donnais des airs de bravoure pour me tromper moi-même.

— Allons, Joséphine, du courage ! On ne meurt qu'une fois. Cette voiture me fait l'effet d'une bière qu'on a mise là tout exprès ; les poissons ne vous mangeront pas.

— Ah! madame, vous riez toujours; je suis bien fâchée d'être venue.

Le jeune homme dit en très-bon français :

— Mademoiselle a raison, c'est une bière; mais elle n'est pas vide.

Je me sauvai de la voiture aussi loin que me le permit l'espace.

— Pas vide? lui dis-je; mais nous voyageons donc avec un mort?

— Mon père, mademoiselle, me dit-il, en ôtant sa casquette de voyage comme pour saluer ces restes qu'il pleurait encore. Ses yeux étaient pleins de larmes.

Je fus honteuse du peu de retenue que j'avais eue, de ma gaieté; j'avais envie de lui en faire mes excuses.

Mais aussi, croyant que personne ne me comprenait, j'avais dit mille sottises pour rassurer ma compagne; je n'osais plus bouger.

Je me mis à réfléchir : je ne comprenais pas pourquoi on faisait voyager les morts.

Je parlai bas à Joséphine.

Le jeune homme entendit ou devina; il vint à côté de moi et me dit :

— Cela arrive quelquefois. J'habite la Haye; mon père est mort à Paris; sa dernière volonté a été d'être enterré près des siens. J'ai obtenu la permission de le ramener dans son pays. N'ayez aucune crainte; il était le meilleur des hommes : il ne peut que nous porter bonheur.

En ce moment, j'entendis des paroles brutales; sans comprendre leur langue, je vis bien que nos mariniers juraient. Ils prirent des crocs de fer et

travaillèrent à repousser d'énormes glaçons qui, se joignant, nous fermaient le chemin.

Le jeune homme était pressé d'arriver; il avait payé quatre fois la valeur du passage; on avait pris cette grande barque, quoique ce fût une imprudence.

La compagnie n'était pas gaie, la situation non plus. Je cachai ma tête dans mes mains et je fis à Dieu une fervente prière.

Quand j'eus fini, je vis beaucoup d'hommes sur un port où nous abordâmes avec force difficultés.

Une fois à terre, nous reprîmes une voiture qui était toute prête.

On mit deux chevaux à la voiture du jeune homme, qui marcha à la tête avec beaucoup de respect.

Nous traversâmes la ville, qui était, je crois, Rotterdam.

Je ne vis que des bornes, des chaînes et des grilles; la campagne était inondée, et l'eau qui recouvrait les champs était gelée. Çà et là des enfants qui patinaient.

Quand nous fûmes à quelques lieues de la Haye, le paysage s'anima; les prés étaient couverts de patineurs; les femmes portaient sur leurs têtes des corbeilles rondes, tenaient leur tricot à

la main, et glissaient comme les hirondelles qui rasent la terre, cela si facilement, sans quitter leur ouvrage, que je fus émerveillée tout le reste de la route.

On va se faire des visites d'une ville à l'autre, on se rencontre, on cause, puis on repart; c'est très-joli, je fus enchantée et je voulus essayer.

Nous fîmes halte dans une auberge; j'envoyai acheter des patins, et me voilà essayant. Au premier départ, je m'étendis tout de mon long; au second, ce fut la même chose. J'appris seulement qu'on ne tombait jamais en avant.

Je m'obstinai, la glace était dure; je fus forcée d'y renoncer. Quand il fallut me rasseoir en voiture, je regrettai bien de n'avoir pas cédé plus tôt.

Enfin nous arrivâmes; je fus à l'hôtel de l'Europe. J'avais demandé le plus beau de la ville et on me l'avait indiqué.

Il y a dans toutes les chambres un petit poêle qui faisait mon bonheur.

La Haye est une ville très-morose; on reçoit froidement les Françaises seules, quand elles n'ont pas soixante ans.

On me regardait, on hésitait; je voyais le moment où l'on allait refuser de me recevoir. Je dis :

— Donnez-moi ce que vous aurez, je ne suis pas difficile; je repars dans deux jours.

On me fit monter au premier, dans une chambre très-propre; une autre plus simple donnait dedans; chacune avait son petit poêle ciré comme une paire de bottes; je les fis rougir.

J'écrivis un mot à mon ami, qui allait mieux; il était de service et ne pouvait me voir qu'une minute le soir, encore fallait-il prendre beaucoup de précautions.

Il vint en tournant sur lui-même comme un homme poursuivi, me fit parler bas, me supplia de garder l'incognito.

L'idée de me faire passer pour une noble étrangère me sourit assez.

Le lendemain, je fus voir Skevening.

Arrivée au bord de la plage, je marchai dans un sable jaune et fin, le plus près possible de la mer. Mes pieds enfonçaient, il faisait du brouillard, nous étions seules; je me retroussai assez pour ne pas me salir.

Ayant des bottines bleues boutonnées un peu justes, j'avais mis des bas de soie; probablement que ce n'était pas la mode du pays.

Joséphine se mit à crier :

— Ah! mon Dieu, madame !

Je crus que quelque chose me montait aux jam-

bes, je relevai un peu plus. Ne voyant rien à terre, je me retournai; je vis derrière moi peut-être deux cents hommes habillés tous de même: pantalon et veste jaunâtres, chapeau à larges bords, comme nos forts de la Halle. Beaucoup étaient baissés et regardaient... sans doute mes bas.

Je baissai ma robe; je n'osais plus bouger de place. J'avais entendu dire qu'on avait enlevé des femmes dans des bateaux, puis, qu'après leur avoir tout pris, on les avait jetées à la mer. Heureusement une Hollandaise apparut avec ses plaques d'or, cela m'enhardit.

Les hommes qui m'avaient fait tant de peur se rangèrent pour nous laisser passer. J'avais crains une fin tragique!

« S'ils veulent me prendre, m'étais-je dit, je m'élancerai dans la mer. »

Quelques-uns me saluèrent; je rentrai en riant encore de ma peur. C'étaient des pêcheurs d'huîtres.

Le lendemain, il faisait une belle journée de gelée; le soleil était pâle, mais il égayait.

On me conseilla d'aller voir le parc; je mis une robe de velours noir, un manteau pareil, un chapeau de velours épinglé blanc avec des roses dessous, un voile, plutôt pour empêcher mon nez de rougir que pour me cacher. Ce parc était su-

perbe ; il y avait des cerfs, des chevreuils presque apprivoisés.

Je vis venir devant moi une grande dame blonde, les cheveux frisés à l'anglaise.

Quelques personnes marchaient à ses côtés ; les passants la saluaient avec beaucoup de respect ; elle rendait un sourire. Elle me regarda, parla à une dame près d'elle et continua sa route. J'entendais tout le monde dire :

— La reine !

Je ne pouvais me figurer que c'était cette dame que je venais de croiser.

Je vis mon baron déboucher d'une allée sur un superbe cheval gris ; j'allais lui demander si cette dame était bien la reine, mais quand il me vit, il tourna bride. Je crois que, sans les obstacles qu'il a dû rencontrer, il courrait encore.

Je rentrai dîner.

Le baron vint me voir une minute, et me dit qu'en effet, dans ma promenade du matin, j'étais tombée, sans le savoir, au milieu de toute la cour.

Je compris pourquoi il s'était sauvé ; il était chambellan.

Je ne crois pas commettre une indiscrétion, tout le monde est chambellan, dans ce pays-là.

Il m'envoya des places de spectacle ; on jouait *le Comte Ory* et *Figaro*.

La salle est singulière : il n'y a pas de loge dans ce théâtre ; une galerie séparée à plusieurs endroits pour les chambellans, les dames, le roi. Les personnes les plus considérables de la ville vont aux stalles d'orchestre. Je fis la moue, quand on me désigna mes places.

Mon chapeau blanc occupait beaucoup les jeunes gens placés au balcon : ils voulaient connaître la figure qui était sous ce chapeau ; plusieurs vinrent à la porte de l'orchestre. J'étais entrée d'une façon majestueuse ; je gardai un air digne.

Hélas ! j'avais compté sans les embarras de ma célébrité. Dans l'entr'acte, deux curieux vinrent se placer presque en face de moi.

— Ah ! ce n'est pas possible ! dit l'un ; mais si, c'est elle, c'est Mogador !

— Allons donc ! dit l'autre.

— J'en suis sûr, reprit le premier ; je la connais, je l'ai assez vue à l'Hippodrome ; tu vas voir.

Ils partirent tous deux, mais revinrent avec du renfort.

Il me prit une envie de loucher épouvantable.

— Vous vous serez trompé, disait un nouveau venu.

— Non, non, disait mon délateur, je la reconnais bien ; elle est un peu grêlée, c'est bien elle ; d'ailleurs, le baron peut nous mettre d'accord.

Heureusement le rideau se leva ; ils n'osèrent plus redescendre. J'avais été très-vexée ; maintenant j'avais une envie de rire qui m'étranglait.

Maître Basile entra à propos, je pus me livrer impunément à ma gaieté. Ils avaient fait une si drôle de figure, je les avais regardés avec un si grand air d'indignation quand ils m'avaient appliqué le nom de Mogador, que je n'osais plus tourner la tête et que j'étais à l'avance très-embarrassée de ma sortie.

La pièce n'était pas finie, que je quittais ma place. J'espérais ainsi gagner mon hôtel, je demeurais à la porte ; mais ils avaient quitté leurs places en même temps que moi, et ils étaient rangés dans le couloir.

Je vis le baron sur la porte ; il me tourna le dos en me faisant signe de monter dans une voiture qui se trouvait ouverte au perron ; un homme me poussa ; j'entendis parler au cocher sans comprendre ; nous partîmes à fond de train. Nous marchions depuis longtemps ; je commençais à m'inquiéter, car je devais être arrivée depuis une demi-heure.

Je voulus parler au cocher, il ne comprenait pas; il redoubla de vitesse. Je voyais les arbres, la rivière.

Je compris que j'étais perdue : il m'entraînait dans un bois. J'étais bien mise; il me croyait riche : il allait me voler et me tuer.

Je demandai pardon à ma domestique d'avoir ainsi exposé ses jours.

Je ne sais si c'est la course ou la peur qui me portait sur les nerfs, mais je me mis à pleurer. Ma bonne m'accompagna dans un autre ton; c'était à fendre les oreilles.

La voiture s'arrêta, je reconnus l'hôtel.

— Le maladroit! dis-je en descendant, il s'était perdu.

— Non, me dit le baron, qui m'attendait à la porte; c'est moi qui lui ai commandé de faire un grand détour; sans cela on vous aurait suivie. Je ne veux pas qu'on sache où vous demeurez. Bonsoir, à demain. Ne sortez pas, ne vous mettez pas à la fenêtre !

— Ah! mais je suis donc en prison ici?

— Ce que je vous dis est dans votre intérêt. Une de vos compatriotes, Mlle Hermance, sous prétexte qu'on s'occupait trop d'elle, vient d'être renvoyée en France.

— On n'est guère hospitalier dans ce pays; je pars demain.

— Non, restez encore quelques jours. Les routes sont impraticables.

Restée seule, je ne trouvai qu'une distraction: rougir mon poêle, ouvrir la fenêtre pour ne pas griller, puis me coucher et dormir. Dormir! était-ce possible? ma bonne ronflait comme un roulement de tambours.

Je me levai de bonne heure, je cherchai à me distraire: ce fut en vain, et je gagnai quatre heures avec force bâillements. Je me détendais à me rompre les fibres, quand j'entendis plusieurs voix qui causaient en montant.

Je restai les bras en l'air; on disait mon nom. Je crus que le baron me faisait une galanterie, qu'il m'amenait de ses amis. J'allai ouvrir; je vis cinq jeunes gens, mais pas de baron. Je poussai vite ma porte. Il était trop tard; ils m'avaient bien vue. J'écoutai, ils parlaient de moi. L'un disait:

— Je savais bien qu'elle devait loger ici.

Une porte à côté de la mienne s'ouvrit; c'était un salon où ils venaient dîner. Ils frappèrent au mur, me chantèrent des chansons faites sur moi, ou qu'ils improvisèrent, enfin ils firent les diables!

Je ne bougeai pas, et je n'aurais répondu pour rien au monde; pourtant cela m'amusait.

A huit heures, on frappa; je refusai d'ouvrir, n'ayant pas reconnu la voix de mon ami. On me passa un mot sous la porte; il était ainsi conçu

« Je n'ose aller vous voir. Votre hôtel est envahi. Sortez à dix heures; je vous attendrai au coin de la place et du café Anglais. »

L'heure venue, je m'enveloppai comme un conspirateur et nous glissâmes le long des murs comme deux ombres. La ville, à cette heure, est calme, triste comme un cimetière.

Nous avancions avec peine, tant il y avait de verglas. Joséphine fit une glissade et s'étendit comme une masse; heureusement qu'il n'y a pas que moi, sans cela on m'appellerait mauvais cœur; je me mis à rire si fort que je fus obligée de m'appuyer au mur.

Une sentinelle se promenait silencieuse; elle s'arrêta pour écouter et nous cria, sans doute: Qui vive! Je ne savais que lui répondre, et puis il m'était impossible de m'empêcher de rire.

— Oh! madame, me dit Joséphine, ce n'est pas gentil de rire du mal des autres; ça ne fait pas de bien de se prendre mesure comme ça sur le pavé.

Je n'osais plus faire un pas; la sentinelle criait toujours; j'avais répondu:

— *C'est nous!*

Il paraît que cela ne lui suffisait pas, et que si le baron, voyant mon retard, n'était pas venu quelques pas au-devant de nous et n'eût dit un mot au factionnaire, il aurait bien pu nous envoyer une balle.

— Ah! c'est vous! Tant mieux, nous ne pouvions plus avancer.

— Qu'est-ce donc qui vous faisait rire de si bon cœur?

— C'est Joséphine, qui ne voulait plus avancer sans être ferrée à glace.

— Il faut que vous changiez d'hôtel demain. On demande déjà qui est l'étrangère qu'on a vue à la promenade; et puis, on sait où vous êtes. Comme on est privé d'aussi charmantes femmes que vous, quand il en vient une, c'est une révolution; les jeunes gens font le diable.

— Mon cher, votre pays m'ennuie. Je ne changerai pas d'hôtel; je pars demain sans faute; ça me fera grand plaisir et ne vous fera pas de peine. Faites-moi retenir un coucou.

Il essaya bien encore de me retenir; mais ma résolution était prise et ma patience à bout.

Je repartis aussi péniblement que j'étais venue, et je vis le débarcadère de Paris avec une joie d'exilée.

XVII

LA MORT DE MARIE.

Ma mère avait trouvé tout préparé pour le déménagement; notre boutique était prête.

J'avais économisé un peu d'argent, mais cela ne suffisait pas. Je vendis mes bijoux, des cachemires; je payai toutes mes petites dettes, voulant rompre avec tous ces marchands qui s'accrochent à vous, et qui profitent de votre position, de votre désordre pour vous vendre six fois plus cher que la valeur des objets.

Je ne voulais pas devenir une vertu farouche, mais je voulais quitter cette servitude du plaisir des autres; je voulais ne rire que quand j'en aurais

envie et pour mon plaisir à moi ; vivre avec économie, avec gêne, s'il le fallait, pour être heureuse du bien qui pourrait m'arriver.

Je me rappelais les dimanches de mon enfance, qui, sans avoir été trop heureux, étaient des fêtes. Je me rappelais la robe de ma première communion, que j'avais mise jusqu'à ce que la taille me vînt sous les bras, et que je trouvais admirable, parce que je n'en avais pas d'autre pour m'habiller.

Dans ce temps-là, je regardais le ciel quatre jours à l'avance pour savoir s'il pleuvrait. Ce n'est pas l'habitude des désœuvrés du grand monde.

L'abus des plaisirs use la vie, l'intelligence ; on devient insensible à tout, et surtout aux choses simples.

La gaieté naïve, qui est la meilleure, vous est insupportable. Voyez plutôt. Qu'est-ce que c'est que le dimanche pour la plupart des gens riches ? Un jour d'ennui.

Ce jour-là, les badauds s'amusent ; il est de bon ton de ne pas faire comme eux.

On va à la campagne ; on cherche quelque endroit désert, moins par enthousiasme pour la nature que par dédain de la ville endimanchée et de la banlieue en goguettes.

Cependant, mes belles dames et mes beaux

messieurs, ces badauds, dont vous vous moquez, sont gais à peu de frais, et souvent leur gaieté vaut mieux que la vôtre.

Regardez ces promeneurs qui reviennent le dimanche soir; ils ont fait quatre lieues dans la campagne pour ramasser une branche de groseillier, un bouquet de fleurs des champs.

Ils sont fatigués, poudreux, mais ils se sont amusés pour huit jours.

Je comparais ces plaisirs de mon enfance avec les plaisirs de cette belle jeunesse, dorée en Ruolz, au milieu de laquelle je venais de vivre, et je trouvais les premières bien préférables.

Que faisaient-ils, en effet, pour se distraire, tous ces jeunes gens, qui se croient originaux en mêlant l'anglomanie avec les traditions de la Régence?

Les plus inventifs avaient monté de grands chevaux maigres; ils s'étaient déguisés en domestiques; ils avaient couru, soit au bois de Boulogne, soit au Champ-de-Mars; ils étaient tombés deux ou trois fois; ils avaient perdu de l'argent; ils avaient dîné tous les jours au restaurant, joué une partie des nuits avec des maîtresses; ils allaient au bal, à leur cercle, et, dans tout cela, ils n'avaient pas trouvé moyen de s'amuser de bon cœur pendant une heure.

Ne me parlez plus d'un monde où, pour avoir l'air comme il faut, il faut être maigre et jaune. On dirait que leur vie est une chose qu'on leur a donnée à tuer.

J'avais vu les deux genres de vivre ; l'existence des badauds me paraissait réellement plus amusante, et je faisais le projet de retourner à eux.

Ma boutique était très-jolie ; ma mère s'était installée à merveille, mais nous n'aurions pas pu faire cinquante francs de ce qui nous restait.

Ma mère prit de bonnes ouvrières, et l'ouverture du magasin de modes fut fixée au *vingt* du mois ; nous étions au *neuf*.

L'appartement que je m'étais loué était au second, sur la cour.

Je rangeai tous mes meubles avec délices. J'avais renvoyé Joséphine, qui ne dormait pas quand il s'agissait de me voler.

J'avais retenu une fille de Nantes, nommée Marie ; elle était petite, avait les yeux gris-chat, un nez gros et un air bête qui n'était pas trompeur. On m'en avait dit grand bien ; elle était bonne et honnête.

J'avais alors une jolie petite chienne blanche tachée de noir, que j'avais élevée ; elle était gaie, aimante ; j'y tenais beaucoup.

Je craignais de la perdre par la maladie, car elle toussait.

Une ouvrière me conseilla de lui donner une poudre affichée dans tout Paris comme préservant de la maladie ; je la priai de m'en apporter, et le lendemain je fis prendre à ma petite chienne la dose qu'on m'avait désignée. J'avais dit d'enfermer la chienne dans la cuisine. Au bout d'une heure, j'entendis des plaintes, comme celles d'un enfant.

J'étais accourue dans ma chambre ; je pensais que cela venait de chez quelque voisin.

Bientôt ce ne furent plus des plaintes, mais des cris, des gémissements lamentables.

On venait d'ouvrir la cuisine. J'entendis Marie défendre à la chienne de sortir ; la pauvre bête passa entre ses jambes et vint tomber à ma porte ; j'entendis geindre plus près, j'ouvris et je vis ma pauvre Blanchette couchée en travers. Une bave blanche lui sortait de la gueule ; ses yeux étaient ternes ; elle remua un peu sa queue en me voyant, voulut se lever pour venir près de moi : à peine relevée, elle retombait ; elle tendit une dernière fois ses pattes et tomba morte à mes pieds, sa langue sur ma main.

Cela me fit une véritable peine. Peut-être est-ce

une honte de pleurer un chien, mais j'avoue que je fondis en larmes.

J'avais empoisonné cette pauvre bête avec une trop forte dose.

J'ai toujours été superstitieuse. La mort de ma chienne n'était pas seulement un chagrin ; cela me parut un mauvais présage. Mon logement ne me plaisait plus ; j'y étais toute triste.

Nous avions plusieurs ouvrières. Une venant à nous manquer, ma mère me pria d'aller chez une femme qui s'était présentée, et qui avait indiqué son adresse rue Coquenard.

Je mis un châle, un chapeau, un voile, et je partis par le faubourg Montmartre.

Je marchais lentement, quelque chose d'invisible semblait m'attirer en arrière ; je me retournais comme si je cherchais quelqu'un. J'eus envie deux fois de revenir ; enfin je touchais le coin de la rue. J'entendis un bruit sourd, plusieurs voix crier, et je vis tout le monde courir. J'avançai ; plusieurs personnes entouraient quelque chose à terre.

Je courus, j'écartai des deux mains ; on ramassait une femme. Je poussai un cri affreux ; je pris la main qu'elle me tendait, qui s'accrocha à la mienne ; ses cheveux blonds s'étaient dénoués et lui cachaient une partie de la figure ; je les écartai de la main gauche ; ses beaux yeux, jadis si

brillants, se ternirent comme glacés sous mon haleine.

— Adieu! murmura-t-elle; et sa main me serra plus fort.

— Marie! criai-je en l'embrassant, Marie! reviens à toi... Mon Dieu! quel malheur! Elle n'est pas morte, n'est-ce pas? elle va revenir?...

Un monsieur âgé, qui lui touchait le front, me répondit en ôtant son chapeau :

— Tout est fini!

Je me sentis une déchirure au cœur qui fit passage à un torrent de larmes.

On la remonta dans sa chambre; c'était une mansarde garnie; je suivais ce triste cortége. Elle n'avait laissé qu'une lettre et priait qu'on la remît à son adresse, sans l'ouvrir.

Je vis bien que c'était la misère qui l'avait poussée là.

On l'étendit sur son grabat; un médecin dit qu'elle s'était cassé la colonne vertébrale, rompu les liens du cœur, et que la mort avait dû être instantanée.

Ses yeux étaient restés ouverts; ses joues étaient creuses; elle était maigre.

Je connaissais celui à qui était adressée cette lettre, je me promis d'aller le voir; mais en atten-

dant, je lui envoyai tout de suite la lettre par un commissionnaire.

Il y avait beaucoup de monde dans cette chambre. On me demanda si je connaissais les parents de cette pauvre morte. Je répondis que non.

On questionna la femme qui lui louait; on demanda s'il y avait longtemps qu'elle demeurait chez elle?

— Non, il y a à peu près deux mois. Je lui avais donné congé parce que c'est une fille inscrite à la police. J'ai une *demoiselle*, je ne pouvais pas la garder.

— Avait-elle des amis? Venait-il du monde la voir?

— Non, monsieur, elle n'a reçu personne depuis qu'elle est chez moi. Je crois qu'elle a toujours été malade.

On écrivit tous ces détails.

Je lui fis cadeau de sa dernière robe; j'envoyai un drap, un bonnet; je n'eus pas le courage d'assister à sa toilette. Je recommandai qu'on lui arrangeât bien les cheveux. Elle en avait si soin. Je me rappelle qu'un jour elle me disait :

— Pour rien au monde je ne voudrais mourir à l'hospice, *crainte* qu'on ne me coupe les cheveux.

Son amant, me disais-je, va la faire enterrer; je veux aller le trouver.

Je rentrai chez moi désespérée. Tout le monde fut consterné de cette nouvelle. Bien qu'on ne la connût pas, c'était une triste histoire.

Son amant demeurait rue Racine; je me fis conduire en voiture, car je n'avais pas la force de marcher. Il était quatre heures quand j'arrivai à la porte de son hôtel.

J'entrai chez le concierge; la première chose que je vis sur la table fut la lettre de Marie; il n'y était donc pas!

Je demandai si l'on savait où il était, qu'il fallait absolument que je lui parlasse.

Le portier ne parut guère disposé à l'aller chercher; mais sa femme, plus aimable, me dit qu'il était à l'estaminet à côté, que je n'avais qu'à le faire demander.

Je m'adressai à un garçon : on l'appela dans une salle de billard.

— Qu'on attende chez moi, dit-il, je finis une poule.

J'allai l'attendre chez son portier, après avoir recommandé au garçon de le prier de se presser, parce que j'avais une chose importante à lui communiquer.

— Il répondit qu'il ne se dérangerait pas pour un empire !

J'attendis plus d'une heure ; enfin, il arriva, débraillé, plein de blanc.

C'était un étudiant de quinzième année ; encore jeune, assez beau de sa personne, aussi mauvais sujet qu'il est possible de l'être.

— Ah ! c'est vous ! me dit-il ; pourquoi n'êtes-vous pas entrée ? Vous auriez pris l'absinthe avec nous. J'ai gagné la poule.

— Ne riez pas, mon ami, je vous apporte une triste nouvelle ; lisez cette lettre.

Et je lui montrai celle de Marie, restée sur la table.

— Encore ! dit-il. Si c'est pour ça que vous êtes venue, vous auriez pu rester chez vous. Ah ça ! je n'en serai donc jamais débarrassé ?...

Et il mettait les mains à son front comme un homme exaspéré.

— Je lui ai défendu de m'écrire ; je ne veux pas lire ses lettres.

Et il fit un mouvement pour la déchirer. Je lui arrêtai les mains.

— Lisez celle-là, lui dis-je, c'est la dernière que vous recevrez !

— Elle m'a dit ça cent fois. J'en ai dix en haut que je n'ai pas ouvertes...

— Vous avez eu tort; vous auriez peut-être évité un grand malheur... Celle-là est bien la dernière... Elle est morte !

— Morte ! fit-il en me regardant.

— Oui, morte! Elle s'est jetée par la fenêtre, et n'a laissé que cette lettre pour vous.

Il prit sa clef, demanda s'il y avait du feu chez lui et me pria de monter à sa chambre. Entré, il ôta sa casquette, jeta ses cheveux en arrière, décacheta sa lettre. Elle était de huit à dix pages. Il alluma une bougie et lut...

Il fit plusieurs mouvements de tête pendant la lecture, mais il ne versa pas une larme.

Pauvre Marie ! voilà l'homme qu'elle aimait depuis six ans, et pour lequel peut-être elle s'était tuée.

Enfin, il me dit : « C'est un malheur irréparable; je n'y puis rien. C'est pourtant ce qui pouvait lui arriver de plus heureux. J'ai depuis un an, une autre maîtresse que j'aime beaucoup; je m'en suis caché dans les premiers temps, mais Marie me suivait; elle a tout découvert. Je n'avais rien à lui apprendre; je résolus d'en finir une bonne fois; je lui dis que je ne l'aimais plus, que je gardais l'autre, qu'elle me laissât tranquille. Alors, ce furent des larmes, des cris qui m'irritèrent. Je la pris en grippe. Un soir elle vint avec

la résolution de me tuer... elle avait un couteau! Je fis monter ma maîtresse, et j'enfermai Marie dans une chambre vide, à côté, pour que sa colère eût le temps de se passer. Comme elle faisait du tapage, j'allai passer la nuit hors de chez moi.

— Comment, vous n'avez pas eu peur de son désespoir?

— Non. On lui a ouvert quand j'ai été parti, en lui disant que, si elle venait encore faire du bruit dans la maison, on irait chercher la garde pour l'arrêter.

— C'est mal, ce que vous avez fait là; vous n'avez pas de cœur.

— Si fait, j'ai du cœur, mais je ne pouvais pas la souffrir; j'aurais bien voulu vous y voir... Je ne connais pas de supplice pareil à celui d'avoir à côté de soi quelqu'un qui vous tourmente d'un amour qu'on ne partage pas... Un saint s'emporterait. Je n'ai qu'un regret, c'est de ne pas avoir eu pour elle ce que j'ai pour une autre; cela ne se commande pas. Si elle n'avait voulu que mon amitié, je la lui aurais gardée, car c'était une bonne fille. Je regrette aujourd'hui de l'avoir tant rudoyée; mais elle n'avait pas de cœur; j'avais beau lui en faire, elle revenait tout de même.

— Parce qu'elle vous adorait; vous étiez sa

faiblesse... C'est dur à vous de lui reprocher d'avoir manqué de cœur. Est-ce que vous croyez qu'il n'en faut pas pour se tuer... à son âge ?

Il relut la lettre sans plus d'émotion que la première fois.

Je l'appelais en moi-même : cœur de pierre. Les filles de marbre n'avaient pas encore été inventées.

On frappa... Il avait retiré sa clef.

— Qui est là ? demanda-t-il.

— Moi ! dit une voix de femme.

Il posa sa lettre et fut ouvrir. Je vis entrer une petite brune, le nez en l'air.

— Tiens ! dit-elle en me regardant, vous recevez Mogador ? Fallait me faire dire de ne pas monter... Et elle fit mine de s'en aller.

Il s'empressa de la retenir.

Je compris alors que si la pauvre Marie avait passé sous les fourches de cette pécore, elle avait dû en voir de dures.

Je pris la lettre, pour que cette femme ne la vît pas.

La scène qui se passait entre eux me fit comprendre que celle-là se chargerait de venger Marie. Elle lui disait :

— C'est encore ta Marie qui t'envoie chercher ?.. Vas-y, mon cher, ça m'est bien égal ; ce n'est pas

moi qui te cours après : je n'ai pas besoin de toi. Tu sais bien que je ne suis pas jalouse.

Tout cela me faisait mal ; je me levai pour céder ma place et je dis à cette demoiselle que Marie n'envoyait pas chercher son amant et qu'elle pouvait le garder sans partage ; que j'étais venue de moi-même le prier de la faire enterrer et de la conduire à sa dernière demeure.

— Tu vois ! lui dit-il, toujours en lui barrant le passage.

Je sortis sans qu'il m'eût dit : merci !

Je commençais à être de son avis. S'il était dans la destinée de Marie de ne pouvoir se détacher de cet homme, mourir était ce qui pouvait lui arriver de plus heureux.

J'avais, dans ma précipitation, emporté par mégarde la lettre de cette pauvre enfant. Je comptais la lui rendre le lendemain, car je ne doutais pas qu'il vînt chez moi. En voici quelques fragments :

« Lisez au moins cette lettre jusqu'à la fin ; ne riez pas, je vous ai dit cela bien souvent, c'est que j'espérais toujours que j'arriverais à votre cœur, que vous auriez pitié de moi.

» Mon crime est de vous avoir trop aimé, pardonnez-le-moi, je vais le payer bien cher. Je n'ai

jamais eu de courage quand il s'est agi de renoncer à vous ; vous devez me mépriser d'avoir supporté les affronts, les duretés que vous me faisiez ; je revenais et je vous demandais pardon du mal que vous m'aviez fait... Je me tenais à vos pieds et vous demandais grâce de la vie, que je voulais quitter, si vous ne vouliez plus m'aimer... Vous me faisiez chasser ! Je vous envoyais mon âme et mes larmes dans une lettre que vous brûliez sans y répondre, ou que votre maîtresse me renvoyait avec une insulte de sa main.

» Mon désespoir excitait son amour ; car elle ne vous aime pas, elle en aime un autre... mais, c'est si bon de torturer un cœur, que, pour me faire souffrir, elle se partage entre l'autre et vous !

» Vous me regretterez, ne fût-ce que par amour pour elle ; quand je ne serai plus, elle vous abandonnera ; vous penserez peut-être à moi, vous relirez cette lettre que je vous supplie de conserver, et vous ferez, pour récompenser mon âme du mal que vous avez fait au cœur et au corps, ce que je vous conseillais.

» Quittez le quartier Latin, retournez en Bretagne, où votre mère vous attend encore... Je vous ai vu recevoir des lettres d'elle où elle se désolait de votre abandon ; elle vous suppliait de revenir au pays ; vous négligiez de lui répondre !...

» Voilà quinze ans que vous êtes à Paris ; cette vie de billard, d'estaminet, a gâté vos habitudes, flétri votre figure.

» Moi, je vous trouvais le plus beau du monde, parce que je vous aimais comme une insensée ; mais ce grand amour, vous ne le retrouverez peut-être jamais ; vous connaîtrez alors l'abandon.

» Partez ! il est temps encore; plus tard, vous ne verriez peut-être plus que la tombe de votre mère , sainte femme ! qui n'a que vous.

» Oh! si elle avait vu le fond de mon cœur, elle m'aurait aimée à cause de l'amour que j'avais pour vous. Si vous aviez voulu me garder près de vous, je me serais faite si petite que je ne vous aurais pas gêné ; si vous m'aviez tendu la main, il me semble qu'à force de dévouement je serais sortie blanche de l'abîme où j'étais tombée.

» Oh ! toute la force de la vie s'accroche à moi, au souvenir d'une espérance. Comme je t'ai aimé, comme je t'aime encore ! Tu as été la première et la dernière passion de ma vie ! Le Créateur m'avait faite indolente, j'aurais trouvé une énergie de fer, si tu m'avais dit : « Fais un miracle et je t'aimerai ! »

» Ma tête brûle... Allons, c'était impossible, il faut en finir. J'ai tout tenté ; je ne puis pourtant te quitter ; l'idée que tu liras cette lettre m'arrête. Depuis deux mois, je souffre mille morts ; si j'avais

pu me traîner, je serais allée mourir près de toi, sur ton passage... je t'aurais vu une dernière fois. Je voudrais t'écrire jusqu'à mon dernier soupir...

» Si j'avais de l'argent pour me procurer du charbon, je te dirais si la mort fait autant souffrir que ton abandon ; mais je n'ai rien, je n'ai que ma fenêtre ou la rivière ; je ne puis aller jusqu'à elle. J'ai près de moi un couteau ; je l'ai plusieurs fois approché de ma poitrine, mais j'ai peur de cette lame froide, éraillée...

» Comme je souffre ! mon Dieu ; si vous me pardonnez, faites-moi mourir de suite... Je me repens... je vous prie depuis deux jours... je vais vous oublier au moment suprême !...

» Mon ami, je vous pardonne !

» Tout-à-l'heure, sur le bord de cette fenêtre, je vais m'agenouiller, joindre les mains, et me penchant en avant, je dirai : « Mon Dieu, pardonnez-moi ! mon Dieu, prenez-moi en pitié ! faites-moi mourir !... »

» MARIE. »

Cette dernière prière avait été exaucée, car elle n'a poussé qu'un soupir et s'est éteinte !...

Rentrée chez moi, je cachai cette lettre et la manière dont j'avais été reçue.

Le lendemain, je ne sortis pas, attendant la

personne chez laquelle j'étais allée la veille; n'en ayant aucune nouvelle à quatre heures, je pensai qu'elle s'était rendue rue Coquenard. J'y fus: on n'avait vu personne!

Le corps de Marie avait été enlevé à deux heures; la charité, qui a tout prévu, avait fait passer sa voiture d'indigence; personne ne l'accompagna.

Mortes, toutes les créatures inspirent le respect; les passants la saluèrent jusqu'à sa dernière demeure.

On m'a dit que la lecture de Werther avait causé des suicides; je l'ai lu...

J'étais, à cette époque, trop heureuse ou trop ignorante pour le comprendre; cette lecture ne me donna pas même le spleen, mais le souvenir de Marie produisit sur mon imagination un effet incroyable.

Ce souvenir me faisait songer au repos qui ne finit point, au repos de la mort.

Toutes les nuits, je la voyais en rêve; elle me parlait et toujours elle me disait la même chose.

XVIII

UN ACTE DE DÉSESPOIR.

Nous avions commencé, ma mère et moi, notre grande opération commerciale.

Le magasin était ouvert. Nous ne manquions pas de pratiques. Toutes les femmes que j'avais connues venaient chez moi faire leurs emplettes.

Cependant, nous n'étions pas sur le chemin de la fortune, par la raison toute simple que ces femmes m'achetaient à crédit. Je n'osais pas refuser.

Ma mère me fit comprendre que nous ne pouvions pas faire nos affaires comme cela ; et elle se chargea de refuser de nouveaux comptes.

Je ne sais qui m'en voulait, mais je devais avoir

quelque ennemie cachée, car on me fit un tour infâme...

Mon appartement donnait entre deux cours; en entrant, il y avait une antichambre; à gauche, un salon et une chambre à coucher; en face, un cabinet où couchait la domestique; dans le coin à droite, la porte d'un couloir faisant le coude et conduisant à la cuisine, dont la croisée faisait face à celle du cabinet.

Un matin, vers les huit ou neuf heures, on sonna... J'avais un grand mal de tête, je n'étais pas levée ; je dis à Marie qui allait ouvrir :

— Je ne veux voir personne; que l'on descende au magasin.

Elle ouvrit et j'entendis de mon lit demander :

— Mademoiselle Céleste!

— Elle n'y est pas; si vous voulez voir sa mère, elle est au magasin...

— Non, dit la voix, c'est elle que je veux emmener. Voilà assez longtemps qu'elle me fait courir ; je sais qu'elle est ici, qu'elle se cache. Il y a une plainte lancée contre elle; j'ai ordre de l'emmener n'importe où je la trouverai.

Mon mal de tête disparut. J'étais assise sur mon lit, sans respirer, pour entendre la réponse de Marie; je regardais à droite, à gauche, où je pour-

nais me sauver si elle disait que j'étais là ; je ne vis que la fenêtre !

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, répondit cette fille dont la voix tremblait; si madame était là, je vous l'aurais dit.

— Eh bien ! dites-lui que si elle ne se rend pas à la Préfecture demain avant midi, je la fais emmener par la garde !

La porte se referma.

Je cachai ma figure dans mes mains; j'avais honte devant cette fille qui rentrait.

— Oh ! madame, qu'est-ce qu'il vous veut donc, cet homme-là ? Comme il m'a fait peur !

En effet, elle était toute pâle.

— Je ne sais, lui dis-je; il se trompe. Si j'avais été habillée, je serais sortie ; mais il reviendra, vous le ferez entrer. Ne parlez de cela à personne : on ferait des conjectures.

Elle me promit de se taire. Je lui donnai une commission pour m'en débarrasser; j'avais besoin d'être seule.

Je me serrai la tête dans mes mains. Qu'allais-je devenir ?

Je ne pouvais me sauver ; j'avais mis le peu que je possédais dans cette boutique. Tout abandonner... je retombais dans la plus affreuse des misères.

Je ne pouvais plus descendre sans risquer d'être arrêtée, peut-être condamnée à un mois, pour avoir manqué aux sommations qui m'avaient été faites.

Que dire dans le quartier ? Tout le monde saura cette histoire; je n'oserai plus reparaître. D'ici à demain, je ne puis rien pour éviter cela.

Je pensai à Marie. Demain, c'est dimanche; on ne peut pas m'arrêter demain, les bureaux sont fermés. Ma bonne sortira toute la journée, ma mère n'ouvrira pas la boutique... je serai seule, toute seule ; oui, c'est ça, je suis sauvée.

Je fis prendre du papier ; je passai ma soirée à écrire. A onze heures, ma mère vint me dire bonsoir.

— Tiens ! je te croyais endormie. Tu écris à des fournisseurs.

— Oui.

Il ne me vint pas à l'idée de l'embrasser.

Je savais qu'elle revoyait Vincent ; elle se cachait de moi, mais on me l'avait dit.

La première demoiselle m'avait fait un portrait que j'avais trop bien reconnu.

Comme ma mère lui avait défendu de me dire qu'elle recevait un monsieur, elle n'avait rien eu de plus pressé que de monter dans ma chambre et de me prévenir.

Elle me raconta même que souvent, quand je descendais, M. Vincent sortait par une porte de derrière qui donnait rue de la Boule-Rouge.

Cela m'avait fait une peine que je ne puis rendre et j'avais retrouvé au fond de mon cœur toutes mes colères contre lui, toute mon indifférence pour elle.

Une fois seule, je mis tout en ordre, je cachetai quelques lettres à mes amis et je me couchai presque heureuse du parti que j'avais pris.

Je me levai de grand matin. Vers dix heures, il tombait une espèce de pluie qui ressemblait à du brouillard tant elle était fine. J'appelai Marie.

— Allons, lui dis-je, habillez-vous et allez vous promener; c'est votre jour de sortie.

— Oh! me dit-elle, il fait trop vilain temps. Je n'ai que ma payse à voir, j'irai chez elle la semaine prochaine.

Cela ne faisait pas mon compte, car j'avais dit à ma mère que je dînais dehors, que ma domestique sortait, et je l'avais engagée à aller elle-même passer la journée chez des amis.

Elle ne s'était pas fait prier; M. Vincent l'attendait chez sa mère.

Cela ne me suffisait pas; il fallait absolument que Marie sortît. Je mis un morceau de papier

blanc sous enveloppe, avec un nom supposé sur l'enveloppe.

— J'ai besoin que vous portiez cela avenue de Saint-Cloud, dis-je à Marie.

Je savais que sa payse était aux Champs-Élysées; elle profiterait de l'occasion pour aller la voir, et elle y resterait assez de temps pour que je pusse mettre mon projet à exécution.

Je lui donnai donc ma commission, avec ordre de partir de suite. Je la rappelai dans l'escalier pour lui dire que je sortais et qu'elle pouvait rester chez ses amis jusqu'à onze heures.

Ma porte fermée, j'étais seule, libre; j'en sentis une vraie joie.

J'entrai dans la chambre de Marie; j'enlevai toutes ses affaires, que je plaçai dans la mienne; je mis des draps blancs dans son petit lit de fer. J'allai à la cuisine; je regardai sous le fourneau: il n'y avait que quelques morceaux de charbon. Je vis avec attendrissement le panier de ma petite chienne... je pensai que la maison ne m'avait pas porté bonheur.

On portait, à cette époque, de grandes pelisses, comme cette année; j'en avais une en soie noire, je la mis; je descendis, tremblant de rencontrer quelqu'un qui pût apporter une minute de retard à mon projet.

Le pavé était glissant, le ciel sombre; les boutiques étaient fermées en partie. Je fus un moment inquiète, mais je respirai quand je vis celle du faïencier ouverte. J'achetai deux fourneaux en terre, que je montai chez moi, les cachant comme si j'emportais un trésor. Je retournai à la provision du charbon; j'allumai les deux fourneaux dans la chambre de Marie; je m'y enfermai, calfeutrant les fenêtres et les plus petites ouvertures; j'entendais le craquement du charbon qui s'allumait et qui semblait me dire :

« Hâte-toi, fais ta prière! »

J'avais bouché jusqu'au trou de la serrure.

Je m'assis sur le lit; je demandai pardon à Dieu et à tous ceux à qui j'avais pu faire de la peine, et j'attendis, calme, comme si j'étais sûre de la miséricorde divine... Je me couchai.

Le brasier était derrière ma tête; je ne le regardai pas, mais je voyais s'élever au-dessus de moi un rayon diaphane qui se baissait, attiré par mon haleine : c'était la mort. Je respirais à pleins poumons; je ne souffrais pas encore.

« Oh! me disais-je, si je n'allais pas mourir, demain je serais arrêtée! »

Je n'avais peut-être pas mis assez de charbon.

Je me levai : je sentis mon corps se balancer malgré moi; je m'appuyai au lit avec un sentiment

de joie; je me mis à genoux pour remettre du charbon : la flamme bleuâtre m'attira ; je restai en extase, les yeux fixés, la bouche ouverte. Je me sentis vaciller comme le battant d'une cloche; j'eus peur de tomber la tête dans le feu : je me traînai en arrière...

A ce mouvement, un cercle de fer m'entoura le front; le feu semblait être dans ma poitrine... Je portai les mains sur ces deux douleurs pour en apaiser les déchirements. Ma vue se troubla. Je voulais crier : ma langue, ma gorge étaient enflées. Je me levai à force d'efforts, les deux mains appuyées sur une table; je me regardai dans un petit miroir.

Horreur! ma tête était enflée, les veines de mon front gonflées, les artères de mon cou nouées comme des cordes, mes lèvres bleues, mes cheveux hérissés!...

Alors commença une lutte épouvantable : la mort me fit peur. Je voulais appeler au secours, la voix me manqua; je voulais me sauver, les forces s'y refusèrent...

Je me traînais à terre; je n'y voyais plus... Enfin, je sentis la porte, je me redressai, pour retomber comme une masse; j'avais souffert tout ce qu'il y a à souffrir pour mourir...

Rien ne peut peindre cette agonie; elle est

surtout affreuse pour les personnes nerveuses, qui se débattent toujours à la fin et cherchent à se sauver.

Quand je revins à moi, j'étais sur mon lit; ma chambre était pleine de monde; deux hommes me frottaient les bras, deux autres les jambes, cela si fort que je croyais être brûlée. Je regardais, les yeux à moitié ouverts. Les douleurs que j'avais dans la tête me firent croire que j'étais folle et que tout ce que je voyais n'était que des ombres; la souffrance était trop grande pour que je pusse douter longtemps.

— Elle est sauvée, disait le coiffeur, dont la boutique était voisine de notre maison, et qui, un des premiers, m'avait porté secours.

— Sauvée! de quoi donc? demandai-je.

Ma mère était près de mon lit.

Tout me revint à la mémoire, jusqu'aux menaces de la police...

Je me mis à pleurer, à me débattre ; je voulais recommencer ; je reprochais à tout le monde d'être venu me secourir.

Les deux médecins déclarèrent que j'avais le délire, et qu'il ne fallait pas me perdre de vue une minute.

Ma mère crut remarquer que sa présence m'ir-

ritait ; elle me laissa : Vincent sans doute l'attendait. Ce fut Marie qui me veilla.

— Comment donc m'a-t-on sauvée ? lui demandai-je, étonnée d'être vivante, après avoir tant souffert.

— Ah ! sans moi, madame, vous étiez bien perdue. Vous m'aviez donné une commission ; il faisait si vilain temps que j'ai pris l'omnibus pour aller et revenir. Je n'ai pas trouvé la personne chez qui vous m'envoyiez ; je suis revenue pour vous le dire. Je ne vous ai pas vue dans votre chambre, je vous ai cru sortie ; j'ai été dans la cuisine et j'ai vu dans ma chambre tant de fumée que je craignais qu'il n'y eût le feu. J'avais voulu entrer ; quelque chose tenait la porte fermée : c'était vous qui étiez tombée derrière. Je n'osais pousser : votre figure était juste sur l'ouverture. Je vous ai crue morte ; j'ai appelé au secours. On vous a mise sur votre lit ; vous êtes restée trois heures sans donner signe de vie. Le feu avait pris dans le cabinet ; le parquet en était tout brûlé.

Le médecin a dit que vous étiez tombée la tête en face la rainure de la porte, que cela vous a donné un fil d'air pur, que sans cela tout était fini.

— Et je serais bien heureuse !...

— Oh! madame, ne dites pas des choses comme cela.

— Ma pauvre Marie, c'est que vous ne savez pas... Cet homme qui est venu l'autre jour, il reviendra, et alors...

— Ne vous tourmentez pas, madame; s'il revient, je lui dirai de m'arrêter, moi, s'il faut qu'il emmène quelqu'un; et puis on ne laissera monter personne. S'il vous voyait comme cela, il n'aurait pas le cœur de vous faire de la peine. Allons, madame, guérissez-vous bien vite, et n'ayez plus jamais de vilaines idées comme ça. Il n'y a pas longtemps que je suis chez vous, mais je vous aime beaucoup.

En effet, elle me surveillait jour et nuit.

Je priai tous ceux qui m'entouraient de taire cette aventure. Quand on tente pareille chose, il ne faut pas se manquer, sous peine de ridicule.

Je me remis bien lentement : cependant je descendis au magasin au bout de quelques jours, malgré de grands maux de tête, des vomissements et une toux d'irritation qui me déchirait la poitrine.

XIX

LE RETOUR DE LISE.

Tout allait pour moi de mal en pis! Les femmes à qui on avait refusé du crédit ne venaient plus.

Le terme arrivait; il n'y avait pas le premier sou de côté. Les marchandises étaient vendues; il fallait les payer.

On allait me poursuivre, me saisir. Je devenais folle; je pleurais tous les jours de ne pas m'être tuée.

Si cette bonne qui veillait sur moi avec la fidélité d'un chien caniche, n'avait pas fait si bonne garde, j'aurais recommencé; j'étais découragée, malade; je me laissais aller, espérant une fin.

J'étais allée quelquefois chez Lise ; elle était en Italie.

La seule affection qui tenait un peu compagnie à mon désespoir, c'était celle de Deligny.

Au moment de mon départ pour la Hollande, mes relations étaient encore très-aigres-douces. Ce départ avait été un motif pour rompre avec Deligny et avec cette société dont il était un des plus tapageurs.

J'ai déjà dit, je crois, qu'il se donnait des airs militaires, qu'il était querelleur, se moquait de toutes les femmes.

Il avait un ami, nommé Médème, pâle, blond, grand, mince, qui suivait ses exemples. C'était à qui boirait le plus, aurait le plus de querelles, changerait le plus de maîtresses...

Avec un pareil caractère, il ne devait pas avoir gardé de moi un souvenir bien vif et bien durable. Je m'attendais à ne jamais le revoir. Je fus donc bien surprise quand je reçus sa visite.

J'étais dans une telle disposition d'esprit qu'il aurait fallu quelque chose d'extraordinaire pour me réconcilier avec l'idée de vivre.

Deligny n'aurait pas pu accomplir ce miracle. Mais il avait de l'esprit, il était amusant, et ma vie était si triste, si isolée, que je l'accueillis avec

plaisir, trouvant dans ses visites une distraction à mes inquiétudes...

Notre première entrevue fut courte ; nous discutâmes sur l'un, sur l'autre.

Il m'avait cédé sur tout; c'était presque une victoire sur une nature aussi volontaire.

Nous passâmes quelques soirées ensemble ; je l'empêchais de se griser, de jurer. Ses amis l'excitaient; moi, je le priais d'abord, je défendais ensuite. Il obéissait en grommelant, mais il obéissait; cela devint une lutte dans laquelle je finis par trouver quelque plaisir à triompher.

Il avait bon cœur, mais la tête la plus extravagante du monde. Il était de M...

Son père avait une assez grande fortune... quinze ou vingt mille livres de rente; mais il avait quatre enfants et ne pouvait donner à son fils qu'une pension modeste, que sa vie de restaurant absorbait et au-delà.

Il fit tout son possible pour me venir en aide ; il se gênait beaucoup et ne m'avançait pas à grand'chose; mais je lui en fus bien reconnaissante. J'aurais pu abuser de lui : il aurait signé des lettres de change, des billets à qui j'aurais voulu ; car il en était venu au point de m'aimer à la folie. Je ne me suis servie de mon influence que

pour lui faire quitter cette vie et cette société de gens qui, plus riches que lui, le perdaient.

Il était bon peintre ; je l'engageai à travailler, à vivre avec des artistes. Il loua un atelier avenue Frochot. J'ai souvent entendu dire à Th. Rousseau, qui lui donnait des conseils, que, s'il voulait travailler, il aurait du talent.

Un jour, je vis une femme arrêtée en face de mes carreaux; cela arrivait toute la journée et ne m'étonnait nullement, pourtant je poussai un : Ah!... qui me fit questionner.

— Tu la connais? dit ma mère.

— Oui, répondis-je en me levant.

J'ouvris la porte pour mieux la voir; elle passa devant moi sans me regarder, traversa la rue et entra au nº 7, vis-à-vis. Peu de temps après, la fenêtre de l'entre-sol s'ouvrit, et je la vis à la croisée, à côté d'une grosse femme appelée Fond.

Cette Fond était une de ces anciennes beautés qui, après avoir gâché leur existence sans penser à l'avenir, vendent la jeunesse et la beauté des autres, en se faisant leur part si large que celles qui tombent dans leurs serres n'ont, quand elles les lâchent, que l'hôpital ou la rivière en perspective!

Cette femme cachait son odieux commerce sous le nom de : Table d'hôte.

J'allais rentrer, me disant toujours : « Où donc ai-je vu cette figure-là? » quand une bonne vint me dire :

— Voulez-vous avoir la bonté de monter deux ou trois bonnets, là, au premier?

J'avais envie d'y envoyer ma mère ; mais la curiosité l'emporta, j'y fus moi-même.

C'était, je crois, aussi un motif de curiosité qui me valait cette commande.

On me fit entrer dans un petit salon rouge, très-simple. La petite dame vint à moi en ôtant son chapeau.

— Avez-vous monté le rose; il me plaisait assez? me dit-elle avec un accent gascon.

Quand elle fut décoiffée, je la reconnus de suite.

C'était la jolie Bordelaise que Denise m'avait montrée à la correction, celle qu'un homme avait épousée pour la vendre.

Je la regardais sans défaire mes bonnets. Étrange puissance des souvenirs! elle me semblait une ancienne connaissance; pourtant elle ne m'avait jamais vue.

J'avais envie de lui faire une foule de questions. Nous n'étions pas seules; je lui montrai ce qu'elle m'avait demandé, en la priant, s'il lui fallait autre chose, de venir me voir.

Elle me le promit et tint parole. Le lendemain, elle vint me commander un chapeau.

Elle n'était pas Bordelaise pour rien ; elle me raconta toutes ses affaires.

On l'appelait à Paris : *la Belle Pâtissière* ; j'en avais entendu parler. Un monsieur l'avait enlevée ; son mari, qui n'y trouvait plus son compte l'avait fait arrêter ; elle l'avait dénoncé et allait se séparer de lui pour venir demeurer en face, chez Mme Fond, qui louait en garni. Elle me parut excellente fille, d'un esprit faible, d'une franchise extrême ; j'avais envie de lui dire qu'elle tombait de mal en pis chez cette femme. Peut-être le savait-elle ; je me tus.

Elle ne passait plus une fois sans entrer ; elle avait la plus jolie figure qu'il fût possible de voir.

Elle était emménagée en face ; deux ou trois fois elle m'avait invitée à sa table d'hôte, cela me souriait peu ; enfin, pour ne pas la contrarier, j'acceptai, un soir, et je ne le regrettai pas.

C'est une drôle d'étude à faire, que celle de ces prétendues tables d'hôte.

Après le dîner, on fait une partie ; les abonnés arrivent.

Ce sont des êtres impénétrables, on sait rarement leurs noms ; ils ont été baptisés par la maî-

tresse de maison : l'un s'appelle le *Major*, on ne sait pas pourquoi ; l'autre le *Commandant;* tous tâchent de s'arracher quelques pièces de cent sous.

Les femmes empruntent les plus petites sommes, jusqu'à cinquante centimes.

La vieille maîtresse de la maison appelle tout le monde *mon chéri;* elle prélève un droit sur les cartes; quoi qu'il arrive, elle fait toujours de bonnes affaires. Pourtant, ces femmes n'ont généralement rien.

Telle qui aurait dû être fort riche est misérable.

Pourquoi ? Elle achetait des amours qu'elle ne pouvait plus inspirer ; elle avait beau se faire teindre les cheveux , se mettre de fausses dents, on exigeait beaucoup d'elle. Si un nouveau venu tombe au milieu de ce monde, la maîtresse de la maison lui fait mille amitiés ; elle l'engage d'abord à jouer petit jeu. L'étranger s'étonne de tant de politesse et de réserve.

On lui a donné, pour trois francs, un dîner qui vaut dix francs par tête. Il admire ce miracle d'ordre ou de générosité. Mais on apporte du champagne ; les têtes s'exaltent, la gaieté pétille.

Le pauvre étranger perd tout ce qu'il a sur lui,

quelquefois plus, et il reconnaît, trop tard, qu'il a été dupe.

Autour du principal personnage féminin voltigent d'autres femmes, quelques-unes jeunes et jolies.

Elles servent à la maîtresse, soit en lui amenant du monde, soit en amorçant les joueurs.

Pauvres comparses, qui font de petits profits ; elles sont joueuses, et quand elles n'ont plus d'argent, elles donnent, comme fiche, la clef de leur chambre.

Je fis remarquer à ma nouvelle connaissance, qui s'appelait Marie, qu'elle était là dans une bien triste et bien dangereuse société.

— Je le sais bien, me dit-elle ; mais que pourrais-je faire ? On a éloigné mon mari ; mais il peut revenir d'un moment à l'autre, et je ne sais où aller.

Elle ne s'était pas trompée... A quelques jours de là, son mari vint la trouver et s'imposa à elle. Il l'avait rouée de coups. Elle vint me conter ses peines.

— N'avez-vous donc pas d'amis, de parents chez qui vous pourriez vous retirer ?

— Non, me dit-elle en pleurant, je suis bien malheureuse ; voilà six ans que je mène cette vie ; la plus pauvre des femmes est plus heureuse que

moi. Quelle vie de misère! Si je pouvais rentrer chez mes parents, je partirais à l'instant même.

Je lui demandai si elle leur avait écrit.

— Non, je n'ai pas osé.

Je l'engageai à le faire, pour ne partir qu'à coup sûr.

Cette femme avait eu son jour d'éclat.

Elle avait été à son tour l'objet de l'envie des femmes et de l'admiration passionnée des hommes.

On la voyait tous les soirs dans une boutique, au coin de l'Opéra-Comique. Les passants pouvaient la croire heureuse ; elle était couverte de bijoux, de dentelles et de soie : voilà ce qui égare tant de pauvres têtes.

Personne ne pourra donc leur montrer la réalité de cette vie : Honte et misère ! On devrait écrire cela sur tout ce qu'on nous donne, pour que personne ne pût s'y méprendre.

Un matin, elle vint me conter qu'elle avait trouvé le moyen de se faire un peu d'argent pour retourner dans son pays; que son frère l'attendait. Son moyen était de donner un bal par souscription, aux Provençaux, à vingt francs le billet ; elle me pria de m'en occuper et me fit presque promettre d'y aller.

J'en parlai à Deligny, qui en plaça quelques-uns près de ses amis, Médème et autres.

Un jour, un domestique galonné sur toutes les coutures regarda ma porte, puis entra.

— Est-ce ici que demeure Mlle Céleste ?

— Oui, monsieur.

Il sortit, fit signe à une voiture, qui avança jusque devant notre maison.

C'était un joli coupé à deux chevaux.

Il ouvrit la portière. Une dame d'une grande élégance descendit doucement, s'appuyant sur lui; elle avait un voile si épais que je ne vis pas ses traits ; elle fit signe au valet de pied de l'attendre dehors, souleva son voile d'une main et me tendit l'autre.

— Lise ! dis-je en me reculant, tant elle était pâle.

— Eh bien! tu ne m'embrasses pas? tu me trouves changée?...

— Oui, lui dis-je, un peu remise ; je suis saisie de te voir, tu es si belle; et puis, je ne t'attendais pas...

— Oh! si c'est ça, tant mieux! Vois-tu, c'est que tout le monde me croit malade, je me figure être beaucoup changée.

Je la fis asseoir près de moi ; elle pouvait à peine se tenir.

— Voyons, lui dis-je, raconte-moi tout ce que tu as fait. D'où viens-tu ?

— J'arrive de Nice ; j'avais attrapé un rhume... Ernest est si bon qu'il a pris cela au sérieux, il m'aime tant !

— Ernest, c'est toujours ce vieux comte tout ridé, avec qui j'ai dîné une fois rue Saint-Georges ?

— Oui, je sais que tu ne l'aimes pas ; écoute ce qu'il a fait pour moi. Son médecin, pour faire des visites, lui a mis en tête que j'étais malade ; il a pu se tromper. Ernest ne me permettait pas de sortir ; je m'ennuyais, je ne voulais pas lui déplaire, j'étais triste, voilà ce qu'il a pris pour une maladie.

Elle toussa et reprit :

— Il commanda une voiture de voyage, et m'emmena en me faisant passer pour sa femme. Jamais on n'a été si bon, si prévenant ; c'est un amour comme on n'en voit pas. Je ne suis pas inquiète de l'avenir : tant qu'il vivra, je ne manquerai de rien. Il m'a défendu de te voir, mais il est en voyage pour quelques jours, je puis bien lui désobéir pour toi.

Elle était pâle en entrant ; en causant, il lui était venu des couleurs, ses yeux brillaient.

Je trouvai que je m'étais effrayée à tort, pour-

tant elle avait quelque chose de changé que je ne comprenais pas.

— Ah ! me dit-elle en riant, je sais bien ce que tu regardes ; je me suis fait arracher toutes les dents du haut, vois comme on m'en a remis de jolies.

Je fis une grimace en pensant à ce qu'elle avait dû souffrir.

— J'ai, me dit-elle, adopté une petite fille des Enfants Trouvés dans mon voyage, cela me fera une société.

— Comment! lui dis-je, mais tu n'as pas de fortune à toi ; je croyais qu'il fallait justifier d'une certaine position.

— Aussi, n'est-ce pas à moi qu'on l'a donnée, mais à Ernest, qui s'est engagé à lui faire une rente, quand même il la renverrait à la crèche.

C'était une singulière fantaisie qu'elle avait eue là, mais elle était si fantasque que rien ne m'étonnait d'elle.

La *Belle Pâtissière* entra à ce moment pour me recommander ses billets de bal.

Lise lui en prit deux, faisant sonner beaucoup d'or dans une jolie petite bourse en filet. Elle avait des diamants aux oreilles, aux doigts. « Allons, me dis-je, elle est vraiment heureuse, tant mieux ! »

Je lui demandai ce qu'elle allait faire de ces billets, car je ne pensais pas qu'elle y allât.

— Ce que je vais en faire ? mais y aller avec Eulalie et toi, si tu veux.

— Eulalie est donc toujours chez toi ?

— Oui, je l'ai emmenée partout.

— Et Camille ?

— Il est toujours le même.

— Adieu ; je viendrai te prendre samedi.

Elle remonta en voiture. Le samedi, on me fit dire qu'une dame m'attendait en bas, qu'elle ne pouvait pas monter.

Quand nous arrivâmes aux Frères-Provençaux, tout le monde fit un : Oh !... général.

Je la regardai aux lumières ; elle était livide, elle se serrait à moi pour ne pas tomber ; je la fis asseoir.

— Vois-tu, il y a longtemps qu'on ne m'a vue, on est étonné.

C'est effrayé qu'on était ; on passait devant elle en chuchotant.

Elle avait un domino rose tout garni d'angleterre, une coiffure noire avec des roses.

Elle me demanda plusieurs fois :

— Entends-tu ce que l'on dit ?

— Non, lui dis-je ; sans doute, on remarque que tu es bien mise.

— Ou que je suis affreuse !

— Puis, se regardant dans la glace, derrière elle, elle soupira.

— Tu souffres, lui dis-je, pourquoi es-tu venue?

— Allons donc, me dit-elle, sois franche, dis-moi que je ne suis plus que l'ombre de moi-même; que cette fatigue, cet engourdissement, c'est la mort !

— Es-tu folle, ma pauvre Lise ? on peut être souffrante sans mourir; ça tient joliment, la vie, va !

— Ah ! tu crois ? c'est que j'ai peur de la mort.

Et ses yeux brillaient en voyant tourbillonner les danseurs ; elle les suivait avec son âme ; elle semblait respirer la vie des autres. On jouait une valse, elle se leva entraînée et me dit :

— Je veux valser.

Je n'osai la contrarier et priai Médème de l'inviter ; je lui recommandai de la soutenir, car je voyais bien qu'elle ne ferait pas deux tours.

— Oh! je ne peux pas, dit-elle en s'appuyant au mur.

Après une toux sèche, le sang lui sortit à flots de la bouche.

— Comment l'avez-vous laissée venir ? me dit Deligny ; elle est perdue !

— Je ne savais pas qu'elle fût dans cet état, et

puis, si je ne l'avais pas accompagnée, elle serait venue seule.

— Elle se trouve mal, dit Médème, qui était resté près d'elle.

Il l'enleva dans ses bras et la descendit ; personne n'y prit garde, excepté Lagie, qui dit, en la voyant passer :

— Voilà la Pomaré qui fait ses manières.

Je la menai chez elle, elle avait la fièvre ; elle ne voulait pas qu'on la déshabillât ; elle voulait retourner au bal, danser.

Il fallut allumer tout chez elle. J'y restai une partie de la nuit ; elle remettait sa coiffure, me disait des mots sans suite ; enfin, la fatigue l'emporta, elle s'endormit.

Je rentrai chez moi fort triste.

Le lendemain, je fus la voir ; elle était levée, plus pâle que la veille.

— Oh ! te voilà, toi, me dit-elle les lèvres crispées, tu devais être la première à qui j'apprendrais cette nouvelle ; les misérables !... je me vengerai ! Ils me croient donc morte ? Quelle trahison !

Je la crus folle.

— Ça ne t'indigne pas ? me dit-elle en colère.

— Tu ne m'as pas dit ce que tu avais.

— Eh bien, Eulalie est la maîtresse de Camille.

ils me trompaient tous les deux ; il est majeur dans quelques jours; elle s'est sauvée avec lui. Ah! que mon cœur me fait mal! Je les aimais tous les deux, ils m'abandonnent ensemble; elle lui disait tant de mal de moi, qu'il me hait. Elle est enceinte, il veut l'épouser ; mais je connais son oncle, son tuteur : j'écrirai, j'irai s'il le faut. Je ne peux renoncer à cette affection, c'est la seule pure que j'aie eue de ma vie. Oh! que c'est mal de m'avoir fait croire à l'éternité ; l'éternité c'est la vie. Ça ne sera pas long pour moi, il aurait pu attendre un peu.

Elle fondit en larmes; je tâchai de la calmer.

— Voyons, ne suis-je pas ton amie? Je ne t'abandonnerai pas...Ton amant, ce comte, il ne me plaisait pas, je l'avoue; mais enfin ne t'a-t-il pas donné de grandes preuves d'affection? Tout le monde n'est pas ingrat ; oublie-les.

— Oublier! Oui, je veux oublier, tu as raison. D'abord, j'ai revu ma mère, elle vient me voir en cachette; je lui donne des effets pour mes frères et sœurs. C'était sa préférée, Eulalie! elle va la défendre; je ne veux pas lui en parler; je voudrais qu'Ernest revînt. J'attends son médecin aujourd'hui ; je ne lui dirai pas que je suis sortie hier. Comme ma tête brûle! je vais me mettre sur mon lit.

Nous passâmes dans sa chambre ; cette chambre était tendue en jaune, comme dans la rue Saint-Georges, mais mieux meublée : il y avait deux croisées sur le devant, garnies de rideaux blancs et jaunes ; entre les deux croisées, un socle en bois doré supportant une Vierge en plâtre, sur laquelle retombait un voile de dentelle ; on voyait, au travers, des perles et des fleurs.

La cheminée faisait face à son lit, dont la tête était tournée vers les croisées ; il y avait une porte au pied, donnant sur l'antichambre ; une autre donnant dans le salon.

C'est par cette dernière porte que nous étions entrées ; l'autre s'ouvrait en même temps.

— Le docteur ! dit sa femme de chambre.

— Je te laisse.

— Si je ne viens pas demain, à après-demain, sans faute.

Elle me serra la main, et je la quittai. Quand je revins, sa mère était là ; elle refusa de me laisser entrer.

Je revins quelques jours plus tard ; elle essaya de m'éloigner ; j'insistai et j'entrai.

Lise me reprocha d'être restée si longtemps sans la voir. Sa mère me regardait, je n'osais pas dire qu'on m'avait renvoyée. Sa mère ressemblait

à Eulalie; elle me déplut. Lise ne quittait plus le lit.

— Je voudrais qu'Ernest revînt, me dit-elle avec tristesse.

Je la fis répéter, car cet Ernest qu'elle attendait toujours, je l'avais rencontré la veille.

— Ça coûte si cher les maladies! J'ai déjà engagé beaucoup de choses. On dirait que tout le monde a peur que je meure; chacun m'apporte sa note.

— Ce n'est pas ça, lui dis-je, c'est que l'argent est rare, chacun en a besoin.

— Oh! tu as peut-être raison. Ernest ne peut pas tarder.

Je pris congé d'elle. Sa mère me fit entrer dans la salle à manger, et me dit :

— Vous qui connaissez ses habitudes, ses amis, vous savez sans doute que ce monsieur Ernest est à Paris? On a envoyé plusieurs fois chez lui, il ne fait pas de réponse. Le médecin qu'il envoyait ne vient déjà plus. Je n'ose pas lui dire cela, elle l'attend toujours. Avant-hier, on est venu pour saisir, du magasin de la *Mère de famille*. J'ai prié d'attendre. Il s'agit de trois cents francs pour un domino rose; ils reviendront dans quelques jours; je ne sais comment faire.

— Il faut éviter cela; je vais y passer.

Elle fut enchantée et me permit de venir voir Lise quand je voudrais.

J'allai dire à ce magasin que je répondais de la dette; que s'il arrivait un malheur et que Lise mourût, son mobilier serait plus que suffisant pour payer tout le monde; que jusque-là on voulût bien attendre.

La dame me le promit; je retournai quelques jours plus tard chez Lise.

— Oh! te voilà! Je suis bien mieux, va! J'espère sortir dans quelques jours. J'ai bonne mine, n'est-ce pas?

Je répondais oui sans la regarder; elle était plus mal que jamais.

Sa mère entra et me dit:

— Grondez-la, vous qu'elle aime; elle a écrit toute la nuit.

— Oui, dit Lise avec un sourire étrange; oui, c'est ce qui m'a fait du bien. Je vais mieux, n'est-ce pas?

Ses yeux, où brillait la fièvre, s'attachaient sur moi; je fus forcée de la regarder.

Ses joues étaient creuses, ses lèvres rouges; j'entendais sa respiration rauque; j'avais envie de pleurer.

Son regard ne me quittait pas. Je compris qu'elle avait quelque chose à me dire; mais nous

n'étions pas seules : sa mère ne sortait jamais quand j'étais là.

Elle prit sur la table de nuit une petite montre émaillée bleu, la tourna longtemps dans ses doigts, la remit à sa mère et lui dit :

— Tiens, envoie cela là-bas, c'est mon dernier bijou. Qu'il me tarde qu'Ernest revienne ! Pas une lettre de lui ! Si je ne l'attendais pas, je pourrais m'adresser à quelques amis. Je suis sûre qu'il viendra me voir ; j'aime mieux attendre. Va vite !

Sa mère sortit. Elle me tira près de son lit et me dit :

— J'ai écrit à l'oncle de Camille ; il voulait lui faire épouser sa fille, il empêchera bien ce mariage. Je suis vengée ! Oh ! que je vive assez pour avoir la réponse ! Tu lui diras, à Eulalie, si tu la rencontres, que c'est moi...

On marchait vers la porte, elle mit un doigt sur sa bouche ; sa mère rentra.

Je lui dis combien j'étais peinée de n'avoir pas d'argent à lui offrir, pour lui épargner ces engagements au Mont-de-Piété ; que je me consolais en pensant que ce n'était pas pour longtemps. Je mentais pour calmer ses inquiétudes.

Je quittai cette chambre le cœur serré.

A quelques jours de là, on vint saisir son sa-

lon, sa salle à manger, son cabinet de toilette. J'étais là, j'obtins qu'on n'entrât pas dans sa chambre.

Ce que l'on avait saisi suffisait largement à couvrir cinq cents francs qu'on réclamait.

Elle demanda qui marchait à côté; je lui répondis qu'on voulait voir son logement; elle disait tous les jours qu'elle voulait déménager; cela ne l'étonna pas.

— Oui, je vais quitter ce logement, j'irai demeurer à la campagne. Puis ses yeux se remplissaient de larmes et elle reprenait : Oui, à la campagne, au cimetière Montmartre.

Je tâchais de chasser cette idée de son esprit; j'y parvenais assez facilement, car elle tenait à la vie.

Quand elle m'entretenait de ses espérances, cela me faisait souvent plus de peine que quand elle me parlait de sa fin prochaine. Je lui conseillai d'écrire à quelques amis. Personne ne vint.

M. Ernest, instruit qu'il n'y avait plus de ressources, avait cessé de s'occuper d'elle ; toutes démarches furent inutiles : il fit répondre que ce qu'elle avait suffirait, en le vendant, pour aller jusqu'à la fin; qu'il ne voulait pas faire de nouveaux sacrifices pour une femmme qui n'avait pas un mois à vivre.

Je me disais chaque jour, en quittant le chevet de cette pauvre fille :

« Pourvu qu'elle meure avant qu'on lui enlève son lit! »

Elle m'avait demandé du bon vin, du raisin, des asperges, cela hors saison. Quoique j'eusse peu d'argent, je m'étais procuré ce qu'elle désirait.

J'arrivai les bras chargés. Ce fut Eulalie qui m'ouvrit la porte : je faillis tout laisser tomber par terre.

— Elle me fit entrer dans la salle à manger en me disant :

— N'entrez pas, elle dort! Le diable doit la tourmenter, car elle s'est donnée à lui.

Je ne comprenais pas; elle reprit :

— Vous savez ce qu'elle m'a fait. Hier, l'oncle de Camille l'a fait venir, censément pour un rendez-vous d'affaires, et l'a enlevé dans sa voiture, presque de force. C'est elle qui est cause de tout cela. J'ai reçu une lettre ce matin à l'hôtel. Camille me dit adieu; il m'annonce qu'il m'enverra de l'argent et me répète qu'il voulait m'épouser. Me voilà encore sans ressources, car je le connais : avec lui, le dernier qui parle a raison. Elle le savait bien : je ne le reverrai jamais. Dans quinze jours, il ne pensera plus à moi ; il n'a pas mis tant de temps à oublier son amour pour Lise. Qu'elle

se réveille, je vais lui dire tout ce que j'ai sur le cœur.

Je la priai de n'en rien faire, de ménager les derniers moments de sa sœur.

— Qu'est-ce que ça me fait ? Je voudrais qu'elle fût morte un mois plus tôt.

Sa mère, qui avait pour Eulalie une faiblesse marquée, paraissait s'être rangée de son côté.

Lise sonna.

Pendant cette conversation, j'avais souhaité dans mon cœur qu'elle se fût endormie pour toujours.

Sa sœur ouvrit la porte qui donnait au pied de son lit, s'appuya au chambranle et, se croisant les bras, dit :

— Eh bien ! c'est moi ! est-ce que ça t'étonne ?

J'étais derrière ; je vis Lise à peine éveillée se lever sur ses coudes, sourire et retomber en arrière, en disant :

— Enfin !...

Eulalie s'approcha.

— Tu es contente de ton ouvrage, fille du diable ; au lieu de te repentir, tu fais le mal jusqu'au dernier moment. Regarde-toi donc ; tu es à moitié morte, tu ne jouiras pas longtemps de ton triomphe ; je suis abandonnée, tu l'es aussi. Ton Ernest, il est ici, il ne veut plus te voir ; toi qui te croyais

aimée de tout le monde! où sont-ils donc tes amants?

Lise ferma les yeux sans répondre; je vis des larmes percer ses paupières. Sa mère tirait Eulalie et lui faisait signe de se taire. Elle allait sans doute continuer.

— Emmenez-la donc! m'écriai-je, si vous êtes la mère des deux; et vous, Eulalie, ne dites pas un mot de plus : n'avez-vous pas honte? Sortez!

Je ne sais ce qu'elle me répondit; mais je la poussai peut-être un peu fort dans la pièce voisine. Je fermai la porte au verrou, malgré sa résistance.

Lise me serra la main et me dit :

— Si tu pouvais rester près de moi! Oui, elle a raison, je suis abandonnée par tout le monde, excepté par toi. Pourquoi mon amant reviendrait-il?

Elle me montra ses bras et ses mains décharnés.

— La vie que j'ai menée, c'est un commerce; on m'achetait un baiser; je n'ai plus rien à vendre, on ne vient plus. Que tu as bien fait de quitter cette vie-là! dans quelque temps on oubliera ton passé, peut-être l'oublieras-tu toi-même; fais-toi des amis. Ah! que celle qui a

été vertueuse, honnête, est bien récompensée à cette heure suprême! le compagnon de sa jeunesse la soigne jusqu'au dernier moment, l'accompagne à son dernier asile et va pleurer sur sa tombe. Pour nous, rien que la raillerie et l'insulte pendant et après. Tout l'or du monde ne suffirait pas pour compenser ces dernières heures.

Je pleurais.

— Pourquoi pleures-tu? ma pauvre Céleste; parce que je vois plus clair qu'hier? C'est ma sainte Vierge qui a inspiré Eulalie; elle m'a fait comprendre que je perdais mon temps à espérer un intérêt que je ne méritais pas. Donne-moi le chapelet qui est aux pieds de la Vierge, ôte le voile qui la couvre, mets-la près de moi, sur cette table; vois, ses bras sont ouverts pour tous ceux qui vont à elle. Ne pleure pas; laisse-moi, mais ne reste pas plus d'un jour sans venir; envoie-moi un prêtre ou charges-en ma mère.

Elle appuya sa tête sur le coin de la table de nuit. La lumière de la veilleuse, le reflet de la Vierge blanche éclairaient sa figure; elle était calme, ses yeux se fermèrent, je crus tout fini.

Je tirai la porte doucement; sa sœur voulut parler, je lui fis signe de se taire et je priai sa

mère d'aller chercher un confesseur, si elle voulait qu'il arrivât à temps.

— Comment va-t-elle ? me demanda ma mère en rentrant.

— Elle va bien, lui dis-je, je voudrais être à sa place... Et je montai toute triste dans ma chambre.

Le lendemain, je retournai chez Lise. J'avais rêvé d'elle toute la nuit : je la voyais habillée pour un bal ; ses fleurs étaient noires.

En entrant, j'interrogeai son concierge du regard; il me fit un signe de tête qui voulait dire :

« Tout n'est pas fini, mais ça ne tardera pas. »

Je montai ses trois étages sans respirer. J'allais sonner, quand j'entendis rire, parler. Je frappai ; sa sœur vint m'ouvrir, une serviette à la main; j'entrai dans la salle à manger, je vis des huîtres, du vin blanc : on déjeunait gaiement dans l'antichambre de la mort.

Je fus indignée.

— Elle va donc mieux? dis-je en regardant ce festin.

— Oui, me répondit sa mère , elle repose laissez-la.

— Si elle repose avec le bruit que vous faisiez tout-à-l'heure, il faut qu'elle dorme du dernier sommeil. S'est-elle confessée?

— Oui, elle a vu son père hier; cela l'a rendue heureuse; elle a demandé pardon à sa sœur.

— Il est bien temps, dit Eulalie; je me moque de son pardon. Je n'oublierai jamais ce qu'elle m'a fait.

J'entrai dans la chambre de Lise. Elle avait les yeux ouverts; elle ne bougeait pas. Je n'osais avancer.

Elle fit un mouvement; je voulus lui prendre la main; elle tourna sur moi ses grands yeux éteints, me fit un signe de reconnaissance et soupira sans dire un mot.

Je m'assis dans un fauteuil près d'elle et lui demandai comment elle se sentait; elle me fit signe de la tête qu'elle était bien. Elle avait roulé son chapelet autour de son bras; son livre de prières était près d'elle; elle remua ses lèvres comme si elle voulait me parler, elle regarda de tous les côtés, fit un mouvement d'impatience; puis, appelant toute sa volonté :

— Ah! fit-elle, écoute.

Je me penchai, car sa voix était faible.

— J'ai commandé mon portrait à un pauvre artiste; il est presque fini; personne ne voudra le prendre, va le chercher. Tu le garderas, toi!

Je le lui promis.

Elle eut à peine le temps de me dire le nom du peintre : Montji.

La parole lui manqua de nouveau ; elle me fit des signes en me montrant sa Vierge, embrassa la croix de son chapelet; elle voulait être seule.

Je sortis, je ne pouvais plus retenir mes larmes ; j'écoutai à la porte, elle cherchait à prier tout haut. Dieu seul pouvait comprendre sa pensée.

Le lendemain, quand je revins, toutes les portes étaient ouvertes ; l'âme était partie ; une bougie gardait le corps ; tous les yeux étaient secs autour d'elle.

Je me mis à genoux au pied du lit, je fis une longue prière ; je l'embrassai sur le front, je lui fermai les yeux restés ouverts, je lui coupai une mèche de cheveux, et je quittai cette chambre, le cœur et les yeux pleins de larmes.

Je ne rentrai pas chez moi ; j'allai chez Deligny, qui, voyant ma douleur, fit son possible pour me distraire et pour me consoler.

Le lendemain, il pleuvait à verse ; je pris un petit coupé, j'allai rue d'Amsterdam. Arrivée à la porte de Lise, j'entendis clouer sa bière. Je redescendis à reculons : il me semblait que les clous m'entraient dans les chairs.

On exposa son corps à la porte.

La rue est déserte à cet endroit, le temps était affreux, personne ne passait. Il y avait deux personnes à son enterrement : moi et le cocher qui me conduisait.

Quand on eut jeté la dernière pelletée de terre sur elle, on mit une croix avec ses initiales. Je restai les pieds scellés dans cette terre glaise ; il me semblait qu'une partie de moi-même était en terre avec Lise. Je m'arrachai en faisant un effort ; j'étais fascinée : il me semblait entendre des voix m'appeler. J'eus peur, je sortis en courant.

Deligny était chez moi ; il me reprocha de me faire tant de mal. C'était plus fort que ma volonté : je pleurais sur elle et sur moi.

Le même sort ne m'était-il pas réservé ?

Je fus au cimetière huit jours après, espérant trouver une pierre, un entourage. Rien. Pourtant sa mère avait, en payant quinze cents francs de dettes, pris la succession, qui valait bien quinze mille francs.

Je pensai qu'elle n'avait pas eu le temps de s'occuper encore de ces soins.

Je revins au bout de dix jours. Rien,

On avait abandonné la morte, comme on avait abandonné la malade.

Je commandai un entourage en fer, un mausolée en marbre, avec ces deux lignes :

Ici repose Lise..... née le 22 *février* 1825, *morte le* 8 *décembre* 1846. *Son amie, Céleste.*

J'étais allée chez Montji. Il m'avait donné son portrait, moyennant deux cents francs, au lieu de trois cents, qui étaient le prix convenu. Il n'était pas heureux et me fit ce sacrifice parce que j'étais l'amie de Lise.

C'est le portrait que l'on a vu chez moi.

Ces dépenses me gênèrent beaucoup, mais je les fis sans regret. Deligny m'aida encore en cette circonstance : il était vraiment bon.

J'allai voir la tombe de Lise ; j'avais donné des ordres, et elle était garnie de fleurs. Personne autre n'y avait mis une pensée depuis sept ans. Quelques petits journaux eurent le courage de faire des plaisanteries sur cette fin pourtant bien triste et bien abandonnée : *Il lui sera beaucoup pardonné, parce qu'elle a beaucoup aimé* ; ils auraient dû dire : « Il lui sera peut-être pardonné, parce qu'elle est morte en bonne chrétienne et qu'elle a beaucoup souffert. »

Elle avait beaucoup souffert, en effet. Sa mort avait été une cruelle et longue agonie. Depuis plusieurs jours, le corps mourait, que l'esprit vivait encore, et vivait pour la torturer. Je n'ai jamais connu personne qui eût une si grande peur

de la mort. Sous l'influence des sentiments religieux auxquels elle avait été fidèle toute sa vie, elle voulut cependant regarder en face sa fin prochaine, se préparer à ce terrible passage; elle s'imposa un dernier devoir, qui l'effrayait tant parce qu'il lui montrait que tout espoir terrestre était perdu pour elle. Elle faisait des efforts surhumains. Elle réussissait pendant quelques instants, mais la nature l'emportait bientôt sur sa volonté, et elle retombait dans des spasmes nerveux, dans des accès navrants de terreur. Souvent, pendant la nuit, elle appelait au secours, elle avait des visions et elle criait : « Mon Dieu, laissez-moi vivre ! » Alors, m'a-t-on dit, sa main défaillante semblait chercher un ami dans le vide. La pauvre fille qui la servait, qui lui était attachée, pourtant, demanda son compte, pour ne plus être témoin de ces scènes déchirantes.

Je ne pouvais m'habituer à la pensée que j'étais seule à la pleurer; je me rappelais les souvenirs de notre vie passée pour trouver un cœur qui sympathisât avec les regrets que je lui donnais. Je songeai à Alphonse, qui avait réchauffé sa vie, sa gaieté à ce feu follet; il apprit sa mort avec peine. C'est peut-être le seul qu'elle n'avait pas appelé; c'est le seul qui aurait répondu.

XX

UN SOUPER AU CAFÉ ANGLAIS.

La mort de Lise marque une des phases les plus tristes de ma vie. J'étais tombée dans un découragement profond. Les espérances ambitieuses qui m'avaient soutenue s'étaient évanouies. L'exaltation qui m'avait portée à mettre fin à mes jours s'était affaissée. Mon dégoût pour l'existence n'avait pas diminué; seulement mon courage, pour en rejeter le fardeau, n'était plus le même. Le mal dont je souffrais, c'était une défiance absolue, invincible; je le pensais, du moins.

Je ne croyais plus à l'affection; je ne croyais qu'à l'amour du jour, à l'amour sans dévouement et sans lendemain. Mon âme en était saturée.

On m'a bien souvent reproché d'avoir torturé ceux qui m'ont aimée. Si j'avais eu ce malheur, je pourrais au moins me rendre cette justice, que je n'ai jamais agi par méchanceté et par calcul. Le doute qui me dévorait le cœur a seul inspiré ma conduite, et a pu me donner quelquefois l'apparence de l'ingratitude et de l'insensibilité. L'incrédulité, dans le cœur d'une femme, est pour cette femme une poignante souffrance; mais elle lui donne sur les autres caractères une force et un ascendant presque irrésistibles.

J'appris alors une nouvelle assez étrange, qui m'impressionna d'autant plus qu'elle se rattachait aux idées, aux sentiments et aux doutes qui vibraient douloureusement en moi, depuis la mort de Lise.

Cette nouvelle était relative au pauvre pianiste, que j'avais accusé d'inconstance, en me raillant moi-même d'un instant de faiblesse et de crédulité.

On vint me dire qu'après notre séparation, H... avait eu un grand chagrin; il était tombé malade, sans qu'il fût possible à la science de déterminer le caractère de sa maladie. On lui conseilla la distraction; il partit pour l'Italie, visita Rome, s'y fit catholique et entra dans un couvent. J'avais bien de la peine à croire, comme on me l'assurait,

que cette détermination eût été causée par la douleur qu'il avait ressentie de notre séparation ; en tout cas, il avait été bien inspiré, et je répondis en souriant, à la personne qui me contait cette histoire, que si je damnais tous mes amis comme celui-là, l'Église me devrait une récompense. Au fond de l'âme, pourtant, j'étais plus émue que je ne voulais le paraître.

J'avais mon logement en horreur : je n'y avais pas été heureuse, et, pour ne pas y rester, je passais les nuits dehors.

Deligny avait repris ses habitudes de dissipation. Je le suivais, je criais bien haut pour ne pas entendre ma tristesse. Ma santé était profondément altérée, depuis ma tentative de suicide. On n'avale pas impunément le gaz d'un boisseau de charbon ; je toussais, j'avais le feu à la poitrine ; je buvais du champagne pour l'éteindre ; je me figurais mourir comme Lise. Mais loin de m'effrayer des approches de la mort, je l'aurais acceptée comme un bienfait.

Une pareille situation d'esprit ne contribuait pas à rendre mon humeur égale. Je tyrannisais Deligny. A toutes ses protestations de tendresse, je répondais invariablement :

— Vous m'aimez aujourd'hui ; vous le dites au moins. Que je tombe malade, vous me laisserez là

comme un chien ; que je meure, vous ne me donnerez pas un regret.

Rien ne pouvait m'ôter cette idée de la tête.

J'avais fini par réussir à m'étourdir. Un souper en amenait un autre; je ne dormais plus: je trouvai le repos de mes souvenirs.

Au milieu des désordres de cette folle existence, je m'étais liée avec une petite femme qui était venue au magasin ; elle était gentille, spirituelle et insouciante du lendemain. Cette femme était la maîtresse de Brididi.

Elle m'avait d'abord détestée ; elle était venue me voir par curiosité et s'était attachée à moi. Nous devînmes amies. Comme cela, elle me surveillait et était sûre que je ne m'occupais pas de son cher Brididi, qui, de son côté, m'avait, je crois, tout-à-fait oubliée. Deligny étant parti pour M..., je me trouvais seule et je passais beaucoup de temps avec elle. Sa gaîté était intarissable, son cœur était bon, trop bon même, car elle avait une grande faiblesse en amour. Brididi en abusait un peu; il était tout fier d'inspirer une si grande passion. Il avait raison, du reste; elle était vraiment charmante : une jolie taille, de jolis yeux, de jolis cheveux ondés qui lui valurent le nom de Frisette.

Ce que j'aimais surtout en elle, c'était sa bonté ;

elle rendait service à qui elle pouvait et se cachait pour éviter un remercîment ; n'ayant que six sous pour prendre l'omnibus, elle les donnait à un pauvre et faisait sa course en chantant. Si l'énergie manquait dans cette tête et dans ce cœur, il y avait, en revanche, de bien excellentes qualités.

Ces qualités avaient survécu au vice, qui les étouffe chez tant d'autres femmes. Quand ma folie parlait raison, elle écoutait, m'approuvait ; enfin, je l'aimais beaucoup.

Je ne sais laquelle de nous deux mena l'autre à un souper au café Anglais. Je m'y rendis, comme j'allais à toutes ces parties, par désœuvrement, sans me promettre beaucoup de plaisir. J'étais loin de me douter que cette soirée exercerait une influence décisive sur ma vie et en préparerait peut-être le dénoûment.

Je me trouvai, à ce souper, en pays de connaissance. Je reconnus plusieurs personnes que j'avais vues chez Lagie.

Le fond de mon caractère a toujours été sérieux. Le temps que d'autres consacraient à dire ou à écouter des folies, je l'employais en général à me rendre compte des caractères avec lesquels j'étais en contact, et à lire en quelque sorte les physionomies nouvelles que je rencontrais.

Mon attention se fixa d'abord sur un jeune homme de trente ans environ, grand, maigre, brun, pâle; le front d'une largeur et d'une hauteur ridicules; la figure allongée, mince du bas, les yeux grands et noirs, le nez pointu, la bouche moyenne, les dents gâtées... Il avait quitté son habit; je voyais au travers de sa chemise fine se dessiner ses épaules maigres, étroites, qui annonçaient une mauvaise santé. Il ordonnait le festin, commandait en maître; quelques femmes l'entouraient, il leur répondait d'un air protecteur.

En attendant qu'on servît le souper, il se mit au piano; il était bon musicien, mais il faisait trop de grimaces, de contorsions; ses mains osseuses me faisaient l'effet d'araignées. Je ne lui fis aucun compliment; il en parut étonné.

Pendant le souper, il m'attaqua. Il avait de l'esprit, mais un de ces esprits impossibles à dépenser avec d'autres qu'avec certaines femmes; un esprit brutal, malhonnête, ne reculant pas devant la plus grosse injure pour un mot drôle. Il parlait toujours de lui; il faisait, à ce qu'il disait, tout mieux que personne. Sa noblesse était la meilleure, sa fortune la plus grande; nul n'était brave comme lui.

Toutes ces forfanteries me portaient sur les

nerfs. Je n'avais rien répondu à ses provocations, mais je faisais provision de colère, et déjà je lui avais donné un surnom que j'avais glissé dans l'oreille de ma voisine et qui l'avait fait rire de bon cœur, tant il s'appliquait bien au personnage. Je l'appelais *le Faucheux.*

Ce qui augmentait ma mauvaise humeur, c'est que j'étais placée à côté d'un grand homme très-beau, très-content de lui-même, qui faisait tout au monde pour attirer mon attention sur ses larges épaules et sur sa poitrine bombée; il était bête comme une oie et vaniteux comme un paon. C'était un bellâtre. L'oreille ouverte aux sarcasmes du Faucheux, je perdais la pantomime de mon voisin, ce qui le mit de fort mauvaise humeur.

Cela commençait mal. Je n'avais encore rien dit et j'avais déjà deux ennemis.

Le Faucheux semblait avoir pris à tâche de lasser ma patience.

J'étais le point de mire de toutes les plaisanteries.

La colère finit par me monter au cerveau, et je débutai avec d'autant plus de vivacité que je m'étais contenue plus longtemps.

— Monsieur, lui dis-je , voulez-vous avoir la bonté de me laisser tranquille? Voilà une heure

que j'écoute vos sottises. En ne vous répondant pas, je croyais vous avoir fait comprendre que votre esprit n'était pas de mon goût. Les araignées ne me font pas peur, mais elles me dégoûtent, et quand elles s'approchent trop près de moi, je les écrase. Ainsi, grand Faucheux, ne vous occupez pas plus de moi que je ne m'occuperai de vous.

C'était dur ; mais j'avais été cruellement provoquée, et je n'ai jamais brillé par la patience.

L'épithète de grand Faucheux mit immédiatement les rieurs de mon côté. Il y a dans toutes les réunions, petites ou grandes, un sentiment de justice qui se fait jour.

On comprenait que les attaques dont j'avais été l'objet me donnaient droit, de mon côté, à une assez grande latitude.

Mon adversaire devint furieux. Il ne s'attendait pas à de semblables représailles de la part d'une de ces pauvres filles, habituées à courber la tête sous le joug de la fatuité opulente. Il n'avait pas encore eu le temps de réfléchir qu'un galant homme ne gagne jamais rien à se disputer avec une femme, quelle que soit cette femme.

Il reprit la balle au bond.

— Qui donc, s'écria-t-il a amené cette...

Et il en débita tant sur mon compte que j'en fus étourdie.

Il se fit un grand silence. Chacun comprenait que cela allait devenir drôle.

C'était la mode, au surplus, dans les soupers arrangés par ce Faucheux : il lui fallait une victime à qui il pût dégoiser son catéchisme poissard. J'avais été choisie par lui pour ce jour-là ; mais avec mon caractère, il était mal tombé.

Mon beau voisin, qui n'aurait pas eu assez d'esprit pour venger lui-même ses injures, et me punir de mes dédains, faisait cause commune avec mon ennemi, et l'appuyait du regard et du geste.

Frisette seule ne s'amusait pas de cette scène. La pauvre enfant comprenait qu'il y avait un gros orage amoncelé sur mon cœur; elle avait peur de me voir passer les bornes, et craignait que je ne me misse sur les bras quelque méchante affaire. Elle vint à moi et, me parlant tout bas, me supplia de quitter la place et de partir avec elle. Je la fis asseoir et lui répondis tout haut :

— Pourquoi donc m'en irais-je? monsieur est à bout. J'aurais peut-être dû ne pas venir; c'est la première fois que j'assiste à un souper d'hommes d'aussi bonne compagnie. Comme monsieur le disait, tout-à-l'heure, je suis entrée ici libre, sans condition ; je n'ai pas de regrets, car j'ai montré

du tact, et n'ai pas cherché à attirer l'attention. Monsieur n'a pas su imiter ma réserve. Il n'est probablement pas plus que moi habitué au grand monde. Sans doute, il est noble d'hier ; il prend ses conquêtes bien bas pour se grandir. S'il n'y avait pas de femmes comme nous, où vivrait-il donc... au jardin des Plantes ?... J'ai bien payé mon écho en l'écoutant, je reste.

Sans m'en douter, j'avais frappé juste : c'était un parvenu ; il pâlit et se mordit les lèvres.

La réflexion lui était revenue, et je crois qu'il commençait à regretter de s'être attaqué à moi.

J'avais, sans m'en douter, pendant le feu de cette discussion, gagné un allié qui, touché de mon courage, s'intéressa à ma cause et rompit une lance en ma faveur.

C'était un jeune homme que je n'avais pas encore remarqué, quoique assurément il méritât, plus que toutes les autres personnes présentes, de fixer mon attention.

— Ah ça, messieurs, dit-il d'une voix douce et fière, est ce que cela ne va pas bientôt finir? Vous vous mettez deux contre une femme ! ce serait déjà trop d'un seul.

Et, s'adressant plus particulièrement au Faucheux, qu'il paraissait connaître intimement :

— Mon cher, je ne reconnais aujourd'hui ni ton bon goût, ni ta magnificence ordinaires.

— Comment donc, reprit le Faucheux, qui crut voir dans cette idée un moyen de retraite honorable, si j'ai blessé l'amour-propre de mademoiselle, je suis tout prêt à lui accorder une réparation. Vous savez très-bien, mon cher, que si j'ai le tort de taquiner ces filles-là, *j'ai le bon goût* de les payer. Puisque vous vous êtes déclaré son chevalier, fixez vous-même la rançon.

— Quinze louis!

— Quinze louis! soit! elle les aura demain.

— Demain! c'est bien tard, dit mon champion, qui se montra impitoyable, parce qu'il savait que le Faucheux passait pour être plus libéral en paroles qu'en actions.

— Je ne les ai pas sur moi.

— La belle affaire! Vesparoz te les prêtera.

Il n'y avait pas moyen de reculer; l'amour-propre du Faucheux était en jeu. Il sonna.

Vesparoz, le maître-d'hôtel du café, parut.

— Apportez-moi quinze louis, lui dit le Faucheux.

Un garçon rentra, portant sur un plateau la somme demandée.

— Remettez cet argent à mademoiselle Céleste.

Naturellement, je refusai de le prendre.

Mais mon champion n'entendait pas de cette oreille-là. Il était décidé à pousser la plaisanterie jusqu'au bout, et à punir le Faucheux par son côté sensible.

— Apportez-moi cela! dit-il au garçon; et il mit les quinze louis sur la table à côté de lui.

Puis se tournant vers moi :

— Ma chère enfant, venez vous asseoir à côté de moi.

J'y fus bien volontiers.

— Prenez cela, me dit-il ; c'est à vous, vous ne pouvez refuser sans désavouer votre champion et me faire une mortelle injure. Ainsi le veulent les lois de la guerre.

— Maintenant, ajouta-t-il en s'adressant au Faucheux, continue tant que tu voudras, au même prix bien entendu. Cependant tu en as beaucoup dit pour tes quinze louis, et je t'engage à ne pas te ruiner ce soir.

Il paraît qu'il trouva le conseil bon, car il se leva et, me tendant la main :

— Faisons la paix, me dit-il.

Il n'y avait plus à hésiter, et je mis ma main dans la sienne d'assez bonne grâce.

A partir de ce moment, la scène prit une tournure à laquelle je ne m'étais pas attendue. J'eus

une nouvelle preuve, qu'en fait de sentiment, les extrêmes se touchent, et que souvent on est bien près d'aimer les femmes qu'on croit haïr.

Quand on quitta la table pour faire de la musique, danser, chanter, le Faucheux m'attira dans l'angle d'une croisée, et me confessa qu'il ne m'avait fait cette scène ridicule que pour attirer mon attention et pour avoir un prétexte de se réconcilier avec moi.

Je lui répondis poliment, mais froidement, que s'il arrangeait ainsi les femmes qui lui plaisaient, je ne savais pas ce qu'il pouvait inventer pour ses antipathies.

Il devenait tendre, pressant; il me promettait monts et merveilles.

Je n'avais, quant à moi, aucune envie de me réconcilier à ce point. Je l'écoutais avec distraction, mais, en revanche, je regardais très-attentivement mon allié, que, pour des raisons à moi connues, j'appellerai désormais Robert, quoique ce ne soit pas son véritable nom.

Celui-ci s'aperçut qu'il était l'objet de mon attention, et il s'approcha de nous.

Alors, par un sentiment de coquetterie toute féminine, je me mis à répéter tout haut les paroles tendres que le Faucheux venait de me dire tout bas. Je tenais à me parer de ma victoire, et,

pour la bien constater, je répondis au Faucheux :

— Je vois bien que vous revenez à vous-même et je vous crois sincère; aussi, soyez sûr que je ne vous en veux pas. Mais je vous connais d'hier, et je ne vois aucun motif pour prolonger nos relations.

Et je le laissai dans un coin, tout honteux et tout ému de l'aveu qu'il venait de me faire.

Il prit une bouteille de vin de Champagne et la vida presque d'un trait. Je dois lui rendre cette justice que je n'ai jamais vu personne boire autant, sans être malade. Était-ce par fanfaronnade, ou pour se consoler? Je suis convaincue que c'était pour ce dernier motif.

La plupart du temps, ces natures fanfaronnes sont au fond les plus tendres et les plus faibles. Elles font du bruit pour s'étourdir, et les excentricités dont elles amusent le public ne sont qu'une parade. Soulevez le rideau, vous verrez se jouer derrière le drame de leur cœur, souvent bien triste et bien lugubre.

Mais je n'avais rien à donner, j'avais mes pauvres.

Robert ne me quittait plus des yeux; de mon côté, je suivais tous ses mouvements; quand il causait avec une femme, j'avais envie d'aller me mettre entre lui et cette femme.

Je m'assis auprès de Frisette et je m'arrangeai de manière à ce qu'elle me parlât de lui.

C'était un homme qui paraissait avoir vingt-cinq ans, assez grand, la taille bien prise et bien proportionnée, la tête ronde, de jolis cheveux bruns, la raie blanche et fine, le front moyen, la figure ovale, les sourcils épais, la moustache forte; ses yeux bruns étaient ordinaires pour la grandeur, mais leur regard était profond, pénétrant; il était élégant de manières, très-recherché dans sa mise, sans avoir cet air raide, emprunté qu'ont beaucoup de jeunes gens.

Son esprit était vif; il me parut d'un caractère un peu violent, mais sachant se dompter, et corrigeant sa fougue par des manières charmantes.

Je l'avais regardé, j'avais vu tout cela; je le regardais toujours.

— Sans lui, dis-je à Frisette en le désignant, je ne sais comment cette dispute aurait fini; il m'a rendu un grand service. Je ne sais si je l'ai remercié.

J'aurais voulu qu'il vînt me parler... mais il n'en fit rien; mon cœur faisait autant de tours que lui sans qu'il y prît garde.

On avait improvisé un bal, il ne m'invita pas à danser; pourtant il me regardait.

Le grand beau, mon voisin de table, ayant fini

par se persuader, sans doute, que ma froideur était un jeu, s'approcha de moi, et, avec le tact qui paraissait le caractériser, il me demanda bruyamment si je voulais me sauver avec lui.

Je me levai sans lui répondre.

Le Faucheux ne me parlait plus; mais devinant ce qui se passait en moi, il paraissait souffrir.

Cette promenade des yeux et du cœur à la suite de M. Robert me fatiguait. Je fus droit à lui, et lui demandai s'il voulait me reconduire, pour me débarrasser de ces deux messieurs.

— Oui, dit-il en attachant sur moi un regard qui avait l'air de lire ma pensée; oui, dans dix minutes; mais auparavant, je voudrais bien danser avec vous.

On commençait une valse: il me fit tourner sans attendre ma réponse. J'étais souple, il avait le bras nerveux; il me serra, je sentais les battements de son cœur, je respirais son haleine; je fermai les yeux, me laissant conduire. J'eus un étourdissement de bonheur qui passa comme l'éclair, mais dont je me souviens toujours.

Je revins à Frisette, toute radieuse.

Elle connaissait Robert, ou venait de se renseigner sur son compte, car elle me dit:

— C'est le comte ***, avec qui tu viens de danser.

Ce nom était bien beau, bien loin de moi. Je devins triste.

— Venez-vous? dit Robert; je vais reconduire Frisette d'abord, vous ensuite.

— Je suis bien fâchée de vous donner cette peine.

Il me serra le bras, et me dit :

— C'est un plaisir. Je n'aurais pas osé vous le demander; je ne voulais pas être le troisième à vous persécuter.

Il me promit de venir me voir le soir à quatre heures. Je rentrai chez moi, la tête et le cœur remplis de son image. Insensée que j'étais de désespérer de la vie ! A vingt ans! est-ce que c'est possible? La veille, il me semblait que la vie n'avait plus de but pour moi. Triste folie! aujourd'hui, je me sentais renaître à l'espérance; j'entrevoyais de nouveaux horizons, de nouveaux mondes ; mes ailes avaient repoussé !

XXI

ROBERT.

J'étais, par un heureux hasard, délivrée pour le moment de toute inquiétude matérielle. Je pouvais, pendant quelque temps, vivre de mes rêves et me bâtir des châteaux en Espagne.

Le temps me parut si long, jusqu'à quatre heures, que, pour l'abréger, je descendis au magasin.

J'avais écrit, quelques jours avant, à mon ami en Hollande. Je trouvai en revenant du souper une lettre de lui ; il m'envoyait deux mille francs à toucher chez un banquier, rue d'Hauteville. Avec ces deux mille francs et mes trois cents francs de la veille, j'étais bien riche.

Je me mis à la porte; un encombrement de voitures barrait le passage. Un joli phaéton, attelé de deux beaux chevaux noirs, attendait pour tourner rue Geoffroy-Marie; les chevaux impatientés se cabraient, un des domestiques sauta en bas.

— Laisse, laisse, disait le jeune homme qui tenait les rênes.

Il calma les chevaux et dégagea sa voiture avec infiniment d'adresse.

Quand je le vis hors de danger, je traversai la rue pour monter chez moi; mais les forces me manquèrent en arrivant. Robert allait me demander à la concierge, il m'aperçut.

— Eh! bonjour, ma chère enfant, avez-vous bien dormi?

Puis, me regardant :

— Comme vous êtes pâle! est-ce que vous êtes malade?

— Non, mais j'ai eu peur quand je vous ai vu, au tournant du faubourg Montmartre, pris dans toutes ces voitures; vos chevaux se tourmentaient.

Il se mit à rire, et m'offrit le bras pour remonter chez moi.

J'étais gênée près de lui; je ne voulais pas m'abaisser, pourtant je me croyais si au-dessous de lui, que je n'osais me mettre en face; ma gêne

était d'autant plus ridicule qu'il était sans façon, aimable, galant.

— Je ne viendrai plus avec mes chevaux, me dit-il, puisque je vous ai fait peur ; je ne connaissais pas bien ce quartier, je demeure rue de Grenelle Saint-Germain. Je suis venu rarement rue Geoffroy-Marie ; mais, si vous le permettez, j'y viendrai souvent.

J'étais réservée dans mes réponses ; si perdue qu'elle soit, ou qu'elle ait été, la femme qui aime trouve dans son passé un souvenir de pudeur, de pureté ; je l'aimais.

J'aurais voulu me relever un peu à mes yeux, cela n'était pas possible : la scène de la veille, les injures qui m'avaient été dites, avaient rappelé avec plus de force à ma mémoire et mon nom et ma vie ; je n'avais rien à donner, rien.

Je restai pensive.

— Je vous gène peut-être? me dit-il en se levant pour sortir.

— Non, non, restez encore.

Il y avait une prière dans ces quelques mots. Il se rassit et commença à causer.

— Savez-vous, Céleste, qu'il y a longtemps que je vous connais? Je vous ai vue souvent à l'Hippodrome, et chaque fois j'admirais votre adresse et votre courage.

Cela me fit du bien de penser qu'il m'avait trouvé un mérite.

Du courage! oui j'en avais eu, car j'avais horriblement peur des chevaux.

Quand je montais à cheval, un tremblement nerveux secouait mes membres et je me disais, comme ce grand général, qui frissonnait quand il entendait le feu : « Tremble, tremble, misérable carcasse ; si tu savais où je vais te mener tout-à-l'heure, tu tremblerais bien davantage. »

Je ne savais pas alors que tous ces efforts me seraient plus que payés par un mot de lui.

— Voulez-vous dîner avec moi ce soir?

— Oui, si vous n'avez rien de mieux à faire.

— Tenez-vous prête à six heures.

Il vint me prendre avec une de ses voitures; c'était un joli coupé doublé de soie bleue, si petit que nous y tenions à peine tous les deux. Je m'enfonçai dans le fond de la voiture.

— Vous avez peur d'être vue? me dit-il.

— Oui, pour vous.

Nous dînâmes chez Deffieux. Je fus triste : cet amour me faisait l'effet d'une vision qui allait s'envoler et me replonger dans la nuit ; plus Robert était aimable, plus je craignais de voir la vision s'évanouir.

Il vint me reconduire ; nous passâmes la soirée

chez moi; je fis un grand effort; je l'aimais trop pour lui mentir. Je lui racontai tout ce que j'avais fait, tout ce que j'avais été.

— D'autres vous l'auraient appris, lui dis-je, des ennemis; vous auriez peut-être regretté une bonne parole, une caresse. Je vous aime Robert; je vous aimerai longtemps; un reproche de vous me ferait mal. Je voudrais ressaisir le passé, mais c'est impossible. Voulez-vous le présent?

Sa réponse fut un bon baiser. Il me sembla qu'une autre femme venait de s'éveiller en moi.

Le quartier que j'habitais lui déplaisait; il me trouvait trop loin.

— Si j'étais plus près, me disais-je, je le verrais plus souvent.

Je me décidai à louer un appartement place de la Madeleine, je donnai le magasin à ma mère.

J'étais si impatiente de me rapprocher de Robert, qu'au risque de faire une grosse brèche dans ma fortune, je payai deux termes, afin de déménager aussitôt que mon logement serait prêt.

Robert jouait quelquefois; il donna une soirée à quelques amis, dans un appartement qu'il avait rue Bleue; Lagie y vint avec moi; le souper était magnifique. On parla plusieurs fois, pendant ce souper, d'une femme appelée Zizi, qui était à la

campagne ; on en riait : on me regardait, je ne comprenais pas.

— Quelle est donc cette Zizi? demandai-je à Lagie.

— C'est sa maîtresse ; nous sommes chez elle : il l'a envoyée à la campagne.

La tête me tinta. On venait de se lever de table. je fus droit à Robert et je lui demandai si ce qu'on venait de me dire était vrai, si j'étais chez sa maîtresse.

— Pas précisément, me dit-il. Il est vrai qu'une femme que je connais depuis longtemps, avec laquelle je ne puis rompre de suite, demeure ici : mais vous êtes chez moi. Mon intention est de la quitter ; mais en la quittant, je veux me conduire avec délicatesse, et je lui laisserai tout ce qui est ici.

On avait commencé à jouer et l'on jouait gros jeu.

Je restai longtemps sans voir, sans entendre, abîmée dans une seule pensée : il avait une maîtresse! Depuis quinze jours, il ne me donnait que ses heures perdues.

J'étais, je ne pouvais être pour lui qu'un caprice, un feu follet, dont il allait jeter les cendres au vent.

Il fallait rompre, je n'en avais pas le courage ;

tâcher d'oublier à tout prix. Robert perdit beaucoup d'argent ; j'en fus contente.

Un de ses amis disait près de moi :

— Il est fou, ce Robert ! Je ne sais comment il peut faire : il doit beaucoup, son père est jeune ; il sera ruiné avant d'hériter.

Cela me fit plaisir. Un secret pressentiment me disait que sa ruine le rapprocherait de moi.

Le lendemain, il y avait des courses à Versailles ; on ne se coucha pas. A six heures du matin, un break attelé de quatre chevaux était à la porte, avec d'autres voitures, que ces messieurs avaient demandées.

Une calèche restait vide.

— Voulez-vous venir ? me dit Robert.

J'avais envie de refuser, mais je n'en eus pas le courage.

Je montai malgré moi pour le suivre des yeux : les courses finies, il vint me dire adieu ; il partait pour Saint-Germain, où il avait affaire. Mais il me promit une visite pour le lendemain.

Ses amis, qui savaient à merveille quelle sorte d'affaire l'attirait à Saint Germain, voulurent lui faire une plaisanterie et nous invitèrent, Lagie et moi, à dîner à Saint-Germain.

J'étais trop avancée pour reculer.

Nous arrivâmes au pavillon Henri IV.

Robert, en m'apercevant, se sauva : ceux qui m'avaient accompagnée se mirent à rire.

— Pourquoi donc se sauve-t-il ainsi?

— Ah! me dit Georges, qui riait comme un enfant, c'est qu'il est entre deux feux: Zizi est ici; mais ça ne fait rien, vous dînerez avec nous; je vais dire que vous êtes ma maîtresse.

L'idée de jouer cette comédie me dégoûta de moi-même.

Me cacher devant cette femme comme une voleuse! mendier un regard, attendre une caresse dérobée aux droits d'une autre, cela me semblait impossible!

Je regrettai amèrement d'être venue.

On prévint Robert que j'acceptais, que je savais tout. Il vint me serrer la main; elle resta raide et froide dans la sienne.

On se mit à table, je n'avais pas faim, mais une soif ardente; ma gaieté tournait au cynisme.

Robert me regardait, j'abandonnais ma main, mon cou à mon voisin qui m'embrassait.

Il vint se mettre en face de moi, fixa son regard sur le mien et me fit signe de sortir. J'obéis, toujours malgré moi.

Il était temps, j'allais étouffer.

Il m'emmena dans le fond du jardin, me fit asseoir et me dit en me prenant les mains :

— Qu'avez-vous donc, Céleste? Vous paraissez vouloir me torturer à plaisir. Hier vous m'aimiez, vous le disiez au moins ; si vous ne m'aimez plus, après l'amour ne peut-il rester un peu d'intérêt, d'affection? Si vous en avez pour moi, ne vous prodiguez pas ainsi.

— Que voulez-vous donc que je fasse. N'avez-vous pas une maîtresse? voulez-vous que je pleure devant elle? Je suis libre, je veux m'amuser, vous oublier... Je fondis en larmes...

— M'oublier! pourquoi? est-ce ma faute si avant de vous connaître j'avais une liaison? vous ai-je fait venir ici, et, enfin, puisque vous y êtes, ne me suis-je pas tenu éloigné de cette femme? Je ne lui ai pas dit un mot. Restez, vous verrez que ma chambre est loin de la sienne; je vous aime, et je ne l'aime pas. Je ne puis la quitter brutalement, sans motifs; attendez!

Il m'embrassa, et tout fut oublié.

Pourtant la nuit, j'écoutai si sa porte ne s'ouvrait pas. Zizi resta à la campagne et je le ramenai à Paris sans le perdre de vue. J'avais peur de l'avoir fâché; je l'aimais trop, je devais le fatiguer.

Il aimait le monde, et allait souvent au bal, ou à des parties de jeunes gens; je lui en voulais de ne pas me sacrifier ces plaisirs.

Un jour le comte de S... vint m'inviter pour un

bal, donné tous les ans aux Frères-Provençaux par le Jockey-Club ; il me fit promettre d'y aller. J'avais accepté, pour avoir une occasion de faire enrager Robert.

Ce jour-là, précisément, il m'avait prévenue qu'il avait une partie chez un ami. Je crus qu'il me mentait ; j'offris de lui sacrifier mon bal s'il voulait rester ; il refusa.

J'attendis, espérant qu'il se raviserait ; on sonna, je fus ouvrir : c'était le comte de S... qui venait me chercher avec un de ses amis. Ils me déclarèrent qu'ils ne partiraient pas sans moi. Je mis dix minutes à ma toilette et je les suivis.

C'était la première fois qu'on m'invitait à ce bal. N'y allait pas, en fait de femmes, qui voulait. On n'invitait que des actrices, des femmes entretenues ; toutes s'y déchiraient à belles dents.

Il en est de cette classe comme de l'autre ; les prix seuls diffèrent. Quand les reines en titre voient arriver une concurrente, elles lui jettent la porte au nez, elles en disent pis que pendre.

Si on leur avait dit d'avance : « Nous avons invité Mogador, » elles se seraient soulevées en disant : « Fi ! l'horreur ! nous n'irons pas ; » mais on n'avait rien dit ; c'est un bouquet qu'on leur réservait, fatigué de leur ridicule vanité.

Lorsque j'entrai, ce fut un hourra général : les

femmes se retranchaient dans les coins, les hommes vinrent à moi; on eut de la peine à me trouver un vis-à-vis. Sans une bonne fille qu'on appelle Brochet, et qui se souvint qu'avant d'avoir vécu sous des lambris dorés elle avait été blanchisseuse, j'aurais dansé en face de deux hommes; les autres femmes étaient scandalisées, elles s'étaient groupées et chuchotaient; j'entendais:

— Mogador! une écuyère de l'Hippodrome! une femme qui a dansé dans un bal public!

Elles ne savaient que cela sur mon compte et me trouvaient indigne d'elles.

Ces dédains m'auraient mise en fureur, si je n'avais été convaincue que la jalousie y était pour quelque chose. J'avais de quoi me consoler: les hommes les plus distingués, les jeunes gens le mieux nés furent charmants pour moi et me dédommagèrent largement du mépris de ces dames.

Dans le nombre, cependant, il y en avait une qui se montra moins aristocrate. Elle me plut beaucoup; on l'appelait Chouchou. Elle avait infiniment d'esprit; j'étais assise près d'elle, elle me fit toute sorte d'amitiés et me dit:

— Cela me fait mal de voir toutes ces pécores faire leur tête comme cela. Tenez, regardez-moi ces deux sœurs: il y a un an, elles étaient trop heureuses de partager le souper et le petit lit en fer

d'un pauvre garçon qui les avait ramassées sur les quais. Elles sont entrées dans un théâtre où on leur donne une lettre à porter, afin qu'elles puissent montrer leur jeunesse. Pour se faire des illusions, il faut qu'elle aient la mémoire joliment courte. Voici la Verveine! elle minaude derrière son éventail pour cacher ses mauvaises dents; elle était, il y a quatre ans, domestique, passage des Panoramas. Je me la rappelle encore, avec ses sabots, lavant la boutique le matin; elle se persuade sans doute à elle-même qu'elle est une fille de grande maison.

Chouchou était en verve : elle continua longtemps et me fit la biographie de toutes ces femmes.

Je la remerciai en moi-même, car il était assez probable que j'étais destinée à faire le tour de ce monde, et il est toujours bon de savoir à qui on a affaire.

J'avais espéré rendre Robert jaloux en allant à ce bal; mais j'avais perdu ma peine : il me demanda si je m'étais amusée.

Je lui dis que oui.

Deligny était de retour de la campagne, il apprit ma nouvelle liaison. Comme il avait du cœur, il ne revint plus, mais il souffrit beaucoup.

Un jour que j'étais allée à Enghien avec Robert, nous entendîmes un grand bruit dans une salle au premier. Geniol, qui me connaissait, vint me prier de m'en aller. Il me dit que Deligny était en haut avec plusieurs de ses amis; qu'il m'avait aperçue dans le jardin avec Robert; qu'il avait bu, plaisanté, mais qu'il venait de tomber dans des attaques de nerfs; qu'il cassait tout.

— Partez, me dit Geniol; c'est un bon garçon, il vous aime toujours, évitez une scène.

Je voulus aller le voir, Robert me retint, nous partîmes. J'avais le cœur serré et je fus triste toute la soirée.

Le lendemain, j'envoyai savoir de ses nouvelles.

On répondit qu'il était malade.

Après avoir fait de grands efforts pour m'oublier, voyant qu'il n'y réussissait pas, il s'engagea et partit pour l'Afrique.

On m'a souvent reproché ce départ; on a dit que j'avais été cause de sa ruine. Cette dernière accusation est bien injuste : je ne lui ai jamais rien demandé; s'il eût suivi mes conseils, il aurait été plus économe.

Et quant à son départ pour l'Afrique, ce fut un bonheur pour lui, il trouva une glorieuse carrière. Au surplus, il m'a jugée moins sévèrement que le

monde, qui s'attendrissait sur son compte. Quand il revint en France, sa première pensée fut de venir me serrer la main. C'était un brave garçon ! aussi résolu qu'affectueux.

A son retour de M..., il était accouru chez moi. Je lui avais dit tout franchement ma liaison avec Robert. Il ne me fit pas de reproches. Il ne s'en prit qu'à lui-même.

— C'est ma faute, me disait-il, je n'ai pas su me faire aimer.

Ses yeux bleus étaient pleins de larmes ; il me dit en me quittant :

— Je n'ai que ce que je mérite ; de pauvres filles m'ont aimé, je les ai fait souffrir. Elles me disaient : « Ton tour viendra. » Elles avaient raison, vous les vengez. Adieu, Céleste ; tâchez d'être heureuse ; je n'aimerai jamais une autre femme que vous. Plus tard, dans longtemps, vous reviendrez peut-être à moi. Quoi qu'il arrive, mon cœur vous sera ouvert ; adieu.

Il s'était sauvé.

Je ne l'avais plus vu que le jour où Geniol m'avait dit : « Partez, il ne peut supporter votre présence. »

Je parlais souvent de lui. Robert aurait voulu m'arracher ce souvenir qui le rendait jaloux.

Je m'en étais aperçue, et pour exciter l'amour de Robert, je revenais sans cesse à ce souvenir.

Le cœur est ainsi fait.

On est heureux d'avoir une victime à sacrifier à son idole ; c'est une barbarie générale qui existe dans tous les mondes, dans toutes les classes. Nous qui n'avons pas de vertu à donner à celui que nous aimons nous lui donnons un trophée des cœurs qui souffrent pour nous. Le cœur de notre amant s'y attache et grossit la masse pour un autre. Être jeune et jolie ne suffit pas pour réussir à se faire aimer.

Cette moisson est longue à faire ; les unes y sont plus habiles que les autres. On dit que nous n'avons pas de cœur ; sottise et dérision ! Il est dans la conformation humaine d'en avoir un de la même matière, pierre, bronze ou marbre ! vains mots ! Le cœur ne s'use pas, il change d'émotion, mais bat toujours jusqu'à ce que Dieu arrête les battements de cette horloge de la vie. Tout le monde a un cœur et tout le monde n'en a qu'un. Ceux qui achètent un baiser et qui avec leur or donnent leur cœur, ont-ils la prétention d'acheter des âmes ? Ils les dépravent voilà tout !

Pauvres fous ! une femme peut vendre dix baisers ; elle ne peut donner dix cœurs. Cessez donc

de gâter les femmes par le luxe la vanité, la jalousie, et vous verrez qu'elles sont toutes capables de bons sentiments; que la plus perdue sent remuer son cœur quand elle aime. Il s'était endormi sous le dégoût; qu'importe? Il se réveille à cet appel marqué par la destinée.

J'aurais voulu me faire grande comme le monde pour que Robert m'aimât. Je mettais ma vie en lui; j'aurais voulu anéantir le passé. Quand je l'attendais, j'étais inquiète, je me faisais mille chimères, je le croyais chez une autre femme. Les heures passées sans lui étaient de la vie perdue; quand je le voyais, tout était oublié. Il était taquin; il s'amusait à voir les progrès de l'ascendant qu'il prenait sur moi. Sans fortune actuelle, il dépensait énormément et faisait des dettes comme beaucoup de jeunes gens de famille.

Je n'étais pour rien dans ses folies.

Depuis le premier jour où je l'avais vu, il m'avait donné une bague; ce que j'aimais en lui, c'était bien lui. Nous sortions quelquefois ensemble le soir; j'étais fière, heureuse, au point d'oublier le passé, l'avenir. Je me serrais contre lui; je l'aimais trop pour qu'il m'aimât ou s'en aperçût. Sait-on si l'on aime quand votre maîtresse vous attend toujours, qu'elle lit dans votre pensée pour prévenir un désir, qu'elle vous suit

des yeux, qu'un mot de votre bouche fait sa joie ou sa peine; on s'y fie, on en abuse. Robert en abusait. Plusieurs mois s'étaient passés ainsi; chaque jour je l'aimais davantage: tout ce qui n'était pas lui m'était indifférent.

Mon asphyxie manquée m'avait laissé une grande inflammation des bronches; j'avais la respiration pénible.

— Soignez-vous donc! me disait Robert.

— Bah! lui répondais-je, je vivrai plus longtemps que ton amour.

Un matin, son valet de chambre vint le chercher chez moi.

— Il faut que monsieur le comte vienne de suite; monsieur le marquis est bien mal.

Robert devint pâle.

— Mon Dieu! mon père!

Il suivit son domestique sans me dire adieu. Mon cœur se serra; je sentais venir un malheur.

Quelques jours se passèrent sans que j'eusse de nouvelles, ce fut un siècle; j'étais à bout de courage et de patience; j'allais le soir à la porte de son hôtel, je regardais, je savais qu'il était là, je rentrais plus calme.

Je lui écrivis combien j'étais inquiète.

Enfin, je reçus une lettre; je la regardais de tous côtés sans oser l'ouvrir. Elle était de lui, mais que disait-elle? Il me fallut faire un grand effort sur moi-même pour la décacheter.

« Ma chère enfant, je vous remercie de votre bon souvenir. Je souffre beaucoup. Quand vous reverrai-je? je n'en sais rien. Un malheur affreux vient de me frapper; quoique je m'y attendisse depuis longtemps, je ne le croyais pas si près.

» Vous comprenez qu'il est des douleurs qui ont besoin d'isolement.

» ROBERT. »

Il était temps que la lettre finît; mes larmes m'auraient empêchée d'en lire davantage. Il ne m'aimait pas; c'était un adieu. Il me sembla que la vie me quittait.

— C'est impossible, me disais-je, dans quelques jours il viendra; je le reverrai; tout n'est pas à jamais fini entre nous.

J'attendais toujours, j'aspirais tous les bruits du dehors. J'écoutais les passants, les voitures; j'avais envie de sortir, de me distraire; mais s'il venait pendant mon absence... et je restais.

Je n'y tenais plus. Cette existence d'espoir chaque jour déçu était antipathique à ma nature.

Je fus chez ma mère ; elle avait fermé le magasin, et était partie avec Vincent.

J'allai chez Frisette. Elle me consola, en me disant que dans un pareil moment, avec un deuil si récent dans le cœur, Robert ne pouvait s'occuper d'une maîtresse, quelque affection qu'il eût pour elle ; il avait des devoirs á remplir.

Selon elle, j'étais folle de me tourmenter ainsi.

Il me sembla que Frisette était plus sage que moi, et qu'elle devait avoir raison.

Je pris confiance, et je rentrai un peu plus calme.

Deux amis de Robert vinrent me voir quelques jours après.

— Eh bien! me dit l'un d'eux, Robert vient d'hériter; c'est une bonne affaire pour vous!

— Bonne affaire pour elle? ce n'est pas sûr, dit l'autre, qui s'appelait Georges ; il va partir faire son deuil à la campagne, et puis, il faut qu'il pense à se marier.

— Vous l'avez donc vu?

— Oui, à l'église, reprit le premier; il m'a fait de la peine: il était pâle, ses yeux étaient rouges. Il aimait beaucoup son père; mais c'est ce qui pouvait lui arriver de plus heureux.

— Est-ce que c'est jamais heureux de perdre son père? dit Georges en le regardant.

— Dame! quand on a des dettes! Son père avait quatre cent mille livres de rentes ; mais il laisse quatre ou cinq enfants... Robert aura cependant une belle fortune. Il ne faut pas lâcher cela, Céleste.

J'étais brisée de tout ce que je venais d'entendre ; d'abord, je n'avais compris qu'une chose : c'est qu'il allait partir.

La dernière phrase me rappela à moi ; je me redressai pour leur dire que je ne l'aimais pas pour sa fortune.

Ils me rirent au nez et sortirent en me disant :

— C'est égal, ne lâche pas cela, Céleste.

Je demeurai abasourdie : faire un pas vers lui n'était pas possible, sans m'exposer à lui donner une arrière-pensée.

A mes chagrins commençaient à se joindre de nouveaux embarras.

J'avais déménagé à cause de lui ; j'étais installée dans mon nouvel appartement. Pour qu'il s'y plût, j'avais fait des dépenses assez considérables ; il ne le savait pas et je ne le lui aurais dit pour rien au monde.

Il partit sans me dire adieu ; j'étais désespérée. J'ignorais même son adresse ; je savais seulement

qu'il s'était retiré dans une terre qu'il voulait garder dans ses partages.

Je retournai chez Frisette ; je lui dis :

— Je veux l'oublier ; c'est un ingrat. Viens, courons les fêtes et les plaisirs.

Nous passions les nuits à jouer ; ma santé s'altérait, mais je ne réussissais pas à oublier.

Georges revint. Il me trouva si triste, si changée, qu'il eut pitié de moi. Il me dit :

— Si vous l'aimez tant, écrivez-lui, voilà son adresse.

Quand je fus seule, je lus et relus cette adresse cent fois ; je ne pouvais voir clairement dans mon cœur, et, dans mes résolutions, je ne savais point si je voulais ou si je ne voulais pas lui écrire ; je commençai dix lettres, je les déchirai. Non, disais-je ; quand j'aurai de l'argent, beaucoup d'argent. S'il revenait, s'il voyait la gêne autour de moi, il croirait que c'est par besoin, il me jetterait quelques louis et repartirait.

Je jouais partout, chez les femmes, dans les tables d'hôte ; je serais allée en enfer pour attraper une bonne chance, car j'aurais mieux aimé devoir ma fortune au jeu ; mais le jeu me traitait mal. Je fis la connaissance d'un prince russe, jeune, beau, riche, bon ! Il m'aimait, quoique je ne lui eusse pas caché mon indifférence pour lui.

Quand j'eus payé le plus pressé, que je me vis quelque argent devant moi, j'écrivis à Robert. Je fus heureuse deux heures; je venais de souffrir quatre mois.

« En vous écrivant, mon ami, je ne veux pas vous faire un reproche pour vous intéresser à moi; je vous ai aimé : c'est bien peu de chose qu'un amour comme le mien,; vous aviez le droit de le fouler aux pieds.

» Vous m'avez marché sur le cœur; il a saigné longtemps. Je me suis jetée, depuis votre départ, dans les tripots, ne tuant votre souvenir qu'après avoir épuisé mes forces.

» Aujourd'hui que j'y suis parvenue, je vous demande pardon. Vous ne m'avez pas dit adieu, pas un mot; c'eût été humain. Je ne vous avais jamais fait de mal. Si vous aviez écouté dans votre solitude, vous auriez entendu mon âme crier près de vous.

» J'étais folle de vous aimer ainsi; je savais bien que vous ne pouviez pas me garder; avec un mot de raison j'aurais essayé de me guérir. Vous m'avez brisée sans ménagements. Ne faites jamais cela, Robert; c'est une mauvaise action. Je suis malade, j'ai changé de douleur, ou plutôt, mes douleurs se sont confondues.

» La vie est un livre dont on tourne un feuillet tous les jours. J'aurais voulu m'arrêter au chapitre de nos amours, car je m'étais relevée un peu à mes yeux. Je ne me savais pas capable de tant aimer.

» Je ne veux pas vous attirer ainsi, ou vous dire que je vous attends. Pour vous écrire cela, il faut que tout soit fini entre nous.

» Je n'ai besoin de rien ; je suis presque riche. Je vous souhaite tous les bonheurs du monde, en vous pardonnant votre oubli.

» CÉLESTE. »

Je cachetai cette lettre, je la mis à la poste ; je comptai les heures de son trajet. Au moment où il devait la recevoir, le lendemain, je mis la main sur mon cœur pour en arrêter les battements.

Heureuse lettre ! il la tenait, il la lisait peut-être. Je cachai ma faiblesse à tout le monde.

A Marie seule, ma bonne, à cette fille qui m'avait sauvé la vie, à Marie, je parlais de lui ; une fleur, un bouquet fané étaient devenus un trésor.

Je n'avais pas demandé de réponse, mais j'en attendais une.

Marie entra dans ma chambre le lendemain ; je ne pouvais pas encore avoir de réponse, pourtant je regardai ses mains ; elle n'avait rien, que l'air

embarrassé. Je lui demandai ce qu'elle voulait.

— Ah! pardon, madame, mais je ne sais comment vous dire cela.

— Quoi donc? lui dis-je, presque impatientée.

— Après ça, madame est si bonne! Voilà ce que c'est : j'ai une sœur de mère qui a dix-sept ans; elle était venue à Paris pour apprendre un état, mais elle s'est sauvée. Je ne sais pas ce qu'elle a fait, mais on l'a arrêtée. Ma mère m'a envoyé un pouvoir pour la réclamer à la maison de réclusion où on l'a enfermée. Elle sort demain ; je ne sais qu'en faire. Elle voulait entrer dans une maison ; ma mère ne l'a pas voulu.

— Ah! votre mère n'a pas voulu? Elle a bien fait.

— Je voulais demander à madame la permission de la loger dans ma chambre, en haut, jusqu'à ce que je lui eusse trouvé une place ou que ma mère vînt la chercher; elle va revenir en service à Choisy-le-Roi.

— Ma pauvre Marie, je le veux bien; mais elle ne pourra jamais descendre à l'appartement; ma vie n'est pas assez régulière pour que je puisse recevoir ouvertement une femme dans une fausse situation.

Augustine, c'était le nom de sa sœur, sortit le lendemain et vint chez moi ; Marie la fit entrer

dans ma chambre. C'était une grande jeune fille, mince, la figure fine, délicate, presque blonde. Je pensai que cette pauvre fille, enfermée au cinquième étage, seule, dans un cabinet, allait s'ennuyer à mourir.

Je dis à Marie de la garder le jour dans sa cuisine, qui était grande et assez éloignée de l'appartement, qu'elle raccommoderait du linge, que je lui donnerais tant par jour et qu'elle serait nourrie, jusqu'à ce qu'elle fût placée. Elle parut enchantée.

Nous reçûmes une lettre de sa mère, qui nous annonçait son arrivée très-prochaine. J'étais contente de la voir partir; j'avais bien regardé sa figure, elle n'avait pas l'air franc, son regard était hardi, elle était paresseuse. J'avais acheté deux robes d'indienne, on eut toutes les peines du monde à obtenir qu'elle fît la sienne. Cependant elle me paya sans le savoir sa dette de reconnaissance. Ce fut elle qui, venant de faire une commission, m'apporta une lettre de Robert que le concierge lui avait remise. Cela était bien simple, et pourtant je l'embrassai de joie; je m'enfermai, sûre que personne ne me verrait; je baisai l'écriture, le cachet.

« Ma chère Céleste, je ne vous ai pas répondu

plus tôt, quoique j'en eusse grande envie. Il ne faut pas m'en vouloir; soyez bien persuadée que j'ai de vous le meilleur souvenir, et que vous aurez toujours une bonne place dans mon affection. Mais, ma chère enfant, vous connaissez ma position maintenant; j'ai des intérêts trop graves pour les négliger; je suis obligé de sacrifier mes jouissances présentes pour ma position à venir. Je suis content de vous savoir dans l'opulence; je connais celui dont je suis condamné à envier le bonheur, mais bien certainement il ne sera jamais aussi heureux que je l'ai été près de vous. Je savais que vous étiez souffrante : j'ai des nouvelles de Paris.

» Si, comme vous me le dites, vous avez pour moi quelque affection, vous prendrez soin de votre santé; elle m'est chère. Quand on aime, on cherche à faire plaisir ; vous y réussirez en vous soignant.

» J'attends un de mes amis; mon vieux castel va l'effrayer, son aspect est sombre; la nature et le pays sont superbes ; mais je crois que ce sont des beautés dont il fera peu de cas. J'aime cette tristesse et cette solitude. J'éprouve une joie mélancolique à me sentir séparé du monde entier ; l'imagination la plus froide deviendrait poétique, en face de cette belle nature.

» J'habite une des vieilles tours du château. Ma fenêtre donne sur de magnifiques prairies en fleurs; au milieu coule l'Indre; l'horizon tout autour est fermé par des bois et des forêts splendides. Je voudrais être peintre, je vous enverrais des croquis de mon castel. On aime à deviner l'intérieur des gens auxquels on pense, on les suit presque de loin.

» Enfin, ma chère enfant, ma vie est maintenant tout autre, et je tâche d'oublier un passé trop entraînant.

» Adieu, ma pauvre amie, pardonnez-moi mon bavardage, en raison du plaisir que j'ai à causer une dernière fois avec vous. Soignez-vous bien; gardez-moi une bonne place dans votre souvenir.

» Je vous embrasse.

» ROBERT. »

Cette lettre me brûlait les doigts et les yeux; je cherchais un mot de tendresse, je n'y trouvais qu'indifférence et raison.

— Allons, me disais-je en larmes, tout est fini. Tout ce que j'ai fait d'efforts est perdu. Rien qu'en lisant son nom, je sens que je l'aime plus que jamais! Que vais-je devenir?

Marie entra, elle m'annonça que sa mère arrivait dans deux jours. La pauvre fille m'était si at-

tachée qu'elle pleurait quand elle me voyait du chagrin; elle cherchait à me consoler. J'avais un peu de fièvre, je restai au lit.

Sa sœur était sortie sans rien lui dire; elle lui avait pris son plus beau bonnet, son tablier de soie. Marie était inquiète. C'était avec raison, car elle ne rentra pas, elle s'était sauvée. Sa mère arriva. C'était, je crois, son approche qui l'avait fait fuir; elle avait dit à sa sœur qu'elle ne voulait pas retourner avec sa mère. La pauvre femme, qui ne l'avait pas vue depuis longtemps, partit toute triste pour Choisy-le-Roi, où on l'attendait.

Trois jours après le départ d'Augustine, Marie m'apporta une lettre qu'elle venait de recevoir, et qu'elle ne comprenait pas. Il y avait sur l'adresse : « A mademoiselle Marie, chez mademoiselle Céleste. » En tête de la lettre, il y avait : « HOSPICE DE L'HOTEL-DIEU. »

» Mademoiselle, veuillez passer, sous les vingt-quatre heures, reconnaître une personne nommée Augustine... décédée, hier à quatre heures du soir. »

Je lisais bien, mais je ne comprenais pas non plus; il devait y avoir une erreur. Je dis à Marie d'aller voir de suite ce que cela signifiait; qu'il n'était pas possible que sa sœur fût morte.

La pauvre fille paraissait folle; elle me pria de l'accompagner. Je n'osai lui refuser.

Nous prîmes une voiture. Arrivées à l'Hôtel-Dieu, je présentai la lettre; on nous conduisit dans un bureau: c'était bien elle que l'on demandait.

Une jeune fille avait été amenée, l'avant-veille, et était morte le lendemain.

Du reste, dit le garçon de salle, vous allez la reconnaître.

— Allez, lui dis-je, je vais vous attendre là.

— Ah! madame, criait-elle, ne me quittez pas, venez avec moi.

— Voyons, ma fille, du courage, ne pleurez pas comme cela, vous me faites mal, je vais avec vous.

Nous traversâmes une galerie vitrée, nous descendîmes quelques marches; pendant qu'on ouvrait un caveau, j'écoutais un bruit étrange : les flots de la Seine battaient en passant la muraille; avec le vent, cela ressemblait à des voix qui chuchottaient; la porte était ouverte, un froid humide nous vint au visage.

J'eus peur; je fis un pas en arrière, la pauvre Marie aussi; le jour était sombre; le gardien alluma une mauvaise chandelle sur l'escalier. Mes yeux s'étaient habitués à l'obscurité du caveau et

je distinguai ; il était long, éclairé par des croisées comme des soupiraux de cave, il n'y en avait que d'un seul côté ; à droite en entrant, par terre, des deux côtés, il y avait comme des lits en pierre, de distance en distance ; les uns étaient plats, les autres formaient un dôme assez élevé.

— Venez, nous dit le gardien, en mettant la main devant la lumière pour nous éclairer et la préserver du vent.

Je pris la main de Marie, nous étions au quatrième lit ; l'homme s'arrêta, me donna le flambeau à tenir et enleva le dôme. C'était un couvercle en osier couvert en toile cirée. Je tenais la lumière trop élevée.

— Regardez si c'est celle-là, dit l'homme.

— Ah ! madame, fit Marie, en me serrant le bras, ce n'est pas ma sœur.

J'éclairais le cadavre d'une femme que la maladie avait desséchée ; c'était un squelette couvert d'une peau presque bleue. Je n'aurais jamais cru qu'on pût arriver à un pareil état de maigreur. Le mouvement que Marie avait fait m'avait donné une palpitation qui m'empêcha de dire un mot. Tous les lits recouverts étaient occupés ; je n'osais plus faire un pas.

— Elle y est, j'en suis sûr, dit l'homme, je me serai trompé.

Il leva un autre couvercle et dit :

— Regardez celle-là.

Marie poussa un grand cri que l'écho répéta de voûte en voûte. Elle venait de reconnaître sa sœur! J'oubliai ma peur. Elle avait soulevé la jeune fille dans ses bras, et lui parlait comme si elle pouvait lui répondre et la comprendre. Je voulais l'emmener.

— Non, laissez-moi, je ne veux pas la quitter. Augustine! ma sœur! réponds-moi donc! tu n'es pas morte? Notre mère est à Paris, elle mourrait si elle te voyait; réveille-toi donc!

Et elle secouait ce cadavre, dont la tête allait en tous sens. C'était affreux à voir; jamais cette scène ne put s'effacer de ma mémoire. Sans une gorge naissante qui dessinait la femme, je ne l'aurais pas reconnue. Son corps était couvert de grandes taches noires, ses cheveux coupés ras lui donnaient l'air d'un garçon; je ne pouvais revenir de mon étonnement. Je fis signe au gardien d'ôter Marie de là. Elle poussait des cris lamentables.

— Voyons, lui dis-je, ne troublez pas ainsi le repos des morts; on ne doit pas crier près d'eux. Venez dans la chapelle... Et je l'entraînai hors du caveau, malgré sa résistance.

Je demandai dans quelle salle elle était morte. On m'envoya à Sainte-Marie.

Je voulais savoir quelle avait été sa maladie. Une sœur vint à moi et me demanda si j'étais parente du numéro quinze. Je me souvins de Saint-Louis, où j'étais sous ce numéro. Je répondis que non, que j'accompagnais sa sœur. Elle m'attira dans un coin et me dit :

— Je ne voulais pas raconter devant une parente comment on nous a amené cette malheureuse ; elle avait été ramassée par la garde, à la barrière de l'École ; on l'avait fait boire ; elle s'était trouvée dans une rixe où on l'avait battue, car elle était noire de coups ; on l'a conduite ici.

Un érysipèle s'est déclaré ; je lui ai coupé les cheveux. Elle m'a donné votre adresse, disant qu'elle était domestique chez vous. La fièvre l'a prise ; elle est morte à quatre heures. Consolez sa sœur : je crois que le bon Dieu a eu pitié d'elle en la prenant.

Nous descendîmes. On nous demanda si nous la faisions enterrer, si nous enverrions de quoi l'ensevelir. Je payai trente francs. J'emmenai Marie, que je crus folle pendant quelques heures.

Elle envoya chercher sa mère, à qui elle donna rendez-vous le lendemain, à dix heures, à l'Hôtel-Dieu, pour voir sa fille Augustine, qui était bien malade.

Ce fut encore plus affreux que la veille. La

mère nous attendait à la porte, et dit à Marie :

— Tu ne m'as pas dit le nom de la salle d'Augustine.

Je dis bas à Marie de porter le linge pour sa sœur, de hâter les préparatifs ; je tâchais de gagner du temps. Un garçon descendit, sans doute par un autre escalier, et vint me dire :

— Madame, voulez-vous voir la jeune fille, avant qu'on la cloue ? C'est l'usage, pour s'assurer qu'on n'a pas travaillé le corps.

— Qui donc veut-on clouer? dit la mère de Marie.

Et elle suivit le garçon sans que je pusse l'arrêter. On mettait le couvercle quand elle arriva.

— Où est donc ma fille? Est-ce que c'est elle que vous voulez emporter?

Elle se jeta sur l'homme qui travaillait, le repoussa, se déchira les ongles pour enlever les planches. On céda, car elle avait le droit de voir. Elle écarta le linge, reconnut sa fille, tomba sur elle. On la releva, elle se débattait ; on la coucha sur des matelas à terre.

Marie fit enlever sa sœur, me priant de ne pas abandonner sa mère, qui tombait quelquefois du haut-mal et qui avait une attaque en ce moment.

Quand elle eut repris connaissance, je l'emme-

nai sans qu'elle se souvînt de rien. Marie lui rappela tout.

Je m'enfermai pour ne plus voir ces figures en larmes. Tout cela m'avait rendue malade; mes palpitations augmentaient; je fus obligée d'envoyer chercher le médecin. Il m'ordonna beaucoup de choses : du repos et de fortes doses de sirop de digitale. Je ne fis que la moitié de ce qu'il m'avait prescrit : au lieu de me reposer, je passai quelques nuits. L'hiver était venu, je tombai plus sérieusement malade. On fut obligé de me saigner. Je pris le lit.

Une nuit que je pensais à Robert, et que mon cœur battait à son souvenir, je pris machinalement la bouteille de teinture de digitale; au lieu d'en boire les quelques gouttes qui me calmaient toujours, j'avalai tout. Cela me fit un mal affreux; je disais au médecin que je suivais régulièrement ses ordonnances; je n'en faisais rien. Il ne comprenait pas l'impuissance de son art.

Tout le monde disait que je n'irais pas loin, que je m'étais frappée de la mort de Lise. Les personnes qui venaient me voir, ne sachant pas l'état de mon cœur, attribuaient mon dépérissement à cette cause. Ce n'était pas la seule pourtant ; il y avait peut-être du vrai dans ce que disaient mes amis. Toutes ces fins malheureuses, qui venaient

se grouper autour de moi, m'atterraient. Je ne pouvais dormir sans voir cette fantasmagorie de songes que la fièvre, le chagrin grossissaient. Tantôt je me laissais aller, tantôt je prenais le mal corps à corps et je luttais bravement avec lui; mais toutes ces fatigues morales ne m'embellissaient pas.

Je savais que Robert avait loué une maison à Mme Zizi, à Saint-James; que s'il l'avait quittée, il avait toujours soin d'elle et se préoccupait de son sort. Je me demandais ce que cette femme avait pour être si heureuse!... Un jour, qu'assise près d'un grand feu, dans ma chambre, je tâchais de réchauffer mon corps et mon esprit, un coup de sonnette fit trembler la flamme du feu. Marie était sans doute sortie, car un second coup, plus fort succéda au premier. Je me levai de mauvaise humeur d'être dérangée et en disant: « Qui donc sonne ainsi en maître? je ne pardonnerais cela qu'à une personne au monde. »

XXII

LA CAMPAGNE.

J'ouvris; je restai pétrifiée!

— Ce n'est pas malheureux, dit Robert, qu'un grand jeune homme suivait; j'allais recommencer!... nous sommes gelés!...

Je ne bougeais pas de place, tant j'étais saisie, et je les laissai sur le carré.

Robert me prit dans ses bras, m'embrassa et m'emmena dans ma chambre en disant :

— Ah ça! j'espère qu'il y a du feu ici, et qu'on ne va pas nous mettre dehors sans nous laisser chauffer!... Il paraît que nous ne sommes pas bien venus! Je vous présente un de mes voisins de campagne, un de mes bons amis, Martin. Je vous

l'ai amené, espérant que vous nous feriez meilleur accueil. Je vous demande pardon, mon cher Martin, si je me suis trompé.

Enfin la parole me revint.

— Vous avez bien fait de compter sur le plaisir que j'aurais à vous revoir et sur le bon accueil que je ferais à vous et à vos amis ; j'ai été toute saisie de votre brusque arrivée. Je vous demande pardon du temps que j'ai mis à me remettre, mais j'étais si loin de m'attendre!...

— Bien, bien, dit Robert, si ce n'est que cela, ce n'est rien. Comment allez-vous ?

— Mieux, depuis que je vous ai vu.

Il me regarda de côté et reprit :

— Vous dînez avec nous ce soir ? Je vous préviens que je reste trois jours à Paris; je me cache chez vous. Voyez-vous toujours Frisette ? Il faut l'inviter, afin que Martin ne s'ennuie pas trop. J'ai beaucoup de choses à vous dire. Voilà près de six mois que je ne vous ai vue; m'aimez-vous toujours un peu?

Il vit sans doute ma réponse dans mes yeux.

— On sonne, dit-il en riant ; si c'est mon remplaçant, je vous préviens que je vais le mettre à la porte.

En effet c'était Jean; il l'avait connu en voyage. Il le reçut de l'air le plus aisé du monde, lui offrit

un siége, lui fit les honneurs de chez moi, sonna Marie, commanda en maître. Le pauvre Jean paraissait le plus malheureux des hommes; il ne savait plus comment sortir. Moi, debout, près de la cheminée, j'étais aussi très-embarrassée de ma contenance. Enfin, Jean prit congé de nous, comme s'il était venu me faire une visite d'ami.

Robert riait comme un fou. Je m'efforçai de devenir l'amie de Martin. Plaire à ceux qui l'entouraient me semblait d'une bonne politique. Le soir j'avais fait sa conquête. Après dîner, je sortis pour donner un ordre; j'avais bien envie de savoir ce qu'il allait dire de moi : je ne pus résister à la tentation, j'écoutai à la porte.

— Comment la trouvez-vous ? dit Robert.

— Très-bien répondit Martin ; je l'aime bien mieux que celle chez qui vous m'avez conduit hier. Celle-ci a de l'esprit; l'autre est stupide.

— C'est vrai, dit Robert; elle est surtout embarrassante.

La curiosité est toujours punie. Cette fois encore, le proverbe n'avait pas menti. Je rentrai pâle. Il était allé chez une autre avant de venir chez moi. Il faisait à un provincial l'exhibition de ses maîtresses. Je ne voulais pas dire que j'avais écouté, mais je ne pus cacher le changement qui venait de s'opérer en moi. Il me regarda plusieurs

fois sans comprendre pourquoi je l'attaquais à coups d'épingles.

— Qu'avez-vous donc, Céleste, vous êtes toute drôle ?...

— Je suis drôle, je suis drôle; c'est vous qui l'êtes ! vous avez rapporté de votre Berri je ne sais quel air campagnard. Vous arrivez comme une bombe ; vous mettez mes amis à la porte, et vous dites que je suis drôle ! Je pense que vous pourriez agir comme cela chez Mlle Zizi, qui est à vos gages, mais qu'avec moi c'est bien sans gêne !

Il ne répondit rien ; il regarda Martin, pensant qu'il avait commis quelque indiscrétion. Le pauvre garçon, qui était la timidité même, se mit les deux mains sur la conscience et répondit à ce regard : « Je vous jure que je n'ai rien dit ! »

Robert ne put s'empêcher de rire de sa naïveté. Il me dit qu'étant arrivé dans la nuit, et n'étant pas assez maître chez moi, il était descendu chez lui. Je ne querellai pas plus longtemps, mais il me sembla que je l'aimais moins. La moindre contrariété me donnait des palpitations, des crachements de sang ! Mon médecin vint le lendemain. Robert lui demanda ce que j'avais :

— Elle a, dit-il, une très-mauvaise tête ; elle ne veut rien écouter ; elle fait tout le contraire de ce qu'on lui dit. Je ne reviendrai plus, car elle va de

mal en pis. Elle avait une petite inflammation, elle l'a laissée grandir; ce n'est pas dangereux, mais c'est long, quand on ne s'y prend pas à temps.

Robert fut le reconduire. Martin arriva; ils causèrent longtemps tous trois. Robert rentra; il semblait me regarder avec tristesse. Martin était aux petits soins. Je crus comprendre que j'étais plus malade que je ne le pensais. Je sus seulement que le médecin avait dit que, si l'on pouvait m'emmener de Paris, afin de me forcer à quitter la vie agitée que je menais, il était sûr que la santé me reviendrait. J'avais des sifflements dans la poitrine qui effrayaient tous ceux qui s'intéressaient à moi.

Robert et Martin causaient souvent ensemble; ils me regardaient et semblaient lutter contre une idée. Robert avait retardé son départ de quelques jours. « Il faut pourtant que je m'en aille, » me disait-il chaque matin.

— Partez: je vais recommencer ma vie pour oublier.

— Vous voulez donc vous tuer? vous en viendrez à bout.

— Faites ce que je vous ai conseillé, répondait Martin, je me charge de tout.

— Allons, dit Robert, je ne veux pas me faire prier pour me rendre heureux. Céleste, préparez

une malle, je vous emmène à la campagne. Nous partirons ce soir. Je vous cacherai le plus possible. Si l'on vous voit, on supposera que vous êtes venue pour Martin.

Je ne pouvais en croire mes oreilles. Je ne me demandai pas si Robert ne se laissait pas entraîner par un mouvement de pitié qu'il regretterait! Je ne compris rien, si ce n'est que j'étais la plus heureuse des femmes; que jamais maladie n'avait causé tant de joie. Je fourrais à tort et à travers mes effets dans ma malle, mettant des bottines sur les bonnets à fleurs. Il riait de voir le plaisir qu'il me faisait. J'en perdais la tête; je venais de mettre mon petit chien dans la malle. L'heure du départ arriva. Je quittai Marie, en lui recommandant mon appartement. Elle se mit à pleurer; je la trouvai absurde.

Je partis gaie comme un pinçon. Si Robert ne m'avait emmenée que par pitié, je lui aurais fourni une belle occasion de se repentir en chemin, car la joie m'avait guérie et je me portaîs comme le le Pont-Neuf d'aujourd'hui.

Martin me donnait le bras pour descendre aux stations, il était galant! Robert s'approchait de temps en temps, craignant qu'il ne prît trop son rôle au sérieux.

Le chemin de fer n'allait alors qu'à Vierzon. Il

fallait faire encore vingt-cinq lieues pour arriver chez Robert, aussi avait-il laissé sa voiture de voyage à l'hôtel. Son valet de chambre avait commandé des chevaux de poste. Nous montâmes, Robert et moi, dans le coupé. Martin, sans doute pour ne pas nous gêner, prit place sur le siége de derrière, avec Joseph, le valet de chambre.

Il avait neigé la veille; il faisait un froid noir. Robert ferma les glaces; notre haleine fit un rideau pour les curieux. Le postillon fit claquer son fouet, la voiture à huit ressorts s'ébranla et roula sur la neige comme sur un tapis; les roues ne faisaient aucun bruit. Nous allions vite; les arbres disparaissaient comme des ombres. Je me mis à rêver, je me crus entourée de fantômes. Je ne pouvais plus ressaisir la réalité; je me croyais endormie; je ne bougeais pas, dans la crainte de m'éveiller.

Les *Mille et une Nuits* étaient une petite histoire bien simple, tandis que ce qui m'arrivait était un conte, une légende.

La nuit commençait à venir; je ne voyais presque plus mes chimères, je sentais un malaise; nous nous arrêtâmes. Je fermais les yeux, je croyais la vision finie; c'était un relais. On alluma les lanternes.

Le postillon jura d'être obligé de monter en selle

de ce temps-là. Les chemins étaient mauvais. Je serrai les deux mains de Robert, je lui dis tout ce que j'avais au cœur d'amour et de reconnaissance, puis, commençant à éprouver l'influence de la fatigue, je m'endormis sur son épaule.

Tout-à-coup, il se pencha par la portière; je perdis son appui, et je m'éveillai en sursaut. Il criait :

— Qu'y a-t-il, postillon ? Vous allez nous verser!

Des plaintes répondirent à cet appel. Robert ouvrit la porte et sauta à la tête des chevaux, au moment où ils allaient rouler dans une fondrière. Martin, qui s'était bien entortillé dans la capote de derrière, s'était endormi avec Joseph ; tous deux descendirent et allèrent au postillon, qui gisait dans la neige, à vingt pas de la voiture. Le malheureux était tombé avec le porteur ; il n'avait pu se sauver, ni arrêter les chevaux. La voiture lui avait passé sur les jambes ; il ne pouvait les remuer sans pousser des cris de douleur. Nous étions près du relais, Robert dételа un cheval et partit à fond de train pour chercher du secours. Il revint avec un brancard improvisé et un médecin. Il donna quelques louis au blessé, et nous repartîmes avec un autre postillon.

L'émotion, la fatigue, le froid m'avaient engourdie ; je m'étais endormie, mais d'un sommeil

agité. Nous avions quitté la grande route, nous étions dans un mauvais chemin, car la voiture faisait des sauts énormes. Je tâchais de voir où nous étions. La nuit était noire ; il me semblait distinguer de grands arbres qui se refermaient du haut en arcades. Nous allions au pas ; mes paupières s'appesantissaient de nouveau. Je sentis une secousse ; en même temps, j'entendis crier ·

— La porte, s'il vous plaît ?

Le domestique avait ouvert la grille ; nous roulâmes de nouveau. La lune venait de sortir des nuages ; elle éclairait un beau château. Les tours se dessinaient, sur un fond gris, avec une majesté imposante et sombre. La neige couvrait la terre comme un linceul ; les pins se dressaient comme des tombes ; on eût dit un cimetière avec de grands monuments.

Une porte s'ouvrit ; un homme vint au-devant de nous avec une lanterne ; les chevaux nous entouraient d'un nuage de vapeur.

On me fit entrer dans une grande salle, où la cheminée devait avoir huit pieds de haut. On conduisit M. Martin à sa chambre, dans le bâtiment de droite. Je suivis Robert. Il monta un escalier de pierre, dans une grosse tour, sur la gauche.

Je marchais silencieuse, n'osant pas respirer. L'écho devait être menaçant ! L'aspect du dehors

et du dedans me parurent sinistres! Il me semblait voir des ombres se détacher des murs pour me chasser. Nous entrâmes dans une grande chambre où un domestique allumait du feu. Il y avait quatre bougies allumées; c'est à peine si elle était éclairée. Je vis une chose dont je n'avais jamais eu l'idée : c'est la splendeur du quinzième siècle. Cette pièce, qui pouvait avoir dix mètres carrés, était tendue d'un brocard rouge, garni en haut, en bas et dans les angles de colonnes de bois sculpté et doré.

Des glaces à biseau dans des cadres superbes, des peintures sur les portes, sur les cheminées; un lit en bois doré, garni de soie pareille à la tenture. Au plafond, tenait une corbeille de fleurs en bois doré, d'où s'échappaient des rideaux de soie, à franges d'or; des meubles en bois de rose, de laque, en faisaient l'ornement. De grands fauteuils-bergères, rouge et or, complétaient le mobilier. Le lit était en face de la cheminée.

Je fus tirée de mon examen par des cris épouvantables; je ne connaissais pas ces voix-là, j'en fus très-effrayée. Robert se mit à rire; il me dit que, dans la pointe de la tour, il y avait des nids de chouettes; que souvent, la nuit, elles faisaient ce tapage.

Je répondis que j'étais fâchée qu'elles le fissent

le jour de mon arrivée; que c'étaient des oiseaux de malheur!

Le feu petillait dans l'âtre, le sapin résineux claquait; cela me fit oublier les chouettes, qui furent silencieuses le restant de la nuit, et le matin, quand je m'éveillai, je fus longtemps à me reconnaître. On sonnait une cloche : c'était celle du déjeuner. Martin vint me chercher pour me conduire à la salle à manger. Nous traversâmes la grande salle de la veille, un billard, un énorme salon, un petit salon, et nous arrivâmes à la salle à manger. Après déjeuner, Martin me conduisit partout. Le soleil avait changé l'aspect de la nuit. Une vigne vierge enlaçait les tours, les arbres verts semés dans le parc égayaient un peu la tristesse des hivers. Le château était sur une hauteur et laissait voir à ses pieds une énorme vallée. La neige était à moitié fondue.

Allons voir les chevaux et les chiens, dit Martin, qui n'était pas fâché d'agir en maître. Les écuries étaient superbes, bien tenues. La première était de dix chevaux. Chaque stalle était garnie d'un cheval qui ne valait pas moins de trois à quatre mille francs.

Tous avaient des camails marqués aux armes de Robert. On me fit voir la remise. Six voitures des plus belles étaient dessous. Nous sortîmes

dans une autre cour. Les chiens, à l'approche du maître, se dressèrent à la grille. Jamais je n'en ai vu de plus beaux. Ils étaient blanc-orange, et ils avaient de bonnes grosses figures qui donnaient envie de les caresser.

Nous revînmes par le potager. J'ai toujours adoré les fleurs. Je cueillis des monceaux de violettes. Tout cela m'avait émerveillée. J'avais rencontré tant de monde ! cochers, grooms, cuisinier, jardinier, hommes d'écurie, valet de chambre, filles de basse-cour, piqueurs, valets de chiens, gardes, que je me disais : « Mon Dieu ! quelle fortune il faut avoir pour payer tout cela ! » Je n'y étais pas depuis quatre jours que je vis ce qui en était. Robert ne pouvait continuer ce train, s'il ne se mariait à une femme riche. Il avait vécu dans un intérieur où il y avait quatre cent mille livres de rente. Cela s'était partagé en six. Cette terre, qui était toute sa fortune, ne valait que vingt-cinq mille livres de rente, et, bien administrée, eût à peine rapporté deux pour cent.

Il s'était mis entre les mains des juifs et des usuriers, qui lui avaient peu donné, mais à qui il devait beaucoup. Plutôt que de rompre avec ces gens-là qui le grugeaient, il se laissait entraîner par de nouvelles offres.

Les juifs des Champs-Élysées avaient toujours

un cheval extraordinaire, qui arrivait de Londres tout exprès pour lui. On ne se contentait pas de lui écrire, on venait le relancer jusque chez lui. J'ai vu, pendant mon séjour, un certain brocanteur de Belgique, qui faisait tout exprès le voyage du Berri.

Quand un trafic lui manquait, l'autre réussissait. Il faisait de tout!... de la banque où on ne voyait jamais d'argent, des échanges dont il était le seul à profiter.

Robert ne savait pas se débarrasser de toutes ces sangsues. Il avait dix-sept chevaux... J'avais peur pour lui. Il adorait la chasse... C'est encore un plaisir fort cher. Il courait à sa ruine les yeux fermés. Quelquefois pourtant il était triste ; mais cela ne durait pas longtemps. Il avait trop de cœur pour savoir compter. Il était bon ; pourtant il avait des moments de brutalité; il me disait des choses dures, que j'aurais peut-être pu éviter si je n'avais pas répondu. Je faisais mon possible pour éviter les occasions de scènes.

Je tâchais de réformer mes habitudes et de prendre celles de Robert.

Le premier jour, je fus très-malheureuse d'avoir derrière moi ce grand maître-d'hôtel. Derrière encore ce n'était rien; mais quand il se mettait devant moi, je n'osais plus manger. Il me prenait

mon assiette en même temps que celle des autres. Le dîner fini, j'avais très-faim.

On restait deux heures à table. Une fois, je m'en souviens, j'avais envie de m'en aller. J'avais fait un mouvement pour me lever. Robert m'avait regardée et m'avait dit d'un ton sévère :

— Où allez-vous ? Règle générale, on ne se lève de table qu'avec le maître de la maison.

J'étais devenue pourpre ! Quand, dans la journée, il venait un fermier, un paysan pour affaires, Robert me renvoyait en me disant :

— Enfermez-vous dans votre chambre, je n'ai pas besoin que tout le monde vous voie.

Je reçus une lettre de Marie, qui me disait :

« Madame ferait bien de revenir ; elle était malade lorsqu'elle a quitté Paris ; on dit partout qu'elle est morte. Plusieurs de ses amis sont venus voir si c'était vrai. »

J'en parlai à Robert, qui était sans doute de mauvaise humeur. Il me répondit :

— Eh bien ! partez, vous êtes bien portante ! Qui diable voulez-vous qui s'occupe de vous ? vos amis de Mabille ? J'aime à croire que vous y tenez peu.

— C'est ce qui vous trompe. Peu m'importe que mes amis soient des amis de Mabille ou d'ail-

leurs; s'ils pensent à moi, je leur en suis reconnaissante... Tenez, Robert, soyez franc. Vous m'avez amenée, vous le regrettez; vous voudriez que je partisse. Eh bien! je m'en irai demain.

J'avais beaucoup de courage en lui disant cela, mais, au fond de l'âme, j'espérais qu'il refuserait. Il accepta. Je pensai que, le lendemain, il me retiendrait. Le lendemain, il causa longtemps avec moi; il était triste.

— Je ne regrette pas de vous avoir amenée, Céleste, puisque vous allez mieux. Seulement j'ai joué un jeu dangereux pour mon repos. Je vous aime beaucoup, mais il faut que je me marie. Une de mes parentes m'a écrit à ce sujet. C'est pour cela que je vous laisse partir. Je vous écrirai; nous serons bons amis.

J'avais le cœur gonflé, mais je ne pouvais m'empêcher de comprendre qu'il avait raison. On me conduisit le lendemain à Châteauroux avec ma malle.

Quand la voiture dépassa la grille, tout mon courage me quitta. J'avais envie de lui demander pardon, de le supplier de rétrograder. Dieu! comme j'ai souffert pendant ce trajet! Arrivée, je pris une place dans une diligence faisant le service de Vierzon. Je ne pouvais plus retenir mes larmes!... Robert m'embrassa et me quitta brus-

quement ; mais si rapide qu'eût été son mouvement pour se retourner, j'avais eu le temps de voir ses yeux humides.

Quel contraste entre mon retour et le voyage que j'avais fait quelques semaines auparavant ! Aux enchantements de l'amour heureux et de la vanité satisfaite, succédait la plus froide, la plus amère, la plus implacable déception. Il y a des joies qu'il ne faudrait pas éprouver, quand on doit les perdre ! Il y a des horizons qu'il vaudrait mieux ne pas entrevoir, quand on est obligé de leur dire adieu ! Cette grande existence qu'il m'eût été si doux de prolonger, jamais elle n'avait été faite pour moi. Le sort m'avait ironiquement permis de voler quelques instants de ce bonheur, moins pour me donner une joie passagère que pour me laisser d'éternels regrets. C'était un mirage, il avait fui. J'étais retombée lourdement dans la réalité médiocre de ma vie de bohémienne. Au lieu de cette splendide voiture, où je roulais si doucement sur de moelleux coussins à côté de lui, j'étais seule, cahotée dans une mauvaise diligence. Du même coup j'avais perdu ce qui faisait mon bonheur et ce qui faisait mon orgueil.

Aujourd'hui, du reste, que des années me séparent de ces émotions, je suis bien aise de

les avoir éprouvées. Quand ces brusques transitions n'énervent pas complétement le cœur, elles le relèvent et le fortifient. Elles vous donnent sur vous-même une force dont on apprend plus tard à se servir sur les autres.

Je souffrais d'autant plus que je voyais clair dans ma situation. Je n'avais pas eu le vertige et j'avais gardé mon bon sens. Je n'en voulais pas à Robert; mais l'idée qu'une femme allait s'établir près de lui me brûlait comme un fer rouge. Je me disais : « S'il m'aimait, il serait moins ambitieux, il me garderait! Pourtant il pleurait en me quittant. S'il m'aime, il reviendra. »

J'étais arrivée... Mes raisonnements ne me suffisaient plus pour retrouver un peu de calme, et je continuais à souffrir cruellement.

On avait dit dans tout Paris que j'étais morte. Adolphe, de retour de Metz, où il avait vécu depuis notre séparation, était arrivé chez moi tout défait, tout pâle! Entré dans mon salon, sans parler à Marie, il causait avec mon portrait.

— C'est donc vrai, pauvre fille, je ne te verrai plus? je suis revenu trop tard!

Marie lui disait :

— Trop tard! Pourquoi donc, monsieur?

— Mais pour voir Céleste avant qu'elle ne

meure!... Je l'ai bien aimée, allez! je l'aime encore.

— Monsieur a raison, dit Marie; mais madame se porte bien : elle est à la campagne et m'a écrit hier.

Il l'embrassa de joie et partit laissant son adresse.

J'étais à peine réinstallée chez moi, qu'un agent du quartier de la Madeleine vint me demander. On lui dit que je n'y étais pas. Il s'éloigna en grommelant et en disant qu'il me trouverait bien. Marie me prévint.

Je pris aussitôt mon parti. Il y a toujours eu en moi une telle ardeur d'existence, une telle force de vie, que je ne puis rester longtemps sous l'impression d'une inquiétude ou d'une douleur. Je m'agite jusqu'à ce que j'aie retrouvé l'équilibre de mes facultés, sentant bien que si la souffrance s'acclimatait dans mon âme, elle me rendrait folle ou me tuerait.

Je me décidai à partir, à faire un voyage. J'allai chez le commissaire de mon quartier. Je pris un passe-port avec deux témoins, et je fis dire à Jean que je voulais aller au Havre. Je le priais de m'accompagner.

Il accepta. Mon passe-port, visé du Havre, était une garantie pour ne pas être punie si j'étais prise; je pourrais prouver que j'avais été absente. Nous partîmes le soir même.

XXIII

LE HAVRE-DE-GRACE.

Le cœur est une singulière énigme; je m'aperçus, en arrivant au Havre, que j'avais eu pour m'éloigner de Paris un motif dont je ne m'étais pas rendu compte à moi-même. C'était un prétexte pour *lui* écrire. Datée du Havre, et motivée par un voyage, ma lettre semblerait plus naturelle. Aussi, la première chose que je fis, en descendant à l'hôtel, fut de demander du papier et de l'encre.

« Mon cher Robert, les raisons qui nous ont séparés sont si bonnes, que vous avez vu ma résignation. Pourtant, il ne faut pas demander à la

créature humaine plus qu'elle ne peut! Je pense plus à vous que jamais. Grâce à vos soins, j'ai recouvré la santé. Je ne veux plus faire ces excès qui me rendaient si malade. Le chagrin qu'on étouffe un jour revient le lendemain plus fort. J'ai retrouvé l'amitié de Jean. Je suis ici pour quelques jours; si vous aviez quelque chose à me dire, vous pourriez m'écrire. Pensez à moi.

» CÉLESTE. »

Je n'avais jamais vu la mer; j'éprouvai que ce spectacle était bien grand, car il me consola. Mon admiration était mêlée d'un sentiment de tristesse et de mélancolie. L'aspect de la mer me rendait triste, tout en faisant une distraction à mes peines. Je me demandais comment des gens avaient le courage de confier leur vie à ces grands berceaux, appelés navires, qu'une vague soulève doucement un jour et peut engloutir le lendemain; vivre des mois entiers entre le ciel et l'eau m'aurait paru au-dessus de mes forces. L'hôtel où j'étais descendue donnait sur la jetée; je voyais loin en mer. A force de fixer le mouvement des vagues, il me sembla remuer comme elles; je pris ma maison pour un vaisseau; j'eus peur, j'arrachai ma pensée et mes regards à ce tableau; je rentrai et fermai ma fenêtre. Il faisait froid; mais la journée était belle.

Jean vint me demander si je voulais faire une promenade en mer avec d'autres voyageurs.

— Non, dis-je en me serrant dans mon manteau, par un mouvement nerveux d'appréhension; j'aime mieux marcher.

Je pris son bras et nous sortîmes.

J'achetai une foule de chinoiseries. Un coup de vent nous enveloppa si fort que je faillis être enlevée comme un ballon avec mes acquisitions. L'air qui s'engouffrait sous mes jupes m'inquiétait bien un peu; mais je ne voulais pas lâcher mes petits pots! Je marchais plus vite que je ne voulais; heureusement, nous étions poussés du côté de la maison.

Le temps devint si noir qu'il faisait presque nuit à deux heures. J'arrivai sans accident; je rangeai sur un meuble les fantaisies dont je venais de faire emplette. Le vent battait les maisons et les vitres en sifflant comme une furie.

— Quel temps! dis-je à Jean, comme j'ai bien fait de ne pas aller me promener en bateau, avec votre mer qui était comme une glace.

— Oui, me dit-il, c'est une vraie tempête! c'est beau à voir, regardez!

Je m'approchai de la fenêtre, je fus effrayée! Pourtant cette émotion me plaisait. Les grandes voix de la nature calment, en s'harmonisant avec

elles, les voix des passions qui grondent sourdement dans nos cœurs.

— Vous trouvez cela beau ? lui dis-je ; mais c'est à vous faire mourir de peur! Ces pauvres gens qui sont sortis, que vont-ils faire avec leur coquille de noix, contre une pareille bourrasque ?

— Bah! il n'y a pas de danger... ils ne doivent pas être loin!

Les flots arrivaient comme des montagnes, se brisaient sur la plage; d'autres les suivaient, semblaient les écraser, et se retiraient en mugissant. Plus loin, au large, nous voyions d'immenses masses d'eau s'élever avec fracas et retomber sur elles-mêmes en entr'ouvrant de grands abîmes qui semblaient plonger jusqu'au fond des mers.

Parfois, il me semblait distinguer la pauvre petite barque comme un point noir.

— Les voilà, disais-je!... Ils s'enfoncent!

— Non, non, me disait Jean, ce sont des lames!

— Mon Dieu! mais si un de ces géants les enveloppe, ils sont perdus!

Oubliant le froid, nous ouvrîmes la fenêtre. Beaucoup de monde était sur la porte au-dessous de nous; chacun, le cou tendu, l'œil fixe, cherchait les promeneurs.

Dans la foule, un homme se désolait et disait :

— Mon Dieu! pourquoi ai-je permis à mon fils de sortir ? ils sont perdus!

Il pleurait; il était bien vieux. Ses cheveux étaient tout blancs... il me fit mal... je partageais sa peine; la barque m'intéressa encore davantage! J'avais de bons yeux; je les plongeais dans le lointain, pour tâcher d'apercevoir les promeneurs.

Ce fut moi qui les vis la première. J'étais si émue que, pour dire au pauvre père : « les voilà, » je faillis tomber par-dessus le balcon. Je l'engageai à monter près de moi pour qu'il vît mieux. On s'était procuré des lorgnettes; cela ne lui servait à rien : il avait la vue trop basse pour rien distinguer. Je lui indiquais tous les mouvements que faisait la barque. La vieillesse et l'enfance se ressemblent.

Quand je disais : « ils avancent, » le pauvre vieillard riait, me serrait les mains! Quand je les perdais de vue, il me poussait et semblait me faire un reproche, comme si je les eusse empêchés d'avancer.

— Les voilà! je les revois! ils luttent avec peine, mais ils avancent!

Il m'attirait à lui, me serrait presque dans ses bras, et me disait :

— Regardez, mon enfant, regardez bien!

Cent fois, je les crus coulés. Ils étaient assez près pour que je les visse rouler comme une plume, monter, descendre! Ils étaient près, mais sans pouvoir aborder. Deux heures se passèrent ainsi, deux heures d'angoisse. Enfin, ils arrivèrent, pâles, défaits, brisés par la fatigue et par l'émotion.

Le vieillard me quitta, courant aussi vite que ses jambes le lui permettaient, pour aller embrasser un beau grand jeune homme, qui pouvait avoir vingt-cinq ans. Je me disais en le voyant partir :

— Ingrat comme un enfant! il ne me remercie pas d'avoir partagé ses terreurs.

Mais le soir, à table d'hôte, il vint se mettre près de moi. Son fils me remercia de l'intérêt que je lui avais porté et du service que j'avais rendu à son père.

Je m'étais trompée : au lieu d'une conquête, j'en avais fait deux. Le père n'avait pas cessé de parler de moi! Il me trouvait charmante, adorable! J'étais jolie! je vous ai dit qu'il avait la vue basse! J'avais un esprit d'ange! je ne lui avais pourtant dit que quelques mots, mais je les avais répétés à satiété :

« Ah! les voilà, ils sont sauvés! Ah! mon Dieu, je ne les vois plus! Si, les voilà! ils avancent! »

Le fils avait sans doute l'habitude de penser

comme son père. Il devint plus qu'assidu, et, au bout de deux jours, il me déclara tout net qu'il était amoureux fou de moi.

Jean voyait bien ce petit manége, et, ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'il le protégeait en se retirant. Il détestait Robert; il se serait sacrifié à tous mes caprices pour me faire oublier un seul nom, un seul souvenir.

Mon naufragé n'avait pas grand esprit; il commençait à m'ennuyer beaucoup! Il m'écrivait de si drôles de lettres que je ne pouvais m'empêcher de lui rire au nez. Quand je le rencontrais, il voulait toujours m'enlever, ou par terre ou par mer, cela lui était égal; il ne parlait de rien moins que de m'épouser, sûr, me disait-il, que son père lui pardonnerait un amour que lui-même avait fait naître. N'étais-je pas l'ange qui l'avait sauvé des flots par mes prières? Pourrait-il repousser celle qui avait sauvé la vie de son fils?

Je dis à Jean que je voulais dîner chez moi. Il me demanda pourquoi je ne voulais plus descendre. Je lui répondis que le père et le fils étaient fous; qu'ils voulaient absolument faire de moi un ange; qu'ils méditaient un enlèvement, ce qui m'obligeait à prendre des précautions, pour ne pas les exposer à une si mauvaise capture.

— Je croyais que cela vous amusait? dit Jean.

— Je ne m'amuserai jamais aux dépens des gens qui m'aiment; si je fais souffrir quelqu'un, ce sera involontairement.

Je le regardai en disant ces mots, car ils étaient à son adresse. Il ne répondit rien.

Jean avait un ami au Havre. Après dîner, il me demanda la permission d'aller le voir une demi-heure.

Il était à peine sorti que la porte s'ouvrit. Je crus que c'était lui qui revenait; je ne quittai pas même ma lecture. J'entendis donner un tour à ma serrure; je me retournai, et je vis mon naufragé, plus pâle que le jour où il était revenu de sa promenade.

— Pourquoi n'êtes-vous pas descendue dîner?.. me dit-il d'un air effaré; vous me fuyez, n'est-ce pas?..

Il était vraiment effrayant. Je crus prudent de lui parler doucement; je lui dis que je n'étais pas descendue parce que j'avais mal à la tête.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas prévenu?

L'aplomb naïf avec lequel il démasquait ses petits plans de tyrannie m'étonna tellement, que je fus quelques minutes sans savoir que répondre. Il reprit :

— Vous n'êtes pas descendue pour me faire souffrir; vous êtes une coquette, comme toutes

les Parisiennes. Vous vous faites aimer des gens afin de les tourmenter. Je vous aime et ne m'arrangerai pas de cela; j'ai vu votre passe-port, vous êtes libre; vous allez quitter ce monsieur et me suivre, ou je lui cherche querelle.

Il était du Midi et paraissait avoir mauvaise tête.

La conversation commençait à prendre une tournure inquiétante. Jean pouvait rentrer. Il était d'un caractère froid, mais il était amoureux et ne céderait pas à un nouveau venu, comme il avait fait à Robert, qui avait des droits antérieurs. Je ne vis qu'un moyen : lui dire du mal de moi :

— Voyons, mon ami, ne vous montez pas ainsi la tête ! Vous rencontrez une femme avec un homme qui n'est pas son parent, cela ne doit pas vous donner bonne opinion d'elle... Au lieu de vous raisonner, vous vous mettez à l'aimer comme un fou, vous voulez l'enlever, l'épouser, vous battre; et pour qui, je vous le demande ?.. Vous n'en savez rien !.. Je vais vous le dire... Pour une fille qui a gâché sa jeunesse, qui n'est digne de l'intérêt de personne, que l'on prend et que l'on quitte, qui pourrait abuser de vous et vous entraîner dans cette vie infernale, d'où l'on ne sort qu'après avoir laissé ses illusions, sa for-

tune, quelquefois son honneur; enfin, pour Mogador!

Je croyais que ce nom allait l'épouvanter; il me dit :

— Mogador! je ne sais pas ce que c'est; mais je vous aime! peu m'importe ce que vous avez été, je vous aime. Je n'habite pas Paris, vous cacherez votre passé dans mon pays. Venez avec moi, ou je vous suivrai partout, même à Paris, dans ce gouffre dont vous croyez en vain me faire peur. Vous me verrez toujours.

— Eh bien! lui dis-je, soyez raisonnable... attendez quelques jours; la personne avec laquelle je suis venue au Havre va partir; quand je serai seule, nous verrons. Seulement, je ne veux pas lui faire de peine; il ne faut pas qu'il vous trouve ici. Sortez; mais, pour Dieu, calmez-vous, et, jusque-là, ne faites point de folie.

Il me le promit en m'embrassant les mains!... Il paraissait bien heureux! Jean rentra quelques minutes après et me dit tout surpris :

— Tiens! vous faites votre malle?...

— Oui; nous partons demain, au petit jour.

Personne n'était levé dans l'hôtel, que j'en sortais, laissant un regret pour ce pauvre garçon, qui m'aimait au moins autant que j'aimais Robert.

XXIV

UN BAL MASQUÉ A L'OPÉRA. — VICTORINE, DITE LA PANTHÈRE.

Je n'étais restée que dix jours absente ; il me semblait que des années s'étaient écoulées. J'approchai de mon logement avec des battements de cœur. Peut-être avais-je une lettre de Robert!... Le concierge m'en remit une.

Jean prit congé de moi sans que j'y fisse attention. Je dévorais ma lettre en montant. Elle était longue! Robert me félicitait de la manière dont je prenais mon parti de sa perte. Il me disait que cela lui était moins facile qu'à moi, qu'il n'avait personne pour se consoler.

Cette lettre, je la lus plusieurs fois. Il était ja-

loux de moi. Un éclair de joie monta de mon cœur à mon cerveau ! Il était jaloux. J'avais barre sur lui. Je ressentis un immense bonheur, parce que j'eus, pour la première fois, conscience entière de ma force. L'amour est le tyran du monde, mais devant la jalousie, il n'est plus qu'un pauvre enfant tremblant. On s'est effrayé, de notre temps, de l'empire que certaines femmes ont pris sur le caractère de leurs amants, et des ravages qu'elles ont faits dans leur existence. On a crié au miracle ; on a cherché l'explication dans des contrastes impossibles. D'une part, on a supposé des monstres de cruauté et de sécheresse de cœur ; de l'autre, des prodiges de niaiserie et de faiblesse. On s'est doublement trompé. Les données générales du cœur humain suffisent à tout expliquer. Quand la jalousie ne tue pas l'amour, elle l'aiguillonne : c'est le fouet des furies ; l'âme qui a une fois senti ses lanières ne s'appartient plus. Il y a de pauvres femmes qui souffrent et qui meurent sans se douter de cela. Je connaissais trop le monde pour ne pas profiter de mon expérience, dans l'intérêt de cet amour qui remplissait mon cœur.

« Pour le ramener à mes pieds, me disais-je, je n'ai qu'un moyen : le tourmenter. » Et, comme je l'aimais beaucoup, je fus impitoyable.

Mes lettres pouvaient laisser à désirer sous le rapport du style et de l'orthographe, mais j'affirme qu'elles étaient des chefs-d'œuvre de coquetterie. Je réussis au gré de mes désirs. Au bout de huit jours, il était plus épris que jamais, et m'écrivait :

« Ma chère enfant, j'arrive passer deux jours à Paris. Je descends à l'hôtel Chatam ; si vous pouvez disposer d'une heure pour moi, vous savez tout le plaisir que j'aurai à vous voir. »

C'était un dimanche ; le boulevard était plein de monde, je voulais aller vite, et ne réussissais qu'à me faire bousculer par les passants. Arrivée à la porte de Robert, je tâchai de me remettre pour avoir l'air calme, même froid. Il m'embrassa et, me regardant bien en face, il me dit :

— Est-ce que vous ne m'aimez plus, Céleste?...

— Si, lui dis-je; mais il faut bien que je me fasse à l'idée de ne plus vous voir, puisque vous allez vous marier.

— Non, me dit-il presque joyeux, je ne me marie pas : j'allais, sans m'en douter, faire un très-sot mariage. Ma bonne étoile m'a sauvé. Une femme de chambre m'a appris, sur le compte de ma fiancée, des choses... que ses parents ne

m'auraient certainement pas dites. Ce sera pour plus tard.

— C'est pour cela que vous me revenez?

— Oui, un peu, et beaucoup parce que je vous aime.

— Vrai, Robert?

— Vous le savez bien!

— Jamais assez...

Nous passâmes huit jours ensemble; il ne me quittait pas. J'avais écrit à ce pauvre Jean pour lui éviter une rencontre, et, fidèle à ses habitudes d'abnégation devant les droits acquis, il n'était pas venu me voir. Robert était obligé de retourner en Berri.

— Je vous emmène, me dit-il.

Il n'avait pas besoin de me dire : « Voulez-vous venir? » Je passai deux mois près de lui. Il reçut une lettre qui lui annonçait l'arrivée d'une de ses parentes.

Pour moi, cette lettre était un ordre de départ. Je le compris. Il m'annonça cette nouvelle avec tous les ménagements possibles.

— Retournez quelque temps à Paris, me dit-il; dès que je serai seul, j'irai vous chercher.

Je me doutai bien que cette visite cachait quelque nouveau projet de mariage, et que Robert ne me disait qu'une partie de la vérité. Je cher-

chai la lettre et n'eus pas de peine à la trouver. Mes pressentiments ne m'avaient pas trompée. Il s'agissait d'une alliance proposée, qui devait se nouer par les soins d'une amie de sa famille.

Je revins à Paris et lui écrivis que je n'étais pas dupe de ce qu'il m'avait dit. Il resta quelque temps sans me répondre. Le pauvre garçon cherchait sans doute à affermir sa résolution. J'étais bien moins inquiète que la première fois.

Un pressentiment me disait que tous ces mariages manqueraient. Je marchai résolûment dans la voie que je m'étais tracée : je faisais au cœur de Robert une guerre terrible par mes folies et mes excentricités. J'allais partout, aux bals, aux concerts, aux spectacles. Cette époque est la plus agitée de ma vie. Mon esprit, du reste, était devenu plus réfléchi, et dans le monde nouveau que je voyais, tout pour moi était un objet d'étude. En sortant du théâtre, nous allions presque toutes les nuits souper au café de Paris. Ces beaux salons aux vases dorés garnis de fleurs resplendissaient de lumières. Le repas, préparé d'avance, ressemblait à une féerie. Les convives étaient jeunes, riches et élégants. Leurs noms étaient les plus beaux noms de France ; mais leur vie était frivole, leurs caractères étaient capricieux et changeants. Ce monde ne ressemblait en rien à

celui que j'avais vu pendant que j'étais à l'Hippodrome.

Léon et ses amis, tous fils de marchands très-honorables, de bourgeois très-honnêtes, étaient pédants, orgueilleux. Ils déblatéraient contre la noblesse, mais c'était par jalousie.

Tous ceux que j'ai connus auraient acheté de leur sang le droit de mettre à la porte de leur maison de commerce : « Le marquis un tel, tailleur. Monsieur le comte un tel, marchand de bois. » Ils avaient de grandes fortunes, mais il manquait quelque chose à leur bonheur : un petit bout de blason pour enjoliver les factures de leurs papas.

Ce qui me plaisait le plus dans mes nouveaux amphitryons, c'est qu'ils étaient presque tous liés avec Robert. Je les avais connus avec lui, chez lui; de cette façon j'étais sûre qu'il serait tenu au courant de ma conduite, et que pas une de mes extravagances ne serait perdue pour lui.

Le hasard est le plus habile des machinistes. Il arrange des combinaisons bien curieuses. Dans le tourbillon où j'étais de nouveau lancée, je faisais chaque jour de nouvelles connaissances. Dans cette vie-là, les amis et les amies disparaissent comme des ombres; on finit par se rencontrer sans se dire bonjour.

Je me liai avec une femme plus âgée que moi. Il y avait dans le caractère de cette femme et la disposition présente de mon esprit, des analogies qui me la firent étudier attentivement. Deux ans plus tôt ou deux ans plus tard, elle aurait traversé ma vie, je n'y aurais probablement pas pris garde; mais à cette date précise elle exerça sur moi une sorte d'influence.

Je ne trouvais pas sur sa figure les restes d'une grande beauté; pourtant elle avait été une des femmes les plus à la mode. Elle était riche et regardait avec mépris cette vie qu'elle avait quittée. Peut-être av iit-elle été bonne et était-ce à force de méchancetés qu'on l'avait rendue méchante, ce qui arrive souvent. Toujours est-il qu'elle dépeçait ses chères amies de la bonne façon, et cela avec tant de verve, qu'il ne leur restait que les os: « Encore disait-elle, je les abandonne parce qu'ils sont gâtés. »

Cette Panthère, si féroce pour tout le monde, m'avait, je ne sais pourquoi, prise en grande affection. Un soir, je voulus l'emmener à l'Opéra.

— Non, me dit-elle, je ne ferais pas mes frais!

— Pourquoi?

— Parce que les gens d'esprit n'y vont plus, ou, s'ils y vont, ils mettent un faux nez.

— Ils l'ôteront pour vous! Venez, vous me ferez bien plaisir!...

— Je vous ferai bien plaisir! Je ne demande pas mieux; mais il y a cinq ans que j'ai donné mon domino de taffetas noir à une pauvre fille pour porter le deuil de sa mère.

— Nous en louerons un.

— Allons, je me laisse faire. Nous souperons avant; je ne veux pas, si je rencontre d'anciens amis, je ne veux pas qu'on dise la Panthère est édentée! Un verre de champagne, un masque et gare à ceux qui me tomberont sous la dent.

Après le souper, je la regardai avec une certaine inquiétude : ses yeux brillaient. Si elle n'avait bu qu'un verre, il était grand! Sous le vestibule de l'Opéra, elle arrêta un homme qui suivait plusieurs dominos, dont il portait le manteau. Elle lui dit :

— Pas si vite, Gerbier, on dit bonsoir à ses amies. C'est la seconde fois que tu affectes de ne pas me voir, en plein jour, à l'Hippodrome; je te pardonne ce manque d'égards, et puis je crois avoir remarqué que tu étais de mauvaise humeur. Avoue que tu as pris cette chasse au cerf pour une personnalité?

Le monsieur, qui pouvait avoir cinquante ans

et qui bégayait un peu, lui dit de se taire, qu'il n'était pas seul!

— Oh! monsieur est en famille aujourd'hui; on fait sortir la petite de pension, on vient au bal de l'Opéra pour lui former le cœur et l'esprit.

Le monsieur se jeta dans la foule pour se débarrasser d'elle. Je lui demandai :

— Qui est donc ce monsieur?

— Un imbécile! A son âge, il se fait le groom d'une actrice. Je déteste les actrices en général et celle-là en particulier.

— Pourquoi?

— Parce qu'elle n'est pas bonne!

— Comment pas bonne? bonne actrice ou bonne femme?

— Les deux sont mauvaises. Le talent, pour la plupart de ces dames, n'est qu'un détail. Le théâtre ne les enrichit pas, il les ruine. Elles ne s'en retireraient pas sans les subventions de l'étranger. Qu'est-ce que la scène, à part quelques rares exceptions? un étalage.

— Toutes ne sont pas comme cela...

— Oh! non, me dit-elle en riant; je laisse de côté les vieilles, et si cela vous fait bien plaisir, une sur cent parmi les jeunes; mais le reste vit sur le fonds commun de la luxure européenne. Celle que vous venez de voir passer fait beaucoup

avec Londres, Vienne et Saint-Pétersbourg. Elle est toujours en route. Son commerce est un commerce d'exportation. Au surplus, c'est une tradition dans cette famille. Elle fera comme sa mère ; elle perdra sa fille! On devrait y mettre ordre.

Nous étions arrivées à la porte du foyer.

— Bonjour, beau masque! dit en me serrant la taille, un homme qui en sortait.

— Tu connais monsieur?

— Non, lui dis-je en me dégageant.

— Ah! tant mieux! je vais te décliner ses noms et qualités : c'est le grand commandeur de l'Ordre des rats.

— Eh bien, lui dit-elle, ton domestique s'est-il bien conduit?

— Pourquoi me demandes-tu ça? dit le monsieur, qui cherchait à la reconnaître.

— Dame, tu lui as dit l'année passée, au jour de l'an · « François, je vous donne cette vieille botte! Si vous me servez bien, vous aurez l'autre l'année prochaine. » A-t-il enfin la paire?

Tout le monde se mit à rire. Nous entrâmes dans la loge 21. Je fus étonnée de trouver deux personnes. Je pensais que Jean, qui me l'avait donnée, avait engagé quelques amis. Victorine me parlait sans déguiser sa voix. Un domino se retourna. Je vis les yeux de ce domino briller à tra-

vers son masque ; puis je l'entendis qui disait en se penchant à l'oreille d'un monsieur :

— Oh ! l'horreur ! Il y a un serpent ici ! Qui donc a ouvert à ces femmes ?

— Je ne sais, dit le monsieur, mais je vais les renvoyer.

— Oui, oui, reprit la dame en baissant son capuchon.

Victorine et moi avions tout entendu. L'orchestre faisait grand bruit, et elle avait parlé presque haut pour être entendue du monsieur. Il se leva et nous dit :

— Mesdames, cette loge est louée ?...

— Oui, lui dis-je, mais elle est louée pour moi ; elle est à moi.

— Vous vous trompez sans doute !...

— Non, appelez l'ouvreuse, je viens de lui remettre le coupon.

Il l'appela. En effet il y avait erreur : leur loge touchait la mienne. Nous étions dans notre droit, et c'était à eux de sortir. Pendant ces explications, Victorine avait regardé attentivement le domino, et, malheureusement pour la femme qui le portait, elle l'avait reconnue. Quand elle se leva pour sortir, Victorine lui barra le passage, et se mesurant avec elle, elle dit :

— C'est bien elle !... Ah! je suis un serpent! Eh bien, tu m'entendras siffler.

Le masque ne répondit rien, sortit et rentra dans la loge de droite. Quand elle fut assise, Victorine me dit :

— Veux-tu que je te raconte pourquoi on m'appelle le serpent? L'histoire t'amusera et nos voisins aussi.

Il y avait beaucoup de monde dans la loge de gauche. Pas un mot de cette petite scène n'avait été perdu ; on prévit que cela allait devenir sérieux, et on s'apprêta à écouter. Le domino se tourna de notre côté et regarda Victorine d'un air de défi.

— Figure-toi, me dit celle-ci, que j'ai été aimée par un des hommes les plus à la mode de Paris. Il m'aimait beaucoup, mais il allait dans le monde. Une femme d'une grande naissance s'acharnait après lui. Elle savait notre liaison, et elle avait la rage de s'en occuper. Elle était sans cesse à lui demander quel charme pouvait avoir une fille comme moi, une courtisane, élégante il est vrai, mais dont le luxe devait inspirer le dégoût, le mépris, car tout cela ne pouvait s'expliquer que par le conte des *Mille et une Nuits*. J'avais une grande puissance sur mon amant. Il me racontait ces belles conversations en me disant : « Si tu

veux, je n'irai plus chez elle; elle est folle de moi, mais je te la sacrifie. » En effet, il n'allait plus chez elle. Elle l'attendait des heures entières à la porte du club. Il finit par être touché de tant d'humilité! elle me l'enleva. Je lui en aurais moins voulu si elle n'avait pas dû être honnête femme et qu'elle eût eu de l'indulgence pour les autres; mais en bonne conscience, elle était trop rouée pour être intéressante. Les plus coupables sont nos ennemies acharnées, nous leur faisons du tort. Celle-là était descendue bien au-dessous de moi. Mon amant me revint; elle voulut le reprendre. Cela m'ennuyait. Je trouvai chez lui des lettres d'elle. Je l'avais priée de se tenir tranquille, elle n'en avait rien fait. Je me vengeai cruellement: je pris ses lettres et je les envoyai à son mari, après avoir rendu illisible le nom de celui à qui elles avaient été adressées. Ces lettres, avant de m'en dessaisir, je les avais lues; il y en avait de très-amusantes. Elle lui disait : « Ne vous contraignez pas, traitez-moi en fille entretenue! » Ainsi va le monde! Notre prétention est d'être respectées; celle de ces dames est d'être menées cavalièrement. Ici-bas, vois-tu, Céleste, une moitié du public vole l'autre. J'ai crié : au voleur! voilà pourquoi elle m'appelle serpent.

Le domino ne s'était pas attendu à tant d'im-

pertinence; pendant tout le temps que Victorine avait parlé, la malheureuse femme n'avait pas osé sortir. Il était facile de voir son émotion, au tremblement de son éventail. Son compagnon faisait une figure que je me rappellerai toute ma vie. Les jeunes gens de la loge voisine souriaient.

Au bout de quelques secondes, la dame se plaignit de la chaleur, sortit et ne revint plus. Au moment où la porte de la loge se referma, la Panthère lui jeta son nom, pour que l'outrage fût complet. Je lui reprochai de crier ce nom si haut.

— Pourquoi donc ? parce qu'elle a un mari, des enfants ! Puisqu'elle ne les respecte pas, pourquoi les respecterais-je, moi ? Je sais l'histoire de beaucoup d'autres ! leurs femmes de chambre en disent plus que moi.

— Allons, viens faire un tour au foyer !..

Et je l'emmenai chercher la personne que j'attendais. Elle s'arrêta devant un jeune homme qui avait le dos appuyé à une colonne.

— Bonsoir, de J... Comment va ton père ?

— Tu me connais ? dit le jeune homme en s'arrêtant.

— Apparemment, puisque je te demande des nouvelles de ta famille.

— Eh bien, mon père va mieux.

— Ah ! je comprends pourquoi tu as l'air triste ! l'argent va augmenter ; pauvre garçon, va !

Elle se mit à rire. Je lui demandai pourquoi l'argent allait augmenter.

— Il va augmenter pour lui. Il y a quelque temps, il cherchait à emprunter à un usurier que je connais. Il voulait lui faire des lettres de change ; l'usurier ne voulait pas les accepter.

— Vous avez tort, disait celui-ci, mon père a soixante ans !

— Je le trouve très-jeune, répondait l'usurier.

— Oui, répliquait le jeune homme, mais il est malade et n'ira pas loin, j'en suis sûr ; ainsi vous serez payé à l'échéance.

L'affaire n'est pas encore faite ; si le père va mieux, il faudra payer plus cher !

— Eh bien, c'est un vilain monsieur, votre jeune homme ; il escompte tout bonnement la vie de son père.

— C'est vrai, mais il y en a beaucoup comme cela.

— C'est triste !

— Je ne dis pas non, reprit Victorine. C'est un peu la faute des pères, qui les élèvent mal. Petits, on les fait nourrir par des étrangères. Plus tard, on les fait manger avec des gouvernantes ; puis on les envoie au collége, hors de la famille,

d'où ils sortent à dix-sept ou dix-huit ans. L'amour les prend avant qu'ils aient songé à aimer leurs parents. Ils font des dettes, leurs pères ne les payent pas. Les meilleurs attendent la fin, les plus mauvais la souhaitent. Il me semble que si j'avais un enfant, je le ferais élever près de moi, et que, surtout, je ne l'obligerais pas à passer dix ans de sa vie à apprendre un tas de choses qui doivent bien ennuyer les jeunes gens, puisque, sitôt en liberté, ils font le diable pour les oublier. Oh ! te voilà, dit-elle à un homme que nous croisions. Tu gênais donc ta femme, qu'elle t'a envoyé à l'Opéra.

— Qu'est-ce que tu veux dire? dit le monsieur, qui paraissait fâché.

— Là, là, lui dit la Panthère, ne t'emporte pas; nous savons que tu as commencé par là; mais tu t'es raisonné, tu t'es dit : Bah! les cornes, c'est comme les dents, ça fait du mal quand ça pousse; quand c'est venu, ça sert pour manger. Tu en es un vivant exemple, puisque, grâce à ta femme, tu as une place qui te fait vivre.

Le monsieur fronça les sourcils. Je tirai Victorine, que j'entraînai dans la foule.

L'heure se passait et je ne voyais pas Jean. Cela commençait à me préoccuper. Macompagne devina ma pensée.

— Pourquoi ne vient-il pas ? me dit-elle.

— Je n'en sais rien. Il m'a envoyé la loge que je lui ai demandée, mais je suppose qu'il me boude. Si Robert savait cela, il serait enchanté.

— Ton Robert t'adorera, me dit Victorine ; tu prends le seul moyen. On dit que nous sommes des monstres ! la faute à qui ? Soyez douce, bonne, ils vous font aller. Il me semble me rappeler que j'ai été douce, bonne, il y a longtemps. Mon premier amant, qui était un rapin, me faisait coucher sur le carré au mois de janvier; mon amour me tenait chaud ! Quand il s'est en allé, j'ai senti le froid et j'ai fait comme mon amour ; je suis partie. Je me suis vengée de mon premier amant sur le second, du second sur le troisième et ainsi de suite. On m'a appelée Panthère, Serpent, mais on m'a aimée. Maintenant, on me déteste, je vis seule, je m'ennuie ; j'ai thésaurisé tous les dégoûts de la vie ; je n'ai jamais une bonne pensée, je ne sais plus dire une bonne parole ; je déteste les gens heureux ; je me venge du mal qu'on m'a fait en me prenant ma jeunesse et mes illusions. J'ai trente ans ! une honnête femme serait jeune ; je suis vieille. On ne parle plus de moi, sans dire la vieille Victorine, ce qui me fait damner. C'est sans doute la punition qui m'était réservée, car, au fond, je

sens que mon cœur n'a pas vieilli et que je souffre de cet abandon.

— C'est votre faute! pourquoi ne vous êtes-vous pas gardé des amis, au lieu de vous faire haïr? Tout le monde a peur de vous.

— Des amis! mais les honnêtes gens n'en ont pas, comment voulez-vous que j'en aie! Je ne prête pas d'argent!...

— Oh! ma chère, vous êtes désespérante!... Allons-nous-en.

Après l'avoir reconduite, je rentrai chez moi, triste, et je m'endormis sous l'influence de ce mauvais génie, *qui, dénigrant tout, se vantait de n'avoir plus d'illusions.*

Voilà comment les femmes se perdent entre elles : après la déchéance physique vient celle de l'âme, la pire de toutes les déchéances.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME

TABLE

		Pages
XII	La reine Pomaré (suite)	1
XIII	L'Hippodrome	24
XIV	La robe jaune de Lise	49
XV	Une course en char	124
XVI	Impressions de voyage	142
XVII	La mort de Marie	161
XVIII	Un acte de désespoir	179
XIX	Le retour de Lise	190
XX	Un souper au café Anglais	221
XXI	Robert	258
XXII	La campagne	273
XXIII	Le Hâvre-de-Grâce	291
XXIV	Un bal masqué à l'Opéra. — Victorine, dite la Panthère	301